



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

XXIII

E

15

NAPOLI

c. 15 16.

377
S A O E S S E



XXIII

$e = 1.5$

~~52~~

D E L A

S A G E S S E.



DE LA
SAGESSE,
TROIS LIVRES

Par PIERRE CHARRON,

Parisien, Docteur ès Droits.

Suivant la vraie Copie de Bourdeaux.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.



D E L A
S A G E S S E,
LIVRE PREMIER,

QUI est la connoissance de Soi, & de
l'humaine condition.

Exhortation à s'étudier & connoître.

C H A P I T R E P R E M I E R,

Et Préface à tout ce Livre premier.

LE plus excellent & divin conseil, le meilleur
& le plus utile avertissement de tous, mais le
plus mal pratiqué, est de s'étudier & apprendre
à se connoître: c'est le fondement de sagesse &
acheminement à tout bien: folie non pareille que
d'être attentif & diligent à connoître toutes autres
choses plutôt que soi-même: la vraie science &
la vraie étude de l'homme, c'est l'homme.

Se connoître
est la premie-
re chose.

I. Partie.

A

²
Enjointe à
tous par tou-
te raison.

Dieu, la Nature, les Sages, & tout le monde prêchent l'homme & l'exhorte de fait & de parole, à s'étudier & connoître. Dieu éternellement & sans cesse se regarde, se confidere & se connoît. Le monde a toutes ses vues contraintes au-dedans, & ses yeux ouverts à se voir & regarder. Autant est obligé & tenu l'homme de s'étudier & connoître, comme il lui est naturel de penser, & il est proche à soi-même. Nature taille à tous cette besogne. Le méditer & entretenir ses pensées est chose toute facile, ordinaire, naturelle, la pâture, l'entretien, la vie de l'esprit, *Cujus vivere est cogitare*. Or, par où commencera, & puis continuera-t-il à méditer, à s'entretenir plus justement & naturellement que par soi-même? Y a-t-il chose qui lui touche de plus près? Certes aller ailleurs & s'oublier est chose dénaturée & très-injuste. C'est à chacun sa vraie & principale vocation, que se penser & bien tenir à soi. Aussi voyons-nous que chaque chose pense à soi, s'étudie la première, a des limites à ses occupations & desirs. Et toi, homme, qui veux embrasser l'univers, tout connoître, contrôler & juger, ne te connois & n'y étudies; & ainsi en voulant faire l'habile & le syndic de nature, tu demeures le seul sot au monde. Tu es la plus vuide & nécessiteuse, la plus vaine & misérable de toutes, & néanmoins la plus fiere & orgueilleuse. Pourquoi regarde dedans toi, reconnois-toi, tiens-toi

à toi; ton esprit & ta volonté, qui se consume ailleurs, ramene-le à foi-même. Tu t'oublies, tu te répands, & te perds au-dehors, tu te trahis & te dérobes à toi-même, tu regardes toujours devant toi, ramasse-toi & t'enferme dedans toi: examine-toi, épie-toi, connois-toi.

Nosce te ipsum, nec te quaesieris extra.

Respue quod non es, tecum habita, &

Noris quam fit tibi curta supellex.

Tute consule.

Te ipsum concute, nunquid vitiorum

Inseverit olim natura, aut etiam consuetudo mala.

¹
Echelle à la
divinité.

Par la connoissance de soi, l'homme monte & arrive plutôt & mieux à la connoissance de Dieu, que par toute autre chose, tant pour ce qu'il trouve en soi plus de quoi le connoître, plus de marques & traits de la divinité, qu'en tout le reste, qu'il pût connoître; que pour ce qu'il peut mieux sentir, & sçavoir ce qui est & se remue en soi, qu'en toute autre chose. *Formasti me & posuisti super me manum tuam, ideo mirabilis facta est scientia tua* 1. tui, *ex me.* Dont étoit gravée en lettres d'or sur le frontispice du temple d'Apollon Dieu (selon les Payens) de science & de lumiere, cette sentence, *connois-toi*, comme une salutation & un avertissement de Dieu à tous, leur signifiant que pour avoir accès à la divinité & entrer en son temple, il se faut connoître; qui se méconnoît, en doit être débouté, *si te*

Psalme.

Cantic. *ignoras ó pulcherrima egredere : & abi post hados tuos.*

4
Disposition
à la sagesse.

Pour devenir sage, & mener une vie plus réglée & plus douce, il ne faut point d'instruction d'ailleurs, que de nous. Si nous étions bons Ecoliers, nous apprendrions mieux de nous, que de tous les livres. Qui remet en sa mémoire & remarque bien l'excès de sa colere passée, jusques où cette fièvre l'a emporté, verra mieux beaucoup la laideur de cette passion, & en aura horreur & haine plus juste, que de tout ce qu'en dient Aristote & Platon : & ainsi de toutes les autres passions, & de tous les branles & mouvemens de son ame. Qui se souviendra de s'être tant de fois méconté en son jugement, & de tant de mauvais tours que lui a fait sa mémoire, apprendra à ne s'y fier plus ? Qui notera combien de fois il lui est avenu de penser bien tenir & entendre une chose, jusques à la vouloir pleuvir, & en répondre à autrui & à soi-même, & que le temps lui a puis fait voir du contraire, apprendra à se défaire de cette arrogance importune & queréleuse présomption, ennemie capitale de discipline & de vérité ? Qui remarquera bien tous les maux qu'il a couru, ceux qui l'ont menacé, les legeres occasions qui l'ont remué d'un état en un autre, combien de repentirs lui sont venus en la tête, se préparera aux mutations futures, & à la reconnoissance de sa

condition, gardera modestie, se contiendra en son rang, ne heurtera personne, ne troublera rien, n'entreprendra chose qui passe ses forces: & voila justice & paix par-tout. Bref, nous n'avons point de plus beau miroir & de meilleur livre que nous-mêmes, si nous y voulions bien étudier comme nous devons, tenant toujours l'œil ouvert sur nous, & nous épiant de près.

Mais c'est à quoi nous pensons le moins, *nemo in se tentat descendere*. Dont il advient que nous donnons mille fois le nez en terre, & retombons toujours en même défaut, sans le sentir, ou nous en donner beaucoup. Nous faisons bien les fots à nos dépens: les difficultés ne s'apperçoivent en chaque chose, que par ceux qui s'y connoissent; car encore faut-il quelque degré d'intelligence à pouvoir remarquer son ignorance: il faut pousser à une porte, pour sçavoir qu'elle nous est close. Ainsi, de ce que chacun se voit si résolu & satisfait, & que chacun pense être suffisamment entendu, signifie que chacun n'y entend rien du tout; car si nous nous connoissions bien, nous pourvoirions bien mieux à nos affaires; nous aurions honte de nous & notre état: & nous rendrions bien autres que ne sommes. Qui ne connoit ses défauts, ne se soucie de les amender; qui ignore ses nécessités, ne soucie d'y pourvoir, qui ne sent son mal & sa misere, n'avise point aux réparations, & ne court aux remedes:

5
Contre ceux
qui se mé-
connoissent.

deprehendas te oportet plusquam emendes : sanitatis initium , sentire sibi opus esse remedio. Et voici notre malheur , car nous pensons toutes choses aller bien & être en sûreté : nous sommes tant contents de nous-mêmes , & ainsi doublement misérables. Socrate fut jugé le plus sage des hommes , non pour être le plus savant & le plus habile , ou pour avoir quelque suffisance par-dessus les autres , mais pour mieux se connoître que les autres , en se tenant en son rang , faire bien l'homme. Il étoit le Roi des hommes , comme on dit que les borgnes sont Rois parmi les aveugles , c'est-à-dire , doublement privés de sens : car ils sont de nature foible & misérable , & avec ce , ils sont orgueilleux , & ne sentent pas leur mal. Socrates n'étoit que borgne , car étant homme comme les autres , foible & misérable , il le favoit bien , & reconnoissoit de bonne foi sa condition , se régloit & vivoit selon elle. C'est ce que vouloit dire la vérité à ceux qui , pleins de présomption par moquerie , lui ayant dit : nous sommes donc à ton dire aveugles ? Si vous l'étiez , dit-il , c'est-à-dire , le pensiez être , vous y verriez ; mais pour ce que vous pensez y voir , vous demeurez du tout aveugles : car ceux qui voient à leur opinion , sont aveugles en vérité : & qui sont aveugles à leur opinion , ils voient. C'est une misérable folie à l'homme de se faire bête pour ne se connoître pas bien homme , *homo enim cum*

fis, id fac semper intelligas. Plusieurs grands, pour leur servir de bride & de regle, ont ordonné que l'on leur sonnât souvent aux oreilles, qu'ils étoient hommes. O le bel étude, s'il leur entroit dedans le cœur comme il frappe à leurs oreilles! Le mot des Athéniens à Pompeius le grand: *Autant es-tu Dieu, comme tu te connois homme,* n'étoit pas mal dit, au moins c'est être homme excellent de se bien connoître homme.

La connoissance de soi (chose très-difficile & rare, comme se méconter & tromper très-facile) ⁶ *Moyens de se connoître faux.* ne s'acquiert pas par autrui, c'est-à-dire, par comparaison, mesure, ou exemple d'autrui :

Plus aliis de te quam tu tibi credere noli.

moins encore par son dire & son jugement, qui souvent est court à voir, & déloyal ou craintif à parler ; ni par quelque acte singulier, qui fera quelquefois échappé sans y avoir pensé, poussé par quelque nouvelle, rare & forte occasion, & qui sera plutôt un coup de fortune, ou une faillie de quelque extraordinaire enthousiasme, qu'une production vraiment nôtre. L'on estime pas la grandeur, grosseur, roideur d'une riviere, de l'eau qui lui est avenue par une subite alluvion & débordement des prochains torrens & ruisseaux ; un fait courageux ne conclut pas un homme vaillant, ni un cœur de justice l'homme juste : les circonstances & le vent des occasions & accidens nous emportent & nous changent :

& souvent l'on est poussé à bien faire par le vice même. Ainsi l'homme est-il très difficile à connoître. Ni aussi par toutes les choses externes & adjacentes au dehors; offices, dignités, richesses, noblesse, grace & applaudissemens des grands ou du peuple; ni par ses déportemens faits en public; car comme étant en échec, l'on se tient sur ses gardes, se retient, se contraint; la crainte, la honte, l'ambition, & autres passions, lui font jouer ce personnage que vous voyez. Pour le bien connoître, il le faut voir en son privé & en son à tous les jours. Il est bien souvent tout autre en la maison qu'en la rue; au palais, en la place: autre avec ses domestiques qu'avec les étrangers. Sortant de la maison pour aller en public, il va jouer une farce: ne vous arrêtez pas là: ce n'est pas lui, c'est tout un autre; vous ne le connoîtriez pas.

7
Vrais.

La connoissance de soi ne s'acquiert point par tous ces quatre moyens, & ne devons nous y fier; mais par un vrai, long & assidu étude de soi, une sérieuse & attentive examination, non seulement de ses paroles & actions, mais de ses pensées plus secrètes (leur naissance, progrès, durée, répétition), de tout ce qui se remue en soi, jusques aux songes de nuit, en s'épiaut de près, en se tâtant souvent & à toute heure, pressant & pinçant jusques au vif: car il y a plusieurs vices en nous cachés, & ne se sentent à faute

de force & de moyen, ainsi que le serpent venimeux, qui, engourdi de froid, se laisse manier sans danger. Et puis il ne suffit pas de reconnoître sa faute en détail & en individu, & tâcher de la réparer; il faut en général reconnoître sa foiblesse, sa misere, & en venir à une réformation & amendement universel.

Or, il nous faut étudier sérieusement en ce Livre premier à connoître l'homme, le prenant en tous sens; le regardant à tous visages, lui tâtant le poux, le sondant jusques au vif, entrant dedans avec la chandelle & l'éprouvette, feuillant & furettant par tous les trous, coins, recoins, détours, cachots & secrets, & non sans cause; car c'est le plus fin & feint, le plus couvert & fardé de tous, & presque inconnoissable. Nous considérons donc en cinq manieres, représentées en cette table, qui est le sommaire de ce Livre.

8
Proposition
& parution
de ce premier livre.



*CINQ considérations de l'homme & de
l'humaine condition.*

1. En soi & en gros par { Sa générale
peinture, ses
cinq qualités
plus essenti-
les, qui sont { Vanité,
Foiblesse,
Inconstance,
Misere,
Présomption.

2. Par comparaison de lui avec les bêtes.

3. Par toutes les pieces dont il est composé. { Corps & ses
appartenances { Santé, beauté,
sens naturels,
vêtemens.
{ Esprit & ses
parties. { entendement,
raison, imagina-
tion, opinion,
volonté, passion.

4. Par sa vie en bloc.

5. Par les différences qui sont entre les hommes, sçavoir, en leurs { 1. Naturels;
2. Esprits & suffisances.
3. Charges & degrés de supé-
riorité & infériorité.
4. Professions & conditions de
vie.
5. Avantages & désavantages
naturels, acquis, & for-
tuits.

PREMIERE CONSIDÉRATION
DE L'HOMME EN SOI ET EN GROS.

CHAPITRE II.

Générale peinture de l'homme.

TOUTES les peintures & descriptions que les sages & ceux qui ont fort étudié en cette science humaine ont donné de l'homme , semblent toutes s'accorder & revenir à marquer en l'homme quatre choses, vanité, foiblesse, inconstance, misere, l'appellant dépouille du temps, jouet de la fortune, image d'inconstance, exemple, & monstre de foiblesse, trébuchet d'envie & de misere. Songe, fantôme, cendre, vapeur, rosée du matin, fleur incontinent épanouie & fanée, vent, foin, vessie, ombres, feuilles d'arbres emportées par le vent, orde semence en son commencement, éponge d'ordures, & sac de miseres en son milieu, puantise & viande de vers en sa fin, bref la plus calamiteuse & misérable chose du monde. Job, un des plus suffisans en cette matiere, tant en théorie qu'en pratique, l'a fort au long dépeint, & après lui Salomon en leurs livres. Pline, pour être court, semble l'avoir bien promptement représenté, le disant être le plus misérable, & ensemble le plus orgueilleux de

tout ce qui est au monde , *solum ut certum sit nihil esse certi, nec miserior quidquam homine aut superbius.* Par le premier mot (de misérable) il comprend toutes ces précédentes peintures, & tout ce que les autres ont dit ; mais en l'autre (le plus orgueilleux) il touche un autre grand chef bien important, & semble en ces deux mots avoir tout dit. Ce sont deux choses qui semblent bien se heurter & empêcher que misere & orgueil, vanité & présomption : voila une étrange & monstrueuse couture que l'homme.

D'autant que l'homme est composé de deux pieces fort diverses, esprit & corps, il est mal-aisé de le bien écrire entier & en bloc. Aucuns rapportent au corps tout ce que l'on peut dire de mauvais de l'homme, le font excellent & l'élèvent par-dessus tout pour le regard de l'esprit ; mais au contraire, tout ce qu'il y a de mal, non-seulement en l'homme, mais au monde, est forgé, & produit par l'esprit : il y a bien plus de vanité, inconstance, misere, présomption en l'esprit : dont

Lib. utrum
graviores
morbi animi
quam corpo-
ris.

Démocrite appelle cet esprit un monde caché de miseres, & Plutarque le prouve bien par un livre exprès, & de ce sujet. Or cette premiere générale considération de l'homme, qui est en soi & en gros, sera en ces cinq points, vanité, foiblesse, inconstance, misere, présomption, qui sont ses plus naturelles & universelles qualités ; mais les deux dernieres le touchent plus au vif. Au reste,

il y a des choses communes à plusieurs des cinq ; que l'on ne sçait bien , à laquelle l'attribuer plutôt , & spécialement la foiblesse & la misere.

C H A P I T R E I I I .

I. *Vanité.*

LA Vanité est la plus essentielle & propre qualité de l'humaine nature. Il n'y a point d'autre chose en l'homme, soit malice, malheur, inconstance, irrésolution (& de tout cela, y en a toujours à foison) tant comme de vile inanité, sottise & ridicule vanité. Dont rencontroit mieux Démocrite, se riant & moquant par dédain de l'humaine condition, qu'Héraclite qui ploroit & s'en donnoit peine, par où il témoignoit d'en faire compte & estime , & Diogenes, qui donnoit du nais, que Timon le hayneux & fuiard des hommes. Pindare l'a exprimé plus au vif que tout autre, par les deux plus vaines choses du monde, l'appellant songe de l'ombre. C'est ce qui a poussé les sages à un si grand mépris des hommes, dont leur étant parlé de quelque grand dessein & belle entreprise, la jugeant telle, souloient dire, que le monde ne valoit pas que l'on se mît en peine pour lui (ainsi répondit Statilius à Brutus, lui parlant de la conspiration contre César) que le sage ne doit rien faire que pour soi, que ce n'est

raison que les sages & la sagesse se mettent en danger pour les fots.

Pensées.

Cette vanité se démontre & témoigne en plusieurs manieres; premièrement, en nos pensées & entretiens privés, qui sont bien souvent plus que vains, frivoles & ridicules, auxquels toutefois nous consommons grand temps, & ne sentons point. Nous y entrons, y séjournons, & en sortons insensiblement, qui est bien double vanité, & grande inadvertence de soi. L'un se promenant en une salle, regarde à compasser ses pas d'une certaine façon sur les carreaux ou tables du plancher, cet autre discourt en son esprit longuement & avec attention comment il se comporteroit s'il étoit Roi, Pape, ou autre chose, qu'il fait ne pouvoir jamais être; & ainsi se paît de vent, & encore de moins, car de chose qui n'est & ne fera point; celui-ci songe fort comment il composera son corps, ses contenance, son maintien, ses paroles d'une façon affectée, & se plaît à le faire, comme de chose qui lui sied fort bien, & à quoi tous doivent prendre plaisir. Et quelle vanité & sotte inanité en nos desirs & souhaits, d'où naissent les créances & espérances encore plus vaines, & tout ceci n'advient pas seulement lorsque n'avons rien à faire, & que sommes engourdis d'oïveté, mais souvent au milieu & plus fort des affaires: tant est naturelle & puissante la vanité, qu'elle nous dérobe &

nous arrache des mains de la vérité, solidité & substance des choses, pour nous mettre au vent & au rien.

Mais la plus forte vanité de toutes, est ce soin pénible de qui se fera ici, après qu'en seront par-³ Soin de l'a-
venir. tis. Nous étendons nos desirs & affections au-delà de nous & de notre être, voulons pourvoir à nous être fait des choses lorsque ne seront plus. Nous désirons être loués après notre mort ; quelle plus grande vanité ? Ce n'est pas ambition, comme l'on pourroit penser, qui est un desir d'honneur sensible & perceptible ; si cette louange de notre nom peut accommoder & servir en quelque chose à nos enfans, parens & amis survivans, bien soit, il y a de l'utilité ; mais desirer comme bien une chose qui ne nous touchera point, & dont n'en sentirons rien, c'est pure vanité, comme de ceux qui craignent que leurs femmes se marient après leur décès, desirent avec grande passion qu'elles demeurent veuves, & l'achètent bien cherement en leurs testamens, leur laissant une grande partie de leurs biens à cette condition. Quelle folle vanité, & quelquefois injustice ! C'est bien au rebours de ces grands hommes du temps passé, qui mourans exhortoient leurs femmes à se marier tôt, & engendrer des enfans à la République. D'autres ordonnent que pour l'amour d'eux on porte telle & telle chose sur soi, ou que l'on fasse telle chose à leur corps mort : nous consentons

peut-être d'échapper à la vie, mais non à la vanité.

4. Voici une autre vanité : nous ne vivons que par relation à autrui ; nous ne nous foucions pas tant quels nous soyons en nous ; en effet & en vérité, comme quels nous soyons en la connoissance publique ; tellement que nous nous défraudons souvent, & nous privons de nos commodités & biens, & nous gêmons pour former les apparences à l'opinion commune. Ceci est vrai, non-seulement aux choses externes & du corps, & en la dépense & emploi de nos moyens, mais encore aux biens de l'esprit, qui nous semblent être sans fruit, s'ils ne se produisent à la vue & approbation étrangere, & si les autres n'en jouissent.

5.
Agitations
d'esprit.

Notre vanité n'est pas seulement aux simples pensées, desirs, discours, mais encore elle agite, secoue & tourmente & l'esprit & le corps : souvent les hommes se remuent & se tourmentent plus pour des choses légères & de néant, que pour des grandes & importantes. Notre ame est souvent agitée par de petites fantaisies, songes, ombres & rêveries sans corps & sans sujet ; elle s'embrouille & se trouble de colere, dépit, tristesse, joie, faisant des châteaux en Espagne. Le souvenir d'un adieu, d'une action & grace particuliere nous frappe & afflige plus que tout le discours de la chose importante. Le son des noms & de certains mots

mots prononcés piteusement, voire des soupirs & exclamations nous pénètre jusques au vif, comme sçavent & pratiquent bien les harangueurs, affronteurs & vendeurs de vent & de fumée. Et ce vent surprend & emporte quelquefois les plus fermes & assurés, s'ils ne se tiennent sur leurs gardes, tant est puissante la vanité sur l'homme; & non-seulement les choses petites & légères nous secouent & agitent, mais encore les faussetés & impostures, & que nous sçavons telles (chose étrange) de façon que nous prenons plaisir à nous piper nous-mêmes à escient, nous paître de fausseté & de rien (*ad fallendum nosmet ipsos ingeniosissimi sumus*) témoins ceux qui pleurent & s'affligent à ouïr des contes, & à voir des Tragédies, qu'ils sçavent être inventées & faites à plaisir, & souvent des fables, qui ne furent jamais : dirai-je encore, de tel qui est coëffé & meurt après une qu'il sçait être laide, vieille, fouillée, & ne l'aimer point, mais pour ce qu'elle est bien peinte & plâtrée, ou caqueteresse, ou fardée d'autre imposture, laquelle il sçait & reconnoît tout au long & au vrai,

Venons du particulier de chacun à la vie commune, pour voir combien la vanité est attachée à la nature humaine, & non-seulement un vice

6.
Visites & offices de courtoisie.

I. Partie.

B

cérémonies, aux offres, promesses, louanges
Combien d'hyperboles, d'hypocrisie, de fausseté
& d'imposture au vu & sçu de tous, de qui les
donne, qui les reçoit & qui les oyt, tellement
que c'est un marché & complot fait ensemble de
se moquer, mentir & piper les uns les autres.
Et faut que celui-là, qui sçait que l'on lui ment
impunément, dise grand merci : & celui-ci, qui
sçait que l'autre ne l'en croit pas, tienne bonne
mine effrontée, s'attendant & se guettant l'un
l'autre, qui commencera, qui finira, bien que
tous deux voudroient être retirés. Combien souf-
fre-t-on d'incommodité ! l'on endure le ferein,
le chaud, le froid ! l'on trouble son repos, sa vie
pour ces vanités courtisantes, & laisse on affaires
de poids pour du vent ! Nous sommes vains aux
dépens de notre aise, voire de notre santé & de
notre vie. L'accident & très-léger foule aux pieds
la substance, & le vent emporte le corps, tant
l'on est esclave de la vanité : & qui feroit autre-
ment, feroit tenu pour un sot & mal entendant
son monde : c'est habileté de bien jouer cette farce,
& sottise de n'être pas vain. Etant venus aux pro-
pos & devis familiers, combien de vains & inu-
tiles, faux, fabuleux, controuvés (sans dire les
méchants & pernicioeux qui ne sont de ce compte)
combien de vanteries & de vaines jactances !
L'on cherche & se plaît-on tant à parler de foi,
& de ce qui est sien, si l'on croit avoir fait ou

dit, ou posséder quelque chose, que l'on estime, l'on n'est point à son aise, que l'on ne la fasse sçavoir ou sentir aux autres. A la premiere commodité l'on la conte, l'on la fait valoir, l'on l'enchérit, voire l'on n'attend pas la commodité, l'on la cherche industrieusement. De quoi que l'on parle, nous nous y mêlons toujours, avec quelque avantage : nous voulons que l'on nous sente, que l'on nous estime, & tout ce que nous estimons.

Mais pour montrer encore mieux combien l'humanité a de crédit & d'empire sur la nature humaine, ^{7. Agitations publiques & universelles.} souvenons-nous que les plus grands remuemens du monde, les plus générales & effroyables agitations des états & des empires, armées, batailles, meurtres, procès & querelles ont leurs causes bien légères, ridicules & vaines, témoins les guerres de Troyes & de Grece, de Sylla & Marius, d'où sont ensuivies celles de César, Pompée, Auguste & Antoine. Les Poètes ont bien signifié cela, qui ont mis pour une pomme la Grece & l'Asie à feu & à sang; les premiers ressorts & motifs sont de néant, puis ils grossissent, témoins de la vanité & folie humaine. Souvent l'accident fait plus que le principal, les circonstances menues piquent & touchent plus vivement, que le gros de la chose, & le subit même. La robe de César troubla plus Rome, que ne fit sa mort, & les vingt-deux coups de poignard qui lui furent donnés.

8.
Félicité &
contente-
ment.

Finale^{ment} la couronne & la perfection de la vanité de l'homme se montre en ce qu'il cherche, se plaît, & met sa félicité en des biens vains & frivoles, sans lesquels il peut bien & commodément vivre : & ne se foucie pas comme il faut des vrais & essentiels. Son cas n'est que vent ; tout son bien n'est qu'en opinion & en songe : il n'y a rien de pareil ailleurs. Dieu a tous biens en essence, & les maux en intelligence ; l'homme au contraire possède ses biens par fantaisie, & les maux en essence. Les bêtes ne se contentent ni ne se paissent d'opinions & de fantaisie, mais de ce qui est présent, palpable & en vérité. La vanité a été donnée à l'homme en partage : il court, il bruit, il meurt, il fuit, il chasse, il prend une ombre, il adore le vent, un festu est le gain de son jour.

CHAPITRE IV.

II. Foiblesse.

VOICI le second chef de la considération & connoissance humaine : comment la vanité seroit-elle autre que foible & fressle ? Cette foiblesse est bien confessée & avouée de tous, qui en comptent plusieurs choses aisées à appercevoir de tous : mais n'est pas remarquée telle ni ès choses qu'il faut, comme sont celles où il semble être plus

fort & moins foible, au defir, au jouir, & ufer des chofes qu'il a & qu'il tient, à tout bien & mal: bref celles où il fe glorifie, en quoi il penfe fe prévaloir & être quelque chofe, font les vrais témoins de foibleffe: voyons ceci mieux par le menu.

Premièrement au defirer: l'homme ne peut affeoir fon contentement en aucune chofe, & par ^{2.} Au defirer & choisir. defir même & imagination. Il eft hors notre puiffance de choisir ce qu'il nous faut, quoique nous ayons defiré, & qu'il nous advienne. Il ne nous fatisfait point, & allons béans après les chofes inconnues & à venir, d'autant que les présentes ne nous faoulent point, & eftimons plus les abfentes. Que l'on baille à l'homme la carte blanche, que l'on le mette à même de choisir, tailler & prefcrire, il eft hors de fa puiffance de le faire tellement, qu'il ne s'en dédife bien-tôt, en quoi il ne trouve à redire & ne veuille ajouter, ôter ou changer: il defire ce qu'il ne fçauroit dire. Au bout du compte, rien ne le contente, fe fâche & s'ennuye de foi-même.

Sa foibleffe eft encore plus grande au jouir & ufer des chofes, & ce en plusieurs manieres; pre- ^{3.} Au jouir & ufer. mièrement, en ce qu'il ne peut manier & fe fervir d'aucune chofe en fa pureté & fimplicité naturelle. Il les faut déguifer, alterer & corrompre, pour l'accommoder à notre main: les élémens, les métaux, & toutes chofes en leur naturel, ne font

propres à notre usage; les biens, les voluptés & plaisirs ne se peuvent laisser jouir sans mélange de mal & d'incommodité, *medio de fonte leporum surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.* L'extrême volupté a un air de gémissement & de plainte, étant venue à sa perfection c'est foiblesse, défaillance, langueur : un extrême & plein contentement a plus de sévérité raffinée, que de gayeté enjouée : *Ipsa felicitas, se nisi temperat, premitur.* D'où disoit un Ancien, que Dieu nous vend tous les biens qu'il nous envoie, c'est-à-dire, qu'il ne nous en donne aucun pur, que nous ne l'achetions au poids de quelque mal. Aussi la tristesse n'est point pure & sans quelque alliage de plaisir, *labor voluptasque dissimillima natura, societate quadam naturali inter se sunt juncta, est quædam flere voluptas.* Ainsi, toutes choses en ce monde sont mixionnées & détrempées avec leur contraire: les mouvemens & plis du visage qui servent au rire, servent aussi au pleurer, comme les peintres nous apprennent. Et nous voyons que l'extrémité du rire se mêle aux larmes. Il n'y a point de bonté en nous, qu'il n'y ait quelque teinture vicieuse, comme se dira tantôt en son lieu. Il n'y a aussi aucun mal sans quelque bien : *nullum sine authoramento malum est.* Toujours à quelque chose sert malheur, nul mal sans bien; nul bien sans mal en l'homme; tout est mêlé, rien de pur en nos mains. Secondement, tout ce qui

nous advient, nous le prenons & en jouissons de mauvaife main, notre goût eft irréfolu & incertain, il ne fait rien tenir ni jouir de bonne façon; de-là eft venue la queftion interminable du fouverain bien. Les chofes meilleures fouvent en nos mains par notre foibleffe, vice ou infuffifance, s'empirent, fe corrompent, deviennent à rien, nous font inutiles, voire quelquefois contraires & dommageables.

Mais la foibleffe humaine fe montre richement au bien & au mal, en la vertu & au vice, c'eft ^{4. Au bien & au mal.} que l'homme ne peut être, quand bien il voudroit, du tout bon ni du tout méchant. Il eft impuiffant à tout. Sur ce propos, confidérons trois points; le premier eft que l'on ne peut faire tout bien, ni exercer toute vertu, d'autant que plusieurs ^{1. Vertu & vice.} vertus font incompatibles, & ne peuvent demeurer enfemble, comme la continence filiale & viduale, qui font entièrement différentes, le célibat & le mariage étant les deux feconds états de viduité & de mariage bien plus pénibles & affai-reux, & ayant plus de difficulté & de vertu, que les deux premiers de filiage & de célibat, qui ont auffi plus de pureté, de grace & d'aifance. La conftance qui eft en la pauvreté, indigence, adverfité, & celle qui eft en l'abondance & profpérité, la patience de mendicité & la libéralité. Ceci eft encore plus vrai des vices, qui font oppofites les unes aux autres.

5. Le second est que bien souvent l'on ne peut accomplir ce qui est d'une vertu, sans le hurt & offense d'une autre vertu, ou d'elle-même, d'autant qu'elle s'entr'empêchent : d'où vient que l'on ne peut satisfaire à l'une qu'aux dépens de l'autre. C'est toujours découvrir un autel pour en couvrir un autre, tant est courte & foible toute la suffisance humaine, qu'elle ne peut bailler ni recevoir un réglement certain, universel & constant à être homme de bien : & ne peut si bien aviser & pourvoir que les moyens de bien faire ne s'entr'empêchent souvent. La charité & la justice se contredisent : si je rencontre mon parent & ami en la guerre de contraire parti, par justice je le dois tuer, par charité l'épargner & sauver. Si un homme est blessé à la mort, où n'y ait aucun remede, & n'y reste qu'un languir très-douloureux, c'est œuvre de charité de l'achever, mais qui seroit puni par justice : voire être trouvé près de lui en lieu écarté, où y a doute du meurtrier, bien que ce soit pour lui faire office d'humanité, & très-dangereux : & n'y peut aller de moins que d'être travaillé par la justice, pour répondre de cet accident, dont l'on est innocent. Et voila comment la justice, non-seulement heurte la charité, mais elle-même s'entrave & s'empêche.
- summum jus summa injuria.*

6. Le troisieme, plus notable de tous, l'on est contraint souvent de se servir & user de mauvais

moyens, pour éviter & sortir d'un plus grand mal, ou pour parvenir à une bonne fin, tellement qu'il faut quelquefois légitimer & autoriser non-seulement les choses qui ne sont point bonnes, mais encore les mauvaises, comme si pour être bon, il falloit être un peu méchant. Et ceci se voit non-seulement au fait de la Police & de la Justice, mais encore en la Religion, qui montre bien que toute la couture & conduite humaine est bâtie & faite de pieces malades.

En la Police, combien de choses mauvaises 2. Police.
permises & en usage public, non-seulement par connivence ou permission, mais encore par approbation des loix, comme se dira après en son lieu, *ex senatusconsultis & plebiscitis scelera exercen-* Lib. 13. cap. 2.
centur. Pour décharger un Etat & République de trop de gens, ou de gens bouillans à la guerre, qu'elle ne peut plus porter, comme un corps replet de mauvaises ou trop d'humeurs, l'on les envoie ailleurs s'accommoder aux dépens d'autrui, comme les François, Lombards, Goths, Vandales, Tartares, Turcs : pour éviter une guerre civile l'on en entretient une étrangere. Pour instruire à tempérance, Licurgus faisoit enivrer les Ilotes serfs, pour, par ce débordement, faire prendre horreur de ce vice. Les Romains, pour dresser le peuple à la vaillance & mépris des dangers & de la mort, dressaient des spectacles furieux des Gladiateurs & Escrimeurs à outrance. Ce qu'ils

firent au commencement des criminels , puis des serfs innocens , enfin des libres qui se donnoient à cela : les bourdeaux aux grandes Villes, les usures, les divorces en la loi de Moyse, & plusieurs autres Nations & Religions, permis pour éviter de plus grands maux.

3. ^{7.} Justice. En la Justice, laquelle ne peut subsister & être en exercice sans quelque mélange d'injustice, non-seulement la commutative, cela n'est pas étrange, il est aucunement nécessaire & ne sauroit-on vivre & trafiquer ensemble, sans lésion, offense & dommage mutuel, & les loix permettent de se tromper au-dessous la moitié de juste prix : mais la distributive, comme elle-même confesse, *summum jus summa injuria : & omne magnum exemplum habet aliquid ex iniquo, quod contra singulos utilitate publica rependitur*. Platon permet, & le style est tel en plusieurs endroits, d'attirer par fraude & fausses espérances de faveur ou pardon, le criminel à découvrir son fait. C'est par injustice, piperie & imprudence vouloir arriver à la justice. Et que dirons-nous de l'invention de géhennes, qui est plutôt un essai de patience que de vérité ? Car celui qui les peut souffrir, & ne les peut souffrir, cachera la vérité. Pourquoi la douleur fera-t-elle plutôt dire ce qui est, que ce qui n'est pas ? Si l'on pense que l'innocent est assez patient pour supporter les tourmens, & pourquoi ne le fera celui qui est coupable, étant question de sauver sa vie ? Pour

Des Géhen-
nes.

excuse, on dit que la torture étonne le coupable, l'affoiblit, & lui fait confesser sa fausseté : & au rebours fortifie l'innocent : mais il s'est tant souvent vu le contraire, ceci est captieux, & à dire vrai un pur moyen, plein d'incertitude & de doute. Que ne diroit & ne feroit-on pour fuir à telles douleurs ? *Etenim innocentes mentiri cogit dolor.* Tellement qu'il advient que le Juge, qui donne la géhenne, afin de ne faire mourir l'innocent, il le fait mourir & innocent & géhenné. Mille & mille ont chargé leurs têtes de fausses accusations ; mais au bout du compte, est-ce pas grande injustice & cruauté de tourmenter & rompre un homme, de la faute duquel on doute encore ? Pour ne le tuer sans occasion, l'on lui fait pire que le tuer : s'il est innocent & supporte la peine, quelle raison lui est-il faite du tourment injuste ? il sera absous, grand merci. Mais quoi ! c'est le moins mal que la foiblesse humaine ait pu inventer : toutefois n'est pas en pratique par-tout. Il semble que commettre au combat les parties, quand l'on ne peut découvrir la vérité (moyen condamné par la Chrétieneté, & jadis fort en usage) soit moins injuste & cruel.

En la Religion, les plus grandes & solennelles actions sont marques honteuses & remedes aux maladies humaines. Les sacrifices qui ont été anciennement en si grande révérence par-tout le monde universel, voire en la Religion Judaïque, & encore sont en usage en plusieurs endroits du monde,

8.
4. Religion
sacrifice.

Senet.

non-seulement des bêtes, mais encore des hommes vivans, voire des innocens : quelle plus grande rage & manie peut entrer en l'imagination, que de penser appaiser & gratifier Dieu par le massacre & sang des bêtes ? *Non sanguine colendus Deus : quæ enim ex trucidatione immerentium voluptas est ?* Quelle folie de penser faire service à Dieu en lui donnant & présentant, & non plutôt en lui demandant & implorant ? Car c'est grandeur de donner & non de prendre. Certes les sacrifices étoient ordonnés en la loi de Moyse, non pour ce que Dieu prît plaisir, ou que ce fût chose par aucune raison bonne de soi : *si voluisses sacrificium, dedissem, utique holocaustis non delectaberis, sacrificium & oblationem noluisti, holocaustum pro peccato non postulasti* ; mais pour s'accommoder à la foiblesse humaine : car il est permis de folier avec les petits

Pénitence. enfans. La Pénitence est la chose la plus recommandée, & des principales de la Religion, mais qui présuppose péché, & est remede contre icelui, sans lequel ce seroit de soi chose mauvaise ; car le repentir, la tristesse & affection d'esprit est mal.

Jurement. Le Jurement de même, causé par l'infidélité & méfiance humaine, & remede contre icelle, ce sont tous biens non de soi, mais comme remedes aux maux. Ce sont biens pour ce qu'ils sont utiles & nécessaires, & non au rebours. Ce sont biens comme l'éternuement & la médecine, bons signes venans de mauvaise cause, guérison de maux : ce

font biens, mais tels qu'il seroit beaucoup meilleur qu'il n'y en eût jamais, & qu'il n'en fût point besoin.

Si l'homme est foible à la vertu, comme il vient d'être montré, il l'est encore plus à la Vérité. C'est chose étrange, l'homme desire naturellement sçavoir la vérité, & pour y parvenir, remue toute chose; néanmoins, il ne la peut souffrir quand elle se présente: son éclair l'étonne, son éclat l'atterre, ce n'est point de sa faute, car elle est très-belle, très-aimable & très-convenable à l'homme, & peut-on d'elle dire encore mieux, que de la vertu & sagesse, que si elle se pouvoit bien voir, elle raviroit & embrâseroit tout le monde en son amour. Mais c'est la foiblesse de l'homme qui ne peut recevoir & porter une telle splendeur, voire elle l'offense. Et celui qui la lui présente, est souvent tenu pour ennemi, *veritus odium parit*. C'est acte d'hostilité, que de lui montrer ce qu'il aime & cherche tant. L'homme est fort à désirer, & foible à recevoir. Les deux principaux moyens qu'il employe pour parvenir à la connoissance de la vérité, sont la raison & l'expérience. Or tous deux sont si foibles & incertains (bien que l'expérience beaucoup plus) que n'en pouvons rien tirer de certain. La raison a tant de formes & tant ployable, ondoyante, comme fera dit amplement en son lieu. L'expérience n'en a pas moins, les événemens sont toujours dissemblables.

9.
5. Vérité.

Il n'y a rien si universel en la nature, que la diversité, rien si rare & difficile, voire quasi impossible, que la similitude. Et si l'on ne peut remarquer la dissemblance, c'est ignorance & foiblesse. Ce qui s'entend de parfaite & entiere semblance & dissemblance. Car, à vrai dire, tous les deux sont par tout : il n'y a chose aucune qui soit entièrement semblable & dissemblable à une autre. C'est un ingénieux mélange de nature.

10.
Au mal.

Tout ce que dessus montre combien est grande la foiblesse humaine au bien, à la vertu & à la vérité : mais qui est plus étrange, elle est aussi grande au mal ; car voulant être méchant, encore ne le peut-il être du tout, & n'y laisse rien à faire. Il y a toujours quelques remords & craintive considération, qui ramollit & relâche la volonté, & réserve encore quelque chose à faire : ce qui a causé à plusieurs leur ruine, bien qu'ils eussent projeté là-dessus leur salut. C'est foiblesse & sottise, dont est venu le proverbe à leurs dépens : *Qu'il ne faut jamais folier à demi.*

11.
Aux représentations
refus.

Remarquons encore plusieurs autres effets & témoignages de la foiblesse humaine. C'est foiblesse & relative de n'oser ni pouvoir reprendre autrui, ni être repris volontiers, qui est foible & courageux en l'un, l'est aussi en l'autre. Or, c'est une grande délicatesse se priver ou autrui d'un si grand fruit, pour une si légère & superficielle piquure, qui ne fait que toucher & pincer l'oreille.

A ce pareil est voisin cet autre de ne pouvoir refuser avec raison , ni aussi recevoir & souffrir doucement un refus.

Aux fausses accusations & mauvais soupçons ,
 qui courent & se font hors justice , il se trouve ¹² faux soupçons & accusations,
 double finesse , l'une qui est aux intéressés , accusés & soupçonnés , c'est de se justifier & excuser trop facilement , soigneusement , & quasi ambitieusement. *Mendax infamia terret quem nisi mendosum?* C'est trahir son innocence , mettre sa conscience & son droit en compromis & en arbitrage , que de plaider ainsi , *perspicuitas argumentatione elevatur*. Socrate en justice même ne le voulsit faire ni par soi ni par autrui , refusant d'employer-le beau plaider du grand Lyfias , & aima mieux mourir. L'autre est au cas contraire , c'est quand l'accusé & prevenu courageux ne se fonce de s'excuser ou justifier , parce qu'il méprise l'accusation & l'accusant comme indigne de réponse & justification , & ne se veut faire ce tort d'entrer en telle lice , pratiqué par les hommes généreux , par Scipion sur tous plusieurs fois d'une fermeté merveilleuse : lors les autres s'en offensent ou estimant cela trop grande confiance & orgueil , & se piquant de ce qu'il sent trop son innocence & ne se dément pas , ou bien imputant ce silence & mépris à faute de cœur , défiance de droit , impuissance de se justifier. O foible humanité , que l'accusé ou soupçonné se défende ou ne se défende,

c'est foiblesse & lâcheté. Nous lui desirons du courage à ne s'excuser, & quand il l'a, nous sommes foibles à nous en offenser.

¹³
Mollesse &
Délicatesse.

Un autre argument de foiblesse, est de s'affujettir & accoquiner à une certaine façon de vivre particuliere, c'est mollesse poltrone, & délicateffe indigne d'un honnête homme, qui nous rend incommodes & désagréables en conversation, & tendres au mal, au cas qu'il faille changer de maniere de faire. C'est aussi honte de n'oser ou laisser par impuissance à faire ce que l'on voit faire à ses compagnons. Il faut que telles gens s'aillent cacher & vivre en leur foyer: la plus belle façon est d'être souple & ployable à tout, & à l'excès même si besoin est, pouvoir oser & sçavoir faire toutes choses, & ne faire que les bonnes. Il fait bon prendre des regles, mais non s'y affervir.

¹⁴
Quête des
Livres.

Il semble appartenir à foiblesse & être une grande sottise populaire de courir après les exemples étrangers & scolastiques, après les allégations, ne faire état que des témoignages imprimés, ne croire les hommes, s'ils ne sont en livre, ni vérité, si elle n'est vieille. Selon cela les sottises, si elles sont en moule, elles sont en crédit & en dignité. Or, il se fait tous les jours devant nous des choses, que si nous avions l'esprit & la suffisance de le bien recueillir, éplucher, juger vivement, & trouver leur jour, nous en formerions des miracles & merveilleux exemples, qui ne
cedent

cedent en rien à ceux du temps passé, que nous admirons tant, & les admirons pour ce qu'ils sont vieux & sont écrits.

Encore un témoignage de foiblesse est que l'homme n'est capable que des choses médiocres, ^{15. Aux extrêmités.} & ne peut souffrir les extrêmités. Car si elles sont petites, & en leur montre viles, il les déprise & dédaigne comme indignes, & s'offense de les considérer : si elles sont fort grandes & éclatantes, il les redoute, les admire, & s'en scandalise. Le premier touche principalement les grands & subtils, le second se trouve aux plus foibles.

Elle se montre bien clairement à l'ouïe, vue, ^{16. Choses subites.} & au coup subit des choses nouvelles & inopinées, qui nous surprennent & saisissent à l'imprévue : car elles nous étonnent si fort, qu'elle nous ôtent les sens & la parole, *diriguit visu in medio, calor ossa reliquit, labitur & longo vix tandem tempore futur*, quelquefois la vie même : soient-elles bonnes, témoin la Dame Romaine, qui mourut d'aise, voyant son fils retourné de la déroute, Sophocles & Denis le tyran : soient mauvaises, comme Diodorus, qui mourut sur le champ de honte, pour ne pouvoir développer un argument.

Encore celui-ci, mais qui sera double, & de deux façons contraire. Les uns cedent & sont vaincus par les larmes & humbles supplications d'autrui, & se piquent du courage de la braverie, les autres au rebours ne s'émeuvent par toutes

les submiſſions & plaintes, & ſe laiſſe gagner à la conſtance & réſolution. Il n'y a point de doute que le premier ne vienne de foibleſſe ; auſſi ſe trouve-t-il volontiers ès ames molles & vulgaires. Mais le ſecond n'eſt ſans difficulté, & ſe trouve en toutes fortes de gens. Il ſemble que ſe rendre à la vertu & à une vigueur mâle & généreuſe, eſt d'ame forte auſſi & généreuſe. Et il eſt vrai, s'il ſe fait par eſtimation & révérence de la vertu, comme fit Scanderberch, recevant en grace un Soldat, pour l'avoir vu prendre parti de ſe défendre contre lui. Pompeius pardonnant à la Ville des Mammertins, en conſidération de la vertu du citoyen Zenon. L'Empereur Conrad pardonnant au Duc de Bavières & autres hommes aſſiégés, pour la magnanimité des femmes, qui les lui déroboient & emportoient ſur leurs têtes. Mais ſi c'eſt par étonnement & effrai de ſon éclat, comme le peuple Thebain qui perdit le cœur, oyant Epaminondas accuſé, raconter ſes beaux faits & lui reprocher avec fierté ſon ingratitude, c'eſt foibleſſe & lâcheté. Le fait d'Alexandre mépriſant la brave réſolution de Betis, pris avec la Ville de Gaza où il commandoit, ne fut de foibleſſe ni de courage, mais de colere, laquelle en lui ne recevoit bride ni modération aucune.



C H A P I T R E V.

III. Inconstance.

L'HOMME est un sujet merveilleusement divers & ondoyant, sur lequel il est très-mal aisé d'y asseoir jugement assuré, jugement, ci-je, universel & entier, à cause de la grande contrariété & dissonance des pièces de notre vie. La plupart de nos actions ne sont que faillies & bouttées poussées par quelques occasions; ce ne sont que pièces rapportées. L'irrésolution d'une part, puis l'inconstance & l'instabilité est le plus commun & apparent vice de la nature humaine. Certes, nos actions se contredisent souvent de si étrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de même boutique. Nous allons après les inclinations de notre appetit, & selon que le vent des occasions nous emporte, non selon la raison, *at nil potest esse æquabile, quod non à certa ratione proficiatur*. Aussi nos esprits & nos humeurs se meuvent avec les mouvemens du temps, *tales sunt hominum mentes, quali pater ipse Jupiter æclisifero lustravit lambade terras*. La vie est un mouvement inégal, irrégulier, multiforme; enfin, nous nous remuons & troublons nous-mêmes par l'instabilité de notre posture. *Nemo non quotidie consilium mutat & votum: modò uxorem vult, modò amicam, modò regnare vult, modò*

Cij

*non est eo officiosior servus, nunc pecuniam spargit
nunc rapit, modò frugi videtur & gravis, modò pro-
digus & vanus, mutamus subinde personam.*

*Quod petit, spernit, repetit quod nuper omisit.
Æstuat, & vitæ disconvenit ordine toto.*

L'homme est l'animal de tous le plus difficile à sonder & connoître : car c'est le plus double & contrefait, le plus couvert & artificiel, & y a chez lui tant de cabinets & d'arrieres-boutiques, dont il sort tantôt homme, tantôt satyre, tant de soupiraux, dont il souffle tantôt le chaud, tantôt le froid, & d'ou il sort tant de fumée. Tout son branler & mouvoir n'est qu'un cours perpétuel d'erreurs ; le matin naître, le soir mourir, tantôt aux ceps, tantôt en liberté, tantôt un Dieu, tantôt une mouche ; il rit & pleure d'une même chose ; il est content & mal content ; il veut, & ne sçait enfin ce qu'il veut.

CHAPITRE VI.

IV. Misere.

Misere propre de l'homme.

VOICI le grand & principal trait de sa peinture : il est, comme a été dit, vain, foible, frêle, inconstant au bien, à la félicité, à l'aise, mais il est fort, robuste, constant & endurci à la misere. C'est la misere même toute vive, c'est en un mot, exprimer l'humanité ; car en lui est toute misere, & hors de lui, il n'y en a point au monde. C'est

le propre de l'homme d'être misérable, le seul homme, & tout homme est toujours misérable, comme se verra. Qui voudroit représenter toutes les parties de la misere humaine, faudroit discourir toute sa vie, son être, son entrée, sa durée, sa fin. Je n'entreprends donc pas cette besogne, ce seroit œuvre sans fin; & puis c'est un sujet communtraié par tout: mais je veux ici coter certains points, qui ne sont pas communs, ne sont pas pris pour misere, ou bien que l'on ne sent & l'on ne considère pas assez, combien qu'ils soient les plus pressans, si l'on sçavoit bien juger.

Le premier chef & preuve de la misere humaine, est, que la production, son entrée est honteuse, vile, vilaine, méprisée, sa sortie, sa mort & ruine glorieuse & honorable; dont il semble être un monstre & contre nature, puisqu'il y a honte à le faire, honneur à le défaire. *Nostri nosmet pœnitet & pudet.* Sur ceci, voici cinq ou six petits mots: l'action de planter & faire l'homme est honteuse, & toutes ses parties, les approches, les apprêts, les outils, & tout ce qui y sert, est tenu & appelé honteux, & n'y a rien de si honteux en la nature humaine. L'action de le perdre & tuer honorable, & ce qui y sert, est glorieux: l'on le dore & enrichit, l'on s'en pare, l'on le porte au côté, en la main, sur les épaules. L'on se dédaigne d'aller voir naître un homme,

En son commencement
& sa fin.

21

- chacun court & s'affemble pour le voir mourir, soit au lit, soit en la place publique, soit en la campagne rase. On se cache, on tue la chandelle pour le faire, l'on le fait à la dérobée ; c'est gloire & pompe de le défaire, l'on allume les chandelles pour le voir mourir, l'on l'exécute en plein jour, l'on sonne la trompette, l'on le combat & en fait-on carnage en plein midi. Il n'y a qu'une maniere de faire les hommes ; pour les défaire & ruiner mille & mille moyens, inventions, artifices. Il n'y a aucun loyer, honneur ou récompense assignée pour ceux qui savent faire, multiplier, conserver l'humaine nature, tous honneurs, grandeurs, richesses, dignités, empires, triomphes, trophées sont décernés à ceux qui la savent affliger, troubler, détruire. Les deux premiers hommes du monde, Alexandre & César, ont défait chacun d'eux (comme dit Pline) plus d'un million d'hommes, & n'en ont fait ni laissé après eux. Et anciennement pour le seul plaisir & passe-temps, aux yeux du peuple se faisoient des carnages publics d'hommes. *Homo sacra res per jocum & lusum occiditur : satis spectaculi in homine mors est : innocentes in ludum veniunt ut publicæ voluptatis hostiæ fiant.* Il y a des nations, qui maudissent leur naissance, bénissent leur mort. Quel monstrueux animal, qui se fait horreur à soi-même ! Or, rien de tout ceci ne se trouve aux bêtes ni au monde.

Senec. Ter-
tul. de spec-
tac.

Le second chef & témoignage de sa misère est au retrancher des plaisirs, si petits & chétifs qui lui appartiennent (car des purs, grands & entiers il n'en est capable, comme a été dit en sa foiblesse) & au rabat du nombre & de la douceur d'iceux, quel monstre! qui est ennemi de foi-même, se dérobe & se trahit foi-même, à qui ses plaisirs pesent, qui se tient au malheur. Il y en a qui évitent la santé, l'allégresse, la joie, comme choses mauvaises. *O miseri quorum gaudia crimen habent.* Nous ne sommes ingénieux qu'à nous mal mener, c'est le vrai gibier de la force de notre esprit.

Il y a encore pis, l'esprit humain n'est pas seulement rabat-joie, trouble-fête, ennui de ses appétits naturels & justes plaisirs, comme je viens de dire, mais encore il est forger de maux. Il se peint & figure, craint, fuit, abhorre, comme bien grands maux, des choses qui ne sont aucunement maux en soi, & en vérité, & que les bêtes ne craignent point, mais qu'il s'est feint par son propre discours & imagination être tels, comme sont n'être avancé en honneur, grandeur, biens. Item, cocuage, stérilité d'enfans, la mort. Car à vrai dire, il n'y a que la douleur qui soit mal, & qui se sente. Et ce qu'aucuns sages semblent craindre ces choses, ce n'est pas à cause d'elles, mais à cause de la douleur, qui quelquefois les accompagne de près; car souvent elle devance,

3.
Se priver
des biens.

4.
Se forger des
maux.

& est avant-coureuse de la mort, & quelquefois fuit la disette des biens, du credit, & de l'honneur. Mais ôtez de ces choses la douleur, le reste n'est que fantaisie, qui ne loge qu'en la tête de l'homme, qui se taille de la besogne pour être misérable, & imagine à ces fins des faux maux outre les vrais, employant & étendant sa misère au lieu de la châtrer & racourcir: les bêtes sont exemptes de ces maux, & par ainsi nature ne les juge pas tels.

Est né &
propre à la
douleur.

Quant à la douleur, qui est le seul vrai mal, l'homme y est du tout né, & tout propre: les Mexicaines saluent les enfans sortans du ventre de leur mere en ces mots: Enfant, tu es venu au monde pour endurer; endure, souffre, & tais-toi. Que la douleur soit comme naturelle à l'homme, & au contraire l'indolence & le plaisir chose étrangere, il appert par ces trois mots. Toutes les parties de l'homme sont capables de douleur, fort peu capables de plaisir. Les parties capables de plaisir n'en peuvent recevoir que d'une sorte ou de deux: mais toutes peuvent recevoir un très-grand nombre de douleurs toutes différentes, chaud, froid, piquure, froissure, foulure, égratignure, écorchure, meurtrissure, cuisson, langueur, extension, opression, relaxation, & infinis autres, qui n'ont point de nom propre, sans compter ceux de l'ame, tellement que l'homme est plus puissant à souffrir qu'à exprimer. L'homme ne peut gueres durer au plaisir: le plaisir du

corps est feu de paille ; s'il duroit , il apporteroit de l'ennuy & déplaisir : mais les douleurs durent fort long-temps , & n'ont point leurs certaines saisons , comme les plaisirs. Aussi l'empire & commandement de la douleur est bien plus grand , plus universel , plus durable , & en un mot plus naturel que du plaisir.

A ces trois , l'on peut ajouter autres trois , douleur & déplaisir est bien plus fréquent , & vient bien plus souvent , le plaisir est rare , le mal vient facilement de soi-même sans être recherché , le plaisir ne vient point volontiers , il se fait rechercher , & souvent acheter plus cher qu'il ne vaut ; le plaisir n'est jamais pur , ains toujours détrempe & mêlé avec quelque aigreur , & y a toujours quelque chose à redire : mais la douleur & le déplaisir souvent tout entier & tout pur. Après tout cela , le pire de notre marché , & qui montre évidemment la misere de notre condition , est que l'extrême volupté & plaisir ne nous touchent point tant qu'une legere douleur. *Segnius homines bona , quam mala sentiunt* , nous ne sentons point l'entiere fanté comme la moindre des maladies , *pungit in cute vix summa violatum plagula corpus , quando valere nil quemquam movet.*

Ce n'est pas assez que l'homme soit de fait & par nature misérable , & qu'outre les vrais & substantiels maux , il s'en feigne & s'en forge de faux & imaginés , comme dit est ; il faut encore

6.
Par mémoire & anticipation.

qu'il les étende , allonge , & fasse durer & vivre tant les vrais que les faux , plus qu'ils ne peuvent ; tant il est amoureux de misère , ce qu'il fait en diverses façons : premièrement , par mémoire du passé , & anticipation de l'avenir , nous ne pouvons faillir d'être misérables , puisque nos principaux biens , dont nous nous glorifions , sont instrumens de misère , mémoire & providence , *futuro torquemur & præterito , multa bona nostra nobis nocent , timoris tormentum memoria reducit , providentia anticipat , nemo præsentibus tantùm miser est.* Est-ce pas grande envie d'être misérable , que de n'attendre pas le mal qu'il vienne , mais l'aller rechercher , le provoquer à venir ? comme ceux qui se tuent de la peur qu'ils ont de mourir , c'est-à-dire , préoccuper par curiosité , ou foiblesse & vaine appréhension les maux inconveniens , & les attendre avec tant de peine & d'alarmes , ceux mêmes qui par aventure ne nous doivent point toucher. Ces gens ici veulent être misérables avant le temps , & doublement misérables par un réel sentiment de la misère , & par une longue préméditation d'icelle , qui souvent est cent fois pire que le mal même. *Minus afficit sensus fatigatio , quam cogitatio.* L'être de la misère ne dure pas assez , il faut que l'esprit l'allonge , l'étende , & avant la main s'en entretienne. *Plus dolet quàm necesse est , qui antè dolet quàm necesse est.* Les bêtes se gardent bien de cette folie & misère , & ont à dire grand

merci à nature de ce qu'elles n'ont point tant d'esprit, tant de mémoire & de providence. César disoit bien que la meilleure mort étoit la moins préméditée. Et certes, la préparation à la mort a donné à plusieurs plus de tourment, que la souffrance même. Je n'entends ici parler de cette préméditation vertueuse & philosophique, qui est la trempe par laquelle l'ame est rendue invincible, & est fortifiée à l'épreuve contre tous assauts & accidens, de laquelle sera parlé ; mais de cette paoureuse, & quelquefois fausse & vaine appréhension des maux, qui peuvent avenir, laquelle afflige, & noircit de fumée toute la beauté & sérénité de l'ame, trouble tout son repos & sa joie, il vaudroit mieux du tout s'y laisser surprendre. Il est plus facile & plus naturel n'y penser point du tout. Mais laissons encore cette anticipation de mal. Tout simplement le soin & pensément pénible & béant après les choses à venir, par espérance, desir, crainte, & une très-grande misère. Car outre que nous n'avons aucune puissance sur l'avenir, moins que sur le passé (& ainsi c'est vanité comme a été dit) il nous en demeure encore du mal & dommage, *calamitosus est animus futuri anxius*, qui nous dérobe le sentiment, & nous ôte la jouissance paisible des biens présents, & empêche de nous y rasseoir & contenter.

Ce n'est pas encore assez, car afin qu'il ne lui manque jamais matière de misère, voire qu'il y

Lib. 2,

Cap. 7.

Cap. 3.

7.
Par recherche inquiète.

en ait toujours à foison, il va toujours furetant, & recherchant avec grande étude les causes & alimens de misere. Il se fourre aux affaires de gaieté de cœur, & tels que quand ils s'offriroient à lui, il leur devoit tourner le dos : ou bien par une inquiétude misérable de son esprit, ou pour faire l'habile, l'empêché & l'entendu, c'est-à-dire, le sot & misérable, il entreprend, & remue besogne nouvelle, où s'entremêle de celle d'autrui ; bref, il est fort, & incessamment agité de soin & pensemens, non-seulement inutiles & superflus, mais épineux, pénibles & dommageables, tourmenté par le présent, ennuyé du passé, angoissé pour l'avenir, qui semble ne craindre rien plus, que de ne pouvoir pas être assez misérable ; dont l'on peut justement s'écrier : ô pauvres gens, combien endurez-vous de maux volontaires, outre les nécessaires que la nature vous envoie ! Mais quoi ! l'homme se plaît en la misere, il s'opiniâtre à remâcher & remettre continuellement en mémoire les maux passés. Il est ordinaire à se plaindre, il enchérit quelquefois le mal & la douleur, pour petites & legeres choses, il se dira le plus misérable de tous, *est quædam dolendi voluptas*. Or, c'est encore plus grande misere trop ambitieusement faire valoir la misere, que de la connoître & ne sentir pas. *Homo animal querulum, cupidè suis incumbens miseriis*.

Le voilà donc bien misérable & naturellement

& volontairement, en vérité & par imagination, par obligation, & de gaieté de cœur. Il ne l'est que trop, & il craint de ne l'être pas assez; & est toujours en quête & en peine de s'en rendre encore davantage. Voyons maintenant comment, quand il vient à le sentir & s'ennuyer de quelque certaine misère (car il ne se lasse jamais de l'être en plusieurs façons sans le sentir) il sçait pour en sortir, quels sont ses remèdes contre le mal. Certes, tels qu'ils importunent plus que le mal même qu'il veut guérir; de sorte que voulant sortir d'une misère, il ne la fait que changer en une autre, & peut être pire. Mais quoi! encore le changement le délecte, au moins le soulage, il pense guérir le mal par un autre mal, cela vient d'une opinion qui tient le monde enchanté & misérable, qu'il n'y a rien utile, s'il n'est pénible, rien ne vaut, s'il ne coûte, l'aisance lui est suspecte. Ceci vient encore de plus haut, c'est chose étrange, mais véritable, & qui convainc l'homme d'être bien misérable, qu'aucun mal ne s'en va que par un autre mal, soit au corps ou en l'ame. Les maladies spirituelles & corporelles ne sont guéries & chassées que par tourment, douleur, peine; les spirituelles par pénitences, veilles, jeûnes, haïres, prisons, disciplines, qui doivent être vraiment afflictions & poignantes; car si elles venoient à plaisir ou commodité, elles n'auroient point d'effet; les corporelles de même par médecines, incisions,

8.
Aux remèdes de misères.

cauterés, dietes, comme sentent bien ceux qui sont obligés aux règles médicales. Ils sont battus d'une part du mal qui les poingt, & d'autre de la règle qui les ennuie.

9.
Miseres spi-
rituelles.

Toutes les misères susdites sont corporelles, ou bien mixtes & communes à l'esprit & au corps, & ne montent gueres plus haut que l'imagination & fantaisie. Considérons les plus fines & spirituelles, qui sont bien plus misères, comme étant erronées & malignes, plus actives & plus fiennes, mais beaucoup moins senties & avouées, ce qui rend l'homme encore plus & doublement misérable, ne sentant que ses maux médiocres, & non les plus grands, voire l'on ne lui ose dire ni toucher, tant il est confit & déploré en sa misère : Si faut-il en passant & tout doucement en dire quelque chose, au moins les guigner & montrer au doigt de loin, afin de lui donner occasion d'y regarder & penser, puisque de soi-même il ne s'en avise pas. Premièrement, pour le regard de l'entendement, est-ce pas une étrange & piteuse misère de l'humaine nature, qu'elle soit toute confite en erreur & aveuglement ; la plupart des opinions communes & vulgaires, voire les plausibles & reçues avec révérence, sont fausses & erronées, & qui pis est, la plupart incommodes à la société humaine. Et encore que quelques sages, qui sont en fort petit nombre, sentent mieux que le commun, & jugent de ces opinions comme il faut,

De l'entendement.

Il est-ce que quelquefois ils s'y laissent emporter, sinon en toutes & toujours, mais à quelques-unes & quelquefois : il faut être bien ferme & constant pour ne se laisser emporter au courant, bien sain & préparé pour se garder net d'une contagion si universelle ; les opinions générales reçues avec applaudissement de tous & sans contradiction sont comme un torrent qui emporte tout : *Proh superi quantum mortalia pectora cæcæ noctis habent ! ô miseras hominum mentes & pectora cæca , qualibus in tenebris vita quantisque periculis degitur hoc avi quocunque est ?* Or , ce seroit chose bien longue de spécifier & nommer les folles opinions, dont tout le monde est abreuvé. Mais en voici quelques-unes, qui seront traitées plus au long en leurs lieux.

1. Juger des avis & conseils par les événements qui ne sont aucunement en notre main, & qui dépendent du Ciel. Voyez l. 3. t. 1.

2. Condamner & rejeter toutes choses, mœurs, opinions, loix, coutumes, observances, comme barbares & mauvaises, sans sçavoir que c'est & les connoître, mais seulement parce qu'elles nous sont inusitées & éloignées de notre commun & ordinaire. V. l. 2. c. 8.

3. Estimer & recommander les choses à cause de leur nouveleté, ou rareté, ou étrangeté, ou difficulté, quatre engeoleurs, qui ont grand crédit aux esprits populaires ; & souvent telles choses V. l. 2. c. 10.

vaines, & non à estimer, si la bonté & utilité n'y sont jointes; dont justement fut méprisé du Prince, celui qui se glorifioit de sçavoir de loin jeter & passer les grains de mil par le trou d'une aiguille.

4. Généralement toutes les opinions superstitieuses, dont sont affublés les enfans, femmes & esprits foibles.

Au même. 5. Estimer les personnes par les biens, richesses, dignités, honneurs, & mépriser ceux qui n'en ont point, comme si l'on jugeoit d'un cheval par la bride & la selle.

6. Estimer les choses, non selon leur vraie, naturelle & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrète, mais selon la montre & la parade, ou le bruit commun.

7. Penser bien se venger de son ennemi en le tuant; car c'est le mettre à l'abri & à couvert de tout mal, & s'y mettre soi: c'est lui ôter tout le ressentiment de la vengeance, qui est toujours son principal effet, ceci appartient aussi à la foiblesse.

8. Tenir à grande injure & désestimer comme misérable un homme pour être cocu; car quelle plus grande folie en jugement, que d'estimer moins une personne, pour le vice d'autrui, qu'il n'approuve pas; autant ce semble en peut-on dire d'un bâtard.

9. Estimer moins les choses présentes, ou qui
font

font nôtres, & desquelles nous jouïssons paisiblement, mais les estimer quand on ne les a point, ou pour ce qu'elles font à autrui, comme si la présence & le posséder ravaloit de leur valeur, & le non avoir leur accroissoit. *Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quarimus invidi.* C'est pourquoi nul Prophete en son pays. Aussi la maîtrise & l'autorité engendrent mépris de ce qu'on tient & régente; les maris regardent dédaigneusement leurs femmes, & plusieurs peres leurs enfans: veux-tu, dit le bon compagnon, ne l'aimer plus, épouse-là. Nous estimons plus le cheval, la maison, le valet d'autrui, pour ce qu'il est à autrui, & non à nous. C'est chose bien étrange d'estimer plus les choses en l'imagination qu'en la réalité, comme on fait toutes choses absentes & étrangères, soit avant les avoir, ou après les avoir eues. La cause de ce en tous les deux cas, se peut dire qu'avant les avoir l'on les estime, non selon ce qu'elles valent, mais selon ce que l'on s'est imaginé qu'elles font, ou qu'elles ont été vantées par autrui; & les possédant, l'on ne les estime que selon le bien & le profit que l'on en tire. Et après qu'elles nous sont ôtées, l'on les considère & regrette toutes entieres & en bloc, ou auparavant l'on n'en jouïssoit & usoit-on que par le menu, & par pieces successivement; car l'on pense qu'il y aura toujours du temps assez pour en jouir; & à peine s'apperçoit-on de les

avoir & tenir, voilà pourquoi le deuil est plus gros & le regret de ne les avoir, que le plaisir de les tenir : mais en ceci il y a bien autant de foiblesse que de misere. Nous n'avons la suffisance de jouir, mais seulement de desirer. Il y a un autre vice tout contraire, qui est de s'arrêter & agréer tellement à soi-même & à ce qu'on tient, que le préférer à tout le reste, & ne penser rien meilleur. Si ceux-ci ne sont plus sages que les autres, au moins sont-ils plus heureux.

10. Faire le zélé à tout propos, mordre à tout, prendre à cœur & se montrer outré & opiniâtre en toutes choses, pourvu qu'il y ait quelque beau & spécieux prétexte de justice, religion, bien public, amour du peuple.

Ci-après, c.
27.

11. Faire l'attristé, l'affligé & pleureur en la mort ou accident d'autrui, & penser que ne s'émouvoir point où que bien peu, c'est faute d'amour & d'affection, il y a aussi de la vanité.

V.L. 2. c. 10.

12. Estimer & faire contre des actions, qui se font avec bruit, remuement, éclat : désestimer celles qui se font autrement, & penser que ceux qui procèdent de cette façon sombre, douce & morne, ne font rien, font comme sommeillans & sans action ; bref, estimer plus l'art que la nature. Ce qui est enflé, bouffi & relevé par étude, qui éclate, bruit & frappe le sens (c'est tout artifice) est plus regardé & estimé, que ce qui est doux,

simple, uni ordinaire, c'est - à - dire, naturel; celui-là nous éveille, celui-ci nous endort.

13. Apporter de mauvaises & sinistres interprétations aux belles actions d'autrui, & les attribuer à des viles & vaines ou vicieuses causes & occasions, comme ceux qui rapportent la mort du jeune Caton à la crainte qu'il avoit de César, dont se pique Plutarque, les autres encore plus sottement à l'ambition. C'est une grande maladie de jugement, qui vient ou de malice & corruption de volonté & de mœurs, ou d'envie contre ceux qui valent mieux qu'eux, ou de ce vice de ramener sa créance à sa portée, & mesurer autrui à son pied, ou bien plutôt que tout cela, à foiblesse pour n'avoir pas la vue assez forte & assurée à concevoir la splendeur de la vertu & en pureté naïve. Il y en a qui font les ingénieux & subtils à dépraver ainsi & obscurcir la gloire des belles actions, en quoi ils montrent beaucoup plus de mauvais naturel, que de suffisance, c'est chose aisée, mais fort vilaine.

14. Voici encore après tout, un vrai témoignage de la misère spirituelle, mais qui est fin & subtil, c'est que l'esprit humain en son bon sens, paisible, raffiné & sain état, n'est capable que de choses communes, ordinaires, naturelles, médiocres. Pour être capable des divines, surnaturelles, comme de la divination, prophétie, révélation, invention, & comme l'on dit, entrer au

cabinet des Dieux, faut qu'il soit malade, disloqué, déplacé de son assiette naturelle, & comme corrompu, *corruptus*, ou par extravagance, extase, enthousiasme, ou par assoupissement: d'autant que comme l'on sçait, les deux voies naturelles d'y parvenir sont la fureur & le sommeil. Et ainsi l'esprit n'est jamais si sage que quand il est fol, ni plus vaillant que quand il dort: jamais ne rencontre mieux, que quand il va de côté & de travers: ne vole & ne voit si haut, que quand il est abattu, & au plus bas. Et ainsi faut qu'il soit misérable, comme perdu & hors de foi, pour être heureux.

15. Finalement y pourroit-il avoir plus grande faute en jugement, que n'aimer point le jugement, ne l'exercer, relever, & lui préférer la mémoire & l'imagination ou fantaisie. Voyons ces grandes, doctes & belles harangues, discours, leçons, sermons, livres, que l'on estime & admire tant, produites par les plus grands hommes de ce siècle (j'en excepte quelques-uns & peu) qu'est-ce tout cela, qu'un entassement & enfilure d'allégations, un recueil & ramas du bien d'autrui (œuvre de mémoire, & diverse leçon, & chose très-aisée, car cela se trouve tout trié & arrangé: tant de livres sont faits de cela) avec quelques pointes & un bel agencement (œuvre de l'imagination) & voila tout. Ce n'est souvent que vanité, & n'y reluit aucun trait de grand jugement, ni d'insigne

Vertu : aussi souvent sont les auteurs d'un jugement foible & populaire, & corrompus en la volonté. Combien est-il plus beau d'ouïr un Payfan, un Marchand, parlant en son patois, & disant de belles propositions & vérités, toutes seches & crues, sans art ni façon, & donnant des avis bons & utiles, produits d'un sain, fort & solide jugement.

En la volonté y a bien autant ou plus de miseres, & encore plus misérables, elles sont hors ^{10.} De la volon-
té.
nombre : en voici quelques-unes.

1. Vouloir plutôt apparoir homme de bien, que de l'être, l'être plutôt à autrui qu'à soi.

2. Etre beaucoup plus prompt & volontaire à la vengeance de l'offense, qu'à la reconnoissance du bienfait, tellement que c'est corvée & regret que reconnoître, plaisir & gain de se venger, preuve de nature maligne *gratia oneri est, ultio in quaestu habetur.*

3. Etre plus âpre à haïr qu'à aimer, à médire qu'à louer, se paître & mordre plus volontiers & avec plus de plaisir au mal qu'au bien d'autrui, le faire plus valoir, s'étendre plus à en discourir, y exercer son style, témoins tous les Ecrivains, Orateurs & Poëtes, qui sont lâches à réciter le bien, éloquent au mal. Les mots, les inventions, les figures, pour médire, sont bien autres, plus riches, plus emphatiques & significatives, qu'au bien dire & louer.

4. Fuir à malfaire, & entendre au bien, non L. 2. c. 7.

par le bon ressort purement, par la raison naturelle; & pour l'amour de la vertu, mais par quelqu'autre considération étrangere, quelquefois lâche & fardide de gain & profit, de vaine gloire, d'espérance, crainte, de coutume, de compagnie, bref non pour soi & son devoir simplement, mais pour quelque occasion & circonstance externe. Tous sont gens de bien par occasion & par accident. Voila pourquoi ils le sont inégalement, diversement, non perpétuellement, constamment, uniformement.

5. Aimer moins celui que nous avons offensé, à cause que nous l'avons offensé, chose étrange, n'est pas toujours de crainte qu'il en veuille prendre sa revanche, car peut-être l'offensé ne nous en veut pas moins de bien, mais c'est de ce que sa présence nous accuse & nous ramentoit notre faute & indiscretion. Que si l'offensant n'aime pas moins, c'est preuve qu'il ne l'a pas voulu offenser : car ordinairement qui a eu la volonté d'offenser, aime moins après l'offense, *Chi offende, mai non pardonna.*

6. Prendre plaisir au mal, à la peine & au danger d'autrui, déplaisir en son bien, avancement, prospérité (j'entends que ce soit sans aucune cause ou émotion certaine & particuliere de haine, c'est autre chose, provenant du vice singulier de la personne) je parle ici de la condition commune & naturelle, par laquelle, sans aucune particuliere

malice, les moins mauvais prennent plaisir à voir des gens courir fortune sur mer, se fâchent d'être précédés de leurs compagnons, que la fortune dise mieux à autrui qu'à eux, rient quand quelque petit mal arrive à un autre, cela témoigne une semence malicieuse en nous.

Enfin, pour montrer combien grande est notre misère, je dirai que le monde est rempli de trois sortes de gens, qui y tiennent grande place en nombre & réputation : les superstitieux, les formalistes, les pédans, qui bien qu'ils soient en divers sujets, ressorts & théâtres (les trois principaux, religion, vie ou conversation, & doctrine) si sont-ils battus à même coin, esprits foibles, mal nés, ou très-mal instruits, gens très-dangereux en jugement, touchés de maladie presque incurable. C'est peine perdue de parler à ces gens-là pour les faire aviser, car ils s'estiment les meilleurs & plus sages du monde, l'opiniâtreté est là en son siege. Qui est une fois féru & touché au vif de ces maux-là, il y a peu d'espérance de sa convalescence. Qu'y a-t-il de plus inepte & ensemble de plus têtu que ces gens-là. Deux choses les empêchent, comme a été dit, foiblesse & incapacité naturelle, & puis l'opinion anticipée de faire bien & mieux que les autres.

Les Superstitieux, injurieux à Dieu, & ennemis de la vraie Religion, se couvrent de piété, zèle & affection envers Dieu, jusques à s'y peiner

13.
Conclusions
des misères
spirituelles.

Superstitieux
V. l. 2. c. 5.

& tourmenter plus que l'on ne leur commande ; pensant mériter beaucoup, & que Dieu leur en fçait gré, voire leur droit de reste, que feriez-vous à cela ? Si vous leur dites qu'ils excèdent & prennent les choses à gauche, pour ne les entendre pas bien, ils n'en croiront rien, disant que leur intention est bonne (par où ils se pensent sauver) & que c'est par dévotion. D'ailleurs ils ne veulent pas quitter leur gain, ni la satisfaction qu'ils en reçoivent, & qui est d'obliger Dieu à eux.

Formalistes.
L. 2. c. 3.

Les Formalistes s'attachent tout aux formes & au dehors, pensent être quittes & irrépréhensibles en la poursuite de leurs passions & cupidités, moyennant qu'ils ne fassent rien contre la teneur des loix, & n'obmettent rien des formalités. Voila un richard, qui a ruiné & mis au désespoir des pauvres familles, mais ça été en demandant ce qu'il a pensé être sien, & ce par voie de justice, qui le peut convaincre d'avoir mal fait. O combien de bienfaits sont omis, & de méchancetés se commettent sous le couvert des formes, lesquelles l'on ne sent pas, dont est bien vérifié. Le souverain droit, l'extrême injustice ; & a été bien dit, Dieu nous garde des formalistes.

Pédans.
L. 3. c. 13.

Les Pédans clabaudes après avoir quêté & pilloté avec grande étude & peine la science par les livres, en font monstre, & avec ostentation questueusement & mercenairement la dégorgent & mettent au vent. Y a-t-il gens au monde plus

ineptes aux affaires, plus impertinens à toutes choses, & ensemble plus présomptueux & opiniâtres? En toute langue & nation, pédant, clerc, magister, font mots de reproche, faire sottement quelque chose, c'est le faire en clerc: ce sont gens qui ont la mémoire pleine du sçavoir d'autrui, & n'ont rien de propre. Leur jugement, volonté, conscience n'en valent rien mieux, mal habiles, peu sages & prudents, tellement qu'il semble que la science ne leur serve que de les rendre plus fots, mais encore plus arrogans, caqueteurs: ravallent leur esprit & abâtardissent leur entendement, mais enflent leur mémoire. Ici sied bien la misère que nous venons de mettre la dernière en celle de l'entendement.

C H A P I T R E V I I.

V. Présomption.

VOICI le dernier & le plus vilain trait de sa peinture, c'est l'autre partie de la description que donne Pline, c'est la peste de l'homme, & la mere nourrice des plus fausses opinions & publiques & particulieres, vice toutefois naturel & originel de l'homme. Or cette présomption se doit considérer en tous sens, haut, bas & à côté, dedans & dehors, pour le regard de Dieu, choses hautes, celestes, basses, des bêtes, de l'homme son com-

pagnon, de foi-même, & tout revient à deux choses, s'estimer trop, & n'estimer pas assez autrui :

Luc. 18.

Qui in se confidebant, & aspernabantur alios. Parlons un peu de chacun.

Présomption
2. au regard
de Dieu.

Premièrement, pour le regard de Dieu (& c'est chose horrible) toute superstition & faute en religion, ou faux service de Dieu, vient de n'estimer pas assez Dieu, ne sentir pas, & n'avoir pas les opinions, conception, & créances de la Divinité assez hautes, assez pures. Je n'entends pas cet assez à proportion de la grandeur de Dieu, qui ne reçoit point de proportion, étant infini. Et ainsi est-il impossible de les avoir assez pour ce regard; mais j'entends assez pour le regard de ce que pouvons & devons. Nous n'élevons ni ne guidons pas assez haut & ne roidissons assez la pointe de notre esprit, quand nous imaginons la divinité, comment assez ? nous la concevons très-basement. Nous la servons de même très-indignement, nous agissons avec elle plus vilement, qu'avec certaines créatures. Nous parlons non-seulement de ses œuvres, mais de sa majesté, volonté, jugemens avec plus de confiance & de hardiesse que l'on ne feroit d'un Prince, ou autre homme d'honneur. Il y a plusieurs hommes qui refuseroient un tel service & reconnaissance & se tiendroient offensés & violés, si l'on parloit d'eux, & que l'on employât leurs noms si vilement & fordidement, l'on entreprend de le mener, flatter, ployer, composer avec lui,

afin que je ne dife, braver, menacer, gronder, & dépiter. Céfar difoit à fon Pilote qu'il ne craignît de voguer & le conduire contre le deftin & la volonté du Ciel & des aftres, fe fiant fur ce que c'eft Céfar qu'il mene. Augufte ayant été battu de la tempête fur mer, fe prit à défier le Dieu Neptune, & en la pompe des jeux Circenfes fit ôter fon image du rang où elle étoit parmi les autres Dieux, pour fe venger de lui. V. l. 2. c. 10. Thraces, quand il tonne & éclaire fe mettent à tirer fleches contre le Ciel, pour ranger Dieu à raifon : Xerxes fouetta la mer & écrivit un cartel de défi au mont Athos. Et compte l'on d'un Roi Chrétien V. l. 2. c. 8 voifin du nôtre, qu'ayant reçu une baffonnade de Dieu, jura de s'en venger, & voulut que de dix ans on ne le priât & ne parlât on de lui. Voyez l. 3. c. 1.

Audax Japeti genus.

Nil mortalibus arduum.

Cælum ipfum petimus ftultitia, neque

Per noftrum patimur fcelus

Iracunda Jovem ponere fulmina.

Et laiffant ces extravagances étranges, tout le commun ne vérifie-t-il pas bien clairement le dire de Pline, qu'il n'y a rien plus misérable, & enfemble plus glorieux que l'homme. Car d'une part, il fe feint de très-hautaines & riches opinions de l'amour, foin & affection de Dieu envers lui, comme fon mignon, fon unique, & cependant il le fert très-indignement : comment fe peuvent

accorder & subsister ensemble une vie & un service si chétif & misérable d'une part, & une opinion & créance si glorieuse & si hautaine de l'autre ? C'est être Ange & porceau tout ensemble, c'est ce que reprochoit un grand Philosophe aux Chrétiens, qu'il n'y avoit gens plus fiers & glorieux à les ouïr parler, & en effet plus lâches & vilains.

De la nature.^{3.}

Il nous semble aussi que nous pesons & importons fort à Dieu, au monde, à toute la nature ; qu'ils se peinent & ahanent en nos affaires, ne veillent que pour nous, dont nous nous ébahissons des accidens qui nous arrivent, & ceci se voit encore mieux à la mort. Peu de gens se résolvent & croient que ce soit leur dernière heure, & presque tous se laissent lors piper à l'espérance. Cela vient de presumption, nous faisons trop de cas de nous, & nous semble que l'univers a grand intérêt à notre mort, que les choses nous faillent à mesure que nous leur faillons, ou qu'elles mêmes se faillent à mesure qu'elles nous faillent, qu'elles vont même branle avec nous, comme à ceux qui vont sur l'eau, que le Ciel, la terre, les Villes se remuent, nous pensons tout entraîner avec nous : nul de nous ne pense assez n'être qu'un.

Du Ciel.^{4.}

Après cela, l'homme croit que le Ciel, les étoiles, tout ce grand mouvement céleste & branle du monde n'est fait que pour lui. *Tot circa unum caput tumultuantes deos.* Et le pauvre misérable est

bien ridicule. Il est ici bas logé au dernier & pire étage de ce monde, plus éloigné de la voute celeste, en la cloaque & sentine de l'univers, avec la bourbe & la lie, avec les animaux de la pire condition, sujet à recevoir tous les excréments & ordures qui lui pleuvent & tombent d'en haut sur la tête, & ne vit que de cela, & à souffrir les accidens, qui lui arrivent de toutes parts, & se fait croire qu'il est le maître commandant à tout, que toutes créatures, mêmes ces grands corps lumineux, incorruptibles, desquels il ne peut sçavoir la moindre vertu, & est contraint tout transi les admirer, ne branlent que pour lui & son service. Et pour ce qu'il mendie, chétif qu'il est, son vivre, son entretien, ses commodités, des rayons, clarté, & chaleur du soleil, de la pluie, & autres dégoûts du Ciel & l'air, il veut dire qu'il jouit du Ciel & des élémens, comme si tout n'avoit été fait, & ne se remuoit que pour lui. En ce sens, l'oïson en pourroit dire autant, & peut-être plus justement & constamment. Car l'homme qui reçoit aussi souvent des incommodités de là-haut, & n'a rien de tout cela en sa puissance ni en son intelligence, & ne les peut deviner, est en perpétuelle transe, fièvre & crainte que ces corps supérieurs ne branlent pas bien à propos, & à point nommé pour lui, & qu'ils lui causent stérilité, maladies & toutes choses contraires, tremble sous le faix : ou les bêtes

Senec.

reçoivent tout ce qui vient d'enhaut, sans alarmes ni appréhension de ce qui adviendra, & sans plainte de ce qui est advenu, comme fait incessamment l'homme, *non nos causa mundo sumus hyemem astatemque referendi, suas ista leges habent quibus divina exercentur: nimis nos suspicimus si digni nobis videmur, propter quos tanta moveantur, non tanta cælo nobiscum societas est, ut nostro fato sit ille quoque siderum fulgor.*

3.
Des animaux

Pour le regard des choses basses, terrestres; sçavoir tous animaux, il les dédaigne & désestime, comme si du tout elles n'appartenoient au même maître ouvrier, & n'étoient de même mere & de même famille avec lui, comme si elles ne le touchoient & n'avoient aucune part ou relation à lui. Et de-là il vient à en abuser, & exercer cruauté, chose qui réjaillit contre le maître commun & universel, qui les a faites, qui en a soin & a dressé des loix, pour leur bien & conservation, les a avantageées en certaines choses, renvoye l'homme souvent vers elles, comme à une école: mais ceci est le sujet du chapitre suivant.

6.
De l'homme même.

Finalement, mais principalement; cette présomption doit être considérée en l'homme même, c'est-à-dire, pour le regard de soi & de l'homme son compagnon, au-dedans, au progrès de son jugement & de ses opinions: & au dehors en communication & conversation avec autrui. Sur quoi, nous considérerons trois choses comme trois chefs:

Trois degrés
de présomp-
tion humaine

qui s'entresuivent, où l'humanité montre bien en sa sotte foiblesse, sa folle présomption : la première au croire ou mécroire, où sont à noter deux vices contraires, qui sont ordinaires en la condition humaine ; l'un & plus commun est une légèreté, *qui cito credit, levis est corde*, & trop ^{1. Croire,} mécroire. grande facilité à croire & recevoir tout ce que l'on propose, avec quelque apparence ou autorité, ceci appartient à la niaise simplicité, molesse, & foiblesse du petit peuple, des esprits efféminés, malades, superstitieux, étonnés, indiscrettement zélés, qui comme la cire reçoivent facilement toute impression, se laissent prendre & mener par les oreilles. Suivant ceci, nous voyons presque tout le monde mené & emporté aux opinions & créances, non par choix & jugement, voire souvent avant l'âge & discrétion, mais par la coutume du pays, ou instruction reçue en jeunesse, ou par rencontre, comme par une tempête ; & là se trouve tellement collé, hypothéqué & asservi, qu'il ne s'en peut plus déprendre. *Veluti tempestate delati ad quamcunque disciplinam, tanquam ad saxum adhærescunt.* Le monde est ainsi mené, nous nous en fions & remettons à autrui, *unusquisque mavult credere quam judicare, versat nos & præcipitat traditus per manus error, ipsa consuetudo assentiendi periculosa & lubrica.* Or, cette telle facilité populaire, bien que ce soit en vérité foiblesse, toutefois n'est pas sans quelque présomption ; car c'est

trop entreprendre que croire, adhérer, & tenir pour vrai & certain si légèrement, sans sçavoir que c'est ou bien s'enquérir des causes, raisons, conséquences, & non de la vérité. On dit, d'où vient cela? comment se fait cela? présupposant que cela est bien vrai, il n'en est rien: on traite, agite les fondemens & effets de mille choses, qui ne furent jamais, dont tout le *pro & contra* est faux. Combien de bourdes, faux & supposés miracles, visions & révélations reçues au monde, qui ne furent jamais. Et pourquoi croira-t-on une merveille, une chose non humaine ni naturelle, quand l'on peut détourner & éluder la vérification par voie naturelle & humaine? La vérité & le mensonge ont leurs visages conformes, le port, le goût & les allûres pareilles: nous les regardons de même oeil, *ita sunt finitima falsa veris, ut in præcipitem locum non debeat se sapiens committere*. L'on ne doit croire d'un homme, que ce qui est humain, s'il n'est autorisé par approbation surnaturelle & surhumaine, qui est Dieu seul, qui seul est à croire en ce qu'il dit, pour ce qu'il le dit.

L'autre vice contraire est une sotte & audacieuse témérité de condamner & rejeter comme fausses toutes choses que l'on n'entend pas, & qui ne plaisent, & ne reviennent au goût. C'est le propre de ceux qui ont bonne opinion d'eux-mêmes, qui sont les habiles & les entendus, spécialement hérétiques,

hérétiques, sophistes, pédans : car se sentant avoir quelque pointe d'esprit, & de voir un peu plus clair que le commun, ils se donnent loi & autorité de décider & résoudre de toutes choses. Ce vice est beaucoup plus grand & vilain que le premier, car c'est folie enragée de penser sçavoir jusques où va la possibilité, les ressorts & bornes de nature, la portée de la puissance & volonté de Dieu, & vouloir ranger à soi & à sa suffisance le vrai & le faux des choses, ce qui est requis pour ainsi & avec telle fierté & assurance résoudre & définir d'icelles; car voici leur jargon, cela est faux, impossible, absurde. Et combien y a-t-il de choses, lesquelles pour un temps nous avons rejetées avec risée, comme impossibles, que nous avons été contraints d'avouer après, & encore passer outre à d'autres plus étranges, & au rebours combien d'autres nous ont été comme articles de foi, & puis vains mensonges.

La seconde, qui suit & vient ordinairement de cette première, est d'affirmer ou réprover certainement & opiniâtement ce que l'on a légèrement cru ou mécré. Ce second degré ajoute au premier opiniâtreté, & ainsi accroît la présomption. Cette facilité de croire avec le temps s'endurcit & dégénère en opiniâtreté invincible & incapable d'amendement, voire l'on va jusques là, que souvent l'on soutient plus les choses que l'on sçait & que l'on entend moins, *majorem fidem*

8.
2. Affirmer,
condamner.

homines adhibent iis, quæ non intelligunt: cupiditate humani ingenii lubentius obscura creduntur, l'on parle de toutes choses par résolution. Or, l'affirmation & opiniâtreté sont signes ordinaires de bêtise & ignorance, accompagnée de folie & arrogance.

9.
3. Persuader.

La troisieme, qui suit ces deux, & qui est le faite de présomption, est de persuader, faire valoir & recevoir à autrui ce que l'on croit, & les induire voire impérieusement avec obligation de croire, & inhibition d'en douter. Quelle tyrannie! Quiconque croit quelque chose, estime que c'est œuvre de charité de le persuader à un autre: & pour ce faire, ne craint point d'ajouter de son invention autant qu'il voit être nécessaire à son compte, & pour suppléer au défaut & à la résistance, qu'il pense être en la conception d'autrui. Il n'est rien à quoi communément les hommes soient plus tendres qu'à donner voie à leurs opinions. *Nemo sibi tantum errat, sed aliis erroris causa & author est.* Où le moyen ordinaire faut, l'on y ajoute le commandement, la force, le fer, le feu. Ce vice est propre aux dogmatistes, & à ceux qui veulent gouverner & donner loi au monde. Or, pour venir à bout de ceci & captiver les créances à foi, ils usent de deux moyens: par le premier, ils introduisent des propositions générales & fondamentales, qu'ils appellent principes & présuppositions, desquelles ils enseignent n'être permis

de douter ou disputer : sur lesquelles ils bâtissent après tout ce qui leur plaît , & menent le monde à leur poste , qui est une piperie , par laquelle le monde se remplit d'erreurs & de mensonge. Et de fait , si l'on vient à examiner ces principes , l'on y trouvera de la fausseté & de la foiblesse autant ou plus qu'en tout ce qu'ils veulent tirer & desprendre , & se trouvera toujours autant d'apparence aux propositions contraires.

Il y en a de notre temps qui ont changé & renversé les principes & regles des Anciens en l'Astrologie, en la Médecine, en la Géometrie, en la nature & mouvement des vents. Toute proposition humaine a autant d'autorité que l'autre, si la raison n'en fait la différence. La vérité ne dépend point de l'autorité ou témoignage d'hommes : il n'y a point de principes aux hommes, si la divinité ne leur a révélé : tout le reste n'est que songe & fumée. Or, ces Messieurs ici veulent que l'on croie & reçoive ce qu'ils disent , & que l'on s'en fie à eux , sans juger ou examiner ce qu'ils baillent, qui est une injustice tyrannique. Dieu seul, comme a été dit, est à croire en tout ce qu'il dit, pour ce qu'il le dit, *qui à semetipso loquitur, mendax est.* L'autre moyen est par supposition de quelque fait miraculeux, révélation & apparition nouvelle & céleste, qui a été dextrement pratiqué par des Législateurs, Généraux d'armées, ou Chefs de part. La persuasion premiere prinse du sujet même

Copernicus,
Paracelsus.

saïfir les simples, mais elle est si tendre & si frêle, que le moindre heurt, mécompte, ou mégarde qui y surviendroit, écarbouilleroit tout : car c'est grande merveille, comment de si vains commencemens & frivoles causes sont forties les plus fameuses impressions. Or, cette première impression franchie devient après à s'enfler & grossir merveilleusement, tellement qu'elle vient à s'étendre même aux habiles, par la multitude des croyans, des témoins & des ans, à quoi l'on se laisse emporter, si l'on n'est bien fort préparé : car lors il n'est plus besoin de regimber & s'en enquérir, mais simplement croire : le plus grand & puissant moyen de persuader, & la meilleure touche de vérité, c'est la multitude des ans & des croyans : or, les fols surpassent de tant les sages, *sanitatis patrocinium est insanientium turba*. C'est chose difficile de résoudre son jugement contre les opinions communes. Tout ce dessus se peut connoître par tant d'impostures, badinages que nous avons vu naître comme miracles, & ravir tout le monde en admiration : mais incontinent étouffés par quelque accident, ou par l'exacte recherche des clairvoyans, qui ont éclairé de près & découvert la fourbe : que s'ils eussent eu encore du temps pour se mûrir & se fortifier en nature, c'étoit fait pour jamais. Ils eussent été reçus & adorés généralement. Ainsi, en est-il de tant d'autres, qui ont (faveur de fortune) passé & gagné la créance

publique, à laquelle puis on s'accommode sans aller reconnoître la chose au gîte & en son origine, *nusquam ad liquidum fama perducitur*. Tant de sortes de religions au monde, tant de façons superstitieuses, qui sont encore même dedans la Chrétienté, demeurées du paganisme, & dont on n'a pu du tout sevrer les peuples. Par tout ce discours nous voyons à quoi nous en sommes, puisque nous sommes menés par tels guides.

C H A P I T R E V I I I.

Seconde Considération de l'homme, qui est par comparaison de lui avec tous les autres animaux.

Nous avons considéré l'homme tout entier & simplement en soi, maintenant considérons-le par comparaison avec les autres animaux, qui est un très-beau moyen de le connoître : Cette comparaison est de grande étendue, a force pieces, de grande science & importance, très-utile, si elle est bien faite, mais qui la fera ? l'homme ? Il est partie & suspect, & de fait il n'y procede pas de bonne foi. Cela se montre bien en ce qu'il ne tient point de mesure & de médiocrité : tantôt il se met beaucoup au-dessus de tout, & s'en dit maître, dédaigne le reste : il leur taille les morceaux, & leur distribue telle portion de faculté & de forces que bon lui semble. Tantôt comme par dépit il

^{1.}
Comparaison
utile & difficile, en laquelle l'homme est suspect.

se met beaucoup au-dessous, il gronde, se plaint; injurie nature comme cruelle marâtre, se fait le rebut & le plus misérable du monde. Or, tous les deux sont également contre raison, vérité, modestie. Mais comment voulez-vous qu'il chemine droitement & également avec les autres animaux, qu'il ne le fait pas avec l'homme son compagnon, ni avec Dieu, comme nous venons de dire. Elle est aussi fort difficile à faire, car comment peut l'homme connoître les branles internes & secrets des animaux, ce qui se remue au-dedans d'eux? Or, étudions à la faire sans passion.

Premièrement, la police du monde n'est point si fort inégale, si difforme & déréglée, & n'y a point si grande disproportion entre ses pièces: celles qui s'approchent & se touchent, se ressemblent peu plus, peu moins. Ainsi, y a-t-il un grand voisinage & cousinage entre l'homme & les autres animaux. Ils ont plusieurs choses pareilles & communes: & ont aussi des différences, mais non pas si fort éloignées & dispareilles, qu'elles ne se tiennent; l'homme n'est du tout au-dessus, ni du tout au-dessous: tout ce qui est sous le Ciel, dit la Sagesse de Dieu, court même fortune.

Ecclesi.

^{3.}
Choses communes.
Ecclesi.

4

Parlons premièrement des choses qui leur sont communes, & à peu près pareilles, qui sont engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre, mourir. *Idem interitus hominis & jumentorum, & aqua utriusque conditio*, Et ce sera contre ceux qui se plaignent,

disant que l'homme est le seul animal disgracié de nature, abandonné, nud sur la terre nue, sans couvert, sans armes, lié, garotté, sans instruction de ce qui lui est propre, là où tous les autres sont revêtus de coquilles, gouffes, écoffes, poils, laine, bourre, plumes, écaille, armés de grosses dents, cornes, griffes pour assaillir & défendre, instruits à nager, courir, voler, chanter, chercher sa pâture, & l'homme ne sçait cheminer, parler, manger, ni rien que pleurer sans apprentissage & peine. Toutes ces plaintes, qui regardent la composition première & condition naturelle, sont injustes & fausses : notre peau est aussi suffisamment pourvue contre les injures du temps, que la leur, témoins plusieurs nations, (comme se dira ci-après) qui n'ont encore sçu que ^{1. Nudité} c'est que vêtements : & nous tenons aussi découvertes les parties qu'il nous plaît, voire les plus tendres & sensibles, la face, la main, l'estomach, les dames mêmes délicates, la poitrine. Les liaisons & emmaillotemens ne sont point nécessaires, ^{2. Emmaillotemens.} témoins les Lacédémoniens & maintenant les Suisses, Allemands, qui habitent les pays froids, les Basques & les Vagabonds qui se disent Egyptiens. Le pleurer est aussi commun aux bêtes : la plupart des animaux se plaint, gémit quelque temps après leur naissance. Quant aux armes, nous en avons de naturelles, & plus de ^{3. Pleurer.} ^{4. Armes.} mouvemens des membres, & en tirons plus de

3. Manger.

service naturellement & sans leçon. Si quelques bêtes nous surpassent en cet endroit, nous en surpassons plusieurs autres. L'usage du manger est aussi en eux & en nous tout naturel & sans instruction. Qui doute qu'un enfant arrivé à la force de se nourrir, ne sçût quêter sa nourriture? Et la terre en produit & lui en offre assez pour sa nécessité, sans autre culture & artifice, témoins tant de nations, qui sans labourage, industrie, & soin aucun vivent plantureusement. Quant au parler, l'on peut bien dire que s'il n'est point naturel, il n'est point nécessaire : mais il est commun à l'homme avec tous les animaux. Qu'est-ce autre chose que parler, cette faculté que nous leur voyons de se plaindre, se réjouir, s'entr'appeler au secours, se convier à l'amour. Et comme nous parlons, par gestes & mouvemens des yeux, de la tête, des mains, des épaules (en quoi se font sçavans les muets) aussi font les bêtes, comme nous voyons en celles qui n'ont de voix, lesquelles toutefois s'entrefont des offres mutuels : & comme à certaine mesure les bêtes nous entendent, aussi nous les entendons. Elles nous flattent, nous menacent, nous requierent, & nous elles. Nous parlons à elles, & elles à nous, & si nous ne nous entr'entendons parfaitement, à qui tient-il ? A elles ou à nous ? C'est à deviner. Elles nous peuvent bien estimer bêtes par cette raison, comme nous elles ; mais encore nous reprochent :

elles que nous ne nous entr'entendons pas nous-mêmes. Nous n'entendons pas les Basques, les Bretons, & elles s'entr'entendent bien toutes, non-seulement de même espèce, mais, qui plus est, de diverse : en certain abboyer du chien, le cheval connoît qu'il y a de la colere, & en autre voix il connoît qu'il n'y en a point. Au reste, elles entrent en intelligence avec nous. En la guerre aux combats les éléphants, les chiens, les chevaux s'entendent avec nous, font leurs mouvemens accordans à poursuivre, arrêter, donner, reculer, ont paye, solde & part au butin, comme il s'est pratiqué en la nouvelle conquête des Indes. Voila des choses communes à tous & à peu près pareilles.

7. Intelligence mutuelle.

Venons aux différences & avantages des uns sur les autres : l'homme est singulier & excellent en aucunes choses par-dessus les animaux : & en d'autres les bêtes ont le dessus afin que toutes choses soient ainsi entre lacées & enchainées en cette générale police du monde & de nature. Les avantages certains de l'homme, sont les grandes facultés de l'ame, la subtilité, vivacité, & suffisance d'esprit à inventer, juger, choisir : la parole pour demander & offrir aide & secours, la main pour exécuter ce que l'esprit aura de soi inventé, & appris d'autrui. La forme aussi du corps, grande diversité de mouvemens des membres, dont il tire plus de service de son corps.

4. Différences & avantages.

De l'homme.

Les avantages des bêtes, certains & hors de

3. dispute, sont ou généraux, ou particuliers : les
 Des bêtes. généraux sont sânté, qui leur est bien plus forte
 Généraux. & constante. Le ferein ne leur nuit point , ne sont
 sujettes aux défluxions, d'où sont causées presque
 toutes maladies. L'homme couvert de toît & de
 pavillon à peine s'en peut-il garder : modération
 d'appetits & d'actions, innocence, sûreté, repos
 & tranquillité de vie , une liberté pleine & entiere
 sans honte, crainte ni cérémonie aux choses na-
 turelles & licites (car l'homme est seul , qui a à
 se dérober & se cacher en ses actions , duquel
 les défauts & imperfections offensent ses compa-
 gnons) exemption de tant de vices & dérégle-
 mens , superstition, ambition , avarice , envie.

Particuliers. Les particuliers sont l'habitation & demeure pure,
 1. haute , saine & plaisante des oiseaux en la région
 de l'air : la sùffisance d'aucuns arts, comme de
 2. bâtir aux arrondelles & autres oiseaux, titre &
 coudre aux araignées, de la médecine en plusieurs
 3. animaux, musique aux rossignols. Les effets &
 propriétés merveilleuses, inimitables, voire inima-
 ginables , comme la propriété du poisson Remora
 à arrêter les plus grands vaisseaux de mer , comme
 il se lit de la galere Capitaineffe de Marc Antoine,
 & le même de celle de Caligula : de la Torpille
 à endormir les membres d'autrui bien éloignés
 & sans le toucher, de l'hérifson à pressentir les
 vents, du caméléon & du poulpe à prendre les
 couleurs. Les pronostiques comme des oiseaux en

leurs passages de contrée en autre, selon les saisons diverses, de toutes bêtes meres à connoître de tous leurs petits, qui doit être le meilleur, car étant question de les sauver du danger, ou rapporter au nid, elles commencent toujours par le meilleur, qu'elles sçavent & pronostiquent tel. En toutes ces choses, l'homme est de beaucoup inférieur, & en plusieurs il n'y vaut du tout rien: l'on y peut ajouter, si l'on veut, la longueur de la vie, qui, en certains animaux, passe sept ou huit fois le plus long terme de l'homme.

Les avantages que l'homme prétend sur les bêtes, mais qui sont disputables, & qui peut-être sont au rebours pour les bêtes contre l'homme, sont plusieurs. Premièrement, les facultés raisonnables, discours, ratiocination, discipline, jugement, prudence. Il y a ici deux choses à dire, l'une est de la vérité du fait. C'est une question grande, si les bêtes sont privées de toutes ces facultés spirituelles: l'opinion qui tient qu'elles n'en sont point privées, ains qu'elles les ont, est la plus authentique & plus vraie. Elle est tenue des plus graves Philosophes, même Aristote, Galien, Porphyre, Plutarque, soutenue par cette raison. La composition du cerveau, qui est la partie de laquelle l'ame se sert pour ratiociner, est toute pareille & même aux bêtes qu'aux hommes: confirmée par expérience. Les bêtes des singuliers concluent les universels, du regard d'un homme

6.
Avantages
disputables.

1.
Ratiocina-
tion.
Question si
les bêtes ra-
tiocinent.

seul connoissent tous hommes, sçavent conjoindre & diviser, & distinguer le bon du mauvais pour leur vie, liberté, & de leurs petits. Voire se lisent & se voyent, si l'on y veut bien prendre garde, plusieurs traits faits par les bêtes, qui surpassent la sùffisance, subtilité, & tout l'engin du commun des hommes, j'en veux ici rapporter quelques-uns plus signalés. Le renard voulant passer sur la glace d'une Riviere gelée, applique l'oreille contre la glace pour sentir s'il y a du bruit, & si l'eau court au-dessous pour sçavoir s'il faut avancer ou reculer, dont s'en servent les Thraciens voulant passer une Riviere gelée : le chien, pour sçavoir auquel des trois chemins se fera mis son maître ou l'animal qu'il cherche, après avoir flairé & s'être assuré des deux, qu'il n'y a passé pour n'y sentir la trace sans plus marchander ni flairer, il s'élance dedans le troisieme. Le mulet du Philosophe Thalès portant du sel & traversant un ruisseau, se plongeoit dedans avec sa charge, pour la rendre plus légère, l'ayant une fois trouvée telle, y étant par accident tombé, mais étant après chargé de laine, ne s'y plongeoit plus. Plutarque dit avoir vu dans un bateau un chien jettant en un vaisseau des cailloux, pour faire monter l'huile, qui étoit trop basse. Autant s'en dit des corbeaux de Barbarie pour faire monter l'eau quand elle est basse, & qu'ils veulent boire. De même les éléphants portant des pierres & pieces de bois dedans la

fosse où un autre leur compagnon se trouve engagé, pour lui aider à en sortir. Les bœufs des jardins royaux de Suze, appris à faire cent tours de roue à l'entour d'un puits pour en tirer de l'eau & en arroser les jardins, n'en vouloient jamais faire davantage, & ne failloient aussi jamais au compte. Toutes ces choses comment se peuvent-elles faire sans discours & ratiocination, conjonction & division. C'est en être privé que ne connoître cela : la dextérité de tirer & arracher les dards & javelots des corps avec fort peu de douleur, qui est aux éléphants : le chien dont parle Plutarque, qui en un jeu public sur l'échafaud contrefait le mort, tirant à la fin, tremblant, puis se roidissant, se laissant entraîner, puis peu-à-peu se relevant & levant la tête, faisoit le ressuscité ; tant de figneries & de tours étranges que font les chiens des Bâteleurs, les ruses & inventions de quoi les bêtes se couvrent des entreprises que nous faisons sur elles : la ménagerie & grande providence des fourmis à étendre au dehors leurs grains pour les éventer, sécher, afin qu'ils ne moisissent & corrompent, à ronger le bout du grain, afin qu'il ne germe & se fasse semence, la police des mouches à miel, où y a si grande diversité d'offices & de charges, & une si grande constance.

Pour rabattre tout ceci, aucuns malicieusement rapportent toutes ces choses à une inclination

⁷
Opposition
de l'instinct
naturel.

naturelle, fervile & forcée : mais outre que cela ne peut être ni entrer en imagination , car il y faut énumération de parties , comparaison , discours par conjonction & division , & conséquences : aussi ne sçauroient-ils dire que cette inclination & instinct naturel. Encore ce dire se retorque contr'eux , car il est sans comparaison plus noble , honorable , & ressemblant à la divinité d'agir par nature , que par art & apprentissage , être conduit & mené par la main de Dieu que par la fienne , & réglement agir par naturelle & inévitable condition , que réglement par liberté fortuite & téméraire. Par cette opposition d'instinct naturel , ils les veulent aussi priver d'instruction & discipline , tant active que passive , mais l'expérience les dément : car elles la reçoivent , témoins les pies , perroquets , merles , chiens , comme a été dit , & la donnent , témoins les rossignols , & sur tout les éléphants , qui passent tous animaux en docilité & toute sorte de discipline & suffisance.

8. Quant à cette faculté de l'esprit , dont l'homme se glorifie tant , qui est de spiritualiser les choses corporelles & absentes , les dépouillans de tous accidens pour les concevoir à sa mode , *nam intellectum est in intelligente ad modum intelligentis* , les bêtes en font de même , le cheval accoutumé à la guerre dormant en sa litiere , tremousse & frémit comme s'il étoit en la mêlée , conçoit un

fon de tambour , de trompette , une armée : le lévrier en fonge halettant , allongeant la queue , fecouant les jarrets , conçoit un lievre spirituel : les chiens de garde grondent en fongeant , & puis jappent tout-à-fait , imaginant un étranger arriver. Pour conclure ce premier point , il faut dire que les bêtes ratiocinent , ufent de difcours & jugement , mais plus foiblement & imparfaitement que l'homme. Elles font inférieures en cela à l'homme , & non pas qu'elles n'y aient du tout point de part. Elles font inférieures à l'homme , comme entre les hommes les uns font inférieurs aux autres , & auffi entre les bêtes s'y trouve telle différence : mais encore y a t-il plus grande différence entre les hommes : car , comme fe dira ci-après , il y a plus grande diftance d'homme à homme , que d'homme à bête.

L'autre point à dire en cette matiere , eft que cette prééminence & avantage d'entendement & autres facultés spirituelles , que l'homme prétend , lui eft bien cher vendu , & lui porte plus de mal que de bien , car c'eft la fource principale des maux qui le preffent , vices , paffions , maladies , irréfolution , trouble défefpoir , de quoi font quittes les bêtes à faute de ce grand avantage , témoin le pourceau de Pyrthon , qui mangeoit paifiblement au navire durant la grande tempête , qui tranfiffoit de peur toutes les perfonnes qui y étoient. Il femble que ces grandes parties de l'ame ont été

déniées aux bêtes, à tout le moins retranchées & baillées chetives & foibles pour leur grand bien repos, & données à l'homme pour son grand tourment, car par icelles il s'agite & travaille, se fache du passé, s'étonne & se trouble pour l'avenir, voire il imagine, appréhende & craint des maux, qui ne sont & ne seront point. Les animaux n'appréhendent le mal que lorsqu'ils le sentent: étant échappés sont en pleine sûreté & repos. Voila comment l'homme est le plus misérable, par où l'on le pensoit plus heureux, dont il semble qu'il eût mieux valu à l'homme n'être point doué & garni de toutes ces belles & célestes armes, puis qu'il les tourne contre soi à son mal & à sa ruine. Et de fait, nous voyons que les stupides & foibles d'esprit vivent plus en repos, & ont meilleur marché des maux & accidens, que les forts spirituels.

10.
2. Seigneurie & commandement.

Un autre avantage que l'homme prétend sur les bêtes est une seigneurie & puissance de commander, qu'il pense avoir sur les bêtes: mais outre que c'est une avantage que les hommes mesurent & exercent les uns sur les autres, encore ceci n'est-il pas vrai. Car où est ce commander de l'homme, & cet obéir des bêtes? C'est une chimere, & les hommes craignent plus les bêtes, qu'elles ne font les hommes. L'homme a bien à la vérité grande prééminence par-dessus les bêtes, *ut præsît piscibus maris, volatilibus cæli, bestiis terræ.* Et c'est

Gen. I.

à cause de sa belle & droite forme, de la sagesse & prérogative de son esprit; mais non pas qu'il leur commande, ni qu'elles lui obéissent.

Il y a encore un autre avantage voisin de celui-ci, prétendu par l'homme, qui est une pleine ^{1. Liberté,} servitude. ^{3. Servitude.} liberté, reprochant aux bêtes la servitude, captivité, subjection, mais c'est bien mal à propos. Il y a bien plus de sujet & d'occasion de reprocher à l'homme, témoin les esclaves non seulement faits par force, & ceux qui descendent d'eux, mais encore les volontaires, qui vendent à purs deniers leur liberté, ou qui la donnent de gaieté de cœur, ou pour quelque commodité, comme les Esclimeurs anciens à outrance, les femmes à leurs Dames, les soldats à leurs Capitaines. Or il n'y a rien de tout cela aux bêtes, elles ne s'affervissent jamais les unes aux autres, ne vont point à la servitude, ni activement, ni passivement, ni pour affervir, ni pour être affervies, & sont en toutes façons plus libres que les hommes.

Et ce que l'homme va à la chasse, prend, tue, mange les bêtes, aussi est-il prins, tué, mangé par elles à son tour & plus noblement de vive force, non par finesse & par art, comme il fait, & non seulement d'elles, mais de son compagnon, d'un autre homme, chose bien vilaine : les bêtes ne s'assemblent en troupe, pour aller détruire, ravager, & prendre esclave une autre troupe de leurs semblables, comme font les hommes.

I. Partie.

F

12.
4. Vertus.

Le quatrieme & grand avantage prétendu par l'homme est en la vertu, mais de la morale il est disputable ; car la reconnoissance, l'amitié officieuse, la fidélité, la magnanimité, & tant d'autres qui consistent en societé & conversation, sont bien plus vives, plus expresses & constantes qu'au commun des hommes. Hircanus le chien de Lisimachus demeura sur le lit de son maître mort, sans vouloir manger ni boire, & se jetta au feu, où fut mis le corps de son maître, & s'y laissa brûler avec lui, tout le même en fit un autre appartenant à un certain Pirrhus : celui du sage Hesiode décéla les meurtriers de son maître, un autre de même en la présence du Roi Pirrhus & de toute son armée : un autre qui ne cessa, comme afferme Plutarque, allant de Ville en Ville ; jusques à ce qu'il eut fait venir en justice le sacrilege & voleur du temple d'Athenes. L'histoire est célèbre du Lion hôte & nourricier d'Androdus esclave son médecin, qui ne voulut le toucher, lui ayant été exposé, ce qu'Apian dit avoir vu à Rome. Un éléphant ayant par colere tué son gouverneur, par repentance ne voulut plus vivre, boire, ni manger. Au contraire il n'y a animal au monde injuste, ingrat, méconnoissant, traître, perfide, menteur & dissimulé au prix de l'homme. Au reste puisque la vertu est en la modération de ses appétits, & à brider les voluptés, les bêtes sont bien plus réglées que nous ;

& se contiennent mieux dedans les bornes de nature. Car non-seulement elles ne sont point touchées ni passionnées de cupidités non naturelles, superflues & artificielles, qui sont toutes vicieuses & infinies, comme les hommes qui y sont pour la plupart tous plongés; mais encore aux naturelles, comme boire & manger, l'accointance des mâles & femelles, elles y sont beaucoup plus modérées & retenues. Mais pour voir qui est plus vertueux & vicieux de l'homme ou de la bête, & faire à bon escient honte à l'homme devant la bête, prenons la plus propre & convenable vertu de l'homme, c'est comme porte son nom, l'humanité, comme le plus étrange & contraire vice, c'est cruauté. Or en ceci les bêtes ont bien dequoi Humanité,
cruauté. faire rougir l'homme, en ces huit mots: Elles ne s'attaquent & n'offensent guere ceux de leur genre, *Major serpentum ferocumque concordia quàm hominum*, ne combattent que pour de très-grandes & justes causes, défense & conseryation de leur vie, liberté, & leurs petits. Avec leurs armes naturelles & ouvertes, par la seule vive force & vaillance d'une à une, comme en duels & non en troupe ni par dessein, ont leurs combats courts & têt expédiés, jusqu'à ce que l'une soit blessée, ou qu'elle cede: & le combat fini, la querelle, la haine, & la colere est aussi terminée. Mais l'homme n'a querelle que contre l'homme, pour des causes non-seulement legeres, vaines, & frivoles, mais

souvent injustes, avec armes artificielles & trahisseries, par fraudes & mauvais moyens : en troupe & assemblée faite avec dessein, fait la guerre fort longuement, & sans fin jusques à la mort, & ne pouvant plus nuire encore, la haine & la colère dure.

12.
Conclusions
de cette se-
conde consi-
dération.

La conclusion de cette comparaison est que vainement & mal l'homme se glorifie tant par-dessus les bêtes. Car si l'homme a quelque chose plus qu'elles, comme est principalement la vivacité de l'esprit & de l'entendement, & les grandes facultés de l'ame, aussi en échange est-il sujet à mille maux, dont les bêtes n'en tiennent rien, inconstance, irrésolution, superstition, soin pénible des choses à venir, ambition, avarice, envie, curiosité, détraction, mensonge, un monde d'appetits déréglés, de mécontentemens & d'ennuis. Cet esprit, dont l'homme fait tant de fête, lui apporte un million de maux & plus. Lors qu'il s'agite & s'efforce ; car non-seulement il nuit au corps ; trouble, rompt, & lasse la force & les fonctions corporelles, mais encore soi-même l'empêche. Qui jette les hommes à la folie, à la manie, que la pointe, l'agilité & la force propre de l'esprit. Les plus subtiles folies & excellentes manies viennent des plus rares & vives agitations de l'esprit, comme des plus grandes amitiés naissent les plus grandes inimitiés : & des santés vigoureuses, les mortelles maladies. Les mélancoliques, dit Platon, sont plus capables de science & de sagesse, mais

Folie, manies, voyez après c. 16. art. 13.

aussi de folie. Et qui bien regardera, trouvera qu'aux élévations & faillies de l'ame libre, il y a quelque grain de folie, ce sont à la vérité des choses fort voisines : pour simplement vivre bien selon nature, les bêtes sont de beaucoup plus avantagées, vivent plus libres, assurées, modérées, contentes. Et l'homme est sage qui les considère, qui s'en fait leçon & son profit, en se faisant il se forme à l'innocence, simplicité, liberté & douceur naturelle qui reluit aux bêtes, & est toute altérée & corrompue en nous par nos artistielles inventions & débauches, abusant de ce que nous disons avoir par-dessus elles, qui est l'esprit & jugement. Et Dieu tant souvent nous renvoie à l'école, à l'exemple des bêtes, du milan, la cico-gne, l'arondelle, tourterelle, la fourmi, le bœuf & l'âne, & tant d'autres. Au reste, il se faut souvenir qu'il y a quelque commerce entre les bêtes & nous, quelque relation & obligation mutuelle, ne fût-ce que parce qu'elles sont à un même maître, & de même famille que nous, il est indigne d'user de cruauté envers elles, nous devons la justice aux hommes, la grace & la bénignité envers les autres créatures, qui en sont capables.



TROISIEME CONSIDÉRATION

De l'Homme, qui est en détail par toutes ses pieces, dont il est composé & établi.

P R É F A C E.

Ayant jusques ici traité & considéré l'homme en bloc & tout entier, tant en soi (qui a été la premiere considération) que par comparaison (en la seconde) nous le voulons maintenant étudier & considérer particulièrement & distinctement par toutes ses pieces : Premièrement, en sa personne & sujet, ce que nous allons faire en cette troisieme considération : laquelle ne sera pas seulement morale, mais aussi naturelle; puis de sa vie & de ses états, aux suivantes considérations.

C H A P I T R E IX,

Distinction premiere & générale de l'homme.

Premiere en
deux parties.

L'HOMME, comme un animal prodigieux, est fait de pieces toutes contraires & ennemies, l'ame est comme un petit Dieu, le corps comme un fumier, une bête ; toutefois ces deux parties sont tellement accouplées, & s'embrassent si bien l'une l'autre avec toutes leurs querelles, qu'elles ne peuvent demeurer sans guerre, ni se séparer sans

tourment & regret, & comme tenant le loup par les oreilles, chacune peut dire à l'autre, je ne puis avec toi, ni sans toi vivre, *nec tecum possum vivere, nec sine te.*

Mais pour ce que de rechef en cette ame il y a deux parties bien différentes, il semble pour mieux & plus expressément représenter & connoître l'homme, qu'au premier coup l'on peut remarquer trois choses en l'homme, l'esprit, l'ame & la chair. Dont l'esprit & la chair tiennent les bouts & extrémités contraires, l'ame mitoyenne & indifférente : l'esprit, la très-héroïque partie, parcelle, image & défluxion de la divinité, en l'homme comme le Roi en la République, ne respire que le bien & le ciel, où il tend toujours : la chair, au contraire, comme la lie d'un peuple tumultuaire & insensé, le marc & la sentine de l'homme, partie brutale, tend toujours au mal & à la matiere ; l'ame au milieu, comme les principaux du populaire est indifférente entre le bien & le mal, le mérite & le démérite, est perpétuellement sollicitée de l'esprit & de la chair, & selon le parti où elle se range, est spirituelle & bonne, ou charnelle & mauvaise. Ici sont logées toutes les affections naturelles, qui ne sont vertueuses ni vicieuses, comme l'amour de ses parens & amis, crainte de honte, pitié des affligés, desir de bonne réputation. Cette distinction aidera beaucoup à se reconnoître & discerner les actions, pour ne s'y

2.
2. En trois.

mécompter, comme l'on fait souvent, jugeant par l'écorce & apparence, pensant que ce soit de l'esprit ce qui est de l'ame, voire de la chair, & attribuant à vertu ce qui est de la nature ou du vice. Combien de bonnes & de belles actions produites par passion, ou bien par une inclination & complaisance naturelle, *ut serviant genio & suo indulgeant animo !*

CHAPITRE X.

Du corps humain en général.

^{1.}
Antiquité.

A YANT à parler de toutes les pieces de l'homme, me faut commencer par le corps, comme par le plus facile & apparent, & qu'il est aussi l'ainé de l'ame, comme le domicile doit être fait & dressé avant qu'y demeurer, & l'atelier avant que l'ouvrier y entre pour y ouvrir.

^{2.}
Division.

Le corps humain est formé avec le temps, & de tel ordre, que premièrement sont bâties les trois plus nobles & héroïques parties, le foie, le cœur & le cerveau, distantes en long, & se tenant par jointures déliées, qui puis se remplissent tout à la façon d'un fourmy, où y a trois parties plus grosses & enflées, jointes par entre-deux, déliées. Selon ces trois parties principales, viennent à considérer trois étages en l'homme (image raccourcie du monde) qui répondent aux trois étages & régions de l'univers, la base du

foie, racine des veines, officine des esprits naturels, & le lieu de l'ame concupiscible, en laquelle sont contenus le ventricule, ou l'estomac, les boyaux, les reins, la rate, & toutes les parties génitales, répond à la région élémentaire, où se font toutes les générations & corruptions. Celle du milieu, où maîtrise le cœur, la tige des arteres & des esprits vitaux, & le siege de l'ame irascible, séparée de celle d'en bas par la toile tendue du diaphragme, & de celle d'en haut par le détroit de la gorge, en laquelle sont aussi les poumons, répond à la région éthérée. Celle d'en haut, où loge le cerveau spongieux, source des nerfs & esprits animaux, du mouvement & sentiment, & le trône de l'ame raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, répond à la région céleste & intellectuelle.

Viscera
1.

Præcordia
2.

L'homme en son corps a plusieurs choses qui lui sont péculiaires privativement aux bêtes: 1°. Stat-
ture droite. 2°. Forme belle. 3°. Visage propre-
ment dit. 4°. Nudité naturelle. 5°. Mouvement
tant divers des membres. 6°. Souplesse & mobi-
lité de la main ouvrière de tant de choses, c'est
un miracle. 7°. Grossueur & abondance de cerveau.
8°. Le genoux, qui est en l'homme seul audevant.
9°. Si grande longueur du pied au devant, & qui
est si court au derrière. 10°. Saigner du nez, chose
étrange, vu qu'il a la tête droite & les bêtes
baissée. 11°. Rougir à la honte. 12°. Pâler à la
crainte. 13°. Les causes ou raisons de toutes

3.
Singularités.

ces singularités sont belles, mais ne sont de ce notre pris fait.

4.
Biens.

Les biens du corps sont la fanté, la beauté ; l'allégresse, la force, la vigueur, l'adresse & dispositions, mais la fanté passe tout.

5.
Pièces plus
nobles.

Les principales & plus nobles pièces des externes sont les sens corporels, & des internes, le cerveau, le cœur, le foie, & puis les génitoires, & les poumons.

6.
Excellence.

L'excellence du corps est généralement en la forme, droiture & port d'icelui : spécialement & particulièrement en la face & aux mains, qui sont les deux parties, que nous laissons par honneur nues. Certes, les sages mêmes Stoïques ont tant fait de cas de la forme humaine, qu'ils ont dit valoir mieux être fol en la forme humaine, que sage en la forme brutale, préférant la forme corporelle à la sagesse.

7.
Droiture.

Le corps de l'homme touche fort peu la terre, il est droit tendu au Ciel, où il regarde, se voit & se connoît, comme en son miroir, les plantes tout/au rebours ont la tête & racine toute dedans la terre, les bêtes comme au milieu l'ont entre-deux, mais plus & moins : la cause de cette droiture n'est pas proprement l'ame raisonnable, comme il se voit aux courbés, bossus, boîteux : non la ligne droite de l'épine du dos, qui est aussi aux serpens, non la chaleur naturelle ou vitale, qui est pareille ou plus grande en certaines bêtes,

combien que tout cela y peut servir de quelque chose : Cette droiture convient à l'homme, & comme homme & comme Roi d'ici bas. Aux petites & particulieres Royautés y a une marque & majesté, comme il se voit au dauphin couronné, serpent basilisé, au lion avec son collier, sa couleur de poil, & ses yeux, en l'aigle, au roi des abeilles. Mais l'homme, Roi universel d'ici-bas, marche la tête droite comme un maître en sa maison, régente tout & en vient à bout par amour ou par force, domptant ou apprivoisant.

Comme il y en a qui ont des contenance, gestes & mouvemens artificiels & affectés, aussi y en a ^{8.} Contenances qui en ont de si naturels & si propres, qu'ils ne les sentent ni ne les reconnoissent point, comme pencher la tête, rincer le nez. Mais tous en avons qui ne partent point de notre discours, ains d'une pure naturelle & prompte impulsion, comme mettre la main au-devant en nos chûtes.

C H A P I T R E X I.

De la santé, beauté, & du visage.

LA santé est le plus beau & le plus riche présent que nature nous sçache faire, préférable à toute autre chose, non-seulement science, noblesse, richesses, mais à la sagesse même, se disent les plus austeres sages. C'est la seule chose qui mérite ^{1.} Préférence de la santé.

que l'on employe tout, voire la vie même pour l'avoir. Car sans elle la vie est sans goût, voire est injurieuse, la vertu & la sagesse ternissent & s'évanouissent sans elle. Quel secours apportera au plus grand homme qui soit, toute la sagesse, s'il est frappé du haut mal, d'une Apoplexie. Certes, je ne lui puis préférer aucune chose que la seule prud'hommie, qui est la santé de l'ame. Or, combien que ce soit un don de nature, *gaudeant bene nati*, octroyé en la premiere conformation : si est-ce que ce qui vient après le lait, le bon réglement de vivre, qui consiste en sobriété, médiocre exercice, se garder de tristesse, & toute émotion forte, la conserve fort. La maladie & la douleur sont ses contraires, qui sont les plus grands, & peut-être les seuls maux de l'homme, desquels a été parlé & fera encore.

2.
Recommandation de
la beauté.

La beauté vient après, qui est une piece de granderecommandation au commerce des hommes. C'est le premier moyen de conciliation des uns aux autres, & il est vraisemblable que la premiere distinction, qui a été entre les hommes, & la premiere considération, qui donna prééminence aux uns sur les autres, a été l'avantage de la beauté. C'est aussi une qualité puissante, il n'en y a point qui la surpasse en crédit, ni qui ait tant de part au commerce des hommes. Il n'y a barbare si résolu, qui n'en soit frappé. Elle présente au devant, elle séduit & préoccupe le jugement.

donne des impressions, & presse avec grande autorité, dont Socrate l'appelle une courte tyrannie, Platon le privilege de nature : car il semble que celui qui porte sur le visage les faveurs de la nature imprimées en une rare & excellente beauté, ait quelque légitime puissance sur nous, & que tournant nos yeux à soi, il y tourne aussi nos affections, & les y assujettisse malgré nous. Aristote dit qu'il appartient aux beaux de commander, qu'ils sont vénérables après les Dieux, qu'il n'appartient qu'aux aveugles de n'en être touchés. Cyrus, Alexandre, César, trois grands Commandeurs des hommes, s'en sont servis en leurs grandes affaires, voire Scipion le meilleur de tous, beau & bon sont cousins, & s'expriment par mêmes mots en grec & en l'Ecriture Sainte. Plusieurs grands Philosophes ont acquis leur sagesse par l'entremise de leur beauté : elle est considérée même & recherchée aux bêtes.

Calosi

Il y a diverses considérations en la beauté. Celle des hommes est proprement la forme & la taille du corps, les autres beautés sont pour les femmes. Il y a deux sortes de beauté, l'une arrêtée qui ne se remue point, & est en la proportion & couleur due des membres, un corps qui ne soit enflé ni bouffi, auquel d'ailleurs les nerfs ne paroissent point, ni les os ne percent point la peau, mais plein de sang, d'esprit & embonpoint, ayant les muscles relevés, le cuir poli, la couleur vermeille :

3.
Distinctions.

l'autre mouvante qui s'appelle grace, qui consiste en la conduite des mouvemens des membres, sur tout des yeux. Celle-la seule est comme morte, cette-ci est agente & vivante. Il y a des beautés rudes, fieres, aigres, autres douces, voire encore fades.

4.
Du visage.

La beauté & excellence du corps est proprement considérable au visage : il n'y a rien de plus beau en l'homme que l'ame, & au corps que le visage, qui est comme l'ame raccourcie : c'est la montre & l'image de l'ame, c'est son écusson à plusieurs quartiers, représentant le recueil de tous les titres de sa noblesse, planté & colloqué sur la porte & au frontispice, afin que l'on sçache que c'est-là sa demeure & son palais, c'est par lui que l'on connoît la personne. C'est un abrégé, voila pourquoi l'art, qui imite nature, ne se soucie pour représenter la personne, que de peindre ou tailler le visage.

5.
Sept singularités du visage.

Au visage humain, y a plusieurs grandes singularités, qui ne sont point aux bêtes (dont à vrai & bien dire elles n'ont point de visage) ni aux autres parties du corps humain, nombre & diversité de pieces & de façon en icelles, aux bêtes y a moins de pieces, car les joues, le menton, & le front n'y sont point, encore beaucoup moins de façon. 2°. Variété de couleur, car en l'œil seul le noir, le blanc, le verd, le bleu, le rouge, le crystallin. 3°. Proportion, les sens y sont doubles

se répondant l'un à l'autre, & se rapportant si bien, que la grandeur de l'œil est la grandeur de la bouche, la largeur du front est la longueur du nez & celle du menton & des levres. 4°. Admirable diversité des visages, & telle qu'il ne s'en trouveroient deux semblables en tout & par-tout : c'est un chef-d'œuvre qui ne se trouve en toute autre chose. Cette diversité est très-utile à la société humaine. Premièrement, pour s'entre-reconnoître, car maux infinis, voire la dissipation du genre humain, s'ensuivroit, si l'on venoit à se mécompter par la semblance des visages : si nos faces n'étoient semblables, l'on ne sçauroit discerner l'homme de la bête, si elles n'étoient dissemblables, l'on ne sçauroit discerner l'homme de l'homme, c'est un artifice de nature qui a posé en cette partie quelque secret de contenter l'un ou l'autre en tout le monde; car de cette diversité vient qu'il n'y a personne qui ne soit trouvé beau par quelqu'un. 5°. Dignité & honneur en sa figure ronde, en sa forme droite, & haut élevée, regardant vers le Ciel, nue & découverte, sans poil, plume ou écaille, comme aux bêtes. 6°. Grace, douceur, venusté plaisante & agréable jusques à crocheter les cœurs & ravir les volontés, comme a été dit ci-dessus. Bref, le visage est le trône de la beauté & de l'amour, le siege du ris & du baiser, deux choses très-propres à l'homme, très-agréables, les vrais & plus exprès symboles d'amitié & de

bonne intelligence. 7°. Finalement , il est propre à tous changemens , pour déclarer les mouvemens internes & passions de l'ame , joie , tristesse , amitié , haine , envie , malice , honte , colere , dépit , jalousie & autres ; il est comme la montre de l'horloge , qui marque les heures & momens du temps , étant les mouvemens & roues cachées au-dedans , & comme l'air qui reçoit toutes les couleurs & changemens du temps , montre quel temps il fait : aussi dit-on l'air du visage , *corpus animum tegit & detegit : in facie legitur homo.*

6.
Description
de la beauté
du visage.

La beauté du visage gît en un front large, quarré, tendu, clair & ferein, sourcils bien rangés, menus & déliés, l'œil bien fendu, gai & brillant, nés bien vuide, bouche petite aux levres corallines, menton court & fourchu, joues relevées, & au milieu le plaissant gelasin, oreilles rondes & bien troussées, le tout avec un teint vif, blanc & vermeil. Toutefois cette description n'est pas reçue par-tout : les opinions de la beauté sont bien différentes, selon les nations. Aux Indes, la plus grande beauté est en ce que nous estimons la plus grande laideur ; sçavoir en couleur basanée, levres grosses & enflées, nez plat & large, les dents teintes de noir ou de rouge, grandes oreilles pendantes, aux femmes front fort petit & velu, les tetins grans & pendans, afin qu'elles puissent les bailler à leurs petits par-dessus les épaules, & usent de tous artifices pour parvenir à cette forme :
fans

fans aller si loin , en Espagne , la beauté est vuïdée & étrillée , en Italie , grosse & massive. Aux uns plaît la molle , délicate & mignarde , aux autres la forte , vigoureuse , fiere & magistrale.

La beauté du corps , spécialement du visage , doit , selon raison , démontrer & témoigner une beauté en l'ame (qui est une équabilité & règlement d'opinions & de jugemens avec une fermeté & constance) car il n'est rien plus vraisemblable , que la conformité & relation du corps à l'esprit : quand elle n'y est , il faut penser qu'il y a quelque accident qui a interrompu le cours ordinaire , comme il advient , & nous le voyons souvent. Car le lait de la nourrice , l'institution premiere , les compagnies apportent de grands changemens au naturel originel de l'ame , soit en bien , soit en mal. Socrate confessoit que la laideur de son corps accusoit justement la laideur naturelle de son ame , mais que par institution il avoit corrigé celle de l'ame. C'est une foible & dangereuse caution que la mine , mais ceux qui démentent leur bonne Physionomie , sont plus punissables que les autres , car ils falsifient & trahissent la promesse bonne que nature a planté en leur front , & trompent le monde.

7.
Beauté de
corps & de
l'esprit.

Nous devrions , selon le conseil de Socrate , nous rendre plus attentifs & assidus à considérer les beautés des esprits , & y prendre le même plaisir que nous faisons aux beautés du corps , &

I. Partie.

G

par-là nous approcher, s'allier, conjoindre & concilier en amitié, mais il faudroit à cela des yeux propres & philosophiques.

CHAPITRE XII.

Des sens de nature plus nobles pieces du corps.

1.
Importance
des sens na-
turels.

TOUTE reconnoissancé s'achemine en nous par les sens, ce sont nos premiers maîtres : elle se commence par eux & se résout en eux. Ils sont le commencement & la fin de tout. Il est impossible de reculer plus arriere, chacun d'eux est chef & souverain en son ordre & a grande domination, un nombre infini de connoissances, l'un ne tient ni ne dépend ou a besoin de l'autre : ainsi sont-ils également grands, bien qu'ils aient beaucoup plus d'étendue, de suite & d'affaires les uns que les autres, comme un petit roitelet est aussi bien souverain en son petit détroit, que le grand en un grand état.

2.
Nombre.

C'est un axiome entre nous, qu'il n'y a que cinq sens de nature, pour ce que nous n'en remarquons que cinq en nous, mais il y en peut bien avoir d'avantage, & il y a grand doute & apparence qu'il y en a; mais il est impossible à nous de le sçavoir, l'affirmer ou nier. Car l'on ne sçau-roit jamais connoître le défaut d'un sens que l'on n'a jamais eu. Il y a plusieurs bêtes qui vivent une vie pleine & entiere, à qui manque quel-

qu'un de nos cinq sens, & peut l'animal vivre sans les cinq sens, sauf l'attouchement, qui seul est nécessaire à la vie. Nous vivons très-commodément avec cinq, & peut-être qu'il nous en manque encore un, ou deux, ou trois ; mais ne se peut sçavoir : un sens ne peut découvrir l'autre : & s'il en manque un par nature, l'on ne le sçauroit trouver à dire. L'homme né aveugle ne sçauroit jamais concevoir qu'il ne voit pas, ni desirer de voir ou regretter la vue, il dira bien, peut-être, qu'il voudra voir ; mais cela vient qu'il a oui dire ou appris d'autrui qu'il a à dire quelque chose, la raison est que les sens sont les premières portes & entrées à la connoissance. Ainsi, l'homme ne pouvant imaginer plus que les cinq qu'il a, il ne sçauroit deviner s'il y en a davantage en nature : mais il y en peut avoir. Qui sçait si les difficultés, que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature, & les effets des animaux, que nous ne pouvons entendre, viennent du défaut de quelque sens que nous n'avons pas ? Les propriétés occultes, que nous appellons en plusieurs choses. Il se peut dire qu'il y a des facultés sensitives en nature, propres à les juger & appercevoir, mais que nous ne les avons pas, & que l'ignorance de telles choses vient de notre défaut. Qui sçait si c'est quelque sens particulier, qui découvre aux coqs l'heure de minuit & du matin, & les émeut à chanter,

qui achemine les bêtes à prendre certaines herbes à leur guérison, & tant d'autres choses comme cela ? Personne ne sçauroit dire que oui ni que non.

3.
Suffisance.

Aucuns essayent de rendre raison de ce nombre des cinq sens, & prouver la suffisance d'iceux en les distinguant & comparant diversément. Les choses externes objets des sens sont tout près du corps, ou éloignées, si tout près, mais qui demeurent dehors, c'est l'attouchement, s'ils sentent, c'est le goût, s'ils sont plus éloignés & présens en droite ligne, c'est la vue, si obliques par réflexion, c'est l'ouïe. On pourroit mieux dire ainsi, que les cinq sens étant pour le service de l'homme entier, aucuns sont entièrement pour le corps, sçavoir : le goût & l'attouchement, celui-là pour ce qui entre, celui-ci pour ce qui demeure dehors. Autres premièrement & principalement pour l'ame, la vue & l'ouïe : la vue pour l'invention, l'ouïe pour l'acquisition & communication, & un au milieu pour les esprits mitoyens & lieux de l'ame & du corps, qui est flairer. Puis ils répondent aux quatre élémens & à leurs qualités, l'attouchement à la terre, l'ouïe à l'air, le goût à l'eau & humide, le flairer au feu, la vue est comparée & à de l'eau & du feu, à cause de la splendeur de l'œil. Encore disent-ils qu'il y a autant de sens qu'il y a de chefs & genres de choses sensibles, qui sont couleur, son, odeur, saveur, & le cinquième, qui n'a point de nom propre,

objet de l'attouchement, qui est chaud, froid, âpre, raboteux, poli, & tant d'autres. Mais l'on se trompe, car le nombre des sens n'a point été dressé par le nombre des choses sensibles, lesquelles ne sont point cause qu'il y en autant. Selon cette raison, il y en auroit beaucoup plus : & un même sens reçoit plusieurs divers chefs d'objets : & un même objet est apperçu par divers sens, dont le chatouillement des aisselles, le plaisir de Vénus sont distingués des cinq sens, & par aucuns compris en l'attouchement: Mais c'est plutôt de ce que l'esprit n'a pu venir à la connoissance des choses, que par ses cinq sens, que nature lui en a autant baillé, qu'il étoit requis pour son bien & sa fin.

Au reste, la vue passe tous les autres en promptitude, allant jusques au ciel en un moment, car ⁴ Comparaison elle agit en l'air, peint de la lumière sans mouvement : aucun des autres ne peut sans mouvement recevoir. Or, tout mouvement requiert du temps, & combien que tous soient capables de plaisir & douleur, si est-ce que l'attouchement peut recevoir très-grande douleur, & presque point de plaisir : & le goût au contraire, grand plaisir, & presque point de douleur.

De la foiblesse & incertitude de nos sens viennent ignorance, erreurs & tout mécompte : car ^{Foiblesse & incertitude.} puisque par leur entremise vient toute connoissance, s'ils nous faillent au rapport, n'y a plus que tenir : mais qui le peut dire & les accuser,

qu'ils faillent, puisque par eux on commence à apprendre & connoître. Aucuns ont dit qu'ils ne faillent jamais : & que quand ils semblent faillir, la faute vient d'ailleurs, & qu'il s'en faut prendre plutôt à toute autre chose qu'aux sens, autres ont dit tout au rebours, qu'ils sont tous faux, & qu'ils ne nous peuvent rien apprendre de certain.

6.
Tromperie
mutuelle de
l'esprit & des
sens.

Or, que les sens soient faux ou non, pour le moins il est certain qu'ils trompent, voire forcent ordinairement le discours, la raison, & en échange sont trompés par elle. Voila quelle belle science & certitude l'homme peut avoir, quand le dedans & le dehors est plein de fausseté & de foiblesse, & que ces parties principales, outils essentiels de la science, se trompent l'un l'autre. Que les sens trompent & forcent l'entendement, il se voit ès sens desquels les uns échauffent en furie, autres adoucissent, autres chatouillent l'ame. Et pourquoi ceux qui se font seigner, inciser, cautériser, détournent-ils les yeux, sinon qu'ils savent bien l'autorité grande que les sens ont sur leur discours. La vue d'un grand précipice étonne celui qui se sçait bien en lieu assuré, & enfin le sentiment ne vainc-il pas & renverse toutes les belles résolutions de vertu & de patience. Que aussi au rebours les sens sont pipés par l'entendement, il appert par ce que l'ame étant agitée de colere, d'amour, de haine, & autres passions, nos sens voyent & oyent les

choses autres qu'elles ne font, voire quelquefois nos sens souvent hebétés du tout par les passions de l'ame: & semble que l'ame retire au dedans & amuse les opérations des sens: l'esprit empêché ailleurs, l'œil n'appërçoit pas ce qui est devant, & ce qu'il voit.

Aux sens de nature les animaux ont part comme nous, & quelquefois plus: car aucuns ont l'ouïe plus aiguë que l'homme; autres la vue; autres le flairer; autres le goût: & tient-on qu'en l'ouïe le cerf tient le premier lieu, & en la vue l'aigle, au flairer le chien, au goût le singe, en l'attouchement la tortue: toutefois la prééminence de l'attouchement est donnée à l'homme, qui est de tous les sens le plus brutal. Or, si les sens sont les moyens de parvenir à la connoissance, & les bêtes y ont part, voire quelquefois la meilleure, pourquoi n'auront-elles connoissance?

7.
Les sens sont communs à l'homme & aux bêtes.

Mais les sens ne sont pas seuls outils de la connoissance, ni les nôtres mêmes ne sont pas seuls à consulter & croire. Car si les bêtes par leurs sens jugent autrement des choses que nous par les nôtres, comme elles font, qui en sera cru. Notre salive nettoye & déffèche nos plaies, elle tue aussi le serpent, quelle sera la vraie qualité de la salive? déffécher, nettoyer, ou tuer? Pour bien juger des opérations des sens, il faut être d'accord avec les bêtes, mais bien avec nous-mêmes: notre œil pressé & ferré voit autrement qu'en son état ordinaire: l'ouïe resserrée reçoit les objets, autrement

8.
Difficile & dangereux jugement des sens.

que ne l'étant : autrement voit, oyt, goûte un enfant qu'un homme fait ; & celui-ci qu'un vieillard ; un sain qu'un malade ; un sage qu'un fol. En une si grande diversité & contrariété, que faut-il tenir pour certain ? Voire un sens dément l'autre, une peinture semble relevée à la vue, à la main, elle est plate.

C H A P I T R E X I I I .

Du voir, ouïr, parler.

^{I.}
Comparaison
de ces trois.]

CE sont les trois plus riches & excellens joyaux corporels de tous ceux qui sont en montre, & y a dispute sur leurs prééminences. Quant à leurs organes, celui de la vue est en sa composition & sa forme admirable, & d'une beauté vive & éclatante, pour la grande variété & subtilité de tant de petites pieces, d'où l'on dit que l'œil est une des parties du corps, qui commencent les premières à se former, & la dernière qui s'acheve. Et pour cette même cause est-il si délicat, & dit-on sujet à six vingt maladies : puis vient celui du parler, mais en récompense, l'ouïe a plusieurs grands avantages. Pour le service du corps, la vue est beaucoup plus nécessaire. Dont il importe bien plus aux bêtes que l'ouïe : mais pour l'esprit, l'ouïe tient le dessus. La vue sert bien à l'invention des choses, qui par elle ont été presque toutes découvertes : mais elle ne mene rien à perfection.

D'avantage la vue n'est capable que des choses corporelles & d'individus, & encore de leur croûte & superficie seulement, c'est l'outil des ignorans & impérites : *Qui moventur ad id quod adest, quodque præsens est.*

L'ouïe est un sens spirituel, c'est l'entremetteur & l'agent de l'entendement, l'outil des savans & spirituels, capable non seulement des secrets & intérieurs des individus, à quoi la vue n'arrive pas, mais encore des especes, & de toutes choses spirituelles & divines, auxquelles la vue sert plutôt de détourbier que d'aide, dont y a eu non-seulement plusieurs aveugles grands & savans, mais d'autres encore qui se sont privés de vue à escient, pour mieux philosopher, & nul jamais de sourd. C'est par où l'on entre en la forteresse & s'en rend-on maître : l'on ploye l'esprit en bien ou en mal, témoin la femme du Roi Agamemnon, qui fut contenue au devoir de chasteté au son de la harpe, & David qui par même moyen, chassoit les mauvais esprits de Saül, & le joueur de flûtes qui amollissoit & roidissoit la voix de ce grand orateur Gracchus. Bref, la science, la vérité, & la vertu n'ont point d'autre entremise, ni d'entrée en l'ame que l'ouïe; voire la Chrétienté enseigne que la foi & le salut est par l'ouïe, & que la vue y nuit plus qu'elle n'y aide; que la foi est la créance des choses, qui ne se voyent, laquelle est acquise par l'ouïe; & appelle ses apprentifs & novices auditeurs

2.
Prééminence
de l'ouïe.

Catechoumenous. Encore ajouterai-je ce mot, que l'ouïe apporte un grand secours aux tenebres & aux endormis, afin que par le son ils pourvoyent à leur conservation. Pour toutes ces raisons, les sages recommandent tant l'ouïe, la garder vierge & nette de toute corruption, pour le salut du dedans, comme pour la sûreté de la ville l'on fait garde aux portes & murs, afin que l'ennemi n'y entre.

3.
La force &
l'autorité de
la parole.

La parole est péculiairement donnée à l'homme, présent excellent & fort nécessaire : Pour le regard de celui d'où elle sort, c'est le truchement & l'image de l'ame, *animi index & speculum*, le messager du cœur, la porte par laquelle tout ce qui est dedans sort dehors & se met en vue : toutes choses sortent des tenebres & du secret, viennent en lumière, l'esprit se fait voir, dont disoit un ancien à un enfant, parle afin que je te voye, c'est-à-dire, ton dedans, comme les vaisseaux se connoissent s'ils sont rompus, ouverts ou entiers, pleins ou vuides, par le son, & les métaux, par la touche, ainsi l'homme par le parler. Pour le regard de celui qui la reçoit, c'est un maître puissant & un régent impérieux, qui entre en la forteresse, s'empare du maître, l'agite, l'anime, l'aigrit, l'apaise, l'irrite, le contriste, le réjouit, lui imprime toute telle passion qu'il veut, manie & pêttrit l'ame de l'écoutant, & la plie à tout sens, le fait rougir, blémir, pâlir, rire, pleurer, trembler de

peut, tremoussier d'étonnement, forcener de colere, tressaillir de joie, outrer & transir de passion. Pour le regard de tous, la parole est la main de l'esprit, par laquelle comme le corps par la sienne, il prend & donne, il demande conseil & secours, & le donne. C'est le grand entremetteur & courtier, par elle le trafic se fait *merx à Mercurio*, la paix se traite, les affaires se manient, les sciences & les biens de l'esprit se débitent & distribuent; c'est le lien & le ciment de la société humaine, (moyennant qu'il soit entendu : car, dit un Ancien, l'on est mieux en la compagnie d'un chien connu, qu'en celle d'un homme duquel le langage est inconnu, *ut externus alieno non sit hominis vice*) bref l'outil & instrument à toutes choses bonnes & mauvaises, *vita & mors in manibus linguæ*. Il n'y a rien meilleur ni pire que la langue : la langue du sage, c'est la porte d'un cabinet royal, laquelle s'ouvrant, voilà incontinent mille choses diverses se représentent toutes plus belles l'une que l'autre, des Indes, Pérou & de l'Arabie. Ainsi le sage produit & fait marcher en belle ordonnance, sentences & aphorismes de la Philosophie, similitudes, exemples, histoires, beaux mots tirés de toutes les mines & trésors vieux & nouveaux, *qui profert de thesauro suo nova & vetera*, qui servent au règlement des mœurs, de la police & de toutes les parties de la vie & de la mort, ce qu'étant déployé en son temps & à propos, apporte avec plaisir

De la langue
bonne &
mauvaise.

Proverbe de
Salomon.

une grande beauté & utilité, *mala aurea in lectis argenteis verba in tempore suo*. La bouche du méchant c'est un trou puant & pestilentieux; la langue médifante, meurtrière de l'honneur d'autrui, c'est une mer & université de maux, pire que le fer, le feu, le poison, la mort, l'enfer. *Universitas iniquitatis, malum inquietum, venenum mortiferum, ignis incendens omnia, mors illius nequissima, utilis potius infernus quam illa*.

Jacob 3.
Eccl. 28.

4.
Correspon-
dances de
l'ouïe & de
la parole.

Or ces deux, l'ouïe & la parole se répondent & rapportent l'une à l'autre, ont un grand cousinage ensemble, l'un n'est rien sans l'autre, comme aussi par nature, en un même sujet l'un n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux grandes portes par lesquelles l'ame fait tout son trafic, & a intelligence par-tout, par ces deux, les ames se versent les unes dedans les autres, comme les vaisseaux en appliquant la bouche de l'un à l'entrée de l'autre. Que si ces deux portes sont closes comme aux sourds & muets, l'esprit demeure solitaire & misérable: l'ouïe est la porte pour entrer, par icelle l'esprit reçoit toutes choses de dehors & conçoit comme la femelle: la parole est la porte pour sortir par icelle, l'esprit agit & produit comme mâle. Par la communication de ces deux, comme par le choc & heurt roide de pierres & fers, sort & saille le feu sacré de vérité. Car se frottans & limans l'un contre l'autre, ils se dérouillent, se purifient & s'éclaircissent, & toute connoissance vient à

perfection ; mais l'ouïe est la premiere, car il ne peut rien fortir de l'ame qui ne soit entré devant, dont tout sourd de nature est aussi muet, il faut premièrement, que l'esprit se meuble & se garnisse par l'ouïe, pour puis distribuer par la parole, dont le bien & le mal de la parole, & presque de tout l'homme, dépend de l'ouïe : qui bien oit bien parler, & qui mal oit mal parler. De l'usage & regle de la parole, ci-après. L. 3. c. 43.

C H A P I T R E X I V.

Vêtement du Corps.

IL y a grande apparence que la façon d'aller tout nud, tenue encore par une grande partie du monde, soit l'originelle des hommes, & l'autre de se vêtir, artificielle & inventée pour éteindre la nature, comme ceux qui, par artificielle lumiere veulent éteindre celle du jour. Car ayant nature suffisamment pourvu par tout toutes les autres créatures, de couverture, il n'est pas à croire qu'elle ait pirement traité l'homme, & l'ait laissé seul indigent & en état qu'il ne se puisse maintenir sans secours étranger ; & sont des reproches injustes que l'on fait à Nature comme marâtre, ainsi qu'a été dit ci-dessus. Si originellement les hommes eussent été vêtus, il n'est pas vrai-semblable qu'ils se fussent avisés de se dépouiller & mettre

tous nuds, tant à cause de la fanté qui eût été extrêmement offensée en ce changement, que pour la honte; & toutefois il se fait & garde par plusieurs nations, & ne faut alléguer que c'est pour cacher les parties honteuses & contre le froid (ce sont les deux raisons prétendues, contre le chaud il n'y a point d'apparence) car nature ne nous a point appris y avoir des parties honteuses, c'est nous-mêmes qui par notre faute nous nous le disons, & Nature les a déjà assez cachées, mis loin des yeux & à couvert, & au pis aller ne faudroit couvrir que ces parties là seulement, comme font aucuns en ces pays tous nuds, où d'ordinaire ils ne les couvrent pas; & qu'est cela que l'homme n'osant se montrer nud au monde, lui qui fait le maître, se cache sous la dépouille d'autrui, voire s'en pare? Quant au froid & autres nécessités particulières & locales, nous sçavons que sous même air, même ciel, on va nud & habillé, & nous avons bien la plus délicate partie de nous toute découverte; dont un gueux interrogé comme il pouvoit aller ainsi nud en hiver, répondit que nous portons bien la face nue, que lui étoit toute face; & plusieurs grands alloient toujours tête nue. Massinissa, César, Annibal, Severus, & y a plusieurs nations qui vivans tous nuds, aussi vont à la guerre & combattent tous nuds; le conseil de Platon pour la fanté est de ne couvrir la tête ni les pieds. Et Varron dit, que quand il fut ordonné

de découvrir la tête en la présence des Dieux & du Magistrat, ce fut plus pour la santé & s'endurcir aux injures du temps, que pour la révérence. Au reste, l'invention des couverts & maisons contre les injures du ciel & des hommes, est bien plus ancienne, plus naturelle & universelle que des vêtemens, & commune avec plusieurs bêtes; mais la recherche des alimens marche bien encore devant. De l'usage des vêtemens comme des alimens, ci-après.

L. 3. en la
vertu de
Temperance.

C H A P I T R E X V.

De l'ame humaine en général.

VOICI une matiere difficile sur toutes, traitée & agitée par les plus savans & sages; mais avec une grande diversité d'opinions, selon les diverses nations, religions, professions & raisons, sans accord & résolution certaine. Les principaux points sont de l'origine & de la fin des ames, leur entrée & sortie des corps, d'où elles viennent, quand elles y entrent, & où elles vont quand elles en sortent, de leur nature, état, action, & s'il y en a plusieurs en l'homme ou une seule.

De l'origine des ames humaines, il y a de tout temps eue très-grandes disputes & diversité d'opinions entre les Philosophes & les Théologiens; il y a eu quatre opinions célèbres, selon la premiere qui est des Stoïciens tenue par Philon, Juif, puis

1.
De l'origine
de l'ame rai-
sonnable.

par les Manichéens, elles sont extraites & produites comme pareilles de la substance de Dieu qui les inspire aux corps. La seconde d'Aristote, tenue par Tertullien, Apollinaris, les Lucifériens, & autres Chrétiens, dit qu'elles viennent & dérivent des âmes des parens avec la semence, ainsi que le corps, à la façon des âmes brutales, végétaives & sensitives. La troisième, des Pythagoriciens & Platoniciens, tenue par plusieurs Rabins & Docteurs Juifs, puis par Origène & autres Docteurs Chrétiens, dit qu'elles ont été du commencement toutes créées de Dieu, faites de rien, & réservées au ciel, puis envoyées ici-bas, selon qu'il est besoin, aux corps formés & disposés à les recevoir. La quatrième reçue en la Chrétienté, est qu'elles sont créées de Dieu & infusées aux corps, préparées tellement que sa création & infusion se fassent en même instant. Ces quatre opinions sont affirmatives; car il y en a une cinquième plus retenue qui ne définit rien, & se contente de dire que c'est une chose secrète & inconnue aux hommes, de laquelle opinion ont été Saint Augustin, S. Grégoire de Nicée & autres, qui toutefois ont trouvé les deux dernières affirmatives, plus vraisemblables que les deux premières.

2.
Son siege &
instrument.

Le siege de l'âme raisonnable, *ubi sedet pro tribunali*, c'est le cerveau & non pas le cœur, comme avant Platon & Hippocrate, l'on avoit pensé communément; car le cœur a sentiment & n'est capable

capable de sagesse. Or le cerveau qui est beaucoup plus grand en l'homme qu'à tous autres animaux pour être bien fait & disposé, afin que l'ame raisonnable agisse bien, doit approcher de la forme d'un navire, & n'être point rond, ni par trop grand, ou par trop petit, bien que le plus grand soit moins vicieux, composé de substance & de parties subtiles, délicates, & déliées, bien jointes & unies sans séparation ni entre-deux, ayant quatre petits creux ou ventres, dont les trois sont au milieu rangés de front & collatéraux entr'eux, & derriere iceux tirant au derriere de la tête; le quatrième seul, auquel se fait la préparation & conjonction des esprits vitaux, pour être puis faits animaux, & portés aux trois creux de devant, auxquels l'ame raisonnable fait & exerce ses facultés, qui sont trois, entendement, mémoire, imagination, lesquelles ne s'exercent point séparément & distinctement, chacune en chacun creux ou ventre, comme aucuns vulgairement ont pensé. Mais communément & par ensemble, toutes trois en tous trois & chacun d'eux, à la façon des sens externes qui sont doubles, & ont deux creux, en chacun desquels le sens s'exerce tout entier : d'où vient que celui qui est blessé en l'un ou deux de ces trois ventres, comme le Paralytique, ne laisse pas d'exercer toutes les trois, bien que plus faiblement, ce qu'il ne feroit, si chacune faculté avoit son creux à part.

I. Partie,

H

3.
Si l'ame rais-
sonnable est
organique.

Aucuns ont pensé que l'ame raisonnable n'étoit point organique, & n'avoit besoin pour faire ses fonctions d'aucun instrument corporel, pensant par-là bien prouver l'immortalité de l'ame; mais sans entrer en un labyrinthe de discours, l'expérience oculaire & ordinaire dément cette opinion, & convainc du contraire; car l'on sçait que tous hommes n'entendent ni ne raisonnent de même & également, ains avec très-grande diversité; & un même homme aussi change, & en un temps raisonne mieux qu'en un autre, en un âge, en un état & certaine disposition qu'en une autre, tel mieux en santé qu'en maladie, & tel autre mieux en maladie qu'en santé. Un même en un temps prévaudra en jugement, & fera foible en imagination; d'où peuvent venir toutes ces diversités & changemens sinon l'organe & instrument changeant d'état? Et d'où vient que l'ivrognerie, la morsure du chien enragé, une fièvre ardente, un coup en tête, une fumée montant de l'estomac, & autres accidens feront culbuter & renverseront entièrement le jugement, tout l'esprit intellectuel, & toute la sagesse de Grece, voire, contraindront l'ame de déloger du corps? Ces accidens purement corporels ne peuvent toucher ni attirer à cette haute faculté spirituelle de l'ame raisonnable, mais seulement aux organes & instrumens, lesquels étant détraqués & débauchés, l'ame ne peut bien & réglément agir, & étant par trop forcés &

violentés, est contrainte de s'absenter & s'en aller. Au reste se servir d'instrument ne préjudicie point à l'immortalité, car Dieu s'en fert bien, & y accommode ses actions; & comme, selon la diversité de l'air, région & climat, Dieu produit hommes fort divers en esprit & suffisance naturelle; car en Grece & en Italie, il les produit bien plus ingénieux qu'en Moscovie & Tartarie; aussi l'esprit, selon la diversité des dispositions organiques, des instrumens corporels, raisonne mieux, ou moins. Or l'instrument de l'ame raisonnable c'est le cerveau, & le tempéramment d'icelui, duquel nous avons à parler.

Tempéramment est la mixtion & proportion des quatre premieres qualités, chaud, froid, sec, & humide, ou bien une cinquieme, & comme l'harmonie résultante de ces quatre : or du tempéramment du cerveau vient & dépend tout l'état & l'action de l'ame raisonnable; mais ce qui cause & apporte une grande misere à l'homme, est que les trois facultés de l'ame raisonnable, entendement, mémoire, imagination, requierent, & s'exercent par tempérammens contraires. Le tempéramment de l'entendement est sec, d'où vient que les avancés en âge prévalent en entendement par dessus les jeunes, d'autant que le cerveau s'essuye & s'assèche toujours plus; aussi les mélancoliques secs, les affligés, indigens, & qui sont à jeun (car la tristesse & le jeûne dessèche) sont prudents &

4.
Du tempéramment du cerveau & des facultés de l'ame, distinction & contrariété. Entendement, sec, vieillesse, midi.

ingénieux, *splendor siccus animus sapientissimus ; vexatio dat intellectum*. Et les bêtes de tempérament plus sec, comme fourmis, abeilles, éléphans sont prudentes & ingénieuses (comme les humides, témoin le pourceau, sont stupides, sans esprit) & les méridionaux, secs & modérés en chaleur interne du cerveau, à cause du violent chaud externe. Le tempéramment de la mémoire est humide, d'où vient que les enfans l'ont meilleure que les vieillards, & le matin après l'humidité acquise par le dormir de la nuit, plus propre à la mémoire, laquelle est aussi plus vigoureuse aux Septentrionaux ; j'entends ici une humidité non aqueuse, coulante, en laquelle ne se puisse tenir aucune impression ; mais aérée, gluante, grasse, & huileuse, qui facilement reçoit & retient fort, comme se voit aux peintures faites en huile. Le tempéramment de l'imagination est chaud, d'où vient que les phrénétiques, maniacles & malades de maladies ardentes, sont excellens en ce qui est de l'imagination, poésie, divination, & quelle est forte en la jeunesse & adolescence (les Poètes & & Prophetes ont fleuri en cet âge) & aux lieux mitoyens entre septentrion & midi.

Mémoire
humide, en-
fance, sep-
tentrion.

Imagination,
chaud, ado-
lescence.

Comparai-
son des tem-
pérammens.

De la diversité des tempérammens il advient que l'on peut être médiocre en toutes les trois facultés, mais non pas excellent, & que qui excelle en l'une des trois, est foible des autres. Que les tempérammens de la mémoire & l'entendement soient &

contraires, cela est clair, comme le sec & l'humide ; de l'imagination qu'il soit contraire aux autres il ne le semble pas tant ; car la chaleur n'est pas incompatible avec le sec & l'humide ; & toutefois l'expérience montre que les excellens en l'imagination sont malades en l'entendement & mémoire, & tenus pour fols & furieux ; mais cela vient que la chaleur grande qui sert l'imagination, consomme, & l'humidité qui sert à la mémoire, & la subtilité des esprits & figures, qui doit être en la sécheresse qui sert à l'entendement, & ainsi est contraire & détruit les autres.

De tout ceci il est évident qu'il n'y a que trois principaux tempérammens, qui servent & fassent agir l'ame raisonnable, & distinguent les esprits, sçavoir, le chaud, le sec & l'humide ; le froid ne vaut rien, n'est point actif & ne sert qu'à empêcher tous les mouvemens & fonctions de l'ame ; & quand il se lit souvent aux auteurs que le froid sert à l'entendement, que les froids de cerveau, comme les mélancoliques & les méridionaux, sont prudents, sages, ingénieux, là le froid se prend non simplement ; mais pour une grande modération de chaleur, car il n'y a rien plus contraire à l'entendement & sagesse, que la grande chaleur, laquelle au contraire sert à l'imagination ; & selon les trois tempérammens il y a trois facultés de l'ame raisonnable ; mais comme les tempérammens, aussi les facultés reçoivent divers degrés, subdivisions & distinctions.

^{f.} Trois seuls
tempéram-
mens & fa-
cultés de
l'ame.

6. Il y a trois principaux offices & différences d'entendement, inférer, distinguer, élire; les sciences qui appartiennent à l'entendement sont la Théologie scholaastique, la Théorique de médecine, la dialectique, la Philosophie, naturelle & morale. Il y a trois sortes de différences de mémoire; recevoir & perdre facilement les figures; recevoir facilement & difficilement perdre, difficilement recevoir & facilement perdre: les sciences de la mémoire sont la Grammaire, théorique de Jurisprudence & Théologie positive, Cosmographie, Arithmétique,

Entendement.
Mémoire.
Imagination.

De l'imagination y a plusieurs différences & en beaucoup plus grand nombre que de la mémoire & de l'entendement; à elle appartiennent proprement les inventions, les facécies & brocards, les pointes & subtilités, les fictions & mensonges, les figures & comparaisons, la propriété, netteté, élégance, gentillesse. Parquoi appartiennent à elle la poésie, l'éloquence, musique & généralement tout ce qui consiste en figure, correspondance, harmonie & en proportion.

7. De tout ceci appert que la vivacité, subtilité, promptitude, & ce que le commun appelle esprit, est à l'imagination chaude. La solidité, maturité, vérité est à l'entendement sec; l'imagination est active, bruyante, c'est elle qui remue tout & met tous les autres en besogne. L'entendement est action morne & sombre; la mémoire est purement

Propriétés
& actions des
facultés avec
l'ordre d'agir.

passive, & voici comment, l'imagination premièrement recueille les especes & figures des choses tant présentes par le service des cinq sens, qu'absentes par le bénéfice du sens commun, puis le représente, si elle veut à l'entendement, qui les considère, examine, cuit & juge; puis elle même les met en dépôt & conserve en la mémoire, comme l'écrivain au papier pour derechef quand besoin sera les en tirer, & extraire (ce que l'on appelle réminiscence) ou bien si elle veut, les recommande à la mémoire, avant les présenter à l'entendement. Parquoi recueillir, représenter à l'entendement, mettre en la mémoire, & les extraire, sont tous œuvres de l'imagination. Et ainsi à elle appartient le sens commun, la réminiscence, & ne sont point puissances séparées d'elle, comme aucuns veulent, pour faire plus de trois facultés de l'ame raisonnable.

Le vulgaire, qui ne juge jamais bien, estime & fait plus de fête de la mémoire, que des deux autres, pour ce qu'elle en compte fort, a plus de montre & fait plus de bruit en public; & pense que pour avoir bonne mémoire l'on est fort sçavant, & estime plus la science que la sagesse, c'est toutefois la moindre des trois, qui peut être avec la folie & l'impertinence; mais très-rarement elle excelle avec l'entendement & sagesse, car leurs tempérammens sont contraires. De cette erreur populaire est venue la mauvaise instruction

8.
Comparaison des facultés de l'ame en prééminence & dignités.

Voyez l. 3.
c. 14.

de la jeunesse, qui se voit partout. Ils sont toujours après à lui faire apprendre par cœur (ainsi parlent-ils) ce que les livres disent, afin de les pouvoir alléguer, & à lui remplir & charger la mémoire du bien d'autrui, & ne fouscient de lui réveiller & aiguïser l'entendement, & former le jugement, pour lui faire valoir son propre bien & ses facultés naturelles, pour le faire sage & habile à toutes choses. Aussi voyons nous que les plus sçavans, qui ont tout Aristote & Ciceron en la tête, sont plus sots & plus ineptes aux affaires, & que le monde est mené, gouverné par ceux qui n'en sçavent rien. Par l'avis de tous les sages, l'entendement est le premier, la plus excellente & principale piece du harnois. Si elle joue bien, tout va bien & l'homme est sage; & au rebours, si elle se mécompte, tout va de travers; en second lieu l'imagination, la mémoire est la dernière.

9.
Images des
trois facultés
de l'ame.

Toutes ces différences s'entendront, peut-être encore mieux par cette similitude qui est une peinture ou imitation de l'ame raisonnable. En toute Cour de Justice y a trois ordres & étages, le plus haut des Juges, auquel y a peu de bruit, mais grande action, car sans s'émouvoir & agiter, ils jugent, décident, ordonnent, déterminent toutes choses, c'est l'image du jugement plus haute partie de l'ame. Le second, des Avocats & Procureurs, auquel y a grande agitation & bruit sans action; car ils ne peuvent rien vuider ni ordonner, seulement

secouer les affaires, c'est la peinture de l'imagination, faculté remuante, inquiete, qui ne s'arrête jamais, non pas pour le dormir profond, & fait un bruit au cerveau comme un pot qui bout, mais qui ne résout & n'arrête rien. Le troisieme & dernier étage est du greffe & registre de la Cour, ou n'y a bruit ni action, c'est une pure passion, un garde-
 & réservoir de toutes choses, qui représente bien la mémoire.

L'ame qui est la nature & la forme de tout animal, est de soi toute sçavante sans être apprise ; ^{10.} L'ame est de
 & ne faut point à produire ce qu'elle sçait, & bien
 exercer ses fonctions, comme il faut, si elle n'est
 empêchée, & moyennant que ses instrumens soient
 bien disposés ; dont a été bien & vraiment dit par
 les Sages, que la nature est sage, sçavante industrieuse, & rend habile à toutes choses, ce qui est
 aisé à montrer par induction. L'ame végétative de
 soi sans instruction, forme le corps en la matrice
 tant excellement, puis le nourrit & le fait croître
 attirant la viande, la retenant & cuisant, & rejet-
 tant les excréments, elle r'engendre & refait les
 parties qui défailent, ce sont choses qui se voient
 aux plantes, bêtes & en l'homme. La sensitive de
 soi sans instruction, fait aux bêtes & en l'homme
 remuer les pieds, les mains, & autres membres,
 le gratter, frotter, secouer, démener les levres,
 plorer, rire. La raisonnable de même, non selon
 l'opinion de Platon, par réminiscence de ce qu'elle

Empedocles,
Hippocrate,
Galien.

Académie,
philolude.

Chap. 8.
art. 5.

ſçavoit avant entrer au corps, comme ſi elle étoit plus âgée que le corps, ni ſelon Ariſtote par réception & acquisition venant dehors par les ſens, étant de foi une carte blanche & vuide; mais de foi & ſans inſtruction imagine, entend, retient, raisonne, & diſcours. Et pour ce que cette propoſition ſemble plus difficile à croire de la raifonnable que des autres, elles ſe prouve premièrement par le dire des plus grands Philoſophes, qui ont tous dit que les ſemences des grandes vertus & ſciences, étoient éparſes naturellement en l'ame. Puis par raifon tirée de l'expérience, les bêtes raifonnent, diſcoursent, ſont pluſieurs choſes de prudence & d'entendement, comme il a été bien prouvé ci-deſſus. Ce qu'avouant même Ariſtote à rendu la nature des bêtes plus excellente que l'humaine, laquelle il fait vuide & ignorante du tout; mais les ignorans appellent cela inſtinct naturel, qui ne ſont que des mots en l'air, car après il ne ſçavent déclarer qu'eſt-ce qu'inſtinct naturel. Les hommes mélancoliques, maniaques, phrénétiques & atteints de certaines maladies, qu'Hippocrate appellent divines, ſans l'avoir appris parlent latin, ſont des vers, diſcoursent prudemment & hautement, devinent les choſes ſecretes & à venir (leſquelles choſes les ſots ignorans attribueront au diable ou eſprit familier) bien qu'ils fuſſent auparavant idiots & ruſtiques, & qui depuis ſont retournés tels après la guérifon, Item y a des enfans

qui bientôt après être nés, ont parlé, comme ceux qui sont venus de parens vieux : d'où ont-ils appris & tiré tout cela, tant les bêtes que les hommes ?

Si toute science venoit, comme veut Aristote, des sens, il s'ensuivroit que ceux qui ont les sens plus entiers & plus vifs, seroient plus ingénieux & plus sçavans, & se voit le contraire souvent, qu'ils ont l'esprit plus lourd & sont plus mal habiles, & plusieurs se sont privés à escient de l'usage d'iceux, afin que l'ame fît mieux & plus librement ses affaires. Et seroit chose honteuse & absurde, que l'ame tant haute & divine quêtât son bien des choses viles & caduques, comme les sens; car c'est au rebours que les sens ont tout de l'ame, & sans elle ne sont & ne peuvent rien; & puis enfin que peuvent appercevoir les sens, sinon les accidens & superficies des choses ? Car les natures forment les trésors, & secrets de nature nullement.

Mais on demandera donc pourquoi ces choses ne se font-elles toujours par l'ame ? Pourquoi ne fait-elle en tout temps ses propres fonctions, & que plus foiblement & plus mal elle les fait en un temps qu'autre ? L'ame raisonnable agit plus foiblement en la jeunesse qu'en la vieillesse ; & au contraire, la végétative forte & vigoureuse en la jeunesse, est foible en la vieillesse, en laquelle elle ne peut refaire les dents tombées comme en la jeunesse. La raisonnable fait en certaines maladies

11.
Et non par
le bénéfice
des sens.

12.
Objection &
sa réponse.

ce qu'elle ne peut en fanté ; & au rebours , en fanté
 ce qu'elle ne peut en maladie. A quoi pour tout
 la réponse (touchée ci-dessus) est que les instru-
 mens , desquels l'ame a besoin pour agir , ne sont
 ni ne peuvent toujours être disposés comme il
 faut pour exercer toutes fonctions , & faire tous
 effets , voire ils sont contraires , & pour le dire
 plus court & plus clairement , c'est que le tempé-
 ramment du cerveau , duquel a été tant parlé ci-
 dessus , par lequel & selon lequel l'ame agit , est
 divers & changeant , & étant bon pour une fonc-
 tion d'ame , est contraire à l'autre , étant chaud &
 humide en la jeunesse , est bon pour la végétative ,
 & mal pour la raisonnable , & au contraire froid
 & sec en la vieillesse , est bon pour la raisonnable ,
 mal pour la végétative. Par maladie ardente fort
 échauffé & subtilisé est propre à l'invention &
 divination , mais impropre à maturité & solidité de
 jugement & sagesse.

^{13.}
 De l'unité,
 pluralité des
 ames.

De l'unité & singularité ou pluralité des ames
 l'homme les opinions & raisons sont forts diverses
 entre les Sages. Qu'il y en ait trois essentielle-
 ment distinctes , c'est l'opinion des Egyptiens &
 d'aucuns Grecs , comme Platoniciens ; mais c'est
 chose étrange qu'une même chose ait plusieurs
 formes essentielles. Que les ames soient singulieres
 & à chacun homme la sienne , c'est l'opinion de
 plusieurs , contre laquelle l'on dit qu'il faudroit
 ou qu'elle fût toute mortelle , ou bien en partie

mortelle en la végétative & fenfitive , & en partie immortelle en la raifonnable , & ainfi feroit divisible. Qu'il n'y en ait qu'une feule raifonnable généralement de tous hommes , c'est l'opinion des Arabes, venue de Themistius, Grec, mais réfutée par plufieurs. La plus commune opinion eft qu'il n'y en a en chacun homme qu'une en fubftance ; caufe de la vie & de toutes les actions , laquelle eft tout en tout , & en chaque partie ; mais elle eft garnie & enrichie d'un très-grand nombre de diverfes facultés & puiffances merveilleufement différentes , voire contraire les unes aux autres , felon la diverfité des vaiffeaux & inftrumens où elle eft retenue , & des objets qui lui font propofés. Elle exerce l'ame fenfitive & raifonnable au cerveau , la vitale & irafcible au cœur , la naturelle végétative & concupifcible au foye , la génitale au génitoire , ce font les principales & capitales , ne plus ne moins que le foleil un en fon effence , départant fes rayons en divers endroits , échauffe en un lieu , éclaire en un autre , fond la cire , feche la terre , blanchit la neige , noircit la peau , diffipe les nuées , tarit les étangs ; mais quand & comment : fi toute entiere & en un coup , ou fi fucceffivement elle arrive au corps , c'est une queftion. La commune opinion venue d'Aristote , eft que l'ame végétative & fenfitive qui eft toute matérielle & corporelle , eft en la femence , & avec elle descendue des parens , laquelle conforme

14.
Quand &
comment
l'ame eft au
corps.

le corps en la matrice, & icelui fait, arrive la raisonnable de dehors; & que, pour cela, il n'y a deux ni trois ames, ni ensemble ni successivement, & ne se corrompt la végétative par l'arrivée de la sensitive, ni la sensitive par l'arrivée de la raisonnable. Ce n'est qu'une qui se fait, s'acheve, & se parfait avec le temps & par degrés, comme la forme artificielle de l'homme, qui se peindroit par pieces l'une après l'autre, la tête, puis la gorge, le ventre, &c. Autres veulent qu'elle y entre toute entiere avec toutes ses facultés en un coup, sçavoir, lors que le corps est tout organisé, formé & tout achevé d'être fait, & qu'auparavant n'y a eu aucune ame; mais seulement une vertu & énergie naturelle, forme essentielle de la semence, laquelle agissant par les esprits qui sont en ladite semence, comme par instrument, forme & bâtit le corps, & agence tous les membres : ce qu'étant fait, cette énergie s'évanouit & se perd, & par ainsi la semence cesse d'être semence, perdant sa forme par l'arrivée d'une autre plus noble qui est l'ame humaine, laquelle fait que ce qui étoit semence, est maintenant homme.

15.
Immortalité
de l'ame.
L. 2, c. 5.

L'immortalité de l'ame est la chose la plus universellement, religieusement, & plausiblement reçue par tout le monde (j'entends d'une externe & publique profession, non d'une interne, sérieuse & vraie créance, de quoi sera parlé ci-après) la plus utilement crue, la plus foiblement prouvée

& établie par raisons & moyens humains. Il semble y avoir une inclination & disposition de nature à la croire, car l'homme desire naturellement allonger & perpetuer son être, d'où vient aussi ce grand & furieux soin & amour de notre posterité & succession. Puis deux choses servent à la faire valoir & rendre plausible, l'une est l'espérance de gloire & réputation, & le desir de l'immortalité du nom, qui tout vain qu'il est, a un merveilleux crédit au monde; l'autre est l'impression que les vices qui se dérobent de la vue & connoissance de l'humaine justice, demeurent toujours en bute à la divine, qui les châtierà, voire après la mort.

C H A P I T R E X V I.

Des parties de l'ame humaine, & premierement :

De l'entendement, plus haute & noble partie d'icelle, imagination, raison, discours, esprit, jugement, volonté, de la vérité, & de l'invention.

C'EST un fonds d'obscurité plein de creux & de cachots, un labyrinthe, un abîme confus & bien entortillé, que cet esprit humain; c'est l'économie de cette grande & haute partie intellectuelle de l'ame, où y a tant de pieces, facultés, actions & mouvemens divers, dont y a aussi tant de noms,

& s'y trouvent tant de difficultés, objections, & de doutes.

1.
Distinction
des pieces de
l'entende-
ment.

Cet entendement (ainsi l'appellerons-nous d'un nom général) *intellectus meus, nous*, est un sujet général ouvert & disposé à recevoir & embrasser toutes choses, comme la matiere premiere, & le miroir de toutes formes, *intellectus est omnia*. Il est capable d'entendre toutes choses, mais soi-même, ou point (témoin une si grande & presque infinie diversité d'opinions d'icelui, de doutes & objections qui croissent tous les jours) ou bien sombrement, indirectement, & par réflexion de la connoissance des choses à soi-même, par laquelle il sent & connoît qu'il entend, & a puissance & faculté d'entendre, c'est la maniere que les esprits se connoissent eux-mêmes.

Son premier office qui est de recevoir simplement, & appréhender les images & especes des choses, qui est une passion & impression en l'ame causée par l'objet & présence d'icelle, c'est imagination & appréhension.

2. La force & puissance de pétrir, traiter & agiter, cuire & diriger les choses reçues par l'imagination, c'est raison, *logos*.

3. L'action & l'office, ou exercice de cette force & puissance qui est d'assembler, joindre, séparer diviser les choses reçues, & y en ajouter encore d'autres, c'est discours, ratiocination *logismo*, *dianoia*, quasi *dia noun*.

La

La facilité subtile, & alaigne promptitude à faire 4.
toutes ces choses, & pénétrer avant en icelles, s'appelle Esprit, *ingenium*, dont les ingénieux, aigus, subtils, pointus, c'est tout un.

La répétition, & cette action de ruminer, recuire, 5.
repasser par l'estomac de la raison, & encore plus élaborer, pour en faire une résolution plus solide, c'est le jugement.

L'effet enfin de l'entendement, c'est la connois- 6.
sance, intelligence, résolution.

L'action qui suit cette connoissance & résolu- 7.
tion, qui est à s'étendre, pousser & avancer à la chose connue, c'est volonté : *intellectus extensus & promotus*.

Parquoi toutes ces choses, entendement, imagi- 8.
nation, raison, discours, esprit, jugement, intelligence, volonté sont une même en essence, mais toutes diverses en action, témoin qu'un est excellent en l'une d'icelles, & foible en l'autre; souvent qui excelle en esprit & subtilité, est moindre en jugement & solidité.

Je n'empêche pas que l'on ne chante les louan-
ges & grandeurs de l'esprit humain, de sa capacité, vivacité, vitesse : je consens que l'on l'appelle
image de Dieu vive, un dégoût de l'immortelle substance, une fluxion de la divinité, un éclair céleste, auquel Dieu a donné la raison comme un timon animé pour le mouvoir avec regle & mesure, & que ce soit un instrument d'une complete

^{2.}
Description
générale de
l'esprit à son
avantage.

harmonie, que par lui y a parentage entre Dieu & l'homme, & que pour le lui ramener il lui a tourné les racines vers le ciel, afin qu'il eût toujours sa vue vers le lieu de sa naissance. Bref qu'il n'y a rien de grand en la terre que l'homme, rien de grand en l'homme que l'esprit, si l'on monte jusques-là, l'on monte au-dessus du ciel; ce sont tous mots plausibles dont retentissent les écoles & les chaires.

3.
Son désa-
vantage.

Mais je desire qu'après tout cela l'on vienne à bien sonder & étudier, à connoître cet esprit, car nous trouverons qu'après tout, c'est & à soi & à autrui un très-dangereux outil, un furet qui est à craindre, un petit brouillon & trouble-fête, un émérillon fâcheux & importun, & qui comme un affronteur & joueur de passe-passe, sous ombre de quelque gentil mouvement subtil & gaillard, forge, invente & cause tous les maux du monde; & n'y en a que par lui.

4.
Diversité &
distinction
des esprits.

Voyez ceci
mieux au
chap. 39.

Il y a beaucoup plus grande diversité d'esprit que de corps, aussi y a-t-il plus grand chaud, plus de pièces & plus de façons: nous en pouvons faire trois classes, dont chacune a encore plusieurs degrés; en celle d'en-bas sont les petits, foibles & comme brutaux, tous voisins des bêtes, soit que cela advienne de la première trempe, c'est-à-dire, de la semence & tempéramment du cerveau, trop froid & humide, comme entre les bêtes, les poissons sont infimes, ou pour n'avoir été

aucunement remués & réveillés, mais abandonnés à la rouille & stupidité; de ceux-là n'en faut faire mise ni recette, & ne s'en peut dresser ni établir une compagnie constante. Car ils ne peuvent pas seulement suffire pour eux-mêmes en leur particulier, & faut qu'ils soient toujours en la tutelle d'autrui, c'est le commun & bas peuple, *qui vigilans stertit, mortua cui vita est, propè jam vivo atque videnti*, qui ne se sent, ne se juge. En celle d'en-haut sont les grands & très-rares esprits, plutôt démons qu'hommes communs, esprits bien nés, forts & vigoureux : de ceux ici - ne s'en pourroit bâtir en tous les siècles une république entière. En celle du milieu sont toutes les médiocres, qui sont en infinité de degrés; de ceux-ci est composé presque tout le monde (de cette distinction & autres ci-après plus au long) mais il nous faut toucher plus particulièrement les conditions & le naturel de ces esprits, autant difficiles à connoître, comme un visage à peindre au vif lequel sans cesse remueroit.

Premièrement, c'est un agent perpétuel, l'esprit ne peut être sans agir, il se forge plutôt des sujets faux & fantastiques, se pipant à son escient, & allant contre sa propre créance, que d'être sans agir. Comme les terres oisives, si elles sont grasses & fertiles, foisonnent en mille sortes d'herbes sauvages & inutiles, & les faut assujettir à certaines semences, & les femmes seules produisent des

5.
Description
particulière,
Agent per-
pétuel.

amas & piéces de chair informes; ainfi l'esprit, si l'on ne l'occupe à certain sujet, il se débande & se jette dedans la vague des imaginations, & n'est folie ni rêverie qu'il ne produise, s'il n'a de but établi, il se perd & s'égare; car être partout, c'est n'être en aucun lieu: l'agitation est vraiment la vie de l'esprit, & sa grace, mais elle doit venir d'ailleurs que de soi; s'il va tout seul il ne fait que traîner & languir, & ne doit être violenté: car cette trop grande contention d'esprit trop bandé, tendu & pressé, le rompt & le trouble.

6.
Universel.

Il est aussi universel qu'il se mêle partout, il n'a point de sujet ni de ressort limité, il n'y a chose où il ne puisse jouer son rôle aussi bien aux sujets vains & de néant, comme aux nobles & de poids, & en ceux que nous pouvons entendre, que ceux que nous n'entendons: car reconnoître que l'on ne le peut entendre ni pénétrer au-dedans, & qu'il faut demeurer au bord & à l'écorce, c'est très-beau trait de jugement, la science, voire la vérité peuvent loger chez nous sans jugement, & le jugement sans elle; voire reconnoître son ignorance, c'est un beau témoignage de jugement.

7.
Prompt &
Sensitif.

Tiercement, il est prompt & soudain, courant en un moment d'un bout du monde à l'autre, sans arrêt, sans repos, s'agitant, pénétrant & perçant par-tout: *Mobilis & inquieta mens homini data est: nunquam se tenet, spargitur vaga, quietis impatiens, novitate rerum letissima, non mirum, ex illa cœlesti*

spiritu descendit. Cælestium autem natura semper in motu est. Cette si grande soudaineté & vitesse, cette pointe & agilité est d'une part admirable & des plus grandes merveilles qui soient en l'esprit; mais c'est d'ailleurs chose très-dangereuse, une grande disposition & propension à la folie & manie, comme se dira tantôt.

Pour ces trois conditions, d'agent perpétuel sans repos, universel, si prompt & soudain, il a été estimé immortel, & avoir en soi quelque marque & étincelle de divinité.

Or, son action est toujours quêter, fureter, ^{8.} Son action est quêter. tournoyer sans cesse, comme affamé de sçavoir, enquérir & rechercher, ainsi appelle Homere les hommes *alphestas*. Il n'y a point de fin en nos inquisitions; les poursuites de l'esprit humain sont sans terme, sans forme; son aliment est doute, ambiguité, c'est un mouvement perpétuel, sans arrêt & sans but, le monde est une école d'inquisition, l'agitation & la chasse est proprement de notre gibier; prendre ou faillir à la prise, c'est autre chose.

Mais il agit & poursuit ses entreprises témérairement & dérèglement, sans ordre & sans mesure; ^{9.} Ce qu'il fait téméraire-ment. c'est un outil vagabond, muable, divers, contournable; c'est un instrument de plomb & de cire, il plie, s'allonge, s'accorde à tout, plus souple, plus facile que l'eau, que l'air : *Flexibus omni humore obsequentior, & ut spiritus qui omni materia facillior;*

ut tenuior. C'est le foulier de Theramenes, bon à tous pieds; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner, il va toujours, & de tors & de travers, avec le mensonge comme avec la vérité. Il se donne beau jeu & trouve raison apparente partout, témoin que ce qui est impie, injuste, abominable en un lieu, est piété, justice & honneur ailleurs, & ne se sçauroit nommer une loi, coutume, créance reçue ou rejetée généralement partout; les mariages entre les proches, les meurtres des enfans, des parens viels, communication des femmes, condamnés en un lieu, légitimes en d'autres. Platon refusa la robe brodée & parfumée que lui offrit Dionysius, disant être homme, & ne se vouloir vêtir en femme; Aristippus l'accepta, disant que l'accoutrement ne peut corrompre un chaste courage. Diogene lavant ses choux, & le voyant passer lui dit : si tu sçavois vivre de choux, tu ne ferois la cour à un tyran; Aristippus lui répond, si tu sçavois vivre avec les Rois tu ne laverois pas des choux. On prêchoit Solon de ne pleurer point la mort de son fils, car c'étoient larmes inutiles & impuissantes; c'est pour cela, dit-il, qu'elles sont plus justes, & que j'ai raison de pleurer. La femme de Socrate redoubloit son dueil, de ce que les Juges le faisoient mourir injustement; comment, fit-il, aimerois-tu mieux que ce fut justement? Il n'y a aucun bien, dit un Sage, sinon celui à la perte duquel on est préparé : *in aquo enim est*

dolor amiffæ rei & timor amittendæ. Au rebours, dit l'autre, nous ferrons & embrassons le bien d'autant plus étroit & avec plus d'affection, que nous le voyons moins sûr, & craignons qu'il nous soit ôté. Un philosophe Cynique demandoit à Antigonus une dragme d'argent; ce n'est pas présent de Roi, répondit-il : donne-moi donc un talent, dit le philosophe; ce n'est pas présent pour un Cynique. Quelqu'un disoit d'un Roi de Sparte fort clément & débonnaire, il est fort bon, car il l'est même aux méchans : comment seroit-il bon, dit l'autre, puisqu'il n'est pas mauvais aux méchans? Voilà comme la raison humaine est à tous visages, un glaive double, un bâton à deux bouts, *ogni medaglia ha il suo reverso*. Il n'y a raison qui n'en ait une contraire, dit la plus saine & plus sûre philosophie, ce qui se montreroit par-tout qui voudroit. Or cette grande volubilité & flexibilité vient de plusieurs causes, de la perpétuelle altération & mouvement du corps, qui jamais n'est deux fois en la vie en même état. Des objets qui sont infinis, de l'air même & sérénité du ciel.

Tales sunt hominum mentes quali pater ipse

Jupiter audifera lustravit lampade terras,

& de toutes choses externes. Internement des secouffes & branles que l'ame se donne elle-même par son agitation, & mue par ses propres passions, aussi qu'elle regarde les choses, par divers visages,

car tout ce qui est au monde à divers lustres & & diverses considérations, c'est un pot à deux anses, disoit Epictete, il eut mieux dit à plusieurs.

10.
Dont ils'empê-
trent.

Il advient de-là qu'il s'empêtre en sa besogne, comme les vers à soie, il s'embarasse; car comme il pense remarquer de loin je ne sçai quelle apparence de clarté & vérité imaginaire, & y veut courir, voici tant de difficultés qui lui traversent la voie, tant de nouvelles quêtes l'égarent & l'enivrent.

11.
Sa fin est la
vérité, la-
quelle il ne
peut acquê-
rir ni trou-
ver.

Voyez ci-
dessus, c. 9,
art. 8,

Sa fin à laquelle il vise est double, l'une plus commune & naturelle est la vérité où tend sa quête & sa poursuite. Il n'est desir plus naturel que le desir de connoître la vérité. Nous essayons tous les moyens que nous pensons y pouvoir servir; mais enfin tous nos efforts sont courts, car la vérité n'est pas un acquêt, ni chose qui se laisse prendre & manier, & encore moins posséder à l'esprit humain. Elle loge dedans le sein de Dieu, c'est-là son gîte & sa retraite, l'homme ne sçait & n'entend rien à droit, au pur & au vrai comme il faut, tournoyant toujours & tâtonnant l'entour des apparences, qui se trouvent par-tout, aussi bien au faux qu'au vrai; nous sommes nés à quêter la vérité, la posséder appartient à une plus haute & grande puissance. Ce n'est pas à qui mettra dedans; mais à qui fera de plus belles courses. Quand il adviendrait que quelque vérité se rencontrât entre ses mains, ce seroit par hasard, il ne la sçauroit

tenir , posséder , ni distinguer du mensonge. Les erreurs se reçoivent en notre ame , par même voie & conduite que la vérité , l'esprit n'a pas dequoi les distinguer & choisir ; autant peut faire le sot , celui qui dit vrai , comme celui qui dit faux : les moyens qu'il employe pour la découvrir , sont raison & expérience , tous deux très-foibles , incertains , divers , ondoyans. Le plus grand argument de la vérité , c'est le général consentement du monde. Or le nombre des fols surpasse de beaucoup celui des sages ; & puis comment est-on parvenu à ce consentement , que par contagion & applaudissement , donné sans jugement & connoissance de cause ; mais à la suite de quelques-uns , qui ont commencé la danse ?

L'autre fin moins naturelle , mais plus ambitieuse est l'invention à laquelle il tend comme au plus haut point d'honneur , pour se montrer & faire valoir , c'est ce qui est plus estimé & semble être une image de divinité. De cette suffisance d'inventer sont produits les ouvrages qui ont ravi tout le monde en admiration ; & s'ils ont été avec utilité publique , ils ont défié leurs auteurs. Ceux qui ont été en subtilité seule sans utilité , ont été en la peinture , statuaire , architecture , perspective , comme la vigne de Zeuxis , la Vénus d'Apelles , la statue de Memnon , le cheval d'Airain , la colombe de bois d'Archyras , la Sphere de Sapor , Roi de Perse , & tant d'autres. Or l'art & l'invention

12.
Et l'inven-
tion.

Louange de
l'invention.

semble non-seulement imiter nature, mais la passer; & ce non-seulement en particulier & individu (car il ne se trouve point de corps d'homme ou bête en nature, si universellement bien fait, comme il se peut représenter par les ouvriers) mais encore plusieurs choses se font par art, qui ne se font point par nature; j'entends outre les compositions & mixtions, qui est le vrai gibier & le propre sujet de l'art, témoin les extractions & distillations des eaux & des huiles faites de simples, ce que Nature ne fait point; mais en tout cela il n'y a pas lieu de si grande admiration que l'on pense, & à proprement & loyalement parler, il n'y a point d'invention que celle que Dieu révèle; car celle que nous estimons & appellons telles, ne sont qu'observations des choses naturelles, argumentations & conclusions tirées d'icelles, comme la peinture & l'optique des ombres, les horloges solaires des ombres des arbres, l'imprimerie des marques & sceaux des pierres précieuses.

13
L'esprit est
très-dange-
reux.

De tout cela il est aisé à voir combien l'esprit humain est téméraire & dangereux, même s'il est vif & vigoureux; car étant si remuant, si libre & universel, & faisant ses remuemens si déréglément, usant si hardiment de sa liberté par-tout, sans s'affervir à rien, il vient à secouer aisément les opinions communes & toutes règles par lesquelles l'on le veut brider & contraindre, comme une injuste tyrannie; entreprendra d'examiner

tout, & juger la plupart des choses plaufiblement reçues du monde, ridicules & abfurdes, trouvant par-tout de l'apparence, paſſera par-deſſus tout ; & ce faiſant il eſt à craindre qu'ils s'égarer & ſe perde ; & de fait nous voyons que ceux qui ont quelque vivacité extraordinaire, & quelque rare excellence, comme ceux qui ſont au plus haut étage de la moyenne claſſe ci-deſſus dite, ſont le plus ſouvent déréglés & en opinions & en mœurs. Il y en a bien peu à qui l'on ſe puiſſe fier de leur conduite propre, & qui puiſſent ſans témérité voguer en la liberté de leurs jugemens au-delà des opinions communes. C'eſt miracle de trouver un grand & viſ eſprit bien réglé & modéré, c'eſt un très-dangereux glaive qui ne le ſçait bien conduire ; & d'où viennent tous les défordres, révoltes, héréfies & troubles au monde que de-là ? *Magni errores non niſi ex magnis ingeniis : nihil ſapientiæ odioſius acumine nimio.* Sans doute celui a meilleur temps, plus longue vie, eſt plus heureux & beaucoup plus propre au régime de la République, dit Thucydide, qui a l'eſprit médiocre, voire au-deſſous la médiocrité, que qui l'a tant élevé & tranſcendant, qui ne ſert qu'à ſe donner du tourment & aux autres. Des grandes amitiés naiſſent les grandes inimitiés, des ſantés vigoureuſes les mortelles maladies ; auſſi des rares & vives agitations de nos ames les plus excellentes manies & plus détraquées. La ſageſſe & la folie ſont fort

Voyez ci-deſſus, c. 8.
ſur la foi.

voisines. Il n'y a qu'un demi tour de l'une à l'autre; cela se voit aux actions des hommes insensés. La Philosophie nous apprend que la mélancolie est propre à tous les deux. De quoi se fait la subtile folie que de la plus subtile sagesse? C'est pourquoi, dit Aristote, il n'y a point de grand esprit sans quelque mélange de folie; & Platon, qu'en vain un esprit raffiné & sain frappe aux portes de la Poésie. C'est en ce sens que les sages & plus braves Poètes ont approuvé de folier & sortir des gonds quelques fois : *Insanire jucundum est, dulce desipere in loco, non potest grande & sublime quidquam nisi mota mens & quandiu apud se est.*

14.
Parquoi le
faut brider &
retenir.

C'est pourquoi on a eu bonne raison de lui donner des barrières étroites; on le bride & le garotte de religions, loix, coutumes, sciences, préceptes, menaces, promesses mortelles & immortelles, encore voit-on que par sa débauche il franchit tout, il échappe à tout, tant il est de nature revêche, fier, opiniâtre, dont le faut mener par artifice : l'on ne l'aura pas de force; *Natura contumax est animus humanus, in contrarium atque arduum nitens, sequiturque facilius quam ducitur, ut generosi & nobiles equi melius facili freno reguntur.* Il est bien plus sûr de le mettre en tutelle, & le coucher que le laisser aller à sa poste; car s'il n'est bien fort & bien réglé, comme ceux de la plus haute classe qu'avons dit ci-dessus, ou bien foible, mol, & mouffe, comme ceux de la plus basse marche,

Seneque.

certainement il se perdra en la liberté de ses jugemens ; parquoy il a besoin d'être retenu , plus besoin de plomb que d'ailes , de bride que d'éperons ; à quoi principalement ont regardé les grands législateurs & fondateurs d'états : les peuples fort médiocrement spirituels vivent en plus de repos , que les ingénieux. Il y a eu plus de troubles & séditions en dix ans en la seule ville de Florence , qu'en cinq cens ans au pays des Suisses & Grisons ; & en particulier les hommes d'une commune suffisance sont plus gens de bien , meilleurs citoyens , sont plus souples , & sont plus volontiers joug aux loix , aux supérieurs , à la raison , que ces tant vifs & clairvoyans , qui ne peuvent demeurer en leur peau ; l'affinement des esprits n'est pas l'affaiblissement.

L'esprit a ses maladies , ses défauts & ses tares aussi bien que le corps , & beaucoup plus dangereux , & plus incurables ; mais pour le connoître il les faut distinguer ; les uns sont accidentaux & qui lui arrivent d'ailleurs , nous en pouvons remarquer trois causes , la disposition du corps ; car les maladies corporelles qui altèrent le tempéramment , altèrent aussi tout manifestement l'esprit & le jugement , ou bien la substance du cerveau & des organes de l'ame raisonnable est mal composée , soit de la première conformation , comme en ceux qui ont la tête mal faite , toute ronde , ou trop petite , ou par accident de heurt ou blessure.

15.
Défaut de
l'esprit.

Accidentaux
provenans de
trois causes.

Du corps.

Du monde.

La seconde est la contagion universelle des opinions populaires erronées reçues au monde, de laquelle l'esprit prévenu & atteint, ou qui pis est abreuvé & coëffé de quelques opinions fantafques, va toujours & juge selon cela, sans regarder plus avant ou reculer en arriere; or tous les esprits n'ont pas assez de force & vigueur pour se garantir & sauver d'un tel déluge.

Des passions

La troisieme, beaucoup plus voisine, est la maladie & corruption de la volonté, & la force des passions, c'est un monde renversé; la volonté est née pour suivre l'entendement comme son guide, son flambeau; mais étant corrompue & faisie par la force des passions, force aussi & corrompt l'entendement; & c'est d'où vient la plupart des faux jugemens, l'envie, la malice, la haine, l'amour, la crainte nous font regarder, juger & prendre les choses tout autrement qu'il ne faut, dont l'on crie tant (juger sans passion) de-là vient que l'on obscurcit les belles & généreuses actions d'autrui par de viles interpretations, l'on controuve des causes, occasions & intentions mauvaises ou vaines, c'est un grand vice & preuve d'une nature maligne, & jugement bien malade, il n'y a pas grande subtilité ni suffisance en cela, mais de malice beaucoup. Cela vient d'envie qu'ils portent à la gloire d'autrui, ou qu'ils jugent des autres selon eux, ou bien qu'ils ont le goût altéré & la vue si troublée qu'ils ne peuvent concevoir

la splendeur de la vertu en sa pureté naïve. De cette même cause & source, vient que nous faisons valoir les vertus & les vices d'autrui, & les étendons plus qu'il ne faut, des particularités en tirons des conséquences & conclusions générales ; s'il est ami, tout lui sied bien, ses vices mêmes seront vertus ; s'il est ennemi ou particulier, ou de parti contraire, il n'y a rien de bon. Tellement que nous faisons honte à notre jugement, pour assouvir nos passions ; mais ceci va bien encore plus loin, car la plupart des impiétés, hérésies, erreurs en la créance & religion, si nous y regardons bien, est née de la mauvaise & corrompue volonté, d'une passion violente & volupté, qui puis attire à foi l'entendement même ; *sedit populus manducare & bibere, &c. quod vult, non quod est credit, qui cupit errare*, tellement que ce qui se faisoit au commencement avec quelque scrupule & doute, a été puis tenu & maintenu pour une vérité & révélation du ciel, ce qui étoit seulement en la sensualité a pris place au plus haut de l'entendement ; ce qui n'étoit que passion & volupté, a été fait créance religieuse & article de foi, tant est forte & dangereuse la contagion des facultés de l'ame entr'elles. Voilà trois causes externes des fautes & mécomptes de l'esprit, jugement & entendement humain, le corps même la tête malade ou blessée, ou mal faite ; le monde avec ses opinions anticipées & suppositions,

le mauvais état des autres facultés de l'ame raisonnable, qui lui sont toutes inférieures. Les premiers défailans sont pitoyables & aucuns d'iceux sont curables, les autres non; les seconds sont excusables & pardonnables; les troisiemes sont accusables & punissables, qui souffrent un tel désordre chez eux, que ceux qui devroient recevoir la loi entreprennent de la donner.

16.
Naturels.

Il y a d'autres défauts qui lui sont plus naturels & internes, car ils naissent de lui & dedans lui; le plus grand & la racine de tous les autres est l'orgueil & la présomption, (premiere & originelle faute du monde, peste de tout esprit, & cause de tous maux) par laquelle l'on est tant content de soi, l'on ne veut céder à autrui, l'on dédaigne ses avis, l'on se repose en ses opinions, & l'on s'entreprend de juger & condamner les autres, & encore celles que l'on n'entend pas. L'on dit bien vrai que le plus beau & heureux partage que Dieu ait fait, est jugement, car chacun se contente du sien, & en pense avoir assez. Or, cette maladie vient de la méconnoissance de soi, nous ne sentons jamais assez au vrai la foiblesse de notre esprit; ainsi la plus grande maladie de l'esprit c'est l'ignorance, non pas des arts & sciences & de ce qui est dedans les livres; mais de soi-même, à cause de quoi ce premier livre a été fait.

C H A P I T R E X V I I.

De la Mémoire.

LA mémoire est souvent prise par le vulgaire pour le sens & entendement, mais c'est à tort; car, & par raison, comme a été dit, & par expérience l'excellence de l'un est ordinairement avec la foiblesse de l'autre; c'est à la vérité une faculté fort utile pour le monde, mais elle est de beaucoup au-dessous de l'entendement, & est de toutes les parties de l'ame la plus délicate & plus frêle. Son excellence n'est pas fort requise, si ce n'est à trois sortes de gens, aux ambitieux de parler (car le magasin de la mémoire est volontiers plus plein & fourni que celui de l'invention; or qui n'en a demeure court, & faut qu'il en forge & parle de foi) & aux menteurs, *mendacem oportet esse memorem*. Le défaut de mémoire est utile à ne mentir guere, ne parler guere, oublier les offenses. La médiocrité est suffisante par-tout.



CHAPITRE XVIII.

De l'Imagination & Opinion.

^{I.}
Effets de
l'imagination
chap. 15,
art. 8.

L'IMAGINATION est une très-puissante chose ; c'est celle qui fait tout le bruit, l'éclat & le remuement du monde vient d'elle (comme nous avons dit ci-dessus être la faculté de l'ame seule, ou bien la plus active ou remuante), ses effets sont merveilleux & étranges ; elle agit non-seulement en son corps & son ame propre, mais encore en celle d'autrui, & produit effets contraires. Elle fait rougir, pâlir, trembler, tremousser, rêver, ce sont les moindres & plus doux ; elle ôte la puissance & l'usage des parties génitales, voire lorsqu'il en est plus besoin, & que l'on y est plus âpre, non-seulement à soi-même, mais à autrui, témoin les liaisons dont le monde est plein, qui sont pour la plupart impression de l'appréhension & de la crainte. Et au contraire sans effort, sans objet & en songe, elle assouvit les amoureux desirs, fait changer de sexe, témoin Lucius Gossitius, que Pline dit avoir vu être changé de femme en homme le jour de ses noces, & tant d'autres ; marque honteusement, voire tue & avorte le fruit dans le ventre, fait perdre la parole, & la donne à qui ne l'a jamais eu, comme au fils de Crésus, ôte le mouvement, sentiment, respiration : voilà au corps. Elle fait perdre le sens, la

connoissance , le jugement , fait devenir fol & insensé, témoin Gallus Vibius , qui pour avoir trop bandé son esprit à comprendre l'essence & les mouvemens de la folie , disloqua & dénoua son jugement , si qu'il ne le put remettre ; fait deviner les choses secretes & à venir , & cause les enthousiasmes , les prédictions & merveilleuses inventions , & ravit en extase , réellement tue & fait mourir , témoin celui à qui l'on débanda les yeux pour lui lire sa grace , & fut trouvé roide mort sur l'échafaud. Bref c'est d'elle que vient la plupart des choses que le vulgaire appelle miracles , visions , enchantemens. Ce n'est point le diable ni l'esprit , comme il pense , mais c'est l'effet de l'imagination ou de celle de l'agent qui fait telles choses , ou du patient & spectateur qui pense voir ce qu'il ne voit point.

En cette partie se tient & loge l'opinion , qui est vain & léger , crud & imparfait jugement des choses , tiré & puisé des sens extérieurs , & du bruit commun & vulgaire , s'arrêtant & tenant bon en l'imagination , & n'arrivant jamais jusqu'à l'entendement , pour y être examiné , cuit & élaboré , & en être fait raison ; qui est un vrai , entier & solide jugement des choses , dont elle est inconstante , incertaine , volage , trompeuse , un très-mauvais & dangereux guide , & qui fait tête à la raison , de laquelle elle est une ombre & image , mais vaine & fausse ; elle est mere de tous maux ,

confusions , désordres ; d'elle viennent toutes passions & les troubles , c'est le guide des fols , des fots , du vulgaire , comme la raison des Sages & habiles.

Le monde
est mené par
opinion.

Ce n'est pas la vérité ni le naturel des choses qui nous remue & agite ainsi l'ame , c'est l'opinion , selon un dire ancien ; les hommes sont tourmentés par les opinions qu'ils ont des choses , non par les choses mêmes : *opinioe sapius quam re laboramus ; plura sunt quæ nos terrent quam quæ premunt* , la vérité & l'être des choses n'entre ni ne loge chez nous de soi-même , de sa propre force & autorité ; s'il étoit ainsi , toutes choses seroient reçues de tous , toutes pareilles & de même façon , sauf peu plus , peu moins , tous seroient de même créance ; & la vérité qui n'est jamais qu'une & uniforme , seroit embrassée de tout le monde. Or , il y a si grande diversité , voire contrariété d'opinions par le monde , & n'y a chose aucune de laquelle tous soient généralement d'accord , pas même les sçavans & les mieux nés , qui montre que les choses entrent en nous par composition , se rendent à notre merci & dévotion , & logent chez nous comme il nous plaît , selon l'humeur & la trempe de notre ame. Ce que je crois , je ne le puis faire croire à mon compagnon ; mais qui plus est , ce que je crois aujourd'hui si fermement , je ne puis répondre que je le croirai encore ainsi demain , voire il est certain que je le trouverai

& jugerai tout autre & autrement une autrefois. Certes les choses prennent en nous telle place, tel goût & couleur, que nous leur en donnons, & telle qu'elle est la constitution interne de l'ame, *omnia munda mundis, immunda immundis*. Comme les accoutremens nous échauffent non de leur chaleur, mais de la nôtre qu'ils conservent, comme aussi ils nourrissent la froideur de la neige & de la glace, nous les échauffons premièrement de notre chaleur, & puis en récompense ils nous conservent la nôtre.

Presque toutes les opinions que nous avons, nous ne les avons que par autorité, nous croyons, jugeons, agissons, vivons & mourons à crédit, selon que l'usage public nous apprend; & faisons bien, car nous sommes trop foibles pour juger & choisir de nous mêmes; mais les sages ne font pas ainsi, L. 2, c. 1, & 7. comme sera dit.

C H A P I T R E X I X.

Volonté.

LA volonté est une grande piece, de très-grande importance, & doit l'homme étudier sur-tout à la bien régler, car d'elle dépend presque tout son état & son bien; elle seule est vraiment nôtre & en notre puissance, tout le reste, entendement, mémoire, imagination nous peut être ôté, altéré, troublé par mille accidens, & non la volonté.

1.
Prééminence & importance de la volonté, comparaison d'icelle avec l'entendement.

Secondement, c'est elle qui entraîne & emporte l'homme tout entier; qui a donné sa volonté n'est plus à soi, & n'a plus rien de propre. Tiercement, c'est celle qui nous rend & dénomme bons ou méchans, qui nous donne la trempe & la teinture, comme de tous les biens qui sont en l'homme. La prud'homie est le premier & principal, & qui de loin passe la science, l'habileté, aussi faut-il dire que la volonté où loge la bonté & vertu est la plus excellente de toutes; & de fait pour entendre & sçavoir les belles, bonnes, & honnêtes choses, ou méchantes & déshonnêtes, l'homme n'est bon ni méchant, honnête, ni déshonnête; mais les vouloir, & aimer; l'entendement a bien d'autres prééminences, car il est à la volonté comme le mari à la femme, le guide & le flambeau au voyageur, mais en celles-ci il cede à la volonté.

La vraie différence de ces facultés est en ce que par l'entendement les choses entrent en l'ame, & elle les reçoit, comme portent les mots d'apprendre, concevoir, comprendre, vrais offices d'icelui, y entrent non entières & telles qu'elles sont, mais à la proportion, portée & capacité de l'entendement, dont les grandes & hautes se raccourcissent & abaissent aucunement par cette entrée, comme l'océan n'entre tout entier en la mer méditerranée, mais à la proportion de l'embouchure du détroit de Gibraltar. Par la volonté au contraire, l'ame sort hors de soi, & va se loger & vivre ailleurs

en la chose aimée, en laquelle elle se transforme, & en porte le nom, le titre & la livrée, étant appelée vertueuse, spirituelle, charnelle, dont s'ensuit que la volonté s'annoblit, aimant les choses dignes & hautes, s'avilit s'adonnant aux moindres & indignes, comme la femme selon le parti & mari qu'elle prend.

L'expérience nous apprend que trois choses aiguïssent notre volonté, la difficulté, la rareté & l'absence, ou bien crainte de perdre la chose, comme les trois contraires la relâchent, l'aisance, l'abondance ou satiété & l'assidue présence & jouissance assurée; les trois premiers donnent prix aux choses, les autres trois engendrent mépris; notre volonté s'aiguïse par le contraste, se dépite contre le déni. Au rebours, notre appétit méprise & outrepatte ce qui lui est en main, pour courir à ce qu'il n'a pas, *quod licet ingratum est, quod non licet acrius urit*, voire cela se voit en toutes sortes de voluptés, *omnium rerum voluptas ipso quo debet fugari periculo, crescit*. Tellement que les deux extrêmités la faute & l'abondance, le desir & la jouissance, nous mettent en même peine; cela fait que les choses ne sont pas estimées justement comme il faut, & que nul n'est prophète en son pays.

Comme il faut mener & régler sa volonté se dira
ci-après.

L. 2, c. 2.
L. 3, c. 6.

Passions & affections.

A V E R T I S S E M E N T.

L. 2, c. 6
& 7, L. 3,
des vertus de
force & tem-
pérance,

LA matiere des passions de l'esprit est très-grande & plantureuse, tient un grand lieu en cette doctrine de sagesse ; à les sçavoir bien connoître & distinguer, ce qui se fera maintenant en ce livre ; aux remedes de les brider, régir & moderer généraux, c'est pour le second livre ; aux remedes particuliers d'une chacune au troisieme livre, suivant la méthode de ce livre mise au préface. Or pour en avoir ici la connoissance, nous en parlerons premierement en général en ce chapitre, puis particulièrement de chacune aux chapitres suivans. Et n'ai point vu qui les dépeigne plus naïvement & richement que le sieur du Vair en ses petits livres moraux desquels je me suis fort servi en cette matiere passionnée.

C H A P I T R E X X.

Des Passions en général.

1.
Distinction
de passion,
2.

PASSION est un mouvement violent de l'ame en sa partie sensitive, lequel se fait ou pour suivre ce que l'ame pense lui être bon, ou pour fuir ce qu'elle pense lui être mauvais.

Mais il est requis de bien sçavoir comment se font ces mouvemens, & comment ils naissent &

s'échauffent en nous, ce que l'on peut représenter par divers moyens & comparaisons; premièrement, pour le regard de leur émotion & impétuosité; l'ame qui n'est qu'une au corps, a plusieurs & très-diverses puissances, selon les diverses vaisseaux où elle est retenue, instrument desquels elle se sert, & objets qui lui sont proposés. Or quand les parties où elle est enclose, ne la retiennent & occupent qu'à proportion de leur capacité, & selon qu'il est nécessaire pour leur droit usage, ses effets sont doux, benins & bien réglés; mais quand au contraire ses parties prennent plus de mouvement & de chaleur qu'il ne leur en faut, elles s'alterent & deviennent dommageables, comme les rayons du soleil, qui, vaguant à leur naturelle liberté, échauffent doucement & tièdement, s'ils sont recueillis & remis au creux d'un miroir ardent, brûlent & consomment ce qu'ils avoient accoutumé de nourrir & vivifier. Au reste elles ont divers degrés en leur force & émotion, & sont en ce distinguées par plus & moins, les médiocres se laissent goûter & digérer, s'expriment par paroles & par larmes, les grandes & extrêmes étonnent toute l'ame, l'accablent & lui empêchent la liberté de ses actions : *curæ leves loquuntur, ingentes stupent.*

Secondement, pour le regard du vice, dérèglement & injustice qui est en ses passions, nous pouvons à peu-près comparer l'homme à une

3.
De leur vice
& dérèglement.

république, & l'état de l'ame à un Etat royal, auquel le souverain pour le gouvernement de tant de peuples a des magistrats, auxquels pour l'exercice de leurs charges, il donne loix & réglemens, se reservant la connoissance des plus grands & importans accidens. De cet ordre dépend la paix & prospérité de l'état; au contraire, si les magistrats qui sont comme mitoyens entre le prince & le peuple, se laissent tromper par facilité, ou corrompre par faveur, & que, sans déférer à leur souverain & aux loix par lui établies, ils emploient leur autorité à l'exécution des affaires, ils remplissent tout de désordre & confusion. Ainsi en l'homme l'entendement est le souverain qui a sous soi une puissance estimative & imaginative comme un magistrat pour connoître & juger par le rapport des sens de toutes choses qui se présenteront, & mouvoir nos affections pour l'exécution. Pour sa conduite & réglement en l'exercice de sa charge, la loi & lumiere de nature lui a été donnée; & puis il a moyen en tout doute de recourir au conseil de son supérieur & souverain, l'entendement; voilà l'ordre de son être heureux, mais le malheur est, que cette puissance qui est au-dessous de l'entendement, & au-dessus des sens, à laquelle appartient le premier jugement des choses, se laisse la plupart du temps corrompre ou tromper, dont elle juge mal & témérairement, puis elle manie & remue nos affections mal à-propos, & nous

remplit de trouble & d'inquiétude. Ce qui trouble & corrompt cette puissance, ce sont premièrement les sens, lesquels ne comprennent pas la vraie & interne nature des choses, mais seulement la face & forme externe, rapportant à l'ame l'image des choses, avec quelque recommandation favorable, & quasi un préjugé de leurs qualités, selon qu'ils les trouvent plaisans & agréables à leur particulier, & non utiles & nécessaires au bien universel de l'homme. Puis s'y mêle le jugement, souvent faux & indiscret du vulgaire. De ces deux faux avis & rapports des sens & du vulgaire, se forme en l'ame une inconsidérée opinion, que nous prenons des choses, qu'elles sont bonnes ou mauvaises, utiles ou dommageables, à suivre ou fuir; qui est certainement une très-dangereuse guide & téméraire maîtresse; car aussi-tôt qu'elle est conçue, sans plus rien déferer au discours & à l'entendement, elle s'empare de notre imagination, & comme dedans une citadelle y tient fort contre la droite raison, puis elle descend en notre cœur, & remue nos affections avec des mouvemens violens d'espérance, de crainte, de tristesse, de plaisir. Bref fait soulever tous les fols & séditions de l'ame, qui sont les passions.

Opinion;

Je veux encore déclarer la même chose, par une autre similitude de la police militaire. Les sens sont sentinelles de l'ame, veillans pour sa conservation, & messagers couriers, pour servir de

ministres & instrumens à l'entendement, partie souveraine de l'ame; & pour ce faire ils ont reçus puissance d'appercevoir les choses, en tirer les formes, & les embrasser ou rejeter, selon qu'elles leur semblent agréables ou fâcheuses, & qu'elles consentent ou s'accordent à leur nature. Or, en exerçant leur charge ils se doivent contenter de reconnoître & donner avis de ce qui se passe, sans vouloir entreprendre de remuer les hautes & fortes puissances, & par ce moyen mettre tout en alarme & confusion. Ainsi qu'en une armée souvent les sentinelles, pour ne sçavoir pas le dessein du chef qui commande, peuvent être trompés, & prendre pour secours les ennemis déguisés, qui viennent à eux, ou pour ennemis ceux qui viennent à leur secours; aussi les sens pour ne pas comprendre tout ce qui est de la raison, sont souvent déçus par l'apparence, & jugent pour ami ce qui nous est ennemi. Quand sur ce pensement & sans attendre le commandement de la raison, ils viennent à remuer la puissance concupiscible, & l'irascible, ils font une sédition & tumulte en notre ame, pendant laquelle raison n'y est point ouïe, ni l'entendement obéi.

4.
Distinction
des passions
selon l'objet
& le sujet.
En la concu-
piscible six,
trois de bien
& trois de
mal.

Voyons maintenant leurs régimens, leurs rangs, genres & especes. Toute passion s'émeut sur l'apparence & opinion ou d'un bien ou d'un mal : si d'un bien, & que l'ame le considère tel tout simplement, ce mouvement s'appelle amour. S'il est

présent & dont l'ame jouisse en soi-même, il s'appelle plaisir & joie; s'il est à venir, il s'appelle desir : si d'un mal, comme tel simplement, c'est haine, s'il est présent en nous-mêmes, c'est tristesse & douleur, si en autrui, c'est pitié; s'il est à venir, c'est crainte. Et celles-ci qui naissent en nous par l'objet du mal apparent, que nous fuyons & abhorrons, descendent plus avant en notre cœur, & s'enlèvent plus difficilement. Voilà la premiere bande des séditieux qui troublent le repos de notre ame; sçavoir en la partie concupiscible, desquels encore que les effets soient très-dangereux, si ne sont-ils pas si violens que ceux qui les suivent; car ces premiers mouvemens-là, formés en cette partie par l'objet qui se présente, passent incontinent en la partie irascible, c'est-à-dire, en cet endroit où l'ame cherche les moyens d'obtenir ou éviter ce qui lui semble bon ou mauvais. Et lors tout ainsi comme une roue qui est déjà ébranlée, venant à recevoir un nouveau mouvement, tourne de grande vitesse, aussi l'ame déjà émue de la premiere appréhension, ajoutant un second effort au premier, se manie avec beaucoup plus de violence qu'auparavant, & souleve des passions bien plus puissantes & plus difficiles à dompter, d'autant qu'elles sont doubles, & là accouplées aux premieres, se liant & soutenant les unes les autres par un mutuel consentement; car les premieres passions qui se forment sur l'objet du bien

En l'irascible
cinq, deux
du bien &
trois du mal.

apparent, entrant en considération des moyens de l'acquérir, excitent en nous ou l'espoir ou le désespoir. Celles qui se forment sur l'objet du mal à venir, font naître ou la peur, ou au contraire l'audace; du mal présent, la colere & le courroux, lesquelles passions sont étrangement violentes, & renversent entièrement la raison qu'elles trouvent déjà ébranlée. Voilà les principaux vents d'où naissent les tempêtes de notre ame; & la caverne d'où ils sortent, n'est que l'opinion (qui est ordinairement fausse, vague, incertaine, contraire à nature, vérité, raison, certitude) que l'on a que les choses qui se présentent à nous sont bonnes ou mauvaises; car les ayant appréhendées telles, nous les recherchons ou fuyons avec véhémence, ce sont nos passions.



Des Passions en général.

A V E R T I S S E M E N T.

IL sera traité de leur naturel, pour y voir la folie, Liv. 3, aux vertus de force & tempérance. vanité, misere, injustice & laideur qui est en elles, afin de les connoître & apprendre à les justement haïr. Les avis pour s'en garder seront aux livres suivans, ce sont les deux parties du Médecin, déclarer la maladie, & donner les remedes; voici les maladies de l'esprit. Au reste nous parlerons ici premièrement de toutes celles qui regardent le bien apparent, qui sont amour & ses especes, desir, espoir, désespoir, joie, & puis toutes celles qui regardent le mal, qui sont plusieurs, colere, haine, envie, jalousie, vengeance, cruauté, crainte, tristesse, compassion.

C H A P I T R E X X I.

De l'Amour en général.

LA premiere maîtresse & capitale de toutes passions est l'amour, qui est de divers sujets, & de diverses sortes & degrés, il y en a trois principaux, auxquels tous se rapportent (nous parlons du vicieux & passionné, car du vertueux, qui est amitié, charité, dilection, sera parlé en la vertu de la justice,) sçavoir l'ambition ou superbe, qui Distinction de l'amour & comparaison. Liv. 3.

est l'amour de grandeur & honneur, l'avarice, amour des biens, & l'amour voluptueux & charnel. Voilà les trois gouffres & précipices, d'où peu de gens se sauvent, les trois pestes & corruptions de tout ce qu'avons en maniement, esprit, corps & biens, les armures des trois capitaux ennemis du salut & repos humain, le diable, la chair, le monde. Ce sont à la vérité trois puissances les plus communes & universelles passions, dont l'apôtre à parti en ces trois tout ce qui est au monde, *quicquid est in mundo, est concupiscentia oculorum, aut carnis, aut superbia vitæ*. L'ambition comme spirituelle est plus noble & hautaine que les autres; l'amour voluptueux, comme plus naturel & universel (car même aux bêtes où les autres ne se trouvent point) il est plus violent, & moins vicieux; je dis violent tout simplement, car quelquefois l'ambition l'emporte; mais c'est une maladie particuliere, l'avarice est la plus sotte & malade de toutes.

CHAPITRE XXII.

De l'Ambition.

^{1.}
Description. **L'**AMBITION (qui est une faim d'honneur & de gloire, un desir glouton & excessif de grandeur) est une bien douce passion, qui se coule aisément ès esprits plus généreux, & ne s'en tire qu'à peine. Nous pensons devoir embrasser le bien, & entre
les

les biens nous estimons l'honneur plus que tout, voilà pourquoi nous le courons à force; l'ambitieux veut être le premier, jamais ne regarde derriere, mais toujours devant à ceux qui le précédent; & lui est plus grief d'en laisser passer un devant, qu'il ne prend de plaisir d'en laisser mille derriere; *habet hoc vitium omnis ambitio, non respicit.* Elle est double, l'une de gloire & honneur, l'autre de grandeur & commandement, celle-là est utile au monde, & en certain sens permise, comme il sera dit, cette-ci pernicieuse.

Senéque

L'ambition a sa semence & sa racine naturelle en nous; il y a un proverbe qui dit, que nature se contente de peu, & un autre tout contraire, que nature n'est jamais soule ni contente, toujours desire, veut monter & s'enrichir; & ne va point seulement le pas, mais court à bride abattue, & se rue à la grandeur & à la gloire: *Natura nostra imperii est avida, & ad implendam cupiditatem praeceps.* Et de force qu'ils courent, souvent se rompent le col, comme tant de grands hommes à la veille & sur le point d'entrer & jouir de la grandeur qui leur avoit tant coûté. C'est une passion naturelle, très-puissante, & enfin qui nous laisse bien tard, dont quelques-uns l'appellent la chemise de l'ame, car c'est le dernier vice duquel elle se dépouille. *Etiā sapientibus cupido gloriae novissima exuitur.*

2.
Est naturelle;
Tacite.

Tacite.

L'ambition, comme c'est la plus forte & puissante

L Partie.

L

3.
Sa force &
primauté.

passion qui soit, aussi est-elle la plus noble & hautaine, sa force & puissance se montre en ce qu'elle maîtrise & surmonte toutes autres choses, & les plus fortes du monde, toutes autres passions & cupidités, même celle de l'amour, qui semble toutefois contester de la primauté avec celle-ci.

Surmontant
l'amour.

Comme nous voyons en tous les grands, Alexandre, Scipion, Pompée, & tant d'autres qui ont courageusement refusé de toucher les plus belles dames qui étoient en leur puissance, brûlant au reste d'ambition, voire cette victoire de l'amour serroit à leur ambition, sur-tout en César; car jamais homme ne fut plus adonné aux plaisirs amoureux, & de tout sexe & de toutes sortes, témoins tant d'exploits, & à Rome & aux pays étrangers, ni aussi plus soigneux & curieux de sa personne, toutefois l'ambition l'emportoit toujours, jamais les plaisirs amoureux ne lui firent perdre une heure de temps qu'il pouvoit employer à son agrandissement; l'ambition régentoit en lui souverainement, & le possédoit pleinement. Nous trouvons au rebours, qu'en Marc-Antoine & autres, la force de l'amour a fait oublier le soin & la conduite des affaires. Mais quand toutes deux seroient en égale balance, l'ambition emporteroit le prix. Ceux qui veulent l'amour plus forte, disent qu'elle tient à l'ame & au corps, & que tout l'homme en est possédé, voire que la santé en dépend; mais au contraire, il semble que

l'ambition est plus forte, à cause qu'elle est toute spirituelle. Et de ce que l'amour tient aussi au corps, elle en est plus foible, car elle est sujette à fatiété, & puis est capable de remèdes corporels, naturels & étrangers, comme l'expérience le montre de plusieurs, qui par divers moyens ont adouci, voire éteint l'ardeur & la force de cette passion. Mais l'ambition n'est capable de fatiété, voire elle s'aiguise par la jouissance, & n'y a remède pour l'éteindre, étant toute en l'ame même & en la raison.

Elle vainc aussi l'amour non-seulement de sa santé, de son repos, (car la gloire & le repos sont ^{4.} Le soin de sa vie, choses qui ne peuvent loger ensemble) mais encore de sa propre vie, comme montra Agrippinne, mere de Néron, laquelle desirant & consultant pour faire son fils Empereur, & ayant entendu qu'il le feroit, mais qu'il lui en couteroit la vie, répondit le vrai mot d'ambition : *Occidat modo imperet.*

Tiercement, l'ambition force toutes les loix; ^{5.} Les Loix; & la conscience même, disent les docteurs de l'ambition, qu'il faut être par-tout homme de bien, & perpétuellement obéir aux loix, sauf aux points de regner, qui seul mérite dispense, étant un si friant morceau, qu'il vaut bien que l'on en rompe son jeûne, *si violandum est jus, regnandi causa violandum est, in ceteris pietatem colas.*

Elle foule & méprise encore la révérence & le ^{6.} La religion,

respect de la religion, témoin Hieroboam, Mahomet, qui ne soucie & permet toute religion, mais qu'il regne; & tous les hérésiarques, qui ont mieux aimé être chefs de parti en erreur & menterie, avec mille désordres, qu'être disciples de vérité. Dont a dit l'Apôtre, que ceux qui se laissent embouiner a cette passion & cupidité, font naufrage & s'égarent de la foi, & s'embarassent en diverses peines.

7.
Force la nature.

Bref elle force & emporte les propres loix de nature; les meurtres des parens, enfans, freres, sont venus de-là, témoin Absalon, Abimelech, Athalias, Romulus, Sei, Roi des Perses, qui tua son pere & son frere, Soliman, Turc, ses deux freres; ainsi rien ne peut résister à la force de l'ambition, elle met tout par terre, aussi est-elle hautaine, ne loge qu'aux grandes ames, voire aux Anges.

8.
Est passion hautaine.

Ambition n'est pas vice ni passion de petits compagnons, ni de petits & communs efforts, & actions journalieres, la renommée & la gloire ne se prostitue pas à si vil prix, elle ne se donne & ne fuit les actions, non-seulement bonnes & utiles; mais encore rares, hautes, difficiles, étranges & inusitées. Cette grande faim d'honneur & réputation basse & bélietresse, qui la fait coquiner envers toutes sortes de gens, & par tous moyens, voire abjects, à quelque vil prix que ce soit, est vilaine & honteuse; c'est honte d'être ainsi honoré; il ne faut point être avide de gloire, plus que l'on

n'en est capable ; de s'enfler & s'élever pour toute action utile & bonne , c'est montrer le cul en haussant la tête.

L'ambition a plusieurs & divers chemins , & s'exerce par divers moyens, il y a un chemin droit ^{9.} *S'exerce d'un* & ouvert, tel qu'ont tenu Alexandre, César, Thémistocles, & autres. Il y en a un autre oblique & couvert, que tiennent plusieurs Philosophes & Professeurs de piété, qui viennent au-devant par derrière, semblables aux tireurs d'aviron, qui tirent & tendent au port lui tournant le dos, ils se veulent rendre glorieux de ce qu'ils méprisent la gloire. Et certes il y a plus de gloire à fouler & refuser les grandeurs, qu'à les désirer & en jouir, comme dit Platon à Diogenes, & l'ambition ne se conduit jamais mieux selon soi, que par une voie égarée & inusitée.

C'est une vraie folie & vanité qu'ambition, car c'est courir & prendre la fumée au lieu de la lueur, l'ombre pour le corps, attacher le contentement ^{10.} *Est une folie* de son esprit à l'opinion du vulgaire, renoncer volontairement à sa liberté, pour suivre la passion des autres, se contraindre à déplaire à soi-même, pour plaire aux regardans, faire prendre ses affections aux yeux d'autrui, n'aimer la vertu qu'autant qu'elle plaît au vulgaire, faire du bien, non pour l'amour du bien, mais pour la réputation. C'est ressembler aux tonneaux qu'on perce, l'on n'en peut rien tirer, qu'on ne leur donne du vent,

L'ambition n'a point de bornes , c'est un gouffre qui n'a ni fonds ni rive , c'est le vuide que les Philosophes n'ont encore pu trouver en la nature , un feu qui s'augmente avec la nourriture que l'on lui donne. En quoi elle paye justement son maître , car l'ambition est juste seulement en cela , qu'elle suffit à sa propre peine , & se met elle-même au tourment. La roue d'Ixion est le mouvement de ses desirs , qui tournent & retournent continuellement de haut en bas , & ne donnent aucun repos à son esprit.

Ceux qui veulent flatter l'ambition , disent qu'elle fert à la vertu , & est un aiguillon aux belles actions. Car pour elle on quitte les autres vices , & enfin elle-même pour la vertu , mais tant s'en faut , l'ambition cache bien quelquefois les vices , mais ne les ôte pas pourtant , ains les couvre pour un un temps , sous les trompeuses cendres d'une malicieuse feintise , avec espérance de les renflammer tout-à-fait , quand ils auront acquis assez d'autorité pour les faire régner publiquement , & avec impunité. Les serpens ne perdent pas leur venin pour être engourdis par le froid , ni l'ambitieux ses vices , pour les couvrir par une froide dissimulation ; car quand il est parvenu où il se demandoit , il fait sentir ce qu'il est , & quand l'ambition quitteroit tous ses autres vices , si ne quitte-t-elle jamais soi-même. Elle pousse aux belles & grandes actions , le profit en revient au public ; mais qui les

fait, n'en vaut pas mieux, ce ne sont œuvres de vertu mais de passion. Elle se targue aussi de ce beau mot : nous ne sommes pas nés pour nous, mais pour le public; les moyens que nous tenons à monter, & après être arrivés aux états & charges, montrent bien ce qui en est, que ceux qui sont en la danse se battent la conscience, & trouveront qu'il y a autant ou plus du particulier, que du public.

Avis & remèdes particuliers contre ce mal seront
L. 3, c. 42.

CHAPITRE XXIII.

De l'Avarice & sa contraire passion.

AYMER & affectionner les richesses c'est avarice, non-seulement l'amour & l'affection, mais encore tout soin curieux entour les richesses, sent son avarice, leur dispensation même, & la libéralité trop attentivement ordonnée & artificielle. Car elles ne valent pas une attention, ni un soin pénible.

Le desir des biens & le plaisir à les posséder n'a racine qu'en l'opinion, le déréglé desir d'en avoir est une gangrene en notre ame, qui avec une venimeuse ardeur, consume nos naturelles affections, pour nous remplir de virulentes humeurs. Si-tôt qu'elle s'est logée en notre cœur, l'honnête

Y.
Qu'est-ce ?

& naturelle affection que nous devons à nos parens & amis, & à nous-mêmes, s'enfuit. Tout le reste comparé à notre profit, ne nous semble rien, nous oublions enfin & méprisons nous-mêmes notre corps & notre esprit, pour ces biens, & comme l'on dit, nous vendons notre cheval pour avoir du foin.

3.
Folie & misère de l'avarice, en cinq points.

Avarice est passion vilaine & lâche des fots populaires, qui estiment les richesses, comme le souverain bien de l'homme, & craignent la pauvreté comme son plus grand mal, ne se contentent jamais des moyens nécessaires, qui ne sont refusés à personne, ils pèsent les biens dedans les balances des orfèvres, mais nature nous apprend à les mesurer à l'aune de la nécessité. Mais quelle folie que d'adorer ce que Nature même a mis sous nos pieds, & caché sous terre, comme indigne d'être vu, mais qu'il faut fouler & mépriser? ce que le seul vice de l'homme a arraché des entrailles de la terre, & mis en lumière pour s'entretenir, *in lucem propter quæ pugnaremus excutimus : non erubescimus summa apud nos haberi, quæ fuerunt ima terrarum.* La Nature semble en la naissance de l'or, avoir aucunement présagé la misère de ceux qui le devoient aimer : car elle a fait qu'ès terres où il croît il ne vient ni herbes, ni plantes, ni autre chose qui vaille, comme nous annonçant qu'ès esprits où le desir de ce métal naîtra, il ne demeurera aucune scintille d'honneur ni de vertu, Que se dégrader

jusques-là , que de servir & demeurer esclave de ce qui nous doit être sujet : *apud sapientem divitiæ sunt in servitute , apud stultum in imperio*. Car l'avare est aux richesses non elles à lui , & il est dit avoir des biens comme la fièvre , laquelle gourmande l'homme , non lui elle. Que d'aimer ce qui n'est bon , ni ne peut faire l'homme bon , voire est commun & en la main des plus méchans du monde , qui pervertissent souvent les bonnes mœurs , n'amendant jamais les mauvaises , sans lesquels tant de sages ont rendu leur vie heureuse , & pour lesquels plusieurs méchans ont eu une mort malheureuse. Bref attacher le vif avec le mort comme faisoit Mezentius , pour le faire languir , & plus cruellement mourir , l'esprit avec l'excrément & écume de la terre , & embarrasser son ame en mille tourmens & traverses , qu'amene cette passion amoureuse des biens , & s'empêcher aux filets & cordages du malin , comme les appelle l'Ecriture sainte , qui les décrie fort , les appellant iniques , épines , larron du cœur humain , lacs & filets du diable , idolatrie , racine de tous maux. Et certes qui verroit aussi-bien la rouille des ennuis qu'engendrent les richesses dedans les cœurs , comme leur éclat & splendeur , elles seroient autant haïes , comme elles sont aimées.

C'est une autre contraire passion vicieuse de ^{4.} haïr & rejeter les biens & richesses , c'est refuser ^{Passion contraire à l'avarice}

les moyens de bien faire, & pratiquer plusieurs vertus. Qui ne sçait qu'il y a beaucoup plus à faire à bien commander & user des richesses, que de n'en avoir point, se gouverner bien en l'abondance, qu'en la pauvreté? En cette-ci n'y a qu'une espece de vertu, qui est ne ravaller point de courage, mais se tenir ferme. En l'abondance y en a plusieurs, tempérance, modération, libéralité, diligence, prudence, &c. Là il n'y a qu'à se garder, ici il y a aussi à se garder, & puis à agir. Qui se dépouille des biens, se décharge de tant de devoirs & de difficultés qu'il y a à bien & loyalement se gouverner aux biens, en leur acquisition, conservation, distribution, usage & emplois. C'est donc fuir la besogne, & leur droit volontiers, vous les quittez, ce n'est pas qu'ils ne soient utiles, mais c'est que ne sçavez vous en servir, & en bien user; ne pouvoir souffrir les richesses, c'est plutôt foiblesse d'ame que sagesse, dit Sénèque.



C H A P I T R E X X I V.

De l'Amour charnel.

C'EST une fièvre & furieuse passion que l'amour charnel, & très-dangereuse à qui s'y laisse transporter, car où en est-il ? Il n'est plus à soi, son corps aura mille peines à chercher le plaisir, son esprit mille gênes à servir son desir, le desir croissant deviendra fureur, comme elle est naturelle, aussi est-elle violente & commune à tous ; dont en son action elle égale & apparie les fols & les sages, les hommes & les bêtes ; elle abêtit & abrutit toute la sagesse, résolution, prudence, contemplation, & toute opération de l'ame. De là Alexandre connoissoit qu'il étoit mortel, comme aussi du dormir, car tous deux suppriment les facultés de l'ame.

1.
Elle fort
naturelle &
commune.

La Philosophie se mêle & parle librement de toutes choses, pour en trouver les causes, les juger & régler, si fait bien la Théologie, qui est encore plus pudique & retenue ; pourquoi non, puisque tout est de sa juridiction & connoissance ? Le Soleil éclaire sur les fumiers sans en rien tenir ou sentir ; s'effaroucher ou s'offenser des paroles est preuve de grande foiblesse, ou d'être touché de la maladie. Ceci soit dit pour ce qui fuit & autres pareils s'il y en a. Nature d'une part nous

2.
Pourquoi
honteuse.

pousse avec violence à cette action, tout le mouvement du monde se résout & se rend à cet accouplement de mâle & de femelle, & d'autre part nous laisse accuser, cacher, & rougir pour icelle, comme insolente, déshonnête. Nous l'appellons honteuse & les parties qui y servent honteuses, pourquoi donc tant honteuse puisque tant naturelle, & (se tenant en ses bornes) si juste, légitime, nécessaire; & que les bêtes sont exemptes de cette honte? Est-ce à cause de la contenance qui semble laide? Pourquoi laide puisque naturelle? Au pleurer, rire, mâcher, bailler, le visage se contrefait encore plus. Pour servir de bride & d'arrêt à une telle violence, pourquoi donc Nature cause-t-elle violence? Mais c'est au contraire, la honte sert d'aiguillon & d'allumette. A cause que les instrumens d'icelle se remuent sans notre consentement, voire contre notre volonté? Pour cette raison aussi les bêtes en devroient avoir honte, & tant d'autres choses se remuent de soi-mêmes en nous sans notre consentement, qui ne sont vitieuses ni honteuses, non-seulement internes & cachées, comme le poulx & mouvement du cœur, artères, poulmons, les outils & parties qui servent à l'appétit du manger, boire, décharger le cerveau, le ventre, & sont leurs compressions & dilatations outre & souvent contre notre avis & volonté, témoins les éternuemens, bâillemens, saignées, larmes, hoquets, & fluxions, qui ne sont

de notre liberté ; l'esprit qui oublie, se soutient ; croît, décroît, & la volonté même, qui veut souvent ce que nous voudrions qu'elle ne voulût pas ; mais externes & apparentes : le visage rougit, pâlit, blêmit, le corps engraisse & amaigrit, le poil grisonne, noircit, blanchit, croît, se hérissé, la peau frémit, sans & contre notre consentement. A cause qu'en cela se montre plus au vrai la pauvreté & foiblesse humaine ; si fait-elle au manger, boire, doulour, laisser, se décharger, mourir, dont l'on n'a pas de honte. Quoi que ce soit, l'action n'est aucunement en foi & par nature honteuse, elle est vraiment naturelle, & non la honte, témoin les bêtes ; que dis-je les bêtes ? La Nature humaine, dit la Théologie, se maintenant en son premier originel état, n'y eût senti aucune honte, comme de fait, d'où vient la honte que de foiblesse, & la foiblesse que du péché, n'y ayant rien en nature & de foi honteux.

Cette action donc en foi & simplement prise n'est point honteuse ni vitieuse, puisque naturelle & corporelle, non plus que les autres pareilles actions ; mais ce qui la fait tant décrier, est que très-rarement y est gardé modération, & que pour se faire valoir & parvenir à ses exploits, elle fait de grands remuemens, se sert de très-mauvais moyens, & entraîne après, ou bien fait marcher devant grande suite de maux, tous pires que l'action voluptueuse ; les dépens montent plus que

3.
En quel sens
vicieuse.

le principal, c'est pêcher comme l'on dit en filet d'or & de pourpre. Et tout cela est purement humain, les bêtes qui suivent la simple nature, sont nettes de tout ce tracas. Mais l'art humain d'une part en fait un grand guare, guare, plante à la porte la honte pour en dégouter; d'autre part y échauffe & aiguise l'envie, invente, remue, trouble & renverse tout pour y arriver (témoin la poésie, qui ne rit point, comme en ce sujet, & ses inventions sont mouffes en toute autre chose) & trouve meilleure toute autre entrée que par la porte & légitime voie, & tout autre moyen écarté, que le commun du mariage.

Avis & remedes particuliers contre ce vice sont au L. 3, c. 41.

CHAPITRE XXV.

Desirs, Cupidités.

1.
Abîme infini
de desirs.

IL ne naît, & ne s'éleve point tant de flots & d'ondes en la mer, comme de desirs au cœur de l'homme, c'est un abîme, il est infini, divers, inconstant, confus & irrésolu, souvent horrible & détestable, mais ordinairement vain & ridicule en ses desirs.

2.
Distinction
de desirs.

Mais avant toute œuvre, ils sont bien à distinguer. Les uns sont naturels, ceux-ci sont justes & légitimes, sont mêmes aux bêtes, sont limités &

courts, l'on en voit le bout, selon eux personne n'est indigent, de ceux-ci sera parlé ci-après au long, car ce ne sont à vrai dire passion. Les autres sont outre nature, procédans de notre opinion & fantaisie, artificiels, superflus, que nous pouvons, pour les distinguer par nom des autres, appeller cupidités. Ceux-ci sont purement humaines, les bêtes ne savent ce que c'est, l'homme seul est dérégé en ses appétits, ceux-ci n'ont point de bout, sont sans fin, ce n'est que confusion, *desideria naturalia finita sunt; ex falsa opinione nascentia, ubi desinant non habent; nullus enim terminus falso est; via cuncti aliquid extremum est, error immensus est.* Dont selon eux personne ne peut-être riche & content. C'est d'eux proprement ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre, & que nous entendons ici en cette matiere des passions. C'est pour ceux-ci que l'on sue & travaille, *ad supervacua sudatur*, que l'on voyage par mer & par terre, que l'on guerroye, que l'on se tue, l'on se noye, l'on se trahit, l'on se perd, dont a été très-bien dit, que cupidité étoit racine de tous maux. Or il advient souvent (juste punition) que cherchant d'affouvir ses cupidités, & se fouler des biens & plaisirs de la fortune, l'on perd & l'on se prive de ceux de la nature, dont disoit Diogenes à Alexandre après avoir refusé son argent, que pour tout bien il se retirât de son soleil.

Naturels nécessaires,
L. 2, c. 6.

Non naturels
Séneque.

CHAPITRE XXVI.

Espoir, Désespoir.

LES desirs & cupidités s'échauffent & redoublent par l'espérance, laquelle allume par son doux vent nos fols desirs, embrase en nos esprits un feu d'une épaisse fumée, qui nous éblouit l'entendement, & emportant avec soi nos pensées, les tient pendues entre les nues, nous fait songer en veillant. Tant que nos espérances durent, nous ne voulons point quitter nos desirs; au contraire quand le désespoir s'est logé chez nous, il tourmente tellement notre ame de l'opinion de ne pouvoir obtenir ce que nous desirons, qu'il faut que tout lui cede, & que pour l'amour de ce que nous pensons ne pouvoir obtenir, nous perdions même le reste de ce que nous possédons. Cette passion est semblable aux petits enfans, qui par dépit de ce que l'on leur ôte un de leurs jouets, jettent les autres dedans le feu; elle se fâche contre soi-même, & exige de soi la peine de son malheur. Après les passions qui regardent le bien apparent, venons à celles qui regardent le mal.



CHAPITRE XXVII.

C H A P I T R E X X V I I.

De la Colere.

LA colere est une folle passion, qui nous pousse entièrement hors de nous, & qui cherchant le ^{1.} Description moyen de repousser le mal qui nous menace, ou qui nous a déjà atteint, fait bouillir le sang en notre cœur, & leve de furieuses vapeurs en notre esprit, qui nous aveuglent, & nous précipitent à tout ce qui peut contenter le desir que nous avons de nous venger. C'est une courte rage, un chemin à la manie, par sa prompte impétuosité & violence, elle emporte, & surmonte toute passion, *repentina & universa vis ejus est.*

Les causes qui disposent à la colere sont foible ^{2.} Ses causes, bleffe d'esprit, comme nous voyons par expérience les femmes, vieillards, enfans, malades, être plus coleres, *invalidum omne, natura querelum est*; l'on se trompe de penser qu'il y a du courage où il y a de la violence, les mouvemens violens ressemblerent aux efforts des enfans & des vieillards, qui courent quand ils pensent cheminer, il n'y a rien si foible qu'un mouvement déréglé, c'est lâcheté & foiblesse que se colérer. Maladie d'esprit, qui le rend tendre & facile aux coups comme les parties ulcérées au corps, où la santé intéressée s'étonne & blesse de peu de chose, *nusquam sine querela agra tanguntur*; la perte d'un denier, ou

I. Partie,

M

l'omission d'un gain met en colere un avare; un rire, un regard de sa femme courrouce un jaloux. Le luxe, la vaine délicatesse, ou amour particulier, qui rend l'homme chagrin dépitieux, le met en colere, pour peu qu'il lui arrive mal-à-propos, *nulla res magis iracundiam alit quam luxuria*; c'est amour de petites choses, d'un verre, d'un chien, d'un oiseau, est une espece de folie, qui nous travaille, & nous jette souvent en colere. Curiosité trop grande, *qui nimis inquirat, seipsum inquiet*; c'est aller quêter, & de gaieté de cœur se jeter en la colere, sans attendre qu'elle vienne, *sapè ad nos ira venit, sapius nos ad illam*. Légèreté à croire le premier venu; mais la principale & formelle c'est l'opinion d'être méprisé, & autrement traité que ne devons, ou de fait ou de parole & contenance, c'est d'où les coleres se prétendent justifier.

3.
Ses Signes.

Ses signes & symptômes sont très-manifestes, & plus que de toute autre passion, & si étranges qu'ils alterent & changent l'état entier de la personne, le transforment & défigurent, *ut sit difficile, utrum magis detestabile vitium aut deforme*. Les uns sont externes, la face rouge & difforme, les yeux enflambés, le regard furieux, l'oreille sourde, la bouche écumante, le cœur haletant, le poulx fort ému, les veines enflées, la langue bégayante, les dents ferrées, la voix forte & enrouée, le parler précipité, bref elle met tout le corps en feu & en

fièvre. Aucuns s'en sont rompu les veines, l'urine leur a été supprimée, la mort s'en est ensuivie. Quel doit être l'état de l'esprit au-dedans, puisqu'il cause un tel désordre au-dehors? La colere du premier coup en chasse & bannit loin la raison & le jugement, afin que la place lui demeure toute entiere; puis elle remplit tout de feu, fumée, ténèbres, bruit, semblable à celui qui mit le maître hors la maison, puis y mit le feu, & se brûla vif dedans, & comme un navire qui n'a ni gouvernail, ni patron, ni voiles, ni aviron, qui court fortune à la merci des vagues, vents & tempêtes, au milieu de la mer courroucée.

Les effets sont grands, souvent bien misérables & lamentables; la colere, premièrement, nous pousse à l'injustice; car elle se dépîte & s'aiguise par opposition juste, & par la connoissance que l'on a de s'être courroucé mal-à-propos. Celui qui est ébranlé & courroucé sous une fausse cause, si l'on lui présente quelque bonne défense ou excuse, il se dépîte contre la vérité & l'innocence, *pertinaciores nos facit iniquitas iræ, quasi argumentum sit justè irascendi, graviter irasci*. L'exemple de Pise sur ce propos est bien notable, lequel, excellent d'ailleurs en vertu (cette histoire est assez connue) ému de colere, en fit mourir trois injustement, & par une trop subtile accusation les rendit coupables pour en avoir trouvé un innocent contre sa premiere sentence. Elle s'aiguise aussi

4.
Ses effets.

par le silence & la froideur par où l'on pense être dédaigné, & foi & sa colere; ce qui est propre aux femmes, lesquelles souvent se courroucent, afin que l'on se contre-courrouce, & redoublent leur colere jusqu'à la rage, quand elles voyent que l'on ne daigne nourrir leur courroux; ainsi se montre bien la colere être bête sauvage, puisque ni par défense ou excuse, ni par non-défense, silence, elle ne se laisse gagner ni adoucir. Son injustice est aussi en ce qu'elle veut être juge & partie, qu'elle veut que tous soient de son parti, & s'en prend à tous ceux qui ne lui adherent. Secondement, pour ce qu'elle est inconsidérée & étourdie, elle nous jette & précipite en de grands maux, & souvent en ceux-mêmes que nous fuyons ou procurons à autrui, *dat panas dum exigit*, ou autres pires. Cette passion ressemble proprement aux grandes ruines, qui se rompent sur ce sur quoi elles tombent; elle desire si violemment le mal d'autrui, qu'elle ne prend pas garde à éviter le sien; elle nous entrave & nous enlance, nous fait dire & faire choses indignes, honteuses & méfiantes. Finalement, elle nous emporte si outrément, qu'elle nous fait faire des choses scandaleuses & irréparables, meurtres, empoisonnement, trahisons, dont après s'ensuivent de grands repentirs; témoin Alexandre le grand, dont disoit Pythagoras, que la fin de la colere étoit le commencement du repentir.

Cette passion se paît en soi, se flatte & se chatouille, voulant persuader qu'elle a raison, qu'elle est juste, s'excusant sur la malice & indiscretion d'autrui; mais l'injustice d'autrui ne la fçauroit rendre juste, ni le dommage que nous recevons d'autrui, nous la rendre utile; elle est trop étourdie pour rien faire de bien; elle veut guérir le mal, parle mal, donner à la colere la correction de l'offense, feroit corriger le vice par soi-même. La raison qui doit commander en nous ne veut point de ces officiers-là, qui font de leur tête sans attendre son ordonnance, elle veut tout faire par compas comme la nature, & pour ce la violence ne lui est pas propre. Mais quoi direz-vous, la vertu verra-t-elle l'insolence du vice sans se dépitier? aura-t-elle si peu de liberté, qu'elle n'ose se courroucer contre les méchans? La vertu ne veut point de liberté indécente, il ne faut pas qu'elle tourne son courage contre soi, ni que le mal d'autrui la puisse troubler; le sage doit aussi bien supporter les vices des méchans sans colere, que leur prospérité sans envie. Il faut qu'il endure les indiscretions des téméraires, avec la même patience que le Médecin fait les injures du phrénétique; il n'y a pas plus grande sagesse ni plus utile au monde, que d'endurer la folie d'autrui, car autrement il nous arrive que pour ne la vouloir pas endurer, nous la faisons nôtre. Ceci qui a été dit si au long de la colere, convient aussi aux

passions suivantes, haine, envie, vengeance, qui sont coleres formées.

Avis & remedes particuliers contre ce mal, sont L. 3, c. 31.

CHAPITRE XXVIII.

Haine.

HAINE est une étrange passion qui nous trouble étrangement & sans raison, & qui a-t-il au monde qui nous tourmente plus que cela ? Par cette passion nous mettons en la puissance de ce que nous haïssons, de nous affliger & vexer ; la vue nous en émeut les sens, la souvenance nous en agite l'esprit, & veillans & dormans. Nous nous le représentons avec un dépit & grincement de dents, qui nous met hors de nous, & nous déchire le cœur, & par ce moyen recevons en nous-mêmes la peine du mal que nous voulons à autrui : celui qui hait est patient, le haï est agent, au rebours du son des mots ; le haineur est en tourment, le haï est à son aise. Mais que haïssons-nous ? les hommes, les affaires ? Certes nous ne haïssons rien de ce que nous devons ; car s'il y a quelque chose à haïr en ce monde, c'est la haine même, & semblables passions contraires à ce qui doit commander en nous ; il n'y a au monde que cela de mal pour nous.

Avis particuliers contre ce mal, sont L. 3, c. 32.

C H A P I T R E X X I X.

Envie.

ENVIE est sœur germaine de la haine, misérable passion & bête farouche, qui passe en tourment toutes les gênes; c'est un regret du bien que les autres possèdent, qui nous rongent fort le cœur, elle tourne le bien d'autrui en notre mal : comment nous doit-elle tourmenter, puisque & le bien & le mal y contribue ? Pendant que les envieux regardent de travers les biens d'autrui, ils laissent gâter le leur, & en perdent le plaisir.

Avis & remèdes particuliers contre ce mal, sont
L. 3, c. 33.

C H A P I T R E X X X.

Jalousie.

JALOUSIE est passion presque toute semblable & de nature & d'effet à l'envie, sinon qu'il semble que par l'envie, nous ne considérons le bien qu'en ce qu'il est arrivé à un autre, & que nous le désirons pour nous, & la jalousie est de notre bien propre, auquel nous craignons qu'un autre participe.

Jalousie est maladie d'ame foible, fotte & inepte, maladie terrible & tyrannique, elle s'insinue sous

titre d'amitié ; mais après être en possession , sur les mêmes fondemens de bienveillance , elle bâtit une haine capitale ; la vertu , la santé , le mérite , la réputation sont les boute-feu de cette rage.

C'est aussi un fiel qui corrompt tout le miel de notre vie ; elle se mêle ordinairement ès plus douces & plaisantes actions , lesquelles elle rend si aigres & ameres que rien plus ; elle change l'amour en haine , le respect en dédain , l'assurance en défiance ; elle engendre une curiosité pernicieuse de se vouloir éclaircir de son mal , auquel il n'y a point de remede qui ne l'empire & ne l'engrege : car ce n'est que le publier , arracher de l'ombre & du doute , pour le mettre en lumiere & le trompeter par-tout , & étendre son malheur jusques à ses enfans.

Avis & remedes particuliers contre ce mal , sont
L. 3 , c. 35.

C H A P I T R E X X X I.

Vengeance.

LE desir de vengeance est premièrement passion lâche & efféminée , d'ame foible & basse , pressée , & foulée , témoin que les plus foibles ames sont les plus vindicatives & malicieuses , comme des femmes & enfans , les fortes & généreuses n'en sentent gueres , la méprisent & dédaignent , ou

pour ce que l'injure ne les touche pas, ou pour ce que l'injuriant n'est digne qu'on s'en remue, l'on se sent beaucoup au-dessus de tout cela, *indignus Cæsaris ira*, les grêles, tonnerres & tempêtes, & tout le bruit qui se fait en l'air, ne trouble ni ne touche les corps supérieurs & célestes, mais seulement les inférieurs & caduques, ainsi les indiscretions & pétulance des fols ne heurtent point les grandes & hautes ames; tous les grands, Alexandre, César, Epaminondas, Scipion ont été si éloignés de vengeance, qu'au contraire ils ont bien fait à leurs ennemis.

Secondement, elle est cuisante & mordante; comme un ver qui ronge le cœur de ceux qui en sont infectés, les agite de jour, les réveille de nuit.

Elle est aussi pleine d'injustice, car elle tourmente l'innocent, & ajoute affliction; c'est à faire à celui qui a fait l'offense de sentir le mal & la peine que donne au cœur le desir de vengeance, & l'offensé s'en va charger, comme s'il n'avoit pas assez de mal de l'injure jà reçue, tellement que souvent & ordinairement, cependant que cette-ci se tourmente à chercher les moyens de la vengeance, celui qui a fait l'offense rit & se donne du bon temps; mais elle est bien plus injuste encore aux moyens de son exécution, laquelle souvent se fait par trahisons & vilains artifices.'

Finalement l'exécution, outre qu'elle est pénible, elle est très-dangereuse; car l'expérience nous

apprend, que celui qui cherche à se venger, il ne fait pas ce qu'il veut, & son coup ne porte pas, mais ordinairement il advient ce qu'il ne veut pas, & pensant crever un œil à son ennemi, il se creve tous les deux, le voilà en crainte de la justice, & des amis de sa partie, en peine de se cacher & fuir de lieu en autre.

Au reste tuer & achever son ennemi, ne peut être vengeance, mais pure cruauté, qui vient de couardise & de crainte; se venger c'est le battre le faire bouquer & non pas l'achever; le tuant l'on ne lui fait pas ressentir son courroux, qui est la fin de la vengeance. Voilà pourquoi l'on n'attaque pas une pierre, une bête, car elles sont incapables de goûter notre revanche. En la vraie vengeance il faut que le vengeur y soit pour en recevoir du plaisir, & le vengé pour sentir & souffrir du déplaisir & de la repentance. Etant tué il ne s'en peut repentir, voire il est à l'abri de tout mal, ou au rebours le vengeur est souvent en peine & en crainte. Tuer donc est témoignage de couardise & de crainte, que l'offensé se ressentant du plaisir nous recherche de pareille; l'on s'en veut défaire du tout, & ainsi c'est quitter la fin de la vengeance, & blesser sa réputation, c'est un tour de précaution & non de courage, c'est y procéder sûrement & non honorablement, *qui occidit longè, non ulciscitur nec gloriam assequitur.*

Avis & remedes particuliers contre ce vice sont au
L. 3, c. 34.

C H A P I T R E X X X I I .

Cruauté.

C'EST un vilain & détestable vice que la cruauté & contre nature, dont aussi est-il appelé inhumanité.

La cruauté vient & est fille de couardise, la vaillance seulement contre la résistance, & s'arrête voyant l'ennemi à sa merci : *Romana virtus parcere subjēctis, debellare superbos*, la lâcheté ne pouvant être de ce rôle, pour dire qu'elle en est, prend pour sa part le sang & le massacre : les meurtres des victoires s'exercent ordinairement par le peuple & officiers du bagage. Les cruels, âpres & malicieux sont lâches & poltrons : les Tyrans sont sanguinaires, parce qu'ils craignent, & ne peuvent s'assurer qu'en exterminant ceux qui les peuvent offenser, dont ils s'attaquent à tous jusques aux femmes, car ils craignent tous, *cuncta ferit dūm cuncta timet* : les chiens couards mordent & déchirent dans la maison les peaux des bêtes sauvages, qu'ils n'ont osé attaquer aux champs. Qui rend les guerres civiles & populaires si cruelles, sinon que c'est la canaille & la lie du peuple qui les mene ? L'Empereur Maurice averti qu'un soldat Phocas le devoit tuer, s'enquit qui il étoit & de quel na-

1.

2.
Lâche &
couarde.

turel, & lui ayant été dit par son gendre Philippes ; qu'il étoit lâche & couard, il conclut qu'il étoit meurtrier & cruel. Elle vient aussi de malignité interne d'ame, qui se plaît & délecte au mal d'autrui, monstres, comme Caligula.

C H A P I T R E X X X I I I .

Tristesse.

^{1.}
TRISTESSE est une langueur d'esprit, & un ^{Description.} découragement engendré par l'opinion que nous sommes affligés de grands maux : c'est une dangereuse ennemie de notre repos, qui flétrit incontinent notre ame, si nous n'y prenons garde, & nous ôte l'usage du discours & le moyen de pourvoir à nos affaires, & avec le temps enrouille & moisit l'ame, abatardit tout l'homme, endort & assoupit sa vertu, lorsqu'il se faudroit éveiller pour s'opposer au mal, qui le mene & le presse. Mais il faudroit découvrir la laideur & folie, & les pernicious effets, voire l'injustice qui est en cette passion couarde, basse & lâche, afin d'apprendre à la haïr & fuir de toute sa puissance, comme très-indigne des sages, selon la doctrine des Stoïciens. Ce qui n'est pas du tout tant aisé à faire, car elle s'excuse & se couvre de belles couleurs de nature, pitié, bonté, voire la plupart du

monde tâche à l'honorer & favoriser, ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience.

Or premièrement tant s'en faut qu'elle soit naturelle, comme elle veut faire croire, qu'elle est partie formelle & ennemie de la nature, ce qui est aisé à montrer. Quant aux tristes cérémonieuses & deuils publics tant affectés & pratiqués par les anciens, & encore à présent presque partout, quelle plus grande imposture & plus vilaine happelourde pourroit-on trouver par tout ailleurs? combien de feintes & mines contrefaites & artificielles, avec coût & dépense, & en ceux-là à qui le fait touche & qui jouent le jeu, & aux autres qui s'en approchent & font les officieux? Mais encore pour accroître la fourbe on loue des gens pour venir pleurer & jeter des cris & plaintes, qui sont au sçu de tous toutes feintes & extorquées avec argent, larmes qui ne sont jettées que pour être vues, & tarissent si-tôt qu'elles ne sont plus regardées, où est-ce que nature apprend cela? Mais qu'est-ce que nature abhorre & condamne plus? c'est l'opinion (mere nourrice, comme dit est, de la plupart des passions) tyrannique, fausse & populaire, qui enseigne qu'il faut pleurer en tel cas. Et si l'on ne peut trouver des larmes & tristes mines chez soi, il en faut acheter à beaux deniers comptans chez autrui, tellement que pour bien satisfaire à cette opinion, faut entrer en grande dépense, de laquelle nature, si nous la voulions

Non naturelle.
reels. Dueils
publics.

croire, nous déchargeroit volontiers. Est-ce pas volontairement & tout publiquement trahir la raison, forcer & corrompre la nature, prostituer sa virilité, & se moquer du monde & de soi-même, pour s'affervir au vulgaire, qui ne produit qu'erreur, & n'estime rien qui ne soit fardé & déguisé? Les autres tristesses particulières ne sont non plus de la nature, comme il semble à plusieurs, car si elles procédoient de la nature, elles feroient communes à tous hommes, & les toucheroient à peu près tous également : or nous voyons que les mêmes choses qui attristent les uns, réjouissent les autres, qu'une Province & une personne rit de ce dont l'autre pleure : que ceux qui sont près des autres qui se lamentent, les exhortent à se résoudre & quitter leurs larmes. Ecoutez la plupart de ceux qui se tourmentent, quand vous avez parlé à eux, ou qu'eux-mêmes ont pris le loisir de discourir sur leurs passions, ils confessent que c'est folie que de s'attrister ainsi, & loueront ceux qui en leurs adversités auront fait tête à la fortune, & opposé un courage mâle & généreux à leurs afflictions. Et il est certain que les hommes n'accommodent pas leur deuil à leur douleur, mais à l'opinion de ceux avec lesquels ils vivent ; & si l'on y regarde bien, l'on remarquera que c'est l'opinion, qui pour nous ennuyer, nous représente les choses qui nous tourmentent, ou plutôt qu'elles ne doivent, mais

par anticipation, crainte & appréhension de l'avenir, ou plus qu'elles ne doivent.

Mais elle est bien contre nature, puisqu'elle enlaidit & efface tout ce que nature a mis en nous ^{3. Contre nature.} de beau & d'aimable, qui se font à la force de cette passion, comme la beauté d'une perle se dissout dedans le vinaigre; c'est pitié lors de nous voir, nous en allons la tête baissée, les yeux fichés en terre, bouche sans parole, les membres sans mouvement, les yeux ne nous servent que pour pleurer, & diriez que nous ne sommes rien que des statues suantes, & comme Niobe, que les Poètes disent avoir été convertie en pierre, par force de pleurer.

Or elle n'est pas seulement contraire & ennemie de nature, mais elle s'attaque encore à Dieu, car qu'est-elle autre chose qu'une plainte téméraire & outrageuse contre le Seigneur de l'univers, & la loi commune du monde, qui porte que toutes choses qui sont sous le ciel de la lune sont muables & périssables? Si nous sçavons cette loi, pourquoi nous tourmentons-nous? si nous ne la sçavons, de quoi nous plaignons-nous; sinon de notre ignorance de ne sçavoir ce que Nature a écrit par tous les coins du monde? Nous sommes ici non pour donner la loi, mais pour la recevoir, & suivre ce que nous y trouvons établi, & nous tourmentant au contraire, ne sert qu'à nous donner double peine.

4. Injuste & impie.

5.
Pernicieuse.

Après tout cela, elle est très-pernicieuse & dommageable à l'homme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle nuit sous couleur de profiter, sous un faux semblant de nous secourir, elle nous offense, de nous tirer le fer de la plaie, l'enfonce jusques au cœur; & ses coups sont d'autant plus difficiles à parer, & ses entreprises à rompre, que c'est un ennemi domestique, nourri & élevé chez nous, que nous avons même engendré pour notre peine.

6.
Externe-
ment.
Meffiance
efféminée.

Au-dehors, par sa difformité & contenance nouvelle, toute altérée & contrefaite, elle déshonore & infâme l'homme; prenez garde quand elle entre chez nous, elle nous remplit de honte, tellement que n'osons nous montrer en public, voire même en particulier à nos amis depuis que nous sommes une fois saisis de cette passion, nous ne cherchons que quelque coin, pour nous accroupir & muser de la vue des hommes. Qu'est-ce à dire cela? sinon qu'elle se condamne soi-même, & reconnoît combien elle est indécente, ne diriez-vous pas que c'est quelque femme surprise en débauche, qui se cache & craint d'être reconnue? Après regardez ses vêtemens & ses habits de deuil, étranges & efféminés, qui montrent que la tristesse ôte tout ce qu'il y a de mâle & généreux, & nous donne toutes les contenance & infirmités des femmes. Aussi les Thraces habilloient en femmes les hommes qui étoient en deuil;

duiel; & dit quelqu'un, que la tristesse rend les hommes Eunuques; les loix Romaines premieres, plus mâles & généreuses, défendoient ces efféminées lamentations, trouvant horrible de se dénaturer de cette façon, & faire chose contraire à la virilité, permettant seulement ces premieres larmes, qui sortent de la premiere pointe, d'une fraîche & récente douleur, qui peuvent même tomber des yeux des Philosophes, qui gardent avec l'humanité la dignité, qui peuvent tomber des yeux, sans que la vertu tombe du cœur.

Or, non-seulement elle fane le visage, change & déguise déshonnêtement l'homme au-dehors, mais pénétrant jusques à la moëlle des os, *tristitia exsiccat ossa*, flétrit aussi l'ame, trouble son repos, rend l'homme inepte aux choses bonnes & dignes d'honneur, lui ôtant le goût, l'envie & la disposition à faire chose qui vaille, & pour soi & pour autrui, & non-seulement à faire le bien, mais encore à le recevoir. Car mêmes les bonnes fortunes qui lui arrivent lui déplaisent, tout s'aigrit en son esprit, comme les viandes en l'estomac débauché; bref enfielle notre vie, & empoisonne toutes nos actions.

Elle a ses degrés, la grande & extrême, ou bien qui n'est pas du tout telle de soi, mais qui est arrivée subitement par surprise & chaude alarme, saisit, tranfit, rend perclus de mouvement & sentiment,

I. Partie.

N

7.
Internement.

8.
Distinction.

comme une pierre, à l'instar de cette misérable mere Niobe.

*Dirigit visu in medio, calor ossa reliquit,
Labitur, & longo vix tandem tempore fatur.*

Dont le Peintre représentant diversément, & par degrés le deuil des parens & amis d'Iphigénie en son sacrifice, quand ce vient au pere, il le peint le visage couvert, comme ne pouvant l'art suffisamment exprimer ce dernier degré de deuil; voire quelquefois tue tout-à-fait; la médiocre ou bien la plus grande, mais qui par quelque laps de temps s'est relâchée, s'exprime par larmes, sanglots, soursirs, plaintes.

Cura leves loquuntur, ingentes stupent.

*Avis & remedes particuliers contre ce mal seront
L. 3, c. 29.*

CHAPITRE XXXIV.

Compassion.

Nous soupirons avec les affligés, compatissons à leur mal, ou parce que par un secret consentement nous participons au mal les uns des autres, ou bien que nous craignons en nous-mêmes, ce qui arrive aux autres.

^{2.}
Foible & in-
juste.

Or c'est passion d'ame foible, c'est une sottise & feminine pitié, qui vient de mollesse & foiblesse d'ame émue & troublée, elle loge volontiers aux

femmes, enfans, aux ames cruelles & malicieufes (qui font par conféquent lâches & couardes, comme a été dit en la cruauté) qui ont pitié des méchans qui font en peine, dont elle produit des effets injuftes, ne regardent qu'à la fortune, état & condition présente, & non au fonds & mérite de la caufe.

Avis particuliers contre ce mal, font L. 3, c. 30.

C H A P I T R E X X X V.

Crainte.

LA crainte eft l'appréhenfion du mal à venir, laquelle nous tient perpétuellement en cervelle, & devance les maux dont la fortune nous menace. 1.
Description.

C'eft une paffion fauffe & malicieufe, & ne peut rien fur nous qu'en nous trompant & féduifant; elle fe fert de l'avenir, où nous ne voyons goutte, & nous jette là-dedans comme dedans un lieu obfcur, ainfi que les larrons font la nuit, afin d'entreprendre fans être reconnus, & donner quelque grand effroi avec peu de fujet, & là elle nous tourmente avec des mafques de maux, comme l'on fait des Fées aux petits enfans, maux qui n'ont qu'une fimple apparence, & n'ont rien en foi pour nous nuire, & ne font maux que pour ce que nous les penfons tels. C'eft la feule appréhenfion que nous en avons, qui nous rend mal ce qui ne

2.
Sa malice & tyrannie.

l'est pas, & tire de notre bien même du mal pour nous en affliger. Combien en voyons nous tous les jours, qui crainte de devenir misérables, le sont devenus tout-à-fait, & ont tourné leurs vaines peurs en certaines miseres ? Combien qui ont perdu leurs amis pour s'en défier, combien de malades de peur de l'être ? Tel a tellement appréhendé que sa femme lui faussoit la foi, qu'il en est séché de langueur ; tel a tellement appréhendé la pauvreté, qu'il en est tombé malade. Bref il y en a qui meurent de la peur qu'ils ont de mourir ; & ainsi peut-on dire de tout ce que nous craignons, ou de la plupart, la crainte ne sert qu'à nous faire trouver ce que nous fuyons. Certes la crainte est de tous maux le plus grand & le plus fâcheux ; car les autres maux ne sont maux que tant qu'ils sont, & la peine n'en dure que tant que dure la cause ; mais la crainte est de ce qui est, & de ce qui n'est point, & de ce qui par aventure ne sera jamais, voire quelquefois de ce qui ne peut du tout être. Voilà donc une passion ingénieusement malicieuse & tyrannique, qui tire d'un mal imaginaire des vraies & bien poignantes douleurs, & puis fort ambitieuse de courir au-devant des maux, & les devancer par pensée & opinion.

La crainte non-seulement nous remplit de maux, & souvent à fausses enseignes, mais encore elle gâte tout le bien que nous avons, & tout le plaisir de la vie, ennemie de notre repos ; il n'y peut

avoir de plaisir de jouir du bien que l'on craint de perdre, la vie ne peut être plaisante si l'on craint de mourir, le bien, disoit un ancien, ne peut apporter plaisir, sinon celui à la perte duquel l'on est préparé.

C'est aussi une étrange passion indiscrete & inconsiderée, elle vient aussi souvent de faute de cœur, elle vient des dangers, & souvent elle nous jette dedans les dangers. Car elle engendre une faim inconsiderée d'en sortir, & ainsi nous étonne, trouble & empêche de tenir l'ordre qu'il faut pour en sortir, elle apporte un trouble violent, par lequel l'ame effrayée se retire en soi-même, & se débat pour ne voir le moyen d'éviter le danger qui se présente. Outre le grand découragement qu'elle apporte, elle nous saisit d'un tel étonnement, que nous en perdons le jugement, & ne se trouve plus de discours en nous, nous fait fuir sans qu'aucun nous poursuive, voire souvent nos amis & le secours, *ad cō pavōr etiam auxilia formidat*. Il y en a qui en sont venus insensés, voire même les sens n'ont plus leur usage, nous avons les yeux ouverts & n'en voyons pas, on parle à nous & nous n'écoutons pas, nous voulons fuir & ne pouvons marcher.

La médiocre nous donne des ailes aux talons, la plus grande nous cloue les pieds & les entrave. Ainsi la peur renverse & corrompt l'homme entier, & l'esprit, *pavor sapientiam omnem mihi ex animo*

expectorat, & le corps, obstupui, steteruntque comæ; vox faucibus hæsit. Quelquefois tout-à-coup pour son service, elle se jette au désespoir, nous remet à la vaillance, comme la légion Romaine sous le Consul Semptonius contre Annibal. Il y a bien des peurs & frayeurs sans aucune cause apparente, & comme d'une impulsion céleste, qu'ils appellent terreurs paniques; *Terrores de cælo, arescentibus hominibus prætimore*, telle qu'advint une fois en la ville de Carthage : des peuples & des armées entières en font quelquefois frappées.

Luc 21.

Avis & remèdes particuliers contre ce mal, sont
L. 3, c. 28.

Quatrième considération de l'homme, qui est par sa vie.

CHAPITRE XXXVI.

Estimation, brièveté, description de la vie humaine, & ses parties.

^{1.}
De l'estima-
tion & va-
leur de la vie.

C'EST un premier & grand point de sagesse de sçavoir bien justement estimer la vie, la tenir & conserver, la perdre ou quitter, la garder & conduire, autant & comme il faut; il n'y a peut-être chose en quoi l'on faille plus, & où l'on soit plus empêché. Le vulgaire sot, imperit l'estime un souverain bien, & la préfère à toutes choses, jusqu'à la racheter & l'allonger de quelque délai, à toutes

les conditions que l'on voudra, pensant qu'elle ne sçauroit être trop cherement achetée; car c'est tout, c'est son mot, *vita nihil carius*, il estime & aime la vie pour l'amour d'elle-même, il ne vit que pour vivre. Ce n'est merveille s'il faut en tout le reste, & s'il est tout confit en erreurs, puisque dès l'entrée & en ce premier point fondamental, il se mécompte si lourdement. Elle pourroit bien aussi être trop peu estimée, par insuffisance ou orgueilleuse méconnoissance; car tombant en bonnes & sages mains, elle peut-être instrument très-utile à soi & à autrui. Et ne puis être de cet avis pris tout simplement, qui dit qu'il est très-bon de n'être point, & que la meilleure vie est la plus courte, *optimum non nasci aut quam citissime aboleri*. Et n'est assez ni sagement dit, quel mal, & qu'importe quand je n'eusse jamais été? On lui peut répliquer où seroit le bien qui en est venu, & n'étant venu, ne fût-ce pas été mal? C'est espece de mal que faute de bien, quel qu'il soit encore, que non nécessaire; ces extrémités sont trop extrêmes & vicieuses, bien qu'inégalement; mais semble-t-il bien vrai ce qu'à dit un Sage, que la vie est un tel bien que personne n'en voudroit, si l'on étoit bien averti que c'est avant la prendre. *Vitam nemo acciperet, si daretur scientibus*. Bien va que l'on y est dedans, avant qu'en voir l'entrée, l'on y est porté tout aveugleté; or se trouvant dedans, les uns s'y accoquinent si fort,

qu'à quelque prix que ce soit, ils n'en veulent pas sortir, les autres ne font que gronder & se dépiter; mais les Sages voyant que c'est un marché qui est fait sans eux (car l'on ne vit, ni l'on ne meurt pas, quand, ni comme l'on veut) que bien qu'il soit rude & dur, ce n'est toutefois pour toujours, sans regimber & rien troubler, s'y accommodent comme ils peuvent, & s'y conduisent tout doucement, faisant de nécessité vertu, qui est le trait de sagesse & habileté, & ce faisant, vivent autant qu'ils doivent, & non pas tant qu'ils peuvent, comme les fots. Car il y a temps de vivre & temps de mourir; & un bon mourir vaut mieux qu'un mal vivre, & vit le Sage tant que le vivre vaut mieux que mourir; la plus longue vie n'est pas toujours la meilleure.

De ceci
voyez 6. 11.
du l. 2.

2.
De la longueur & brièveté de la vie.

Tous se plaignent fort de la brièveté de la vie humaine, non-seulement le simple populaire, qui n'en voudroit jamais sortir, mais encore qui est plus étrange, les grands & sages en font le principal chef de leurs plaintes. A vrai dire la plus grande partie d'icelle étant divertie & employée ailleurs, il ne reste quasi rien pour elle, le temps de l'enfance, vieillesse, dormir, maladies d'esprit ou de corps, & tant d'autre inutile & impuissant à faire chose qui vaille, étant défalqué & rabattu, le reste est peu; toutefois sans y opposer l'opinion contraire, qui tient la brièveté de la vie pour un très-grand-bien & don de nature, il semble

que cette plainte n'a guere de justice ni de raison, & vient plutôt de malice. Que serviroit une plus longue vie ? pour simplement vivre, respirer, manger, boire, voir ce monde ? que faut-il tant de temps ? Nous avons tout vu, sçu, goûté en peu de temps, le sçachant, le vouloir toujours ou si longtems pratiquer & toujours recommencer, à quoi est bon cela ? Qui ne se fouleroit de faire toujours une même chose ? s'il n'est fâcheux, pour le moins est-il superflu ; c'est un cercle roulant où les mêmes choses ne font que reculer & s'approcher, c'est toujours recommencer & relire même ouvrage, pour y apprendre & profiter davantage, & parvenir à plus ample connoissance & vertu ? O les bonnes gens que nous sommes ! qui ne nous connoîtroit, nous ménageons très-mal ce que l'on nous baille, & en perdons la plupart, l'employant non-seulement à vanité & inutilité, mais à malice & au vice, & puis nous allons crier & nous plaindre, que l'on ne nous en baille pas assez. Et puis que sert ce tant grand amas de science & d'expérience, puisqu'il en faut enfin déloger, & délogeant, tout-à-coup oublier & perdre tout, ou bien mieux & autrement sçavoir tout ? Mais dis-tu, il y a des animaux qui triplent & quadruplent la vie de l'homme, je laisse les fables qui font en cela, mais soit ainsi, aussi y en a-t-il, & en plus grand nombre, qui n'en approchent pas, & ne vivent le quart de l'homme, & peu y en a-t-il qui arrivent

Chap. 8.

Séneque.

à son terme. Par quel droit, raison, ou privilege faut-il que l'homme vive plus long-temps que tous ? pource qu'il emploie mieux & à choses plus hautes & plus dignes sa vie ? Par cette raison il doit moins vivre que tous, il n'y a point de pareil à l'homme, à mal employer sa vie, en méchanceté, ingratitude, dissolution, intempérance & tout dérèglement de mœurs, comme a été dit & montré ci-dessus en la comparaison de lui avec les bêtes, tellement que comme je demandois tantôt à quoi feroit une plus longue vie, maintenant je dis, & quels maux au monde si la vie de l'homme étoit fort longue ? Que n'entreprendroit-il, puisque la brièveté qui lui coupe le chemin & lui rompt le dé, comme l'on dit, & l'incertitude d'elle qui ôte tout courage, ne le peut arrêter, vivant comme s'il avoit toujours à vivre ? Il craint bien d'une part, se sentant mortel, mais il ne se peut tenir de convoiter, espérer, entreprendre, comme s'il étoit immortel. *Tanquam semper victuri vivitis, nunquam vobis fragilitas vestra succurrit; omnia tanquam mortales timetis, tanquam immortales concupiscitis.* Et puis qu'à besoin Nature de toutes ces belles & grandes entreprises & occupations, pour lesquelles tu penses t'appartenir une plus longue vie qu'à tous animaux ? Il n'y a donc point de sujet à l'homme de se plaindre, mais bien de se courroucer contre lui ; nous avons assez de vie, mais nous n'en sommes pas bons ménagers,

elle n'est pas courte, mais nous la faisons; nous n'en sommes pas nécessaireux, mais prodigues, *non inopes vitæ sed prodigi*. Nous la perdons, dissipons, Seneque.
Voyez l. 3.
c. 3. & en faisons marché, comme de chose de néant & qui regorge, nous tombons tous en l'une de ces trois fautes, l'employer mal, l'employer à rien, l'employer en vain, *magna vitæ pars elabitur mala agentibus, maxima nihil agentibus, tota aliud agentibus*. Personne n'étudie à vivre, l'on s'occupe plutôt à toute autre chose, l'on ne sçauroit rien bien faire par acquit, sans soin & attention. Les autres réservent à vivre jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus vivre, à jouir de la vie, alors qu'il n'y aura plus que la lie & le marc, quelle folie & misère? Voire y en a qui ont plutôt achevé que commencé à vivre, & s'en vont sans y avoir bien pensé, *quidam vivere incipiunt cum desinendum, quidam ante desiverunt quam inciperent, inter cætera mala hoc quoque habet stultitia, semper incipit vivere*.

La vie présente n'est qu'une entrée & issue de comédie, un flux perpétuel d'erreurs, une tissure d'aventures, une suite de miseres diverses enchaînées de tous côtés, il n'y a que mal qui coule, que mal qui se prépare, & le mal pousse le mal, comme la vague pousse l'autre, la peine est toujours présente, & l'ombre de bien nous deçoit, la bêtise & l'aveuglement possède le commencement de la vie, le milieu est tout en peine & travail, la fin en douleur, mais toute entiere en erreur.

3.
Description
de la vie hu-
maine.

4. La vie humaine a ses incommodités & misères ; communes, ordinaires & perpétuelles ; elle en a aussi de particulières & distinctes, selon que ses parties, âges & faisons sont différentes, enfance, jeunesse, virilité, vieillesse, chacune a ses propres & particulières tares.

5.
 Comparaison
 de la jeunesse
 à la vieillesse.

La plupart du monde parle plus honorablement & favorablement de la vieillesse, comme plus sage, mûre, modérée, pour accuser & faire rougir la jeunesse comme vitieuse, folle, débauchée, mais c'est injustement ; car à la vérité les défauts & vices de la vieillesse sont en plus grand nombre, & plus grands & importuns, que de la jeunesse, elle nous attache encore plus de rides en l'esprit qu'au visage, & ne se voit point d'âmes qui en vieillissant ne sentent l'aigre & le moisi ; avec le corps l'esprit s'use & s'empire, & vient enfin en enfantillage, *bis pueri senes*. La vieillesse est une maladie nécessaire & puissante, qui nous charge imperceptiblement de plusieurs imperfections, on veut appeler sagesse une difficulté d'humeurs, un chagrin & dégoût des choses présentes, une impuissance de faire comme devant, la sagesse est trop noble pour se servir de tels officiers ; vieillir n'est pas assagir, ni quitter les vices, mais seulement les changer, & en pires. La vieillesse condamne les voluptés, c'est pour ce qu'elle est incapable de les goûter, comme le chien d'Esopé, elle dit qu'elle n'en veut, c'est pour ce qu'elle n'en

peut jouir, elle ne les laisse pas proprement, ce sont elles qui la dédaignent, elles sont toujours enjouées & en fête. Il ne faut pas que l'impuissance corrompe le jugement, lequel doit en la jeunesse connoître le vice en la volupté, & en la vieillesse la volupté au vice. Les vices de la jeunesse sont témérité, promptitude indiscrete, débauche, & débordement aux voluptés, qui sont choses naturelles, provenant de ce sang bouillant, vigueur & chaleur naturelle, & par ainsi excusables, mais ceux de la vieillesse sont bien autres. Les légers sont une vaine & caduque fierté, babil ennuyeux, humeurs épineuses & infociables, superstition, soin des richesses, lorsque l'usage en est perdu, une sotte avarice & crainte de la mort, qui vient promptement non de faute d'esprit & de courage, comme l'on dit, mais de ce que le vieillard s'est longuement accoutumé, accommodé, & comme accouiné à ce monde, dont il l'aime tant, ce qui n'est aux jeunes. Outre ceux-ci il y a envie, malignité, injustice, mais ce qui a de plus sot & ridicule en elle, est qu'elle se veut faire craindre & redouter, & pour ce tient-elle une morgue austere & dédaigneuse, pensant par-là extorquer crainte & obéissance, mais elle se fait mocquer d'elle; car cette mine fiere & tyrannique est reçue avec moquerie & risée de la jeunesse, qui s'exerce à l'affiner & l'amuser, & par dessein & complot lui celer & déguiser la vérité des choses. Il y a

tant de fautes d'une part en la vieillesse, & tant d'impuissance de l'autre, & est si propre au mépris, que le meilleur acquêt qu'elle puisse faire, c'est d'affection & amitié, car le commandement & la crainte ne sont plus ses armes. Il lui sied tant mal de se faire craindre; & quand elle le pourroit, encore doit-elle plutôt se faire aimer & honorer.

Cinquieme & dernière considération de l'homme, par les variétés & différences grandes qui sont en lui, & leurs comparaisons.

CHAPITRE XXXVII.

De la différence & inégalité des hommes en général.

IL n'y a rien en ce bas monde, où il se trouve tant de différences qu'entre les hommes, & différences si éloignées en même sujet & espece. Si l'on en veut croire Pline, Hérodote, Plutarque, il y a des formes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nôtre; & y en a de mestissées & ambiguës entre l'humaine & la brutale. Il y a des contrées où les hommes sont sans tête, portans les yeux & la bouche en la poitrine; où ils sont androgines, où ils marchent de quatre pattes, où ils n'ont qu'un œil au front, & la tête plus semblable à celle d'un chien qu'à la nôtre,

oà ils font moitié poisson par en bas & vivent en l'eau, où les femmes accouchent à cinq ans & n'en vivent que huit; où ils ont la tête si dure & le front, que le fer n'y peut mordre & rebouche contre, où ils se changent naturellement en loups, en jumens, & puis en hommes, où ils font sans bouche, se nourrissant de la senteur de certaines odeurs, où ils rendent la semence de couleur noire. Et de notre temps nous avons découvert & touché à l'œil & au doigt, où les hommes font sans barbe, sans usage de feu, de bled, de vin, où est tenue pour la plus grande beauté ce que nous estimons la plus grande laideur, comme a été dit devant. Quant à la diversité des mœurs se dira ailleurs; & sans parler de toutes ces étrangetés, nous sçavons que quant au visage il n'est possible de trouver deux visages en tout & partout semblables, il peut avenir de se mécompter & prendre l'un pour l'autre à cause de la ressemblance grande, mais c'est en l'absence de l'un; car en présence de tous deux, il est aisé de remarquer la différence quand bien on ne la pourroit exprimer. Aux ames y a bien plus grande différence, car non-seulement elle est plus grande sans comparaison d'homme à homme, que de bête à bête; mais (qui est bien enchérir) il y a plus grande différence d'homme à homme que d'homme à bête; car un excellent animal est plus approchant de l'homme de la plus basse marche, que n'est cet

Chap. 11.
Liv. 2. c. 8.

homme d'un autre très-grand & excellent. Cette grande déférence des hommes vient des qualités internes, & de la part de l'esprit, où y a tant de pieces, tant de ressorts, que c'est chose infinie, & des degrés sans nombre. Il nous faut ici pour le dernier apprendre à connoître l'homme, par les distinctions & différences qui sont en lui; or elles sont diverses selon qu'il y a plusieurs pieces en l'homme, plusieurs raisons & moyens de les considérer & comparer. Nous en donnerons ici cinq principales, auxquelles toutes les autres se pourront rapporter, & généralement tout ce qui est en l'homme, esprit, corps, naturel, acquis, public, privé, apparent, secret; & ainsi cette cinquieme & derniere considération de l'homme aura cinq parties, qui feront cinq grandes & capitales distinctions des hommes; sçavoir, la premiere, naturelle & essentielle, & universelle de tout l'homme, esprit & corps.

La seconde, naturelle & essentielle principalement, & aucunement acquise, de la force & suffisance de l'esprit.

La tierce, accidentelle de l'état, condition & devoir, tirée de la supériorité & infériorité.

La quatrieme, accidentale de la condition & profession de vie.

La cinquieme & derniere, des faveurs & défaveurs de la nature & de la fortune.

CHAPITRE XXXVIII.

C H A P I T R E X X X V I I I.

Première distinction & différence des hommes, naturelle & essentielle, tirée de la diverse assiette du monde.

LA première, plus notable & universelle distinction des hommes, qui regarde l'esprit & le corps, & tout l'être de l'homme, se prend & tire de l'assiette diverse du monde, selon laquelle le regard & l'influence du Ciel & du Soleil, l'air, le climat, le terroir sont divers. Aussi sont divers non-seulement le teint, la taille, la complexion, la contenance, les mœurs, mais encore les facultés de l'ame, *plaga cæli non solum ad robur corporum, sed & animorum facit. Athenis tenue cælum, ex quo etiam acutiores Attici, crassum Thæbis, ideo pinguet Thebani & valentes.* Dont Platon remercioit Dieu qu'il étoit né Athénien & non Thébain.

^{r.}
Diversité
des hommes
vient de la
diverse as-
siette du
monde.

Tales sum hominum mentes, quali pater ipse

Jupiter audifera lustravit lampade terras.

Ainsi que les fruits & les animaux naissent divers, selon les diverses contrées, les hommes naissent plus ou moins belliqueux, justes, tempérans, dociles, religieux, chastes, ingénieux, bons, obéissans, beaux, sains, forts. C'est pourquoi Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abandonner leur pays âpre & bossu, pour aller en un autre doux & plain, disant que les terres grasses

I. Partie.

O

& molles font les hommes mols, & les fertiles les esprits fertiles.

2.
Partage du
monde en
trois.

Suivant ce fondement nous pouvons en gros partager le monde en trois parties, & tous les hommes en trois sortes de naturel; nous ferons donc trois assiettes générales du monde, qui sont les deux extrémités de midi & nord, & à la moyenne. Chaque partie & assiette fera de soixante degrés, l'une de midi, est sous l'équateur, trente degrés de-cà & trente de-là, c'est-à-dire tout ce qui est entre les deux tropiques, un peu plus, où sont les régions ardentes & les méridionaux, l'Afrique & l'Ethiopie au milieu d'orient & d'occident, l'Arabie, Calicut, les Moluques, les Javes, la Trapobane vers orient, le Pérou & grande mer vers occident. L'autre moyenne est de trente degrés outre les tropiques, tant de-çà que de-là vers les poles, où sont les régions moyennes & tempérées, toute l'Europe avec la mer méditerranée, au milieu d'orient & occident toute l'Asie, tant petite que grande, qui est vers orient, avec la Chine & le Japon, & l'Amérique occidentale. La tierce, qui est de trente degrés, qui sont les plus près des deux poles de chaque côté, où sont les régions froides & glaciales, peuples septentrionaux, la Tartarie, Moscovie, Estotilam & la Magellane, qui n'est pas encore bien découverte.

3.
Et des na-
turels.

Suivant ce partage général du monde, aussi font différens les naturels des hommes en toutes choses,

corps, esprit, religion, mœurs, comme se peut voir en cette petite table. Car les

1. <i>Au corps.</i>	Septentrionaux font hauts & grands, pitui- teux, sanguins, blancs & blonds fociables, la voix forte, le cuir mol & ve- lu, grands man- geurs & bu- veurs, & puis- sants.	Moyens diocres & temperés en toutes ces choses comme neutres, ou bien partici- pans un	Méridionaux font petits, mélancoli- ques froids & secs, noirs, solitaires, la voix grêle, le cuir dur avec peu de poil & crépu, abstinens, foi- bles.
2. <i>Ef- prit.</i>	Grossiers, lourds, itupi- des, fots, faci- les, légers, in- constans.	peu de toutes ces deux ex- trêmités, & tenans	Ingénieux, fa- ges, prudens, fins, opiniâ- tres.
3. <i>Re- ligion</i>	Peu religieux & dévotieux.	plus de la région de laquelle	Superstitieux contempla- tifs.
4. <i>maurs.</i>	Guerriers, vail- lans; pénibles, chastes, exempts de ja- lousie, cruels & inhumains.	ils sont plus voi- sins.	Nonguerriers & lâches, pail- lards, jaloux, cruels & in- humains.

Toutes ces différences se prouvent aisément. Quant à celles du corps, elles se connoissent à l'œil, & s'il y a quelques exceptions, elles sont rares & viennent du mélange des peuples, ou bien des vents, des eaux & de la situation particu-
liere des lieux, dont une montagne fera une notable

différence en même degré, voire même pays & ville; ceux de la ville haute d'Athènes, étoient tout d'autre humeur, dit Plutarque, que ceux du port de Pyrée, une montagne du côté du septentrion rendra la vallée qui sera vers le midi toute méridionale, & au contraire aussi.

2.
Esprit.

Quant à celles de l'esprit, nous sçavons que les arts mécaniques & ouvrages de main sont de septentrion, où ils sont pénibles; les sciences spéculatives sont venues du midi. César & les Anciens appellent les Egyptiens très-ingénieux & subtils, Moïse est dit instruit en leur sagesse; la Philosophie est venue de là en Grece, la majorité commence plutôt chez eux, à cause de l'esprit & finesse; les gardes des Princes, même méridionaux, sont de septentrion, comme ayant plus de force & moins de finesse & de malice; ainsi les méridionaux sont sujets à grandes vertus & grands vices, comme il est dit d'Annibal; les septentrionaux ont la bonté & simplicité. Les sciences moyennes & mixtes, politiques, loix & éloquence sont aux nations mitoyennes, auxquelles ont fleuri les grands empires & polices.

3.
Religion.

Pour le troisième point, les religions sont venues du midi, Egypte, Arabie, Chaldée; plus de superstition en Afrique qu'au reste du monde, témoins les vœux tant fréquens, les temples tant magnifiques; les septentrionaux, dit César, peu soucieux de religion, sont attentifs à la guerre & à la chasse.

Quant aux mœurs, premièrement touchant la guerre, il est certain que les grandes armées, arts, instrumens & inventions militaires, sont venues de septentrion; les peuples de la Scythie, Gots, Vandales, Huns, Tartares, Turcs, Germains, ont battu & vaincu toutes les autres nations, & ravagé tout le monde, dont est tant souvent dit que tout mal vient d'aquilon. Les duels & combats sont venus de-là, les septentrionâtes adorent le glaive fiché en terre, dit Solinus, invincibles aux autres nations, voire aux Romains qui ont vaincu le reste, & ont été détruits par eux; aussi s'affoiblissent & s'alangourissent au vent de sud, & allant vers midi; comment les méridionaux allant au nord, redoublent leurs forces. A cause de leur fierté guerrière, ils ne peuvent souffrir qu'on leur commande par braverie, ils veulent la liberté, au moins les commandemens électifs. Touchant la chasteté & la jalousie, en septentrionaux une seule femme à un homme, dit Tacite, encore suffit-elle pour plusieurs, dit César; nulle jalousie, dit Munster, où les hommes & femmes se baignent ensemble avec les étrangers. En midi la polygamie est par-tout reçue, toute l'Afrique adore Vénus, dit Solinus; les méridionaux meurent de jalousie, à cause de quoi ils ont les Eunuques gardiens de leurs femmes, que les grands Seigneurs ont en grand nombre comme en des haras.

Quant à la cruauté, les extrémités sont semblables,

mais pour diverses causes, comme se verra tantôt aux causes; les punitions de la roue & les empalemens de vifs, venus de septentrion; les inhumanités des Moscovites & Tartares sont toutes notoires. Les Allemands, dit Tacite, ne punissent les coupables juridiquement, mais les tuent cruellement comme ennemis. Ceux de midi aussi écorchent tous vifs les criminels, & leur appétit de vengeance est si grand, qu'ils en deviennent furieux, s'ils ne l'affouissent; au milieu sont benins & humains; les Romains punissoient les plus grands crimes du bannissement simple; les Grecs usoient de breuvage doux de ciguë pour faire mourir les condamnés. Et Cicéron dit, que l'humanité & la courtoisie est partie de l'Asie mineure, & dérivée au reste du monde.

1.
La cause des
suddites dif-
férences.

La cause de toutes ces différences corporelles & spirituelles, est l'inégalité & différence de la chaleur naturelle interne, qui est en ces pays & peuples; sçavoir, forte & véhémence aux septentrionaux, à cause du grand froid externe, qui la resserre & renferme au-dedans, comme les caves & lieux profonds sont chauds en hyver, & les estomacs, *ventres hyeme calidiores*; foible aux méridionaux, étant dissipée & attirée au-dehors, par la véhémence de l'externe, comme en été les ventres & lieux de dessous terre sont froids; moyenne & tempérée en celle du milieu. De cette diversité, dis-je, & inégalité de chaleur naturelle

viennent ces différences, non-seulement corporelles, ce qui est aisé de remarquer, mais encore spirituelles. Car les méridionaux à cause de leur tempéramment froid, sont mélancoliques, & par ainsi arrêtés, constans, contemplatifs, ingénieux, religieux, sages. Car la sagesse est aux animaux froids, comme aux éléphans, qui comme le plus mélancolique de tous animaux, est le plus sage, docile, religieux, à cause du sang froid. De ce tempéramment mélancolique advient aussi que les méridionaux sont paillards, à cause de la mélancolie spumeuse, abradente & salace, comme il se voit aux lievres, & cruels, parce que cette mélancolie abradente, presse violemment les passions & la vengeance. Les septentrionaux pituiteux & sanguins de tempéramment tout contraire aux méridionaux, ont les qualités toutes contraires, sauf qu'ils conviennent en une chose, c'est qu'ils sont aussi cruels & inhumains; mais c'est par une autre raison, sçavoir par défaut de jugement, dont comme bêtes ne sçavent commander & se contenir. Ceux du milieu, sanguins & coleres sont tempérés, d'une belle humeur, joyeux, dispos, actifs.

Nous pourrons encore plus exquisément & subtilement représenter les divers naturels de ces trois sortes de peuples, par application & comparaison de toutes choses, comme se pourra voir en cette petite table, qui se trouve d'autre part.

	Septentrionaux,	Moyens,	Méridionaux.
Qualités d'âmes.	Le sens commun.	Discours & & racionalisation.	Intellect.
	Force comme des ours & bêtes.	Raison & justice d'hommes.	Finesse de renards & religion de gens divins.
Planètes.	Mars. { guerre. Lune. { chasse.	Jupiter { Empe- Mars { reurs, Mercure { Ora- teurs.	Satur { Con- ne, { templa- Venus. { tion, a- mour.
	Arts & manufacture.	Prudence, connoissance du bien & du mal	Science du vrai & du faux.
Actions & parties de république.	Ouvriers artisans, soldats, exécuter & obéir.	Magistrats, pourvoyans, juger, commander.	Pontifes, Philosophes, contempler.
	Jeunes, mal-habiles.	Hommes faits, mineurs d'affaires.	Vieillards graves, sages, pensifs.

Les autres distinctions plus particulières se peuvent rapporter à celle-ci générale de midi & nord; l'on peut rapporter aux conditions des septentrionaux, ceux d'occident, & ceux qui vivent aux montagnes, guerriers, fiers, amoureux de de liberté, à cause du froid qui est aux montagnes. Aussi ceux qui sont éloignés de la mer, plus

simples & entiers. Et au contraire, aux conditions des méridionaux l'on peut rapporter les orientaux, ceux qui vivent aux vallées, efféminés, délicats, à cause de la fertilité, d'où vient la volupté. Aussi les maritimes trompeurs & fins, à cause du commerce & du trafic avec diverses sortes de gens & nations.

Par tout ce discours, il se voit qu'en général ceux du septentrion sont plus avantagés au corps, & ont la force pour leur part, & ceux du midi en l'esprit, & ont pour eux la finesse; ceux du milieu ont de tout, & sont tempérés en tout; aussi s'apprend par-là que leurs mœurs ne sont, à vrai dire, ni vices ni vertus, mais œuvres de nature, laquelle du tout corriger & du tout renoncer il est plus que difficile; mais adoucir, tempérer & ramener à peu-près les extrémités à la médiocrité, c'est l'œuvre de vertu.

C H A P I T R E X X X I X.

Seconde distinction & différence plus subtile des esprits, & suffisance des hommes.

CETTE seconde distinction, qui regarde l'esprit & la suffisance, n'est pas si apparente & perceptible comme les autres, & vient tant du naturel, que de l'acquis, selon laquelle y a trois sortes de gens au monde, comme trois classes & degrés

Trois sortes & degrés de gens au monde.

d'esprits. En l'un & le plus bas, sont les esprits foibles & plats, de basse & petite capacité, nés pour obéir, servir & être menés, qui en effet sont simplement hommes. Au second & moyen étage, sont ceux qui sont de médiocre jugement, sont profession de suffisance, science, habileté; mais qui ne le sentent & ne se jugent pas assez, s'arrêtent à ce que l'on tient communément, & l'on leur baille du premier coup, sans davantage s'enquérir de la vérité & source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis; & ne regardent point plus loin que là où ils se trouvent, pensent que par-tout est ainsi, ou doit être; que si c'est autrement, ils faillent & sont barbares. Ils s'affermissent aux opinions & loix municipales du lieu, où ils se trouvent dès-lors qu'ils sont éclos, non-seulement par observance & usage, ce que tous doivent faire, mais encore de cœur & d'ame; & pensent que ce que l'on croit en leur village, est la vraie touche de vérité, & la seule ou bien la meilleure regle de bien vivre. Ces gens sont de l'école & du ressort d'Aristote, affirmatifs, positifs, plus dogmatistes, qui regardent plus l'utilité que la vérité, ce qui est plus propre à l'usage & trafic du monde, qu'à ce qui est bon & vrai en soi. En cette classe y a très-grand nombre & diversité de degrés, les principaux & plus habiles d'entr'eux gouvernent le monde & ont le commandement en main. Au troisième & plus haut étage

sont les hommes doués d'un esprit vif & clair, jugement fort, ferme & solide, qui ne se contentent d'un oui dire, ne s'arrêtent aux opinions communes & reçues, ne se laissent gagner & préoccuper à la créance publique, de laquelle ils ne s'étonnent point, sçachant qu'il y a plusieurs bourdes, faussetés, & impostures reçues au monde avec approbation & applaudissement, voire adoration & révérence publique; mais examinent toutes choses qui se proposent, sondent mûrement & cherchent sans passion les causes, motifs & ressorts jusqu'à la racine, aimant mieux douter & tenir en suspens leur créance, que par une trop molle & lâche facilité, ou légèreté, ou précipitation de jugement, se paître de fausseté, & affirmer ou se tenir assurés de chose de laquelle ils ne peuvent avoir raison certaine. Ceux-ci sont en petit nombre de l'école & ressort de Socrate & Platon, modestes, sobres, retenus, considérant plus la vérité & réalité des choses, que l'utilité, & s'ils sont bien nés, ayant avec ce dessus la probité, & le règlement des mœurs, ils sont vraiment sages, & tels que nous cherchons ici. Mais pource qu'il ne s'accordent pas avec le commun, quant aux opinions, voyent plus clair, pénètrent plus avant, ne sont si faciles, ils sont soupçonnés & mal estimés des autres, qui sont en beaucoup plus grand nombre, & tenus pour fantasques & philosophes, c'est par injure qu'ils usent de ce mot. En la grande

premiere de ces trois classes y a bien plus grand nombre qu'en la seconde, & en la seconde qu'en la troisieme. Ceux de la premiere & derniere, plus basse & plus haute ne troublent point le monde, ne remuent rien, les uns par insuffisance & foiblesse, les autres par grande suffisance, fermeté & sagesse. Ceux du milieu font tout le bruit & les disputes qui font au monde, présomptueux, toujours agités & agitans. Ceux de la plus basse marche, comme le fonds, la lie, la sentine, ressemblent à la terre, qui ne fait que recevoir & souffrir ce qui vient d'en-haut. Ceux de la moyenne ressemblent à la région de l'air, en laquelle se forment tous les météores, & se font tous les bruits & altérations, qui puis tombent en terre. Ceux du plus haut étage ressemblent à l'éther & plus haute région voisine du ciel, seraine, claire, nette & paisible. Cette différence d'hommes vient en partie du naturel, de la premiere composition & tempéramment du cerveau, qui est fort différent, humide, chaud, sec & par plusieurs degrés, dont les esprits & jugemens sont ou fort solides, courageux ou foibles, craintifs, plats; en partie de l'instruction & discipline, aussi de l'expérience & hantise du monde, qui sert fort à se déniaiser & mettre son esprit hors de page. Au reste il se trouve de toutes ces trois sortes de gens, font toute robe, forme & condition, & des bons & des mauvais, mais bien diversement.

L'on fait encore une autre distinction d'esprits & suffisance, car les uns se font voie eux-mêmes & ouverture, se conduisent seuls. Ceux-ci sont heureux, de la plus haute taille, & bien rares, les autres ont besoin d'aide, mais ils sont encore doubles, car les uns n'ont besoin que d'être éclairés, c'est assez qu'il y ait un guide & un flambeau, qui marche devant, ils suivront volontiers & bien aisément. Les autres voulant être tirés, ont besoin de compulsoire, & que l'on les prenne par la main. Je laisse ceux qui par grande foiblesse, comme ceux de la plus grande marche, ou par malignité, de nature, comme il y en a en la moyenne, qui ne sont bons à suivre, ni ne se laisser tirer & conduire : gens désespérés.

C H A P I T R E X L.

Troisième distinction & différence des hommes accidentelle, de leur degrés, états & charges.

CETTE distinction accidentelle, qui regarde les états & charges, est fondée sur deux principes & fondemens de la société humaine, qui sont commander & obéir, puissance & sujétion, supériorité & infériorité, *imperio & obsequio omnia constant*. Cette distinction se verra premièrement mieux en gros, en la table d'autre part.

Division
premiere &
générale.

Toute-puissance & su-
jection est ou

1.
Privée,
laquelle
est aux

Famil-
les &
ména-
ges, &
est de
quatre
façons.

Mariage du mari à la femme,
celle-ci est la source de la
société humaine.

Paternelle, des parens sur
les enfans, celle-ci est vrai-
ment naturelle.

Herile,
double
sçavoir
des

Seigneurs sur
leurs esclaves.

Maîtres sur
leurs servi-
teurs.

Patronelle, des patrons sur
leurs affranchis, de laquelle
l'usage est peu fréquent.

Corps & colleges, communautés civi-
les sur les particuliers membres de la
communauté.

2.
Publi-
que, la-
quelle
est ou

Souveraine, qui est
de trois façons & sont
trois sortes d'état (*cunc-
tas nationes, & urbes,
populus, aut primores,
aut singuli regunt*) sça-
voir:

Monarchie
d'un
Aristocratie
de peu,
Démocratie
de tous,

Subalterne, qui
est en ceux qui
sont supérieurs &
inférieurs, pour
diverses raisons,
lieux, personnes,
comme sont les

Seigneurs parti-
culiers en plu-
sieurs degrés, Of-
ficiers de la sou-
veraineté, qui
sont en grande
diversité.

Cette puissance publique, soit souveraine, soit subalterne, reçoit des subdivisions qu'il faut sçavoir. Subdivision de la souveraine.

La souveraine, qui est triple, comme dit est, pour le regard de la maniere du gouvernement, est encore triple, c'est-à-dire, chacune de ces trois est conduite en trois façons, dont est dite royale ou seigneuriale, ou tyrannique, royale en laquelle le souverain (soit-il un ou plusieurs, ou tous) obéissant aux loix de nature, garde la liberté naturelle, & la propriété des biens aux sujets.

Ad reges potestas omnis pertinet, ad singulos proprietates; omnia Rex imperio possidet, singuli dominio.

Seigneuriale, où le souverain est seigneur des personnes & des biens, par le droit des armes, gouvernant ses sujets comme esclaves, tyrannique, où le souverain méprisant toutes loix de nature, abuse des personnes & des biens de ses sujets, différant du seigneur, comme le voleur de l'ennemi de guerre. Des trois états souverains le monarchique, & des trois gouvernemens le seigneurial sont les plus anciens, grands, durables, augustes, comme anciennement Assyrie, Perse, Egypte, & maintenant Ethiopie, la plus ancienne qui soit, Moscovie, Tartarie, Turquie, le Pérou. Mais le meilleur & plus naturel état & gouvernement est la monarchie royale; les Aristocraties fameuses sont jadis Lacédémone & maintenant Venise, les Démocraties Rome, Athenes, Carthage, royales en leur gouvernement.

3.
Des Sei-
gneurs par-
ticuliers.

La puissance publique subalterne, qui est aux seigneurs particuliers, est de plusieurs sortes & degrés, principalement cinq, sçavoir; seigneurs Tributaires, qui doivent tribut seulement.

Feudataires, vassaux simples, qui doivent foi & hommage pour le fief : ces trois peuvent être souverains.

Vassaux-liges qui outre la foi & hommage, doivent encore service personnel, dont ils ne peuvent être vraiment souverains.

Sujets naturels soit vassaux, ou censiers ou autrement, lesquels doivent sujection & obéissance, & ne se peuvent exempter de la puissance de leur souverain, & sont seigneurs.

La puissance publique subalterne, qui est aux officiers de la souveraineté, est de plusieurs sortes, & pour le regard de l'honneur & de la puissance, reviennent à cinq degrés.

4.
Des Offi-
ciers.

Premier & plus bas des infames, qui doivent demeurer hors de la ville, exécuteurs, derniers de la Justice.

2. De ceux qui n'ont ni honneur, ni infamie, sergents, trompettes.

3. Qui ont honneur sans connoissance & puissance, Notaires, Receveurs, Secrétaires.

4. Qui ont avec honneur, puissance & connoissance, mais sans juridiction, les gens du Roi.

5. Qui

5. Qui ont juridiction , & par ainsi tout le reste , & ceux ceux-ci s'appellent proprement Magistrats, desquels il y a plusieurs distinctions & principalement ces cinq , qui sont toutes doubles.

- | | |
|--|--|
| 1. { Majeurs, Sénateurs, | 2. { Politiques. |
| en { Mineurs, Juges. | en { Militaires. |
| 3. { Civils, | 4. { Titulaires en office |
| en { Criminels. | en { formé, |
| | Commissaires. |
| 5. { Perpétuels, comme doivent être les moins, | |
| en { dres, & en nombre. | |
| | Temporels & muables, comme doivent être les g rands. |



*Des états & degrés des hommes en particuliers , suivant
cette précédente Table.*

A V E R T I S S E M E N T.

*I*CI est parlé en particulier des piéces de cette table ; & distinction de puissance & sujétion , (commençant par les privées & domestiques) c'est-à-dire , de chaque état & profession des hommes , pour les connoître ; c'est ici le livre de la connoissance de l'homme ; car les devoirs d'un chacun seront au troisieme Livre , en la vertu de justice , où de même ordre tous ces états & chapitres se reprendront. Or avant y entrer faut sommairement parler du commander & obéir , deux fondemens & causes principales de ces diversités d'états & charges.

C H A P I T R E X L I.

Du Commander & Obéir.

*C*E sont , comme a été dit , deux fondemens de toute société humaine , & de la diversité des états & professions. Ces deux sont relatifs , se regardent , requierent , engendrent & conservent mutuellement l'un l'autre ; & sont pareillement requis en toute assemblée & communauté , mais qui sont obligés à une naturelle envie , contestation &

médifance ou plainte perpétuelle. La populaire rend le souverain de pire condition qu'un charretier, la monarchique le met au-dessus de Dieu. Au commander est la dignité, la difficulté (ces deux vont ordinairement ensemble) la bonté, la suffisance, toute qualité de grandeurs. Le commander, c'est-à-dire la suffisance, le courage, l'autorité est du ciel & de Dieu, *imperium non nisi divino fato datur; omnis potestas à Deo est*; dont dit Platon, que Dieu n'établit point des hommes, c'est-à-dire de la commune force & suffisance, & purement humaine, par-dessus les autres, mais ceux qui d'une touche divine, & par quelque singulière vertu & don du ciel, surpassent les autres, dont ils sont appelés *heroes*; & l'obéir est l'utilité, l'aisance, la nécessité, tellement que pour la conservation du public, il est encore plus requis que le bien commander, & est beaucoup plus dangereux le déni d'obéir ou le mal obéir, que le mal commander. Tout ainsi qu'au mariage, bien que le mari & la femme soient également obligés à la loyauté & fidélité, & l'aient tous deux promis par mêmes mots, mêmes cérémonies & solemnités, si est-ce que les inconvéniens sortent sans comparaison plus grands de la faute & adultere de la femme que du mari; aussi-bien que le commander & obéir soient pareillement requis en tout état & compagnie, si est-ce que les inconvéniens sont bien

plus dangereux de la défobéissance des fujets, que de la faute des commandans. Plusieurs états ont longuement roulé & assez heureusement duré sous de très-méchans Princes & Magistrats, les fujets s'y accommodans & obéissans. Dont un Sage interrogé pourquoi la République de Sparte étoit si florissante, si c'étoit pour ce que les Rois commandoient bien? mais plutôt, dit-il, pour ce que les citoyens obéissent bien. Mais si les fujets refusent d'obéir & seccuent le joug, il faut que l'état donne du nez à terre.

CHAPITRE XLII.

Du Mariage.

COMBIEN que l'état du mariage soit le premier & plus ancien, le plus important, & comme le fondement & la fontaine de la société humaine, d'où fourdent les familles, & d'elles les républiques, *Prima societas in conjugio est, quod principium urbis, seminarium reipublicæ*, si est-ce qu'il a été désestimé & décrié par plusieurs grands personages, qui l'ont jugé indigne de gens de cœur & d'esprit, & ont dressé ces objets contre lui.

2.
Objet contre le mariage.
Premièrement, ils ont estimé son lien & son obligation injuste, une dure & trop rude captivité, d'autant que par mariage l'on s'attache, &

s'affujettit par trop au soin & aux humeurs d'autrui. Que s'il advient d'avoir mal rencontré , s'être mécompté au choix & au marché, & que l'on ait pris plus d'os que de chair, l'on demeure misérable toute sa vie. Quelle iniquité & injustice pourroit être plus grande, que pour une heure de fol marché, pour une faute faite sans malice & par mégarde, & bien souvent pour obéir & suivre l'avis d'autrui, l'on soit obligé à une peine perpétuelle? Il vaudroit mieux se mettre la corde au col, & se jeter à la mer la tête la première, pour finir ses jours bientôt, que d'être toujours aux peines d'enfer, & souffrir sans cesse à son côté la tempête d'une jalousie, d'une malice, d'une rage & manie, d'une bêtise opiniâtre, & autres misérables conditions, dont l'un a dit, que qui avoit inventé ce nœud & lien de mariage, avoit trouvé un bel & précieux expédient, pour se venger des humains, une chausse-trape ou un filet pour attraper les bêtes, & puis les faire languir à petit-feu. L'autre a dit, que marier un sage avec une folle, ou au rebours, c'étoit attacher le vif avec le mort, qui étoit la plus cruelle mort inventée par les tyrans, pour faire languir & mourir le vif par la compagnie du mort.

Par la seconde accusation, ils disent, que le mariage est une corruption & abatardissement des bons & rares esprits, d'autant que les flatteries & mignardises de la partie que l'on aime, l'affection

des enfans, le foin de sa maison, & avancement de sa famille, relâchent, détremper & ramollissent la vigueur & la force du plus vif & généreux esprit qui puisse être, témoin Samson, Salomon, Marc-Antoine, dont au pis aller il ne faudroit marier que ceux qui ont plus de chair que d'esprit, vigoureux au corps & foibles d'ame, les attacher à la chair, & leur bailler la charge des choses petites & basses, selon leur portée. Mais ceux qui foibles de corps ont l'esprit grand, fort & puissant, est-ce pas grand dommage de les enfermer & garotter à la chair & au mariage, comme l'on fait les bêtes à l'étable? Nous voyons même cela aux bêtes. Car les nobles qui sont de valeur & de service, chevaux, chiens, l'on les éloigne de l'accointance de l'autre sexe, l'on ne met aux haras que les bêtes de moindre estime. Aussi ceux qui sont destinés, tant hommes que femmes, à la plus vénérable & sainte vocation, & qui doivent être comme la crème & la moëlle de la Chrétienté, les gens d'Eglise & de Religion sont exclus du mariage. Et c'est pour ce que le mariage empêche & détourne les belles & grandes élévations d'ame, la contemplation des choses hautes, célestes & divines, qui sont incompatibles avec le tabut des affaires domestiques, à cause de quoi l'Apôtre préfère la solitude de la continence au mariage. L'utile peut bien être du côté du mariage, mais l'honnête est de l'autre côté.

Plus il trouble les belles & saintes entreprises, comme Saint Augustin récite qu'ayant désigné avec quelques autres siens amis, dont il y en avoit de mariés, de se retirer de la ville & des compagnies, pour vaquer à l'étude de sagesse & de vertu, leur dessein fut bientôt rompu & interverti par les femmes de ceux qui en avoient, & a dit aussi un sage, que si les hommes se pouvoient passer de femmes, qu'ils feroient visités & accompagnés des Anges.

Plus le mariage empêche de voyager parmi le monde & les étrangers, soit pour apprendre à se faire sage, ou pour enseigner les autres à l'être, & publier ce que l'on sçait; bref le mariage non-seulement apoltronnit ou accroupit les bons & grands esprits, mais prive le public de plusieurs belles & grandes choses, qui ne peuvent s'exploiter demeurant au sein & giron d'une femme, & autour des petits enfans. Mais ne fait-il pas beau voir, & n'est-ce pas grand dommage que celui qui est capable de gouverner & policer tout un monde, s'amuse à conduire une femme & des enfans? Dont répondit un grand personnage, quand l'on lui parla de se marier, qu'il étoit né pour commander aux hommes, & non à une femmellette, pour conseiller & gouverner les Rois & Princes, & non pas de petits enfans.

A tout cela l'on peut dire que la nature humaine n'est pas capable de perfection, & de chose où

3.
Réponse à
iceux, c. 4.

n'y ait à redire, comme a été dit ailleurs : les meilleurs remèdes & expédiens sont toujours un peu malades, mêlés d'incommodités; ce sont tous maux nécessaires; ça été le meilleur que l'on a pu aviser pour sa conservation & multiplication. Aucuns comme Platon & autres, ont voulu subtiliser & inventer des moyens pour éviter ces épines; mais outre qu'ils ont fait & forgé des choses en l'air, qui ne se pouvoient bien tenir longuement en usage, encore leurs inventions; quand elles feroient mises en pratique, ne feroient pas sans plusieurs incommodités & difficultés. L'homme les cause & les produit lui-même par son vice & intempérance, & par ses passions contraires, & n'en faut pas accuser l'état ni autre, que l'homme, qui ne sçait bien user d'aucune chose. Et peut-on dire encore qu'à cause de ces épines & difficultés, c'est une école de vertu, un apprentissage & un exercice familier & domestique, & disoit Socrate, le Docteur de sagesse, à celui qui lui objectoit la tête de sa femme, qu'il apprenoit par-là en sa maison, à être constant & patient par-tout ailleurs, & à trouver douces les pointures de la fortune. Et puis enfin on ne contredit pas que celui qui s'en passe ne fasse encore mieux; mais à l'honneur du mariage, le Chrétien dit, que Dieu a institué au Paradis terrestre, avant toute autre chose, en l'état d'innocence & perfection, voilà quatre recommandations, la qua-

trieme passe tout & sans réplique. Depuis le fils de Dieu l'a approuvé & honoré de sa présence, son premier miracle, & miracle fait en faveur dudit état, & des gens mariés, & l'a honoré de ce privilege, qui sert de figure de cette grande union de lui avec son Eglise, & pour ce il a été appelé Mystere & grand.

A la vérité le mariage n'est point chose indifférente ou médiocre, c'est du tout un grand bien ou un grand mal, un grand repos, ou un grand trouble, un Paradis, ou un Enfer; c'est une très-douce & plaisante vie, s'il est bien fait; un rude & dangereux marché, & une bien épineuse & pesante liaison, s'il est mal rencontré; c'est une convention, où se vérifie bien à point, ce que l'on dit, *homo homini Deus, aut lupus*.

4.
De tout
grand bien,
ou grand
mal.

Mariage est un ouvrage bâti de plusieurs pieces, il y faut une rencontre de beaucoup de qualités, tant de considération, outre & hors les personnes mariées. Car quoi qu'on dise, l'on ne se marie seulement pour soi, la postérité, la famille, l'alliance, les moyens y pesent beaucoup; voilà pourquoi il s'en trouve si peu de bons, & ce qui s'en trouve si peu, c'est signe de son prix & de sa valeur, c'est la condition des plus grandes charges; la royauté est aussi pleine de difficultés, & peu l'exercent bien & heureusement. Mais ce que nous voyons souvent qu'il ne se porte pas bien, cela vient de la licence & débauche des personnes,

5.
Le bon est
un rare bien.

& non de l'état & institution du mariage, dont il se trouve plus commode aux ames bonnes, simples, & populaires, où les délices, la curiosité, l'oïveté le troublent moins; les humeurs débauchées, les ames turbulentes & détraquées ne sont pas propres à ce marché.

6.
Description
simple &
sommaire du
mariage.

Mariage est un sage marché, un lien & une couture sainte & inviolable, une convention honorable; s'il est bien façonné & bien pris, il n'y a rien de plus beau au monde; c'est une douce société de vie, pleine de constance, de fiance, & d'un nombre infini d'utiles & solides offices & obligations mutuelles; c'est une compagnie non point d'amour, mais d'amitié. Ce sont choses fort distinctes que l'amour & l'amitié, comme la chaleur de fièvre & maladie, la chaleur naturelle & saine. Le mariage a pour sa part l'amitié, l'utilité, la justice, l'honneur, la constance, un plaisir plat voirement, mais sain, ferme, & plus universel. L'amour se fonde au seul plaisir, & l'a plus vif, aigu & cuisant; peu de mariages succèdent bien, qui sont commencés & acheminés par les beautés & desirs amoureux, il y faut des fondemens plus solides & constants, & y faut aller d'aguet; cette bouillante affection n'y vaut rien; voire est mieux conduit le mariage par main-tierce.

7.
Plus exacte.

Ceci est bien dit sommairement & simplement; pour une plus exacte description, nous sçaurons qu'au mariage y a deux choses qui sont essentielles,

& semblent contraires, mais ne le sont pas ; sçavoir une égalité , comme sociale & entre partie , & une inégalité , c'est-à-dire , supériorité & infériorité. L'égalité consiste en une entière & parfaite communication & communauté de toutes choses , ames , volontés , corps , bien , loi fondamentale du mariage , laquelle en aucun lieu s'étend jusqu'à la vie & la mort , tellement que le mari mort , faut que la femme suive incontinent. Cela se pratique en aucuns lieux par loix publiques du pays & souvent de si grande ardeur , qu'étant plusieurs femmes à un mari , elles contestent & plaident publiquement à qui aura l'honneur d'aller dormir (c'est leur mot) avec leur époux , alléguant pour l'obtenir & y être préférées , leur bon service , qu'elles étoient les mieux aimées , & ont eu de lui le dernier baiser , ont eu enfans de lui.

Et certamen habent lethi , quæ viva sequatur

Conjugium , pudor est non licuisse mori.

Ardent victrices , & flamma pectora præbent ,

Imponuntque suis ora perusta viris.

En autres lieux , s'observoit , non par les loix publiques , mais par les pactes & conventions du mariage , comme fut entre Marc-Antoine & Cléopâtre. Cette égalité consiste aussi en la puissance qu'ils ont sur la famille en commun , dont la femme est dite compagne du mari , dame de la maison & famille , comme le mari , le maître & seigneur & leur autorité conjointe sur toute la famille , est comparée à l'Aristocratie.

9.
Inégalité.

La distinction de supériorité & infériorité ; consiste en ce que le mari a puissance sur la femme , & la femme est sujette au mari ; ceci est selon toutes loix & polices , mais plus ou moins , selon la diversité d'icelles. Par tout la femme , bien qu'elle soit beaucoup plus noble & plus riche , est sujette au mari ; cette supériorité & infériorité est naturelle , fondée sur la force & suffisance de l'un , foiblesse & insuffisance de l'autre. Les Théologiens la fondent bien sur d'autres raisons tirées de la bible ; l'homme a été fait le premier , de Dieu seul & immédiatement , par exprès , pour Dieu son chef , & à son image , & parfait ; car Nature commence toujours par chose parfaite ; la femme faite en second lieu , après l'homme , par occasion & pour autre chose , *mulier est vir occasionatus* , pour servir d'aide & de second à l'homme qui est son chef , & par ainsi imparfaite. Voilà par l'ordre de la génération. Celui de la corruption & de péché , prouve le même , la femme a été la premiere en prévarication , & de son chef a péché , l'homme second , & à l'occasion de la femme ; la femme donc derniere au bien , & en la génération , & occasionnée , premiere au mal , & occasion d'icelui , est justement assujettie à l'homme premier au bien , & dernier au mal.

9.
Puissance
maritale.

Cette supériorité & puissance maritale a été en aucun lieu telles que la paternelle , sur la vie & la mort , comme aux Romains par la loi de

Romulus, & le mari pouvoit tuer sa femme en quatre cas, adultere, supposition d'enfans, fausses clefs, & avoir bu du vin. Aussi chez les Grecs, Polybe, & les anciens Gaulois, dit César, la puissance maritale étoit sur la vie & la mort de la femme. Ailleurs, & la même depuis, cette puissance a été modérée; mais presque toute la puissance du mari & la sujétion de la femme porte, que le mari est maître des actions & vues de sa femme, la peut corriger de paroles & tenir aux ceps, (la battre de coups est indigne de femme d'honneur, dit la loi) & la femme est tenue de tenir la condition, suivre la qualité, le pays, la famille, le domicile & le rang du mari, doit accompagner & suivre le mari par-tout, en voyage en exil, en prison, errant, vagabond, fugitif. Les exemples sont beaux de Sulpitia, suivant son mari Lentulus pros crit & relégué en Sicile; à Erithrée, son mari Phalatis banni, Ipsicrates, femme du Roi Mithridates, vaincu par Pompée, s'en allant & errant par le monde. Aucuns ajoutent à la guerre & aux Provinces, où le mari est envoyé avec charge publique. Et la femme ne peut être en jugement, soit en demandant, soit en défendant, sans l'autorité de son mari, ou du Juge, à son refus, & ne peut appeler son mari en jugement sans permission du Magistrat.

Dion Ha-
licarn, l. 2.
Lib. 2, l. 6.
Lib. 6, bel.
gal.

Corn. Tacite.

Le mariage ne se porte pas de même façon & n'a pas mêmes loix & regles par-tout, selon les

10.
Ses regles
diverses.

De la Poly-
gamie & ré-
pudiation.

diverses religions & nations, il a ses regles, ou plus lâches & larges, ou plus étroites; selon la Chrétienté, la plus étroite de toutes, le mariage est fort sujet & tenu de court. Il n'a que l'entrée libre, sa durée est toute contrainte, dépendant d'ailleurs que de notre vouloir. Les autres nations & religions, pour rendre le mariage plus aisé, libre & fertile, reçoivent & pratiquent la polygamie & la répudiation, liberté de prendre & laisser femmes, accusent la Chrétienté d'avoir tollu ces deux, & par ce moyen préjudicié à l'amitié & multiplication, fins principales du mariage; d'autant que l'amitié est ennemie de toute contrainte, & se maintient mieux en une honnête liberté. Et la multiplication se fait par les femmes: comme Nature nous montre richement aux loups, desquels la race est si fertile en la production de leurs petits, jusqu'au nombre de douze ou treize, & surpassant de beaucoup les autres animaux utiles, desquels on tue si grand nombre tous les jours & si peu de loups, & toutefois c'est la plus stérile de toutes. Ce qui vient de ce que de si grand nombre il y a une seule femelle, qui le plus souvent profite peu, & ne porte point, étouffée par la multitude des mâles concurrens & affamés, la plus grande partie desquels meurt sans produire, à faute de femelles. Aussi voit-on combien la polygamie profite à la multiplication, parmi les nations qui la reçoivent, Juifs, Mahométans &

autres barbares, qui font des amas de trois à quatre cents mille combattans. Au contraire le Christianisme tient plusieurs personnes attachées ensemble, l'une des parties étant stérile, quelquefois toutes les deux; lesquels colloqués avec d'autres, l'un & l'autre laisseroit grande postérité. Mais au mieux toute sa fertilité consiste en la production d'une seule femme; finalement reprochent que cette restriction chrétienne produit des débauches & adulteres; mais à tout cela on répond, le Christianisme ne considère pas le mariage par des raisons purement humaines, naturelles, temporelles, mais le regard d'un autre visage, & a ses raisons plus hautes & nobles, comme il a été dit; joint que l'expérience montre en la plupart des mariages, que la contrainte sert à l'amitié, principalement aux ames simples & débonnaires, qui s'accommodent facilement où ils se trouvent attachées; & quand aux débauches, elles viennent du dérèglement des mœurs, qu'aucune liberté n'arrête. Et de fait les adulteres se trouvent en la polygamie & répudiation, témoin chez les Juifs, & David qui ne s'en garda, pour tant de femmes qu'il eût; & au contraire ont été longtemps inconnus en des polices bien réglées, où n'y avoit polygamie n'y répudiation, témoin Sparte & Rome longtemps après sa fondation, il ne s'en faut donc pas prendre à la religion, qui n'enseigne que toute netteté & continence.

11.
Polygamie
diverse.

La liberté de la Polygamie, qui semble aucunement naturelle, se porte diversement, selon les diverses nations & polices. Aux unes toutes les femmes à un mari vivent en commun, & sont en pareil degré & rang, & leurs enfans de même : ailleurs il y en a une qui est la principale & comme maîtresse, & les enfans héritent aux biens, honneurs & titres du mari, les autres femmes sont tenues à part, & portent en aucuns lieux titre de femmes légitimes, & ailleurs sont concubines, & leurs enfans pensionnaires seulement.

11.
Répudiation
diverse.

L'usage de la répudiation de même est différent ; car chez aucuns, comme Hébreux, Grecs, Arméniens, l'on exprime point la cause de la séparation, & n'est permis de reprendre la femme une fois répudiée, bien est permis de se remarier à d'autres : mais en la loi Mahométane, la séparation se fait par le Juge, avec connoissance de cause (sauf que ce fût par consentement mutuel) laquelle doit être, adultère, stérilité, incompatibilité d'humeurs, entreprise sur la vie de sa Patrie, choses directement & capitalement contraires à l'état & institution du mariage : & est loisible de se reprendre toutes & quantes fois qu'ils voudront. Le premier semble meilleur, pour tenir en bride les femmes superbes, & les fâcheux maris ; le second, qui est d'exprimer la cause, déshonore les parties, empêche de trouver parti, découvre plusieurs choses, qui devroient demeurer cachées. Et
avenant

avenant que la cause ne soit pas bien vérifiée, & qu'il leur faille demeurer ensemble, s'ensuivent empoisonnemens & meurtres, souvent inconnus aux hommes, comme il fut découvert à Rome auparavant l'usage de la répudiation, où une femme surprise d'avoir empoisonné son mari, en accuse d'autres, & celles-ci d'autres, jusques à soixante-dix de même crime, qui furent toutes exécutées : mais le pire a été que l'adultere demeure presque par tout sans peine de mort, & seulement y a divorce & séparation de compagnie, introduite par Justinien, homme du tout possédé de sa femme, qui fit passer tout ce qu'elle put à l'avantage des femmes, d'où il sort un danger de perpétuel adultere, desir de la mort de sa Partie, le délinquant n'est point puni, l'innocent injurié demeure sans réparation.

Du devoir des mariés, voyez L. 3, Ch. 12.

CHAPITRE XLIII.

Des Parens & Enfans.

IL y a plusieurs sortes & degrés d'autorité & puissance humaine, publique & privée, mais il n'y en a point de plus naturelle ni plus grande que celle du pere sur les enfans (je dis pere, car la mere, qui est sujette à son mari, ne peut proprement avoir les enfans en sa puissance & subjection) mais elle n'a pas toujours ni en tous lieux

1.
Puissance
paternelle.

1. Partie.

Q

Dion. Hallic. l. 2, antiq. Rom. in suis ff. de lib. & posth. été pareille. Anciennement presque par-tout elle étoit absolue & universelle sur la vie, la mort, la liberté, les biens, l'honneur, les actions & deportemens des enfans, comme sont de plaider, se marier, acquérir biens, sçavoir est chez les Romains par la loi expresse de Romulus, *Parentum in liberos omne jus esto relegandi, vendendi, occidendi*, excepté seulement les enfans au-dessous de trois ans, qui ne peuvent encore avoir méfait ni méfait, laquelle loi fut renouvelée depuis par la loi des douze tables, par laquelle étoit permis au pere de vendre ses enfans jusques à trois fois, chez les Perses, selon Aristote, chez les anciens Gaulois, comme dit César & Prosper; chez les Moscovites & Tartares, qui peuvent vendre jusques à la quatrieme fois. Et semble qu'en la loi de nature cette puissance ait été, par le fait d'Abraham, voulant tuer son fils. Car si cela eût été contre le devoir & hors la puissance du pere, il n'y eût jamais consenti; & n'eût jamais pensé que ce fût été Dieu, celui qui le lui mandoit, s'il eût été contre la nature: & puis nous voyons qu'Isaac n'y a point résisté, ni allégué son innocence, sçachant que cela étoit en la puissance du pere. Ce qui ne déroge aucunement à la grandeur de la foi d'Abraham, car il ne voulut sacrifier son fils, en vertu de son droit ou puissance, ni pour aucun démerité d'Isaac, mais purement pour obéir au Commandement de Dieu. En la loi de Moyse

Anlus Gel.
lib. 2.

L. S, Eth.
cap. 20, lib.
6, bel. Gal.

Prosper
Aquit. in
Epist. Sigism.
Deuter. 21.

de même, sauf quelque modification : voilà quelle a été cette puissance anciennement en la plupart du monde, & qui a duré jusques aux Empereurs Romains. Chez les Grecs elle n'a pas été si grande & absolue, ni aux Egyptiens, toutefois s'il avoit que le pere eût tué son-fils à tort & sans cause, il n'étoit point puni, sinon d'être enfermé trois jours près du corps mort.

Diodor.

Or, les raisons & fruits d'une si grande absolue puissance des peres sur leurs enfans, très-bonne pour la culture des bonnes mœurs, chasser les vices, & pour le bien public, étoient premièrement de contenir les enfans en crainte & en devoir : puis à cause qu'il y a plusieurs fautes grandes des enfans, qui demeureroient impunies au grand préjudice du public, si la connoissance & punition n'étoit qu'en la main de l'autorité publique, soit pour ce qu'elles sont domestiques & secrettes, ou qu'il n'y a point de partie & poursuivant. Car les parens qui le sçavent & y sont plus intéressés, ne les décrieront pas, outre qu'il y a plusieurs vices, débauches, insolences, qui ne se punissent jamais par justice : joint qu'il surviennent plusieurs choses à démêler, & plusieurs différens entre les parens & enfans, les freres & sœurs, pour les biens ou autres choses, qu'il n'est pas beau de publier, qui sont assoupies & éteintes par cette autorité paternelle. Et la loi n'a point pensé que le pere abusât de cette puissance, à cause de

2.
Ses raisons
& fruits.

l'amour tant grande qu'il porte naturellement à ses enfans, incompatible avec la cruauté, qui est cause qu'au lieu de les punir à la rigueur, ils intercedent plutôt pour eux, quand ils sont en justice, & n'ont plus grand tourment, que voir leurs enfans en peine : & bien peu ou point s'en est-il trouvé qui se soient servi de cette puissance sans très-grande occasion, tellement que c'étoit plutôt un épouvantail aux enfans, & très-utile, qu'une rigueur de fait.

3. Or, cette puissance paternelle s'est quasi de soi-même perdue & abolie (car ça été plus par désaccoutumance, que par loi expresse) & a commencé de décliner à la venue des Empereurs Romains ; car dès le temps d'Auguste, ou bientôt après, elle n'étoit plus en vigueur, dont les enfans devinrent si fiers & insolens contre leurs peres, que

Lib. 1, de Senèque parlant à Neron disoit : qu'on avoit vu
clém. punir plus de parricides, depuis cinq ans derniers, qu'en sept cens ans auparavant, c'est-à-dire, depuis la fondation de Rome. Auparavant, s'il avenoit que le pere tuât ses enfans, il n'étoit point puni, comme nous apprenons par exemple de Fulvius, Sénateur, qui tua son fils, parce qu'il étoit participant à la conjuration Catilinaire, & de plusieurs autres Sénateurs, qui ont fait les procès criminels à leurs enfans en leurs maisons, & les ont condamnés à mort, comme Cassius Tratius, ou à exil perpétuel, comme Manlius Torquatus, son fils Sylla-

Salust. in
bell. Cati-
lin. Valer.
Maxim.

nus. Il y a bien eu des loix après, qui enjoignent que le pere doit présenter à la Justice ses enfans délinquans, pour les faire châtier, & que le juge prononcera la Sentence telle que le pere voudra, qui est encore un vestige de l'antiquité, & voulant ôter la puissance au pere, ils ne l'osent faire qu'à demi, & non tout ouvertement. Ces loix postérieures approchent de la loi de Moyse, qui veut qu'à la seule plainte du pere, faite devant le Juge, sans autre connoissance de cause, le fils rebelle & contumax soit lapidé, requérant la présence du Juge, afin que la punition ne se fasse secretelement ou en colere, mais exemplairement. Et ainsi, selon Moyse, la puissance paternelle est plus libre & plus grande qu'elle n'a été depuis les Empereurs : mais depuis, sous Constantin le Grand, & puis Théodoze, finalement sous Justinien elle a été presque du tout éteinte. Delà est venu que les enfans ont appris à refuser à leurs parens obéissance, leurs biens & leurs secours, & à plaider contre eux : chose honteuse de voir nos Palais pleins de tels procès. Et les en a-t-on dispensés, sous prétexte de dévotion & d'offrande, comme chez les Juifs dès auparavant Jesus-Christ, comme il leur reproche : & depuis en la Chrétienté, selon l'opinion d'aucuns, voire les tuer ou en se défendant, ou s'ils se rendent ennemis de la République : combien que jamais il n'y fçauroit avoir assez juste cause de tuer ses parens,

L. inaudium ad leg. Corn. ff. 1, in suis de l. & post l. 3, Cod. de part. potest.

Deuter. 22. Matth. 15.

Nullum tantum scelus admitti potest à patre, quod sit parricidio vindicandum, & nullum scelus rationem habet.

Or, l'on ne sent pas quel mal & préjudice il est venu au monde du ravallement & extinction de la puissance paternelle. Les Républiques auxquelles elle a été en vigueur, ont fleuri. Si l'on y connoissoit du danger & du mal, l'on la pouvoit aucunement modérer & régler, mais de l'abolir, comme elle est, il n'est ni beau, ni honnête, ni expédient, mais bien dommageable, comme nous venons de dire.

Du devoir réciproque des Parens & Enfans, voyez Liv. 3, Chap. 14.

CHAPITRE XLIV.

Seigneurs & Esclaves, Maîtres & Serviteurs.

^{Y.}
Uf ge des
esclaves ,
universel &
contre na-
ture.

L'USAGE des esclaves & la puissance des Seigneurs ou maîtres sur eux, bien que ce soit chose usitée par-tout le monde, & de tout temps (sauf depuis quatre cens ans qu'elle s'est relâchée, mais qui se retourne mettre sus) la généralité ou universalité n'est pas certaine preuve, ni marque infaillible de nature, témoin les sacrifices des bêtes, signalement des hommes, observés & tenus pour acte de pitié par-tout le monde qui toutefois sont contre nature. La malice humaine

qui passe tout, force nature, fait passer en force de loi tout ce qu'elle veut; n'y a cruauté ni méchanceté si grande, qu'elle ne fasse tenir pour vertu & piété.

Il y en a de quatre sortes, naturels, nés d'esclaves, forcés & faits par droit de guerre, justes dits de peine à cause de crime, ou de dette, dont ils sont esclaves de leurs créanciers, au plus sept ans selon la loi des Juifs, mais toujours jusqu'au paiement ailleurs, volontaires, qui sont de plusieurs sortes, comme ceux qui jouent à trois dés, ou vendent à prix d'argent leur liberté, comme jadis en Allemagne, & encore maintenant à la Chrétienté même, où qui se donnent & vouent esclaves d'autrui à perpétuité, ainsi que pratiquoient anciennement les Juifs, qui leur perçoient l'oreille à la porte en signe de perpétuelle servitude. Et cette sorte de captivité volontaire est la plus étrange de toutes, & la plus contre nature.

2.
Distinction.

Tacitus de
mor. Germ.

Exo. 21,
Deuter. 15.

C'est l'avarice qui est cause des esclaves forcés, & la poltronnerie cause des volontaires; les Seigneurs ont espéré plus de gain & de profit à garder qu'à tuer. Et de fait la plus belle possession & le plus riche bien étoit anciennement des esclaves. Par-là Craffus devint le plus riche des Romains, qui avoit, outre ceux qui le servoient, cinq cens esclaves qui rapportoient tous les jours gain & profit de leurs métiers & arts quêtuares. Après

3.
Cause des
esclaves.

en avoir tiré long service & profit, encore en faisoient-ils argent en les vendant.

4.
Cruautés des
Seigneurs
contre leurs
esclaves.

C'est chose étrange de lire les cruautés exercées par les Seigneurs contre les esclaves, par l'approbation même ou permission des loix; ils leur faisoient labourer la terre, enchaînés comme encore en Barbarie, coucher dedans les creux & fosses, étant venus vieux ou impotens & inutiles étoient vendus, ou bien noyés & jettés dedans les étangs, pour la nourriture des poissons: non-seulement pour une légère & petite faute, comme casser un verre, on les tuoit, mais pour le moindre soupçon, voire tout simplement pour en avoir le passe-temps, comme fit Flaminius, l'un des hommes de bien de son temps. Et pour donner plaisir au peuple, ils étoient contraints de s'entre-tuer publiquement aux arenes; si le maître étoit tué en sa maison, par qui que ce fût, les esclaves innocens étoient tous mis à mort, tellement que Pelanius, Romain, étant tué, bien que l'on scût le meurtrier, si est-ce que par ordonnance du Sénat quatre cens esclaves siens furent tués.

5.
Et des es-
claves aussi à
leurs Sei-
gneurs.

C'est aussi d'autre part chose étrange d'entendre les rébellions, élévations & cruautés des esclaves contre les Seigneurs en leur rang, quand ils ont pu, non-seulement en particulier, par surprise, trahison, comme une nuit en la ville de Tyr, mais en bataille rangée, par mer & par terre, dont est venu le proverbe, *autant d'ennemis que d'esclaves.*

Or comme la Religion Chrétienne & puis la Mahométane a crue, le nombre des esclaves a ^{6.} Diminution d'esclaves. décréu, & la servitude a relâché, d'autant que les Chrétiens & puis les Mahométans ont affranchi tous ceux qui se sont mis de leur religion; & étoit un moyen pour les y appeller, tellement qu'environ l'an douze cens, il n'y avoit presque plus d'esclaves au monde, sinon où ces deux religions n'avoient point encore d'autorité.

Mais comme le nombre des esclaves a diminué, ^{7.} Accroissement de pauvres & vagabonds. le nombre des pauvres, mendiants & vagabonds a cru; car tant d'esclaves affranchis sortis de la maison & subjection des Seigneurs, n'ayant de ^{8.} Retour à la servitude. quoi vivre & faisant force enfans, le monde a été rempli de pauvres.

La pauvreté puis après les a fait retourner en servitude; & être esclaves volontaires, jouans, trocquans, vendans leur liberté, afin d'avoir leur nourriture & vie assurée, ou mettre leurs enfans à leur aise. Outre cette cause & cette servitude volontaire, le monde est retourné à l'usage des esclaves, parce que les Chrétiens & Mahométans se faisant la guerre sans cesse, & aux Payens & Gentils orientaux & occidentaux, bien qu'à l'exemple des Juifs n'aient point d'esclaves de leur nation, ils en ont des autres nations, lesquels encore qu'ils se mettent de leur religion, les retiennent toutefois esclaves par force.

La puissance & autorité des maîtres sur leurs

serviteurs, n'est guere grande & impérieuse, & ne peut aucunement préjudicier à la liberté des serviteurs, mais seulement peuvent-ils les châtier & corriger avec discrétion & modération. Elle est encore moindre sur les mercénaires, sur lesquels ils n'ont aucun pouvoir, ni correction.

Le devoir des maîtres & serviteurs est l. 3, c. 15.

CHAPITRE XLV.

De l'Etat, Souveraineté, Souverains.

1.
Description
& nécessité
de l'état.

APRÈS la puissance privée, faut venir à la publique de l'état, c'est-à-dire, la domination ou bien l'ordre certain en commandant & obéissant, est l'appui, le ciment & l'ame des choses humaines; c'est le lien de la société, qui ne pourroit autrement subsister, c'est l'esprit vital qui fait respirer tant de milliers d'hommes, & toute la nature des choses.

2.
Naturel de
l'état.
Tacite.

Or, nonobstant que ce soit le soutien de tout, si est-ce chose mal assurée, très-difficile, sujette à changement, *arduum & subiectum fortuna cuncta regendi onus*, qui décline, & quelquefois trébuche par des causes occultes & inconnues, & tout en un coup du plus haut au plus bas, & non par degrés, comme il avoit demeuré longtemps à s'élever. Il est aussi exposé à la haine & des grands & des petits, dont il est agueté, sujet aux embûches & dangers. Ce qui advient aussi souvent des

mœurs mauvaises des souverains, & du naturel de la souveraineté, que nous allons dépeindre.

Souveraineté est une puissance perpétuelle & absolue, sans restriction de temps ou de condition; elle consiste à pouvoir donner loi à tous en général & en particulier, sans le consentement d'autrui, & n'en recevoir de personne. Et, comme dit un autre, à pouvoir déroger au droit ordinaire; la souveraineté est dite telle & absolue, pour ce qu'elle n'est sujette à aucunes loix humaines ni siennes propres. Car il est contre nature à tous de se donner loi & commander à soi-même en chose qui dépende de sa volonté. *Nulla obligatis consistere potest, quæ à voluntate promittentis statum capit*, ni d'autrui soit vivant ou de ses prédécesseurs, ou pays; la puissance souveraine est comparée au feu, à la mer, à la bête sauvage, elle est très-mal-aisée à dompter & traiter, ne veut point être dédite, ni heurtée, & l'étant, est très-dangereuse, *potestas res est quæ numeri docerique non vult, & castigationem agrè fert.*

^{3.} Description
de souverai-
neté.

Ses marques & propriétés sont juger en dernier ressort, ordonner de la paix & de la guerre, créer & destituer Magistrats & Officiers, donner graces & dispenses contre les loix, imposer tributs ordonner des monnoies, recevoir les hommages, ambassades, sermens, mais tout revient & est compris sous la puissance absolue de donner & faire la loi à son plaisir; l'on en nomme encore

^{4.} Ses proprié-
tés.

d'autres legeres, comme le droit de la mer & du
bris, confiscation pour crime de lèze-Majesté,
puissance de changer la langue, titre de Majesté.

5. La grandeur & souveraineté est tant désirée
de tout, c'est pour ce que tout le bien qui y est,
paroît dehors, & tout son mal est au-dedans,
aussi que commander aux autres est chose tant
belle & divine, tant grande & difficile. Pour ces
mêmes raisons sont estimés & révés pour plus
qu'hommes. Cette créance est utile pour extor-
quer des peuples le respect & obéissance, nour-
rice de paix & de repos. Mais enfin ce sont hommes
jetés & faits au moule des autres, & assez sou-
vent plus mal nés & mal partagés de Nature que
plusieurs du commun; il semble que leurs actions,
pour ce qu'elles sont de grand poids & impor-
tance, soient aussi produites par causes pesantes
& importantes; mais il n'en est rien, c'est
par mêmes ressorts que celle du commun. La
même raison qui nous fait tanfer avec un voisin,
dresse entre les Princes une guerre; celle qui fait
fouetter un laquais, tombant en un Roi, fait ruï-
ner une province. Ils veulent aussi légèrement
que nous, mais ils peuvent plus que nous, pareils
appétits agitent une mouche & un éléphant. Au
reste outre les passions, défauts & conditions natu-
relles, qu'ils ont communes avec le moindre de
ceux qui les adorent, ils ont encore des vices &
des incommodités, que la grandeur & souverai-

neté leur apporte, dont ils leur sont particuliers.

Les mœurs ordinaires des Grands, sont orgueil indomptable, *durus & veri insolens, ad recta flecti regius non vult tumor*; violence trop licentieuse, *id esse regni maximum pignus putant, si quicquid aliis non licet; quid non potest, vult posse qui nimirum potest*. Leur mot favori est *quod libet, licet*; soupçon, jalousie, *suapte natura potentia anxii*, voire jusqu'à leurs enfans, *suspectus semper invisusque dominantibus quisquis proximus destinatur, adeo ut displiceant etiam civilia filiorum ingenia*, d'où vient qu'ils sont souvent en allarme & en crainte : *ingenia regum prima ad formidinem*.

6.
Mœurs des
Souverains.

Séneque,
Tacite.

Les avantages des Rois & Princes souverains par-dessus le peuple; qui semblent si grands & éclatans, sont en vérité bien légers & quasi imaginaires; mais ils sont bien payés par des grands, vrais & solides défavantages & incommodités. Le nom & titre de souverain, la montre & le dehors est beau, plaisant & ambitieux, mais la charge & le dedans est dur, difficile & bien épineux. Il y a de l'honneur, mais peu ou point de repos & de joie; c'est une publique & honorable servitude, une noble misère, une riche captivité : *aurea & fulgida compedes, clara miseria*, témoin ce qu'en ont dit & fait Auguste, Marc-Aurele, Pertinax, Dioclétien, & la fin qu'ont fait presque tous les douze Césars, & tant d'autres après eux. Mais pour ce que peu croient ceci, & se laissent

7.
Leurs misères & incommodités.

décevoir à la belle mine, je veux plus particulièrement coter les incommodités & misères qui accompagnent le Souverain.

8.
En leur
charge.

Premièrement, la difficulté grande de bien jouer leur rôle, & s'acquitter de leur charge; car que doit-ce être que de régler tant de gens, puisqu'à régler soi-même il y a tant de difficultés? Il est bien plus aisé & plus plaisant de suivre que de guider, n'avoir à tenir qu'une voie toute tracée, que la tracer, à obéir, qu'à commander, & répondre de soi seul que des autres encore, *ut satius multo jam sit parere quietum, quam regere imperiores velle*. Joint qu'il semble requis que celui qui commande soit meilleur que ceux à qui il commande, ce disoit un grand commandeur, Cyrus. Cette difficulté se montre par la rareté, tant peu sont tels qu'ils doivent être. Vespasien a été seul, dit Tacite, de ses prédécesseurs qui s'est rendu meilleur, & selon le dire d'un Ancien, tous les bons Princes se pourroient bien graver en un anneau.

9.
Aux plaisirs
& séditions de
la vie.

Secondement, aux voluptés & plaisirs, dont on pense qu'ils ont bien meilleure part que les autres. Ils y sont certes de pire condition que les privés; car outre que ce lustre de grandeur les incommode à la jouissance de leurs plaisirs, à cause qu'ils sont trop éclairés, & trop en butte & en échec, ils sont contrôlés & épiés jusqu'à leurs pensées, que l'on veut deviner & juger. Encore

la grande aisance & facilité de faire ce qu'il leur plaît, tellement que tout ploye sous eux, ôte le goût & l'aigre-douce pointe, qui doit être aux plaisirs, lesquels ne réjouissent que ceux qui les goûtent & ramènent, & avec quelque difficulté; qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit avoir plaisir à boire; la satiété est ennuyeuse & fait mal au cœur, *pinguis amor nimiumque potens in tadia nobis vertitur; & stomacho dulcis ut esca nocet.* Il n'est rien si empêchant, si dégoûté que l'abondance, voire ils sont privés de toute vraie & vive action, qui ne peut-être sans quelque difficulté & résistance; ce n'est pas aller, vivre, agir à eux, c'est sommeiller & comme insensiblement glisser.

Le troisieme chef de leurs incommodités est au mariage; les mariages populaires sont plus ^{10.} 3. En leurs mariages. libres & volontaires, faits avec plus d'affection, de franchise & de contentement. Une raison de ceci peut-être que les populaires trouvent plus de partis de leur sorte à choisir; les Rois & Princes, qui ne sont point en foule, comme l'on sçait, n'ont pas beaucoup à choisir; mais l'autre raison est meilleure, qui est que les peuples en leurs mariages, ne regardent qu'à faire leurs affaires & s'accommoder; les mariages des Princes sont souvent forcés par la nécessité publique, sont pieces grandes de l'état & outils servans au bien & repos général du monde. Les Grands & Souverains

ne se marient pas pour eux-mêmes, mais pour le bien de l'état, duquel ils doivent être plus amoureux & jaloux que de leurs femmes & enfans. A cause de quoi il faut souvent qu'ils entendent à des mariages, où n'y a amour ni plaisir, & se font entre personnes qui ne se connoissent & ne se virent jamais, & ne se portent aucune affection, voire tel grand prend une grande, que s'il étoit moindre, il ne la voudroit pas, mais c'est pour servir au public, pour assurer leurs états & mettre en repos les peuples.

11.
4. Essais
d'honneur.

Le quatrieme est, qu'ils n'ont aucune vraie part aux essais, que les hommes font les uns contre les autres par jalousie d'honneur & de valeur, aux exercices de l'esprit ou du corps, qui est une des plus plaisantes choses qui soit au commerce des hommes. Cela vient que tout le monde leur cede, tout s'épargne & aiment mieux céler leur valeur, & trahir leur gloire, que d'heurter & offenser celle de leur Souverain, s'ils connoissent qu'il y ait affection à la victoire. C'est à la vérité par force de respect, les traiter dédaigneusement & injurieusement, dont disoit quelqu'un, que les enfans des Princes n'apprennent rien à droit, qu'à manier chevaux, pour ce qu'en tout autre exercice chacun fléchit sous eux, & leur donne gagné; mais le cheval, qui n'est ni flatteur ni courtisan, met aussi-bien par terre le Prince, que son écuyer. Plusieurs grands ont refusé des
louanges

louanges & approbations offertes, disant, je les estimerois, accepterois & m'en ressentirois, si elles partoient de gens libres qui osassent dire le contraire, & me taxer avenant sujet de le faire.

Le cinquieme est qu'ils sont privés de la liberté d'aller & voyager par le monde, étant comme ^{12.} 5. Privation de voyager, prisonniers en leur pays, voire dans leur pays mêmes, comme enveloppés de gens, de parleurs & regardans, & ce par-tout où ils sont, en toutes leurs actions, voire jusqu'à leur chaise percée, dont le Roi Alphonse disoit, qu'en cela les ânes étoient de meilleure condition que les Rois.

Le sixieme chef de leurs miseres est qu'ils sont privés de toute amitié & société mutuelle, qui ^{13.} De mutue'lle & cordiale amitié, est le plus doux & le plus parfait fruit de la vie humaine, & ne peut être qu'entre pareils ou presque pareils. La disparité si grande les met hors du commerce des hommes, tous ces services, humilités & bas offices, leur sont rendus par ceux qui ne les peuvent refuser, & ne viennent d'amitié mais de sujettion, ou pour s'aggrandir, ou par coutume & contenance, témoin que les méchans Rois sont aussi-bien servis, réverés, que les bons, les haïs que les aimés, l'on n'y connoît rien, même appareil, même cérémonie: dont répondit l'Empereur Julien à ses courtisans qui le louoient de sa bonne justice, je m'en orgueillirois par aventure de ces louanges, si elles étoient dites

de gens qui osassent m'accuser, vitupérer mes actions contraires, quand elles y feroient.

14.
Ignorance
des choses &
captivité.

Le septieme point de leurs miseres pire, peut-être, que tous, & plus pernicieux au public, est qu'ils ne sont point libres aux choix des personnes, ni en la science vraie des choses. Il ne leur est permis de sçavoir au vrai l'état des affaires, ni de connoître, & par ainsi n'y employer & appeller tels qu'ils voudroient bien, & seroit bien requis. Ils sont enfermés & assiégés de certaines gens, qui sont ou de leur sang propre, ou qui pour la grandeur de leurs maisons & offices, ou par prescription, sont si avant en autorité, force & maniemment des affaires, qu'il n'est loisible sans mettre tout à hasard, les mécontenter, reculer ou mettre en jalousie. Or ces gens-là qui couvrent, & tiennent comme caché le Prince, empêchent que toute la verité des choses ne lui apparaisse, & qu'autres meilleures & plus utiles s'en approchent, & ne soient connus ce qu'ils sont: c'est pitié que de ne voir que par les yeux & n'entendre que par les oreilles d'autrui, comme sont les Princes. Et ce qui acheve de tous points cette misere, c'est qu'ordinairement & comme par un destin, les Princes & les Grands sont possédés par trois sortes de gens, peste du genre humain, flatteurs, inventeurs d'impôts, délateurs, lesquels sous beau & faux prétexte de zèle & amitié envers le Prince, comme les deux premiers,

ou de prud'homme & réformation, comme les derniers, gâtent & ruinent & le Prince & l'Etat.

La huitieme misere est, qu'ils sont moins libres & maîtres de leurs volontés que tous autres, car ils sont forcés dans leurs procédures, par mille considérations & respects, dont il faut souvent qu'ils captivent leurs desseins, desirs & volontés, *in maxima fortuna minima licentia*. Et cependant au lieu d'être plaints, ils sont plus rudement traités & jugés que tous autres : car l'on veut deviner leurs desseins, pénétrer dedans leurs cœurs & intentions, ce que ne pouvant, *Abditos principis sensus & si quid occultius parat exquirere : illicitum anceps nec ideo assquare*, & regardant les choses par autre visage, ou n'entendant assez aux affaires d'état, requierent de leurs Princes ce qui leur semble qu'ils doivent, blâment leurs actions, ne veulent souffrir d'eux ce qui est nécessaire, & leur font le procès bien rudement.

Finalement il avient souvent qu'ils font une fin totalement misérable, non-seulement les tyrans & usurpateurs, cela leur appartient, mais encore les vrais titulaires, témoin tant d'Empereurs Romains après Pompée le grand & Cesar, & de nos jours Marie Reine d'Ecosse passée par main de bourreau, & Henry troisieme assassiné au milieu de quarante mille hommes armés par un petit moine, & mille tels exemples. Il semble que comme les orages & tempêtes se piquent

151

16.
Fin misé-
rable.

contre l'orgueil & hauteur de nos bâtimens, il y a aussi des esprits emuycux des grandeurs de ça-bas.

Usque aded res humana vis abdita quædam

Obterit, & pulchros fasces savaſque ſecures

Proculcare, ac ludibrio ſibi haberi videtur.

17.
Conclusion
de leurs mi-
ſeres.

Bref la condition des ſouverains eſt dure & dangereuſe : leur vie pour être innocente eſt infiniment laborieuſe, ſi elle eſt méchante ils ſont à la haine & médifance du monde : & en tous les deux cas, ils ſont expoſés à mille dangers : car plus grand eſt le ſeigneur, & moins ſe peut-il fier, & plus lui faut-il ſe fier : voilà pourquoi c'eſt choſe comme annexée à la ſouveraineté, d'être trahie.

De leur devoir au Livre troiſieme chap. 16.

CHAPITRE XLVI.

Magiſtrats.

1.
Diſtinction.

IL y a grande diſtinction & divers degrés, de Magiſtrats tant en honneur qu'en puiſſance, qui ſont les deux choſes conſidérables pour les diſtinguer, & qui n'ont rien de commun enſemble : & ſouvent ceux qui ſont les plus honorés ont moins de puiſſance, comme Conſeillers du privé conſeil, Secrétaires d'état. Aucuns n'ont que l'un des deux : autres tous les deux, & tous de divers degrés, mais ſont proprement dits Magiſtrats qui ont tous les deux.

Les Magistrats qui sont mitoyens entre le souverain & les particuliers , en la présence de leur souverain n'ont point puissance de commander. Comme les fleuves perdent leur nom & puissance à l'embouchure de la mer , & les astres en la présence du Soleil , ainsi toute la puissance des Magistrats est tenue en souffrance en la présence du Souverain : comme aussi la puissance des Magistrats inférieurs & subalternes en la présence des supérieurs. Entre égaux il n'y a point de puissance ou de superiorité , mais les uns peuvent empêcher les autres par opposition & prévention.

Tous Magistrats jugent , condamnent & commandent ou selon la loi , & lors leur sentence n'est qu'exécution de la loi , ou selon l'équité , & tel jugement s'appelle le devoir du Magistrat.

Les Magistrats ne peuvent changer ni corriger leurs jugemens , si le Souverain ne le permet , sur peine de faux : ils peuvent bien révoquer leurs mandemens ou les soutenir , mais ils ne peuvent révoquer ce qu'ils ont jugé , & prononcé avec connoissance de cause.

Deu devoir des Magistrats , voyez L. 3.



CHAPITRE XLVII.

Legislateurs, Prêcheurs, Instrueteurs.

C'EST une des vanités de l'homme, de prescrire des loix & des regles qui excèdent l'usage & la forme humaine : c'est la coutume des Prêcheurs & Legislateurs, de proposer les images de vie, que ni le proposant ni les auditeurs n'ont espérance aucune, ni bien souvent, qui plus est, la volonté de suivre. L'homme s'oblige à être nécessairement en faute, & se taille à son escient de la besogne plus qu'il ne sçauroit faire : il n'y a si homme de bien, que s'il est examiné selon les loix & devoirs en ses actions & pensées, qui ne soit coupable de mort cent fois. La sagesse humaine n'arrive jamais au devoir qu'elle se prescrit : outre l'injustice qui est en ceci, c'est exposer en moquerie & risée toutes choses, il faudroit qu'il y eût plus de proportion entre le commandement & l'obéissance, le devoir, & le pouvoir. Et ces faiseurs de regles sont les premiers moqueurs, car ils ne font rien, & souvent encore tout au rebours de ce qu'ils conseillent, les Prêcheurs, Legislateurs, Juges, Médecins : le monde vit ainsi, l'on instruit & l'on enjoint de suivre les regles & préceptes, & les hommes en tiennent un autre, non par dérèglement de vie & mœurs seulement, mais souvent par opinion & jugement contraire. Autre chose est de parler en

chaire; en chambre, donner leçon au peuple, & la donner à soi-même, ce qui est bon & de mise à foi, seroit scandaleux & abominable au commun, mais Sénèque répond à cela, *quoties parùm fiducia est in his, in quibus imperas, ampliùs exigendum est quàm satis est, ut præstetur quantum satis est, in hoc omnis hyperbole excedit, ut ad verum mendacio veniat.*

C H A P I T R E X L V I I I.

Peuple ou vulgaire.

LE peuple (nous entendons ici le vulgaire, la tourbe & le populaire, gens sous quelque couvert que ce soit, de basse, servile & mécanique condition) est une bête étrange à plusieurs têtes, & qui ne se peut bien décrire en peu de mots, inconstant & variable, sans arrêt non plus que les vagues de la mer, il s'émeut, il s'accroît, il approuve & retrouve en un instant même chose, il n'y a rien plus aisé que le pousser en telle passion que l'on veut, il n'aime la guerre pour sa fin, ni la paix pour le repos, sinon en tant que de l'un à l'autre il y a toujours du changement. La confusion lui fait desirer l'ordre, & quand il y est, lui déplaît. Il court toujours d'un contraire à l'autre, de tous temps: le seul futur le repaît, *hi vulgi mores, odiſſe præſentia, ventura cupere, præterita celebrare.*

Léger à croire, recueillir & ramasser toutes nouvelles, sur-tout les fâcheuses, tenant tous

rapports pour véritables & assurés : avec un sifflet ou sonnette de nouveauté, l'on l'assemble, comme les mouches au son du bassin.

3. Sans jugement, raison, discrétion : son jugement & sa sagesse, trois dez & l'aventure, il juge brusquement & à l'étourdie de toutes choses, & tout par opinion, ou par coutume, ou par plus grand nombre, allant à la file comme les moutons qui courent après ceux qui vont devant, & non par raison & vérité. *Plebi non judicium : non veritas : ex opinione multa, ex veritate pauca judicat.*

Tacit.
Cic.

4. Ennuyeux & malicieux, ennemi des gens de bien, contempteur de vertu, regardant de mauvais œil le bonheur d'autrui, favorisant au plus foible & au plus méchant, & voulant mal aux gens d'honneur, & sans sçavoir pourquoi, sinon pour ce que sont gens d'honneur, & que l'on en parle fort, & en bien.

5. Peu loyal & véritable, amplifiant le bruit, enchérissant sur la vérité, & faisant toujours les choses plus grandes qu'elles ne sont, sans foi ni tenue. La foi d'un peuple & la pensée d'un enfant sont de même durée, qui changent non-seulement selon que les intérêts changent, mais aussi selon la différence des bruits, que chaque heure du jour peut apporter.

6. Mutin, ne demandant que la nouveauté & remuement, séditieux, ennemi de paix & de repos, *ingenio mobili, seditiosum, discordiosum, cupidum.*

Salust.

rerum novarum , quieti & otio adversum , sur-tout quand il rencontre un chef : car lors ne plus ne moins que la mer bonace de nature , ronfle , écume & fait rage agitée de la fureur des vents : ainsi le peuple s'enfle , se hausse & se rend indomptable : ôtez-lui les clefs , le voilà abattu , effarouché , & demeure tout planté d'effroi , *sine rectore præceptis , pavidus , socors , nil ausura plebs principibus amotis.*

Tacit

Soutient & favorise les brouillons & remueurs de ménage , il estime modestie poltronnerie , prudence lourdisse : au contraire il donne à l'impétuosité bouillante le nom de valeur & de force : préfère ceux qui ont la tête chaude & les mains frétilantes , à ceux qui ont le sang rassis & qui pesent les affaires , les vendeurs & babillards aux simples & retenus.

7.

Ne se soucie du public ni de l'honnête , mais seulement du particulier , & se pique sordidement pour le profit. *Privata cuique stimulatio , vile æquæ publicum.*

8.

Tacit.

Toujours gronde & murmure contre l'Etat , tout bouffi de médifance , & propos insolens contre ceux qui gouvernent & commandent. Les petits & pauvres n'ont autre plaisir que de médire des grands & des riches , non avec raison mais par envie , ne sont jamais contents de leurs gouverneurs & de l'état présent.

9.

Mais il n'a que le bec , langues qui ne cessent , esprits qui ne bougent , monstre duquel toutes

10.

les parties ne sont que langues, qui de tout parle & rien ne sçait, qui tout regarde & rien ne voit, qui rit de tout & de tout pleure, prêt à se mutiner & rebeller, & non à combattre, son propre est d'essayer plutôt à secouer le joug qu'à bien garder sa liberté, *procacia plebis ingenia, impigra lingua, ignavi animi.*

Tacit.
Salust.

11. Ne sçachant jamais tenir mesure, ni garder une médiocrité honnête: ou très-basement & vilement il sert d'esclave, ou sans mesure il est insolent & tyranniquement il domine, il ne peut souffrir le mors doux & temperé, ni jouir d'une liberté réglée, court toujours aux extrémités, trop se fiant ou méfiant, trop d'espoir ou de crainte. Ils vous feront peur si vous ne leur en faites: quand ils sont effrayés vous les baffouez & leur sautez à deux pieds sur le ventre, audacieux & superbes si on ne leur montre le bâton, dont est le proverbe, oings-le, il te poindra, poinds-le, il t'oindra, *nil in vulgo modicum, terrere nisi paveant, ubi pertimerint impunè contemni: audacia turbidum nisi vim metuat, aut servit humiliter, aut superbe dominatur, libertatem quæ media, nec spernere, nec habere.*

Tacit.

Livius.

12. Très-ingrat envers ses bienfaiteurs. La récompense de tous ceux qui ont bien mérité du public, a toujours été un bannissement, une calomnie, une conspiration, la mort. Les histoires sont célèbres de Moïse & tous les Prophètes, de Socrates, Aristides, Phocion, Lycurgus, Demosthenes,

Math.

Themistocles : & la vérité a dit qu'il n'en échappoit pas un de ceux qui procuroient le bien & le salut du peuple : & au contraire il chérit ceux qui l'oppriment, il craint tout, admire tout.

Bref le vulgaire est une bête sauvage , tout ce qu'il pense n'est que vanité , tout ce qu'il dit est faux & erroné, ce qu'il reprouve est bon , ce qu'il approuve est mauvais, ce qu'il loue est infâme, ce qu'il fait & entreprend n'est que folie, *non tam bene cum rebus humanis geritur ut meliora pluribus placeant : argumentum pessimi turba est*, la tourbe populaire , est mere d'ignorance , injustice , inconstance , idolâtre de vanité, à laquelle vouloir plaire ce n'est jamais fait ; c'est son mot, *vox populi vox Dei*, mais il faut dire *vox populi vox stultorum*. Or , le commencement de sagesse est se garder net, & ne se laisser emporter aux opinions populaires. Ceci est pour le second livre que nous approchons.

13.

Senec.

Lib. 2.
cap. 1.

QUATRIÈME DISTINCTION

& différence des hommes tirée de leurs diverses
Professions & conditions de vie.

P R É F A C E.

VOICI une autre différence des hommes tirée de la diversité de leurs professions, conditions, & genres de vie : les uns suivent la vie civile & sociale, les autres la fuient pour se sauver en la solitude ; les uns aiment les armes, les autres les haïssent ; les uns vivent en commun, les autres en la propriété ; les uns se plaisent d'être en charge & mener vie publique, les autres se cachent & demeurent privés ; les uns sont courtisans & du tout à autrui, les autres ne courtisent qu'eux-mêmes ; les uns se tiennent des Villes, les autres aux champs aimans la vie rustique. Qui fait mieux & quelle vie est à préférer, il est difficile à dire simplement, & peut être impertinent, toutes ont leurs avantages & désavantages, leurs biens & leurs maux. Ce qui est plus à voir & considérer en ceci, comme sera dit, c'est que chacun sçache bien choisir selon son naturel, pour & plus facilement & plus heureusement s'y comporter. Mais nous dirons un petit mot de chacune en les comparant ensemble : mais ce sera après avoir parlé de la vie commune à tous, qui a trois degrés.



C H A P I T R E X L I X.

Distinction & comparaison des trois sortes de degrés de vie.

IL y a trois sortes de vie , comme trois degrés : l'une privée d'un chacun au-dedans & en sa poitrine , où tout est caché , tout est loisible : la seconde en la maison & famille , en ses actions privées & ordinaires , où n'y a point d'étude ni d'artifice , desquelles nous n'avons à rendre compte : la tierce est publique aux yeux du monde. Or tenir l'ordre & regle en ce premier étage bas & obscur , est bien plus difficile & plus rare qu'aux deux autres , & au second qu'au tiers : la raison est , qu'on n'y a point de Juge , de contrôleur , de regardant , & où nous n'imaginons point de peine ou récompense , nous nous portons bien plus lâchement & nonchalamment comme aux vies privées , où la conscience & la raison seule nous guide , qu'aux publiques où nous sommes en échec & en butte aux yeux & jugement de tous , où la gloire , la crainte du reproche , de mauvaise réputation , ou quelque autre passion nous mene , (or la passion nous commande bien plus vivement que la raison) dont nous nous tenons prêts & sur nos gardes , d'où il avient que plusieurs sont estimés & tenus saints , grands & admirables en public , qu'en leur privé il n'y a rien de louable. Ce qui se fait en public est une farce , une feinte ; en privé & en

secret c'est la vérité ; & qui voudroit bien juger de quelqu'un, il le faudroit voir à son à tous les jours, en son ordinaire & naturel, le reste est tout contrefait. *Universus mundus exercet histrioniam*, dont disoit un sage que celui est excellent, qui est tel au-dedans & par soi-même, qu'il est au-dehors par la crainte des loix, & du dire du monde. Les actions publiques sont éclatantes, auxquelles l'on est attentif quand l'on les fait, comme les exploits de guerre, opiner en un conseil, régir un peuple, conduire une ambassade : les privées & domestiques sont sombres, mornes ; tancer, rire, vendre, payer, converser avec les siens, l'on ne les considère pas, l'on les fait sans y penser : les secrettes & internes encore plus, aimer, haïr, désirer.

Et puis il y a ici encore une autre considération, c'est qu'il se fait par l'hypocrisie naturelle des hommes, que l'on fait plus de cas, & est l'on plus scrupuleux aux actions externes, qui sont en montre, mais qui sont libres, peu importantes & quasi toutes en contenance & cérémonies, donc elles sont de peu de coût & aussi de peu d'effets, qu'aux internes secretes & de nulle montre ; mais bien requises & nécessaires dont elles sont fort difficiles. D'icelles dépend la réformation de l'ame, la modération des passions, le régleme de la vie : voire par l'acquit de ces externes l'on vient à une nonchalance des internes.

Or de ces trois vies, interne, domestique,

publique, qui n'en a qu'une à mener, comme les Hermites, a bien meilleur marché de conduire & ordonner sa vie, que celui qui en a deux; & celui qui n'en a que deux, est de plus aisée condition, que celui qui a tous les trois.

C H A P I T R E I.

*Comparaison de la vie civile ou sociale avec la
solitaire.*

C E U X qui estiment & recommandent tant la vie solitaire & retirée, comme un grand séjour & sûre retraite du tabut & brouillis du monde, & moyen propre pour se garder & maintenir net & quitte de plusieurs vices, d'autant que la pire part est la plus grande, de mille n'en est pas un bon, le nombre des fous est infini, la contagion est très-dangereuse en la presse, semblent avoir raison jusques-là : car la compagnie mauvaise est chose très-dangereuse, à quoi pensent bien ceux qui vont sur mer, qu'aucun n'entre en leur vaisseau qui soit blasphémateur, dissolu, méchant; un seul Jonas à qui Dieu étoit courroucé pensa tout perdre; Bias disoit plaisamment à ceux du vaisseau, qui au grand danger crioient appelant le secours des Dieux : Taisez-vous, qu'ils ne sentent que vous êtes ici avec moi? Albuquerque Viceroi des Indes pour Emmanuel Roi de Portugal,

Comparaison
de ces deux
vies.

en un extrême péril sur mer prit sur ses épaules quelque jeune garçon , afin que son innocence lui servit de garant & de faveur envers Dieu. Mais de la penser meilleure , plus excellente & parfaite , plus propre à l'exercice de vertu , plus difficile , âpre , laborieuse & pénible comme ils veulent faire croire ; se trompent bien lourdement : car au contraire c'est une grande décharge & aisance de vie , & n'est qu'une bien médiocre profession , voir un simple apprentissage & disposition à la vertu. Ce n'est pas entrer en affaires , aux peines & difficultés , mais c'est les fuir , s'en cacher , pratiquer le conseil d'Epicure (cache ta vie) , c'est se tapir & recourir à la mort pour fuir à bien vivre. Celui qui vit civilement ayant femme , enfans , serviteurs , voisins , amis , biens , affaires , & tant de parties diverses auxquelles faut qu'il satisfasse , & réponde réglément & loyalement , a bien sans comparaison plus de besogne , que le moine qui n'a affaire qu'à soi : la multitude , l'abondance est bien plus affreuse que la solitude , la disette. En l'abstinence il n'y a qu'une chose ; en la conduite & en l'usage de plusieurs choses diverses , y a plusieurs considérations & divers devoirs : il est bien plus facile de se passer des biens , honneurs , dignités , charges , que s'y bien gouverner & bien s'en acquitter. Il est bien plus aisé du tout se passer de femme , que bien dûment & de tout point vivre & se maintenir avec sa femme , enfans & tout le reste

reste qui en dépend, ainsi le célibat est plus facile que le mariage.

De penser aussi que la solitude soit un asyle & port assuré contre tous vices, tentations & détourniers, c'est se tromper : il n'est pas vrai en tous sens. Contre les vices du monde, le bruit de la presse, les occasions qui viennent de dehors, cela est bon ; mais la solitude a ses affaires & ses difficultés internes & spirituelles, *ivit in desertum ut tentaretur à diabolo*. Aux jeunes hommes imprudens & mal avisés la solitude est un dangereux bâton, & est à craindre qu'en s'entretenant tous seuls, ils entretiennent de méchantes gens, comme disoit Crates à un jeune homme qui se promenoit tout seul à l'écart. C'est-là que les fous machinent de mauvais desseins, ourdissent des malencontres, aiguïsent & affilent leur passions & méchans desirs. Il faut être sage bien fort & assuré pour être laissé entre ses mains : souvent l'on ne sçauroit être en plus dangereuses mains que les siennes, *Guarda me ; Dios ; de mi*, dit excellemment le proverbe Espagnol ; *nemo est ex imprudentibus qui sibi relinqui debeat ; solitudo omnia persuadet*. Mais pour quelque considération privée ou particulière encore que bonne en soi, (car souvent c'est lâcheté, foiblesse d'esprit, dépit ou autre passion) s'enfuir & se cacher, ayant moyen de profiter à autrui, & secourir au public, c'est être déserteur, ensevelir le talent, cacher la lumière, faute sujette à la rigueur du jugement.

CHAPITRE LI.

Comparaison de la vie menée en commun & menée en propriété.

AUCUNS ont pensé que la vie menée en commun en laquelle il n'y a point de mien & tien, mais où toutes choses sont en communauté: tend plus à perfection & tient plus de charité & concorde. Mais cette opinion ne peut-être en tout sens vraie, comme aussi la pratique le montre bien, car non seulement, il n'y a point d'affection cordiale à ce qui est commun à tous, & comme dit le proverbe, l'âne du commun est toujours mal bûté, mais encore la communauté tire après soi toujours des querelles, des murmures & des haines, comme s'il s'est vu toujours, voire dedans l'Eglise primitive. La nature d'amour est telle que des gros fleuves, qui portent les grandes charges, s'ils sont divisés, n'en portent point, aussi étant divisé à toutes personnes & toutes choses, perd sa force & vigueur. Mais il y a degrés de communauté, vivre, c'est-à-dire manger & boire ensemble est très-bon, comme il étoit aux meilleures & plus anciennes républiques de Lacédemone & de Crete, car outre que la modestie & discipline est mieux retenue, il y a une très-utile communication: mais penser avoir tout commun, comme vouloit Platon un coup, car après il se ravisa, c'est pervertir tout.

C H A P I T R E L I I.

Comparaison de la vie rustique & des Villes.

CETTE comparaison n'est fort mal-aisée à faire à l'amateur de sagesse, car tous les biens & avantages sont presque d'un côté, spirituels & corporels, liberté, sagesse, innocence, santé, plaisir. Aux champs l'esprit est bien libre & à foi, ès villes les personnes, les affaires siennes & d'autrui, les querelles, visites, deuils, entretiens, combien dérobent-ils de temps? *Amici fures temporis*. Combien de troubles apportent-ils, de détournemens, de débauches; les villes sont prisons même aux esprits comme les cages aux oiseaux & aux bêtes. Ce feu céleste qui est en nous ne veut point être enfermé, il aime l'air, les champs; dont Columelle dit que la vie champêtre est parente de la sagesse, *consanguinea*, laquelle ne peut être sans les belles & libres pensées & méditations. Or, est-il difficile les avoir & nourrir parmi le tracas & tabut des villes. Puis la vie rustique est bien plus nette, innocente & simple; ès villes les vices sont en foule & ne se sentent point, ils passent & se fourrent par-tout pêle-mêle, l'usage, le regard, le rencontre si fréquent & contagieux en est cause. Pour le plaisir & santé tout le ciel étendu apparôit, le soleil, l'air, les eaux & tous les élémens sont libres, exposés & ouverts de toutes parts, nous sourient: la terre se montre tout à découvert, ses fruits sont devant nos

yeux, tout cela n'est point ès villes, en la presse des maisons, tellement que vivre aux villes, c'est être au monde banni & fort clos du monde. Davantage la vie champêtre est toute en exercice, en action, qui aiguise l'appétit, entretient la santé, endurecit & fortifie le corps. Ce qui est à la recommandation des villes est l'utilité, ou privée, c'est la part des marchands & artisans; ou publique, au maniement de laquelle sont appelés peu de gens, & anciennement on les tiroit de la vie rustique, & y retournoient ayant achevé leur charge.

CHAPITRE LIII.

De la Profession militaire.

Sa recommandation.

L'OCCUPATION & profession militaire est noble en sa cause, car il n'y a utilité plus juste ni plus universelle que la protection du repos & grandeur de son pays; noble en son exécution, car la vaillance est la plus forte, plus généreuse, & plus héroïque de toutes les vertus: honorable, car des actions humaines la plus grande & pompeuse est la guerrière, & à qui tous honneurs sont décernés; plaisante, la compagnie de tant d'hommes nobles; jeunes, actifs, la vue ordinaire de tant d'accidens & spectacles, liberté & conversation sans art, une façon de vie mâle, sans cérémonie, la variété de tant d'actions diverses, cette courageuse harmonie de la musique guerrière, qui nous entretient & nous

échauffe les oreilles & l'ame , ces mouvemens guerriers qui nous ravissent de leur horreur & épouvantement , cette tempête de son & de cris , cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes , avec tant de fureur , d'ardeur & de courage.

Mais au contraire l'on peut dire , que l'art & & l'expérience de nous entredéfaire, entretuer,^{2. Son accusation.} de ruiner & perdre notre propre espece, semble dénaturé, venir d'aliénation de sens; c'est un grand témoignage de notre foiblesse & imperfection , & ne se trouve point aux bêtes, où demeure beaucoup plus entiere l'image de nature. Quelle folie, quelle rage, faire tant d'agitations, mettre en peine tant de dangers & hasards par mer & par terre, pour chose si incertaine & douteuse, comme est l'issue de la guerre, courir avec telle faim & telle âpreté après la mort qui se trouve par-tout; & sans espérance de sépulture, aller tuer ceux que l'on ne hait pas, que l'on ne vit jamais? Mais d'où vient cette grande fureur & ardeur, car l'on ne t'a fait aucune offense? Quelle frénésie de s'exposer à perdre ses membres, & recevoir des plaies, lesquelles ne font point mourir, mais rendent la vie sujette au fer & au feu, plus douloureuse & pénible mille fois que la mort? Se sacrifier & se perdre pour tel que tu n'as jamais vu, qui ne se soucie ni ne pense jamais à toi, mais veut monter sur ton corps mort ou estropié, pour être plus haut & voir de plus loin.?

CINQUIEME ET DERNIERE

Distinction & différence des hommes , tirée des
faveurs & défaveurs de la nature & de la fortune.

P R É F A C E.

CETTE dernière distinction & différence est toute
apparente & notoire , & qui a plusieurs membres &
considérations , mais qui reviennent à deux chefs , que
l'on peut appeller avec le vulgaire bonheur & malheur ,
grandeur & petitesse. Au bonheur & grandeur appar-
tiennent santé ; beauté , & les autres biens du corps ,
liberté , noblesse , honneur , dignité , science , richesses ,
crédit , amis : au malheur & petitesse appartiennent
tous les contraires , qui sont privations de tous ces
biens-là. De ces choses vient une très-grande diversité ,
car l'on est heureux en l'une de ces choses , ou en
deux , ou en trois , & non des autres , & ce plus ou
moins , par une infinité de degrés : peu ou point y
en a d'heureux ou malheureux en tous. Qui a la
la plupart de ces biens , & spécialement trois , noblesse ,
dignité ou autorité , & richesses , est estimé grand , qui n'a
aucun de ces trois , est estimé des petits. Mais plusieurs
n'ont qu'un ou deux , & sont moyens entre les grands
& petits. Nous faut parler de chacun un peu.

Chap. II.
Chap. 6.

De la santé, beauté & autres biens naturels du
corps , a été dit ci-dessus : aussi de leurs contraires ,
maladie & douleur.

C H A P I T R E . L I V .

De la Liberté & du Servage.

LA liberté est estimée d'aucuns un souverain bien, & servage un mal extrême, tellement que plusieurs ont plus aimé mourir & cruellement, que devenir esclaves, voire que tomber en danger de voir la liberté publique ou la leur intéressée. Il y peut avoir en ceci du trop comme en toutes autres choses. Il y a double liberté, la vraie de l'esprit est en la main d'un chacun, & ne peut être ravie ni endommagée par autrui, ni par la fortune même: au rebours le servage de l'esprit, est le plus misérable de tous, servir à ses cupidités, se laisser gourmander à ses passions, mener aux opinions, ô la piteuse captivité! La liberté corporelle est un bien fort à estimer, mais sujet à la fortune: & n'est juste ni raisonnable (s'il n'y est jointe quelque autre circonstance) de la préférer à la vie, comme les anciens qui choisissoient & se donnoient plutôt la mort que la perdre, & étoit réputé à grande vertu, estimant la servitude un très-grand mal. *Servitus obedientia est fragili animi & abjecti, arbitrio carentis suo.* De très-grands & très-sages ont servi, Regulus, Valerianus, Platon, & à de très-méchans & iniques: & n'ont pour cela empiré leur propre condition, demeurant en effet & au vrai, plus libres que leurs maîtres.

CHAPITRE LV.

Noblesse.

1. NOBLESSE est une qualité par-tout non commune, mais honorable, introduite avec grande raison & utilité publique.

^{2.}
Description
de Noblesse. Elle est diverse diversément prise & entendue selon les nations & les jugemens, l'on en donne plusieurs especes, selon la plus générale & commune opinion & usage, c'est une qualité de race. Aristote dit que c'est antiquité de race & de richesses. Plutarque l'appelle vertu de race, *virtus generis*, entendant une certaine qualité & habitude continuée en la race. Quelle est cette qualité ou vertu, tous n'en font d'accord, sauf en ce quelle soit utile au public : car à aucuns & la plupart c'est la militaire, aux autres c'est encore la politique, la litteraire des sçavans, la palatine des officiers du Prince : mais la militaire a l'avantage ; car outre le service qu'elle rend au public comme les autres, elle est pénible, laborieuse, dangereuse, dont elle en est plus digne & recommandable : aussi a-t-elle emporté chez nous comme par préciput, le titre honorable de vaillance. Il faut donc selon cette opinion, y avoir deux choses en la vraie & parfaite noblesse : profession de cette vertu & qualité utile au public, qui est comme la forme. Et la race comme le sujet & la matière, c'est-à-dire, continuation

longue de cette qualité par plusieurs degrés & races, & par temps immémorial, dont ils sont appellés à notre jargon, gentils, c'est-à-dire, de race, maison, famille; portant de long-temps même nom, & faisant même profession. Par quoi celui est vraiment & entierement noble, lequel fait profession singulière de vertu publique, servant bien son Prince & sa patrie, étant sorti de parens & ancêtres qui ont fait le même.

Il y en a qui séparent ces deux, & pensent que l'un d'eux seul suffit à la noblesse, sçavoir la vertu & qualité seule, sans considération aucune de race & des ancêtres: c'est une noblesse personnelle & acquise, & si on la prend à la rigueur elle est rude, qu'un sorti de la maison d'un boucher & vigneron soit tenu pour noble, quelque service qu'il puisse faire au public. Toutefois cette opinion a lieu en plusieurs nations, nommément chez les Turcs, mépriseurs de la noblesse de race & de maison, ne faisant compte que de la personnelle, & actuelle vaillance militaire: ou bien l'antiquité de race seule, sans profession de la qualité; celle-ci est au sang & purement naturelle.

3.
Distinction.

S'il faut comparer ces deux simples & imparfaites noblesses, la pure naturelle, à bien juger, est la moindre, bien que plusieurs en parlent autrement, mais par grande vanité. La naturelle est une qualité d'autrui & non sienne, *genus & proavos & quæ non fecimus ipsi, vix ea nostra puto: nemo vixit in gloriam*

4.
Noblesse naturelle.

*nostram ; nec quod ante nos fuit nostrum est : & qu'y a-t-il plus inepte que de se glorifier de ce qui n'est pas sien ? Elle peut tomber en un homme vicieux , vaunéant , très-mal né & en soi vraiment vilain. Elle est aussi inutile à autrui , car elle n'entre point en communication ni en commerce , comme fait la science , la justice , la bonté , la beauté , les richesses. Ceux qui n'ont en soi rien de recommandable que cette noblesse de chair & de sang , la font fort valoir , l'ont toujours en bouche , en enflent les joues & le cœur , (ils veulent ménager ce peu qu'ils ont de bon) à cela les connoît-on , c'est signe qu'il n'y a rien plus , puis que tant & toujours il s'y arrêtent. Mais c'est pure vanité , toute leur gloire vient par chétifs instrumens , *ab utero , conceptu , partu* , & est ensevelie sous le tombeau des ancêtres. Comme les criminels poursuivis ont recours aux autels , aux sépulcres des morts , & anciennement aux statues des Empereurs : ainsi ceux-ci destitués de tout mérite & sujet de vrai honneur , ont recours à la mémoire & armoiries de leurs majeurs. Que sert à un aveugle que ses parens ayent eu une bonne vue , & à un begue l'éloquence de son aïeul , & néanmoins ce sont gens ordinairement glorieux , altiers , méprisans les autres : *contemptor animus & superbia commune nobilitatis malum*.*

Salust.

1.
Acquise &
personnelle.

La personnelle & l'acquise a ses conditions toutes contraires & très-bonnes ; elle est propre à son possesseur ; elle est toujours en sujet digne , & est très-utile à autrui. Encore peut-on dire qu'elle est

plus ancienne & plus rare que la naturelle. Car c'est par elle que la naturelle a commencé, & en un mot c'est la vraie qui consiste en bons & utiles effets, non en songe & imagination vaine & inutile, & provient de l'esprit & non du sang, qui n'est point autre aux nobles qu'aux autres. *Quis generosus?*

Senec.

ad virtutem à natura benè compositus, animus facit nobilem, cui ex quacumque conditione supra fortunam licet surgere.

Mais elles sont très-volontiers & souvent ensemble, & c'est chose parfaite; la naturelle est un acheminement & occasion à la personnelle: les choses retournent facilement à leur principe & naturel. Comme la naturelle a pris son commencement & son être de la personnelle, aussi elle ramène & conduit les siens à elle, *fortes creantur fortibus: hoc unum in nobilitate bonum ut nobilibus imposita necessitudo videatur, nec à majorum virtute degenerent;* se sentir sorti de gens de bien & qui ont mérité du public, est une obligation & puissant aiguillon aux beaux exploits de vertu: il est laid de forligner & démentir sa race.

6.
Conjointes.

La noblesse donnée & octroyée par le bénéfice & rescrit du Prince, si elle est seule, elle est honteuse & plus reprochable qu'honorable; c'est une noblesse en parchemin, achetée par argent ou faveur, & non par le sang comme elle doit: si elle est octroyée pour le mérite & les services notables, lors elle est censée personnelle & acquise, comme a été dit.

CHAPITRE LVI.

De l'Honneur.

1.
Description,
d'honneur.

L'HONNEUR disent aucuns & mal , est le prix & la récompense de vertu , ou moins mal , la reconnoissance de la vertu , ou bien une prérogative de bonne opinion , & puis du devoir externe envers la vertu ; c'est un privilège qui tire sa principale essence de la vertu. Autres l'ont appelé son ombre qui la fuit , & quelquefois la précède , comme elle fait le corps. Mais à bien parler , c'est l'éclat d'une belle & vertueuse action , qui rejaillit de notre ame à la vue du monde & par réflexion en nous-mêmes , nous apporte un temoignage de ce que les autres croient de nous , qui se tourne en un grand contentement d'esprit.

Il semble bien à aucuns , que l'honneur n'est seulement ni proprement à bien administrer & s'acquitter des grandes charges (il n'est pas en la puissance de tous s'y employer) mais à bien faire ce qui est de sa profession : car toute louange est à bien faire ce que nous avons à faire. Celui qui sur un échafaud joue bien le personnage d'un valet , n'est pas moins loué , que celui qui représente le Roi : & à celui qui ne peut travailler en statue d'or , celles de cuivre ou de terre ne lui peuvent faillir : où il peut aussi-bien montrer la perfection de son art. Toutefois il semble mieux que l'honneur n'est

dû que pour les actions où y a de la difficulté, ou du danger. Toutes justes & légitimes, & d'obligation ne sont de tel mérite, ni dignes de tel loyer : qui n'est commun ni ordinaire, ni pour toutes personnes & toutes actions. Ainsi toute femme chaste, toute prude, personne n'est d'honneur. Il faut outre la probité, encore la difficulté, la peine, le danger. Encore y ajoute-t'on l'utilité publique. Qu'elles soient tant que l'on veut privéement bonnes & utiles, elles auront l'approbation & bonne renommée parmi les connoissans, la sûreté & protection des loix : mais non l'honneur qui est public & a plus de dignité, de splendeur, & d'éclat.

Le desir d'honneur & de gloire, & la quête de l'approbation d'autrui, est une passion vicieuse, violente, puissante, de laquelle a été parlé en la passion d'ambition : mais très-utile au public, à contenir les hommes en leur devoir, à les éveiller & échauffer aux belles actions, témoignage de la foiblesse & insuffisance humaine, qui à faute de bonne monnoye employe la courte & la fausse. Or, en quoi & jusques où elle est excusable, & quand vitupérable, & que l'honneur n'est la récompense de la vertu, se dira après.

2.
Desir
d'honneur.
chap. 12.

L. 3. en la
vertu de tem-
pérance.

Les marques d'honneur sont fort diverses, mais les meilleures & plus belles sont celles qui sont sans gain, & qui sont telles que l'on n'en puisse étrenner & faire par taux vicieux, & ceux qui par quelque bas office auroient fait service au public ;

Marques
d'honneur.

elles sont meilleures & plus estimées. Plus elles sont de foi vaines, & n'ayant autre prix que simplement marquer les gens d'honneur & de vertu, comme elles sont presque par toutes les polices, les couronnes de laurier, de chêne, certaine façon d'accoutremens, prérogative de quelque furnom, préséance aux assemblées, les ordres de chevalerie. C'est aussi par occasion quelquefois plus d'honneur de n'avoir pas ces marques d'honneur, les ayant mérité, que de les avoir. Il m'est bien plus honorable, disoit Caton, que chacun demande pourquoi l'on ne m'a point dressé de statue en la place, que si l'on demandoit pourquoi l'on m'en a dressé.

CHAPITRE LVII.

De la Science.

LA science est à la vérité un bel ornement, un outil très-utile à qui en sçait bien user, mais en quel rang il la faut tenir, tous n'en sont d'accord, surquoi se commettent deux fautes contraires, l'estimer trop, & trop peu. Les uns l'estiment tant qu'ils la préfèrent à toute autre chose, & pensent que c'est un souverain bien, quelque espece & rayon de divinité; la cherchent avec faim, dépense, & peine grande, les autres la méprisent, & désestiment ceux qui en font profession, la médiocrité est plus juste & plus assurée. Je la mets

beaucoup au-dessous de la prud - hommie , fanté , sagesse , vertu , & encore au-dessous de l'habilité aux affaires ; mais après cela je la mettrois aux mains & en concurrence avec la dignité , noblesse naturelle , vaillance militaire ; & les laisserai volontiers disputer ensemble de la préséance : si j'étois pressé d'en dire mon avis , je la ferois marcher tout à côté d'elles , ou bien incontinent après.

Voyez L.
3. chap. 14.
bien au long.

Comme les sciences sont différentes en sujets & matieres , en l'apprentissage & acquisition , aussi sont-elles en l'utilité , honnêteté , nécessité , & encore en la gloire & au gain : les unes sont Théoriques & en pure spéculation , les autres Pratiques & en action. Item les unes sont réales , occupées en la connoissance des choses qui sont hors de nous , soient-elles naturelles ou surnaturelles ; les autres sont parleres , qui enseignent les langues , le parler & le raisonner. Or déjà sans aucune doute , celles qui ont plus d'honnêteté , utilité , nécessité & moins de gloire , vanité , gain mercenaire , sont de beaucoup à préférer aux autres. Par quoi tout absolument les pratiques sont les meilleures , qui regardent le bien de l'homme , apprenant à bien vivre & bien mourir , bien commander , bien obéir , dont elles doivent être sérieusement étudiées par celui qui prétend à la Sagesse , & desquelles cet œuvre est un abrégé & sommaire , sçavoir Morales , Economiques , Politiques. Après elles , sont les Naturelles , qui servent à connoître tout ce qui est au monde ,

à notre usage , & ensemble admirer la grandeur , bonté , sagesse , puissance du maître Architecte. Toutes les autres ou sont vaines , ou bien elles doivent être étudiées sommairement & en passant , puis qu'elles ne servent de rien à la vie , & à nous faire gens de bien. Donc c'est dommage & folie d'y employer tant de temps , dépense & de peine , comme l'on fait. Il est vrai qu'elles servent à amasser des écus & de la réputation parmi le peuple , mais c'est aux polices , qui ne sont pas du tout bien saines.

C H A P I T R E L V I I I .

Des Richesses & Pauvreté.

1.
Deux sources
des troubles.

C E sont les deux élémens , & sources de tous désordres , troubles , & remuemens qui sont au monde : car l'excessive richesse des uns , les hausse & pousse à l'orgueil , aux délices , plaisirs , dédain des pauvres , à entreprendre & attenter ; l'extrême pauvreté des autres les mene en envie , jalousie extrême , dépit , désespoir , & à tenter fortune. Platon les appelle pestes des Républiques. Mais qui des deux est la plus dangereuse , il n'est pas tout resolu entre tous : selon Aristote c'est l'abondance , car l'Etat ne doit point redouter ceux qui ne demandent qu'à vivre , mais bien les ambitieux & opulens. Selon Platon c'est la pauvreté , car les pauvres désespérés sont terribles & furieux animaux , n'ayant plus de pain , ne pouvant exercer leurs arts.

arts & métiers, ou bien excessivement chargés d'impôts, apprennent de la maîtresse d'école nécessité ce qu'ils n'eussent jamais osé d'eux-mêmes; & oseront, car ils sont en nombre. Mais il y a bien meilleur remède à ceux-ci, qu'aux riches, & est facile d'empêcher ce mal, car tandis qu'ils auront du pain, qu'ils pourront exercer leur métier & en vivre, ils ne se remueront point. Parquoi les riches sont à craindre à cause d'eux-mêmes, & de leur vice & condition; les pauvres à cause de l'imprudence des gouverneurs.

Or plusieurs législateurs & policeurs d'états ont voulu chasser ces deux extrémités, & cette grande inégalité de biens & de fortunes; & y apporter une médiocrité & égalité, qu'ils ont appelé mere nourrice de paix & d'amitié, & encore d'autres y ont voulu mettre communauté, ce qui ne peut être que par imagination. Mais outre qu'il est du tout impossible d'y apporter égalité, à cause du nombre des enfans, qui croîtra en une famille & non en l'autre, & qu'à peine elle a peut-être mise en pratique, bien que l'on s'y soit efforcé, & qu'il ait beaucoup coûté pour y parvenir, encore ne seroit-il à propos ni expédient, ce seroit par autre voie retomber en même mal. Car il n'y a haine plus capitale qu'entre égaux; l'envie & jalousie des égaux, est le séminaire des troubles, séditions & guerres civiles. Il faut de l'inégalité, mais modérée; l'harmonie n'est pas ès sons tous pareils, mais différens & bien accordans.

2.
Contre l'é-
galité & in-
égalité des
biens.

Nihil est æqualitate inæqualius.

I. Partie.

T

3. Cette grande & difforme inégalité de biens vient de plusieurs causes, spécialement de deux : l'une est aux prestations iniques, comme sont les usures & intérêts, par lesquelles les uns mangent, rongent, & s'engraissent de la substance des autres, *qui devorant plebem meam sicut escam panis*. L'autre est aux dispositions, soit entre vifs, aliénations, donations à cause de mariage ; ou testamentaires & à cause de mort. Par tous lesquels moyens, les uns sont excessivement avantagés sur les autres qui restent pauvres : les filles riches & héritières sont mariées avec les riches, d'où sont démembrées & anéanties aucunes maisons, & les autres relevées & enrichies. Toutes lesquelles choses doivent être réglées & modérées, pour sortir des bouts & extrémités excessives, & approcher aucunement de quelque médiocrité & égalité raisonnable : car entiere il n'est possible ni bon, & expédient, comme dit est. Et ceci se traitera en la vertu de justice.



DE LA SAGESSE,

LIVRE SECOND

*Contenant les instructions & regles générales de
Sageſſe.*

P R É F A C E.

*A*YANT au Livre précédent ouvert à l'homme plusieurs & divers moyens de ſe connoître & toute l'humaine condition, qui eſt la premiere partie, & un très-grand acheminement à la ſageſſe, il faut maintenant entrer en la doctrine d'icelle, & entendre en ce ſecond livre ſes regles, & ſes avis généraux, reſervant les particuliers au livre ſuivant & troiſieme. C'étoit un préalable que d'appeller l'homme à ſoi, à ſe tâter, ſonder, étudier, afin de ſe connoître & ſentir ſes défauts, & ſa miſérable condition, & ainſi ſe rendre capable des remedes ſalutaires & néceſſaires, qui ſont les avis & enſeignemens de ſageſſe.

Mais c'eſt choſe étrange, que le monde ſoit ſi peu ſoucieux de ſon bien & amandement. Quel naturel que de ne ſe ſoucier que ſa beſogne ſoit bien faite ? On veut tant vivre, mais l'on ne ſe ſoucie de ſçavoir bien vivre. Ce que l'on doit le plus & uniquement ſçavoir, c'eſt ce que moins l'on ſçait, & ſe ſoucie ſçavoir. Les inclinations, deſſeins, études, eſſais ſont (comme nous voyons) dès la jeuneſſe ſi divers, ſelon les divers

naturels , compagnies , instructions , occasions : mais aucun ne jette ses yeux de ce côté-là , aucun n'étudie à se rendre sage ; personne ne prend cela à cœur , l'on n'y pense pas seulement. Et si par fois , c'est en passant , l'on entend cela comme une nouvelle qui se dit , où l'on n'a point d'intérêt : le mot plaît bien à aucuns , mais c'est tout : la chose n'est de mise ni de recherche en ce siècle d'une si universelle corruption & contagion.

Pour appercevoir le mérite & la valeur de sagesse , il en faut avoir ja quelque air de nature , & quelque teinture : s'il faut s'essayer & s'évertuer , ce sera plutôt & plus volontiers , pour chose qui a ses effets , ses fruits éclatans , glorieux , externes & sensibles , tels qu'à l'ambition , l'avarice , la passion , que pour la sagesse , qui a les siens doux , sombres , internes , & peu visibles : ô combien le monde se mécompte , il aime mieux du vent avec bruit que le corps , le sens sans bruit ; l'opinion & réputation que la vérité. Il est bien vraiment homme (comme il a été dit au premier livre) vanité & misère , incapable de sagesse. Chacun se sent de l'air , qu'il haleine & où il vit , suit le train de vivre suivi de tous , comment voulez-vous qu'il s'en avise d'un autre ? Nous nous suivons à la piste , voire nous nous pressons , échauffons , nous nous coëffons & investissons les vices & passions les uns aux autres : personne ne crie , hola , nous faillons , nous nous mécomptons. Il faut une spéciale faveur du ciel , & ensemble une grande & généreuse force & fermeté de nature , pour remarquer l'erreur commune que personne ne sent , de s'aviser de ce quoi

personne ne s'avise, & se résoudre à tout autrement que les autres.

Il y en a bien aucuns & rares, je les vois, je les sens, je les flaire & les haleine avec plaisir & admiration; mais quoi, ils sont ou Démocrites ou Héraclites; les uns ne font que se moquer & gauffer, pensant assez montrer la vérité & sagesse, en se moquant de l'erreur folle. Ils se rient du monde, car il est ridicule; ils sont plaisans, mais ils ne sont pas assez bons & charitables. Les autres sont foibles & peureux; ils parlent bas & à demi-bouche: ils déguisent leur langage; ils mêlent & étouffent leurs propositions, pour les faire passer tout doucement parmi tant d'autres choses, & avec tant d'artifice, que l'on ne les apperçoit quasi pas. Ils ne parlent pas sec, distinctement, clairement, & acertés, mais ambiguement comme oracles. Je viens après eux & au-dessous eux: mais je dis de bonne foi ce que j'en pense & en crois clairement. Je ne doute pas que les malicieux, gens de moyen étage n'y mordent; & qui s'en peut garder? Mais je me fie que les simples & débonnaires, & les Etheriens & sublimes jugeront équitablement. Ce sont les deux bouts & étages de paix & sérénité. Au milieu sont tous les troubles, tempêtes, & les Météores, comme a été dit.

Pour avoir une rude & générale connoissance de ce qui est traité en ce livre, de toute la doctrine de sagesse, nous pourrions partir cette matière en quatre points ou considérations; la première est des préparatifs à la sagesse qui sont d'eux, l'une est exemption & affranchissement

L. I. chap.

39.

Division de
ce livre en
quatre parts.
Préparatifs.

de tout ce qui peut empêcher de parvenir à elle, qui sont ou externes, erreurs & vices du monde; ou internes, les passions: l'autre est une pleine, entière, & universelle liberté d'esprit.

^{2.}
Fondemens. La seconde est des fondemens de sagesse, qui sont aussi deux, vraie & essentielle prud'homme, & avoir un certain but & train de vie.

^{3.}
Offices. La troisième est de la levée de ce bâtiment, c'est-à-dire, des offices & fonctions de sagesse, qui sont six, dont les trois premiers sont principalement pour chacun en soi, qui sont piété, règlement interne de ses desirs & pensées, & deux comportements en tous accidens de prospérité & d'adversité: les autres trois regardent autrui, qui sont l'observation telle, qu'il faut des loix, coutumes & cérémonies, conversation douce avec autrui, & prudence en toutes affaires.

La quatrième est des effets & fruits de sagesse, qui sont deux, se tenir prêt à la mort, se maintenir en vraie tranquillité d'esprit la coutume de sagesse & le souverain bien. Ce sont en tout douze points, & autant de chapitres de ce livre.

^{4.}
Fruits.



PREMIERE DISPOSITION A LA SAGESSE.

C H A P I T R E I.

Exemption & Affranchissement des erreurs, & vices du monde, & des passions.

Q U I a envie d'être sage, il faut dès l'entrée qu'il se délibere & resolve de se délivrer, préserver & garantir de deux maux, qui sont du tout contraires & formels empêchemens de Sagesse ; l'un est externe, ce sont les opinions & vices populaires, la contagion du monde : l'autre interne, ce sont les passions : & ainsi se faut-il garder du monde, & de soi-même. Déjà se voit combien ceci est difficile ; & comme l'on se pourra défaire de ces deux ? La Sagesse est difficile & rare, c'est ici la plus grande peine, & presque le seul effort, qu'il y a pour parvenir à la sagesse. Ceci gagné, le reste sera aisé : c'est la première disposition à la sagesse, qui est à se préserver du mal contraire à son dessein. Et ceci est le fruit de tout le premier livre, auquel l'on a pu apprendre à connoître le monde & soi-même, & par cette connoissance être averti & induit à s'en bien garder. Et ainsi le commencement de ce livre sera la fin & le fruit du précédent.

Parlons premièrement du mal externe : nous avons déjà ci-devant assez amplement & au vif, dépeint le naturel populaire, les humeurs étranges du monde & du vulgaire ; par où il est aisé de

2.
Première
partie. L. I.
chap. 48.
Exemption
des erreurs
populaires.

ſçavoir ce qui peut fortir de lui. Car puisqu'il eſt idolâtre de vanité, ennuyeux, malicieux, injuſte, ſans jugement, diſcrétion, médiocrité, que peut-il délibérer, opiner, juger, réſoudre, dire ni faire bien & à droit ? Nous avons auſſi comme par

L. 1. c. 6. exemple rapporté & cotté (en représentant la miſere humaine) pluſieurs grandes fautes que commet généralement le monde, en jugement & en volonté, par où il eſt aiſé de connoître qu'il eſt tout conſtitué en erreur & en vices. A quoi s'accordent les dires de tous les ſages, que la pire part eſt la plus grande; la contagion eſt très-dangereuſe dans la preſſe.

3. Par quoi il conſeille non - ſeulement ne tremper point, & ſe préſerver net des opinions, deſſeins, & affections populaires : mais encore de fuir ſurtout la tourbe, la compagnie & converſation du vulgaire, d'autant que l'on ne s'en approche jamais ſans ſon dommage & empirement. La fréquentation du peuple eſt contagieuſe aux plus ſages & fermes qui puiſſent être : car qui pourroit ſoutenir l'effort & la charge des vices venans avec ſi grande troupe ? Un ſeul exemple d'avarice ou de luxe fait beaucoup de mal. La compagnie d'un homme délicat amollit peu-à-peu ceux qui vivent avec lui. Un riche voiſin allume notre convoitiſe, un homme débauché & corrompu frappe par maniere de dire & applique ſon vice, ainſi qu'une rouille au plus entier & plus net. Qu'adviendra-t-il donc de ces mœurs, auxquels tout le monde court à bride abattue ?

Mais quoi ? Il est très-rare & difficile de ce faire ; c'est chose plausible , qui a grande apparence de bonté & justice , que suivre la trace approuvée de tous ; le grand chemin battu trompe facilement ; nous allons les uns après les autres , comme les bêtes de compagnie , ne sondons jamais la raison , le mérite , la justice ; nous fuyons l'exemple , la coutume , & comme à l'envi nous trébuchons & tombons les uns sur les autres : nous pressons & attirons tous au précipice : nous faillons & périssons à crédit , *alienis perimus exemplis*. Or celui qui veut être sage , doit tenir pour suspect tout ce qui plaît & est approuvé du peuple , du plus grand nombre , & doit regarder à ce qui est bon & vrai en soi , & non à ce qui le semble , & qui est le plus usité & fréquenté , & ne se laisser coëffer & porter à la multitude. Et quand pour le battre & arrêter court , l'on dira , tout le monde dit , croit , fait ainsi , il doit dire en son cœur , tant pis ; voici une méchante caution , je l'en estime moins , puisque tout le monde l'approuve , comme le sage Phocion , lequel voyant le monde applaudir tout haut à quelque chose qu'il avoit prononcé , se tournant vers ses amis assistans , leur dit ; me seroit-il échappé sans y penser quelque sottise , ou quelque lâche & méchante parole , que tout ce peuple ici m'approuve : il faut donc , tant qu'il est possible , fuir la hantise & fréquentation du peuple , sot , imperit , mal complexionné , mais sur-tout se garder de ses

jugemens , opinions , mœurs vicieuses. C'est la folitude tant recommandée par les sages , qui est à décharger son ame de tous vices & opinions populaires , & la r'avoir de cette confusion & captivité , pour la retirer à foi & la mettre en pleine liberté.

3.
Seconde
partie.
Exemption
des passions.

L'autre mal & empêchement de sagesse , dont il se faut bien garder , qui est interne & par ainsi plus dangereux , est la confusion & captivité de ses passions , & tumultueuses affections , desquelles il se faut dépouiller & garantir , afin de se rendre vuide & net , comme une carte blanche , pour être sujet propre à y recevoir la teinture , & les impressions de la sagesse , contre laquelle s'opposent formellement les passions : dont ont dit les Sages qu'il est impossible à Jupiter même d'aimer , être en colere , être touché de quelque passion , & être sage tout ensemble. La sagesse est un maniement réglé de notre ame , avec mesure & proportion : c'est une égalité & une douce harmonie de nos jugemens , volontés , mœurs , une s^anté constante de notre esprit ; & les passions au rebours ne sont que bonds & volées , accès & recès fiévreux de folie , faillies & mouvemens violens & téméraires.

6.
Remedes
généraux
contre les
passions.

Nous avons assez dépeint les passions au livre précédent , pour les avoir en horreur , les remedes & moyens de s'en défaire , & les vaincre , généraux (car les particuliers contre chacune , seront au troisieme livre , en la vertu de force & tempérance) sont plusieurs & différens , bons & mauvais : &

c'est sans compter cette bonté & félicité de nature , si bien attrempée & assaisonnée , qui nous rend calmes , sereins , exempts & nets de passions fortes & mouvemens violens , & nous tient en belle affiette , égales , unis , fermes & acérés contre l'effort des passions , chose très-rare. Ceci n'est pas remède contre le mal , c'est exemption de mal , & la santé même ; des remèdes contre icelles nous en pouvons remarquer quatre.

Le premier, improprie & nullement louable est une stupidité & insensibilité à ne sentir & n'appréhender point les choses , une apathie bestiale des ames basses & plates du tout , ou bien qui ont l'appréhension toute émouffée , une ladrerie spirituelle , qui semble avoir quelque air de santé , mais ce ne l'est pas. Car il n'y peut avoir sagesse & constance , où il n'y a point de connoissance , de sentiment & d'affaires , & ainsi c'est ne sentir pas le mal , & non le guérir ; néanmoins cet état est beaucoup moins mauvais , que le connoître , sentir , & se laisser gourmander & vaincre : *prætulerim delirus inersque videri , dùm mea delectent mala me , vel denique fallant , quàm sapere & ringi.*

7.
Stupidité.

Le second remède ne vaut guere mieux que le mal même , toutefois il est le plus en usage ; c'est quand l'on vainc & l'on étouffe une passion , par une autre passion plus forte : car jamais les passions ne sont en égale balance. Il y en a toujours quelqu'une (comme aux humeurs du corps) qui prédomine ,

8.
Contre
passion.

qui régente & gourmande les autres. Et nous attribuons souvent très-faussement à la vertu & sagesse, ce qu'elle n'a pensé, & qui vient de passion: mais c'est beaucoup encore pour ces gens-là, quand les passions qui maîtrisent en eux, ne sont pas despires.

9.
Précaution.

Le troisième remède & bon (encore qu'il ne soit le meilleur) est prudent & artificiel, par lequel se tapit & se cache aux accidens, & à tout ce qui peut piquer, éveiller ou échauffer les passions. C'est une étude & un art, par lequel on se prépare avant les occasions, en détournant les avenues aux maux, & l'on pourvoit à ne les sentir point, comme fit ce Roi, qui cassa la belle & riche vaisselle que l'on lui avoit donné, pour ôter de bonne heure toute matière de courroux. L'oraison propre de ces gens-ci est, *ne nos inducas in tentationem*. Par ce remède, qui se pique au jeu ne joue point, les gens d'honneur prompts & coleres, fuyent les altercations contentieuses; arrêtent le premier branle d'émotion. Car quand l'on est dedans, il est mal-aisé de s'y porter bien sagement & discrètement: nous guidons les affaires en leurs commencemens, & les tenons à merci; mais après qu'ils se sont ébranlés & échauffés, ce sont eux qui nous guident & emportent. Les passions sont bien plus aisées à éviter qu'à modérer, *exscinduntur animo facilius, quàm temperantur*: pour ce que toutes choses sont en leur naissance foibles & tendres. En leur petitesse l'on ne découvre pas le danger, & en leur force l'on n'en trouve plus

de remede ; comme nous voyons en plusieurs , qui facilement & légèrement entrent en querelle , procès , dispute , puis sont forcés d'en sortir honteusement , & faire des accords lâches & vilains , cherchant des fausses interprétations , mentant & se démentant eux-mêmes , trahissant leur cœur , plâtrant & palliant le fait , qui sont tous remedes pires cent fois que le mal qu'ils veulent guérir : *melius non incipient , quàm desinent* ; de la faute de prudence ils retombent en faute de cœur : c'est au contraire du dire de Bias , entreprendre froidement , mais poufsuivre ardemment. C'est comme les fots tachés du vice de mauvaise honte , qui sont mols & faciles à accorder tout ce qu'on leur demande , & puis sont faciles à faillir de parole & à se dédire. Par quoi il faut aux affaires & au commerce des hommes , tout du commencement être prudent & avisé.

Le quatrieme & meilleur de tous , est une vive vertu , résolution & fermeté d'ame , par laquelle on voit & on affronte les accidens sans trouble ; on les lutte & on les combat. C'est une forte , noble & glorieuse impassibilité , toute contraire à l'autre premiere , qu'avons dit basse & stupide. Or pour s'y former & parvenir , servent de beaucoup , & sur-tout les discours précédens. Le discours est maître des passions , la préméditation est celle qui donne la trempe à l'ame , la rend dure , acérée , & impénétrable à tout ce qui la veut entamer. Le

10.
Vertu.

C H A P I T R E I I.

Universelle & pleine liberté d'esprit, tant en jugement qu'en volonté: seconde disposition à la Sagesse.

L'AUTRE disposition à la sagesse, qui suit cette première, (qui nous a mis hors cette captivité & confusion externe & interne, populaire & passionnée) c'est une pleine, entière & généreuse liberté d'esprit; qui est double, sçavoir de jugement & de volonté. Pour la première du jugement, nous avons déjà assez montré que c'est foiblesse & sottise niaise de se laisser mener comme buffles, croire & recevoir toutes impressions; que les ayant recues, s'y opiniâtrer, condamner le contraire, c'est folie, présomption; persuader & induire autrui, c'est rage & injuste tyrannie. Maintenant nous disons & donnons donc une belle & des premières leçons de sagesse, retenir en surseance son jugement, c'est-à-dire soutenir, contenir, & arrêter son esprit dedans les barrières de sa considération, & action d'examiner, juger, peser toutes choses (c'est la vraie vie, son exercice perpétuel) sans s'obliger ou s'engager à opinion aucune, sans résoudre ou déterminer, ni se coëffer ou épouser aucune chose. Ceci ne touche point les vérités divines, que la sagesse éternelle nous a révélées, qu'il faut recevoir avec toute humilité & soumission, croire & adorer tout simplement: ni aussi les actions externes &

1.
Première
partie.

Liberté de
jugement.

L. I. c. 7.

& communes de la vie , l'observance des loix ; coutumes , & ce qui est en usage ordinaire , *non enim Deus ista scire , sed tantummodò uti voluit* , car en toutes choses il faut s'accorder & accommoder avec le commun ; ne rien gêner ou remuer. Il en faut rendre compte à autrui : mais les pensées, opinions, jugemens sont tous nôtres & libres.

2.
Combien
bonne &
utile.

Or , ceci est premièrement se maintenir à soi & en liberté , *hoc liberiores & solutiores sumus , quia nobis integra judicandi potestas manet*. C'est garder modestie & reconnoître de bonne foi la condition humaine pleine d'ignorance , foiblesse , incertitude , *cogitationes mortalium timida ; incerta ad inventiones nostra , & providentia : Deus novit cogitationes hominum , quoniam vana sunt*. C'est aussi éviter plusieurs écueils & dangers , comme font participer à plusieurs erreurs produites par la fantaisie humaine , & dont tout le monde est plein : être puis contraint de se démentir & dédire sa créance. Car combien de fois le temps nous a-t-il fait voir , que nous étions trompés & mécomptés en nos pensées , & nous a forcés de changer d'opinion ? c'est aussi s'infrasquer en querelles , divisions , disputes ; offenser plusieurs partis : car prenons le plus fameux parti , & la plus reçue opinion qui soit , encore faudra-t-il attaquer & combattre plusieurs autres partis. Or , cette surseance de jugement nous met à l'abri de tous ces inconvéniens. C'est aussi se tenir en repos & tranquillité , loin des agitations & des vices , qui
viennent

viennent de l'impression de l'opinion & science, que nous pensons avoir des choses. Car de-là viennent l'orgueil, l'ambition, les desirs immodérés, l'opiniâtreté, présomption, amour de nouveleté, rebellion, défobéissance. Et puis après c'est la doctrine & la pratique de tous les sages, grands & habiles esprits, desquels la plupart, & les plus nobles ont fait expresse profession d'ignorer & douter, disant qu'il n'y a rien en nature que le doute; qu'il n'y a rien plus certain que l'incertitude; que de toutes choses l'on peut également discourir, & cent pareilles. Les autres encore qu'ils ayent fait les dogmatistes & affirmatifs, c'est toutefois de mines & de paroles seulement, pour montrer jusqu'où alloit leur esprit, au pourchas & en la quête de la verité; *quàm docti fingunt magis, quàm norunt*, donnant toutes choses non à autrui ni plus fort titre que de probabilité & vraisemblance, & les traitant diversement tantôt d'un visage & en un sens; tantôt d'un autre, par demandes problématique-ment, plutôt enquérant qu'instruisant, & montrant souvent qu'ils ne parlent pas à certes: mais par jeu & par exercice, *non tam id sensisse quod dicerent, quàm exercere materiæ ingenia difficultate voluisse videntur*. Et qui croira que Platon ait voulu donner sa République & ses idées, Pythagoras ses nombres, Epicure ses atômes pour argent comptant? ils prenoient plaisir à promener leurs esprits en des inventions plaisantes & subtiles, *quæ ex ingenio*

pingatur, non ex scientiâ vi. Quelquefois aussi ils ont étudié à la difficulté, pour couvrir la vanité de leur sujet, & occuper la curiosité des esprits.

3.
Deffendue
contre les
Dogmatistes
présumptueux.

Les dogmatistes & affirmatifs, qui sont venus depuis, d'esprit pédantesque, présomptueux, haïssent & condamnent arrogamment cette règle de sagesse, aimant mieux un affinatif têtue & contraire à leur parti, qu'un modeste & paisible qui doute & surseoit son jugement, c'est-à-dire, un fol qu'un sage: semblables aux femmes qui aiment mieux qu'on les contredise jusqu'à injures, que si par froideur & mépris, on ne leur disoit rien; par où elles pensent être dédaignées & condamnées. En quoi ils montrent leur iniquité. Car pourquoy ne sera-t-il loisible de douter & considérer comme ambiguës les choses sans rien déterminer, comme à eux d'affirmer? Mais pourquoy ne sera-t-il permis de candidement confesser que l'on ignore, puis qu'en vérité l'on ignore, & tenir en suspens ce de quoi ne sommes assurés.

4.
C'est un
grand bien.

Voici donc la première liberté d'esprit, surseance & arrêt de jugement, c'est la plus sûre assiette & l'état plus heureux de notre esprit: qui par elle demeure droit, ferme, raffiné, inflexible, sans branle & agitation aucune, *inter visa vera vel falsa ad animi assensum nihil interest.* C'est à peu près & en quelque sens l'Ataraxie des Pyrroniens, qu'ils appellent le souverain bien, la neutralité & indifférence des Académiciens, de laquelle est germain ou procède, de rien ne s'étonner, ne rien admirer, le

fouverain bien de Pythagoras , la vraie magnanimité d'Aristote, *nil admirari propè res est una Numici, solaque quæ possit facere & servare beatum.*

Or, le vrai moyen d'obtenir & se maintenir en cette belle liberté de jugement, & qui fera encore une autre belle leçon & disposition à la sagesse, c'est d'avoir un esprit universel, jettant sa vue & considération sur tout l'univers, & non l'asseoir en certain lieu, loi, coutume & maniere de vie (avec la modification susdite, tant au croire qu'au faire); être citoyen du monde, comme Socrates, & non d'une ville, embrassant par affection tout le genre humain. C'est sottise & foiblesse que de penser que l'on doit croire & vivre par-tout, comme en son village, en son pays, & que les accidens qui aviennent ici touchent & sont communs au reste du monde. Le sot, si l'on recite y avoir autres créances, coutumes, loix toutes contraires à celles qu'il voit tenir & usiter, il les abomine & condamne promptement comme barbarie, ou bien il mécroit tels récits, tant il a l'ame asservie aux siennes municipales, qu'il estime être les seules vraies, naturelles, universelles. Chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son goût & usage: & semble que nous n'aurons autre touche de la vérité & de la raison, que l'exemple & l'idée des opinions & usance du pais où nous sommes. Or, il se faut affranchir de cette brutalité, & se faut présenter comme en un tableau cette grande image de notre mere nature, en son

5.
Moyens de
l'obtenir. Et
prit universel.

entiere majesté, remarquer là-dedans un royaume ; un empire , & peut-être ce monde (car c'est une une grande & authentique opinion , qu'il y en a plusieurs) comme le trait d'une pointe très-délicate , & y lire une si générale & constante variété en toutes choses , tant d'humeurs , de jugemens , créances , coutumes , loix , tant de remuemens d'états , changemens de fortune , tant de victoires & conquêtes ensevelies , tant de pompes , cours , grandeurs évanouies : par-là l'on apprend à se connoître , n'admirer rien , ne trouver rien nouveau ni étrange , s'affermir & résoudre par-tout.

6.
Moyens
d'acquiescer
c'est esprit
universel.
c. 37. & 38.

Chap. 8.

Pour acquiescer & obtenir cet esprit universel , galant , libre & ouvert (car il est rare & difficile , & tous n'en sont capables non plus que de sagesse) plusieurs choses y servent : premièrement ce qui a été dit au livre premier de la grande variété , différence & inégalité des hommes : ce qui se dira en celui-ci , de la grande diversité des loix & coutumes qui sont au monde ; puis ce que disent les anciens de l'âge , états & changemens du monde. Les Prêtres Egyptiens dirent à Herodote , que depuis leur premier Roi (dont y avoit plus d'onze mille ans , duquel , & de tous les suivans lui firent voir les effigies en statues tirées au vif) le soleil avoit changé quatre fois de route. Les Chaldéens du temps de Diodore , comme il dit , & Cicéron , tenoient registre de quatre cent mille tant d'ans ; Platon dit que ceux de la ville de Sais avoient des mémoires

par écrit de huit mille ans, & que la ville d'Athenes fut bâtie mille ans avant ladite ville de Sais. Aristote, Pline & autres ont dit que Zoroaste vivoit six mille ans avant l'âge de Platon. Aucuns ont dit que le monde est de toute éternité, mortel & renaissant à plusieurs vicissitudes; d'autres & les plus nobles philosophes ont tenu le monde pour un Dieu, fait par un autre Dieu plus grand; ou bien, comme Platon assure & autres, & y a très-grande apparence en ses mouvemens, que c'est un animal composé de corps & d'esprit: lequel esprit logeant en son centre s'épand par nombres de musique en sa circonférence, & ses pieces aussi, le ciel, les étoiles composées de corps & d'ame, mortelles à cause de leur composition, immortelles par la détermination du créateur. Platon dit, que le monde change de visage en tous sens: que le ciel, les étoiles, se changent & renversent par fois leur mouvement, tellement que le devant vient derriere, l'Orient se fait Occident. Et selon l'opinion ancienne soit authentique, & des plus fameux esprits, digne de la grandeur de Dieu, & bien fondée en raison, il y a plusieurs mondes, d'autant qu'il n'y a rien, un & seul en ce monde: toutes especes sont multipliées en nombre, par où semble n'être pas vraisemblable que Dieu ait fait ce seul ouvrage sans compagnon, & que tout soit épuisé en cet individu. Que l'on considere aussi ce que la découverte du monde nouveau, Indes orientales & occidentales nous a

appris; car nous voyons premièrement que tous les anciens se sont mécomptés , pensant avoir trouvé la mesure de la terre habitable & compris toute la cosmographie , sauf quelques isles écartées , mécroisant les Antipodes : car voilà un monde à peu près , comme le notre tout en terre ferme , habité , peuplé , policé , distingué par royaumes & empires , garni de villes , qui surpassent en beauté , grandeur , opulence , toutes celles qui sont en Asie , Afrique , Europe , il y a plusieurs milliers d'années. Et qui doute que d'ici à quelque temps il ne s'en découvre encore d'autres ? Si Ptolomée & les anciens se sont trompés autrefois , pourquoi ne se peut tromper encore celui qui diroit que maintenant tout est découvert & trouvé ? Je m'en voudrois bien fier en lui. Secondement nous trouvons qu'en ces nouvelles terres presque toutes les choses que nous estimons ici tant , & les tenons nous avoir été premièrement révélées & envoyées du ciel , étoient en créance & observance communes , plusieurs milliers d'ans auparavant qu'en eussions ouï les premières nouvelles , soit au fait de religion , comme la créance d'un seul premier homme , pere de tous , du déluge universel , d'un Dieu qui vêquit autrefois en homme vierge & saint , du jour du jugement , du purgatoire , résurrection des morts , observations des jeûnes , carêmes , célibat des Prêtres , ornemens d'Eglise , surplis , mitre , eau benite , adoration de la Croix , circoncision pareille à la Juive

& Mahométane, & contrecirconcision, par laquelle ils tiennent soigneusement & religieusement couvert le bout de leur membre, tirant la peau avec des cordons, afin qu'il ne voye & ne sente l'air. Au fait de la police, comme que les aînés succèdent à tout le bien, que le pourvu à un beau & grand grade, prend un nouveau nom, & quitte le sien, subfides tyranniques, armoiries, sauts de batteleurs, musique d'instrumens, toutes sortes de nos jeux, Artillerie, Imprimerie. Par tous ces discours, nous tirons aisément ces conclusions : que ce grand corps, que nous appellons le monde, n'est pas ce que nous pensons & jugeons : que ni en son tout, ni en ses parties il n'est pas toujours même ains en perpétuel flux & reflux : qu'il n'y a rien dit, tenu, cru, en un temps & lieu, qui ne soit pareillement dit, tenu cru : & aussi contredit, reprouvé condamné ailleurs ; étant l'esprit humain capable de toutes choses, roulant toujours ainsi le monde ; tantôt le même, tantôt divers ; que toutes choses sont enfermées & comprises dedans ce cours & révolution de nature, sujet à la naissance, changement, fin, à la mutation des temps, lieux, climats, ciels, airs, terroirs. Et de ces conclusions nous apprendrons à n'épouser rien, ne jurer à rien, n'admirer rien, ne se troubler de rien, mais quoi qu'il advienne, que l'on crie, tempête, se résoudre à ce point, que c'est le cours du monde, c'est nature qui fait

des fiennes : mais pourvoir par prudence qu'aucune chose ne nous blesse par notre foiblesse & lâcheté. C'est assez dit de ceci, de l'esprit universel & liberté du jugement.

7.
Seconde partie
liberté de
volonté.

L'autre liberté qui est de volonté, doit être encore en plus grande recommandation au sage. Nous ne parlons pas ici du libéral arbitre de l'homme, à la façon des Théologiens; nous disons que l'homme sage, pour se maintenir en repos & liberté, doit ménager sa volonté & ses affections, en ne se donnant & affectionnant qu'à bien peu de choses; & icelles justes (aussi les justes sont en petit nombre, si l'on juge bien) & encore sans violence & âpreté. Il vient ici à combattre deux opinions populaires & plausibles au monde, l'une enseigne d'être prompt & volontaire au service d'autrui, s'oublier pour le prochain, & principalement pour le public, au prix duquel le particulier ne vient point en considération; l'autre s'y porte courageusement avec agitation, zèle, affection. Qui ne fait le premier, est accusé de n'avoir aucune charité : qui ne fait le second, suspend d'être froid, & n'avoir le zèle ou la suffisance qu'il faut, & n'être ami. On a voulu faire valoir ces deux opinions outre raison & mesure : & n'y a rien que l'on n'ait dit là-dessus : car les chefs souvent prêchent les choses selon qu'elles servent, & non selon qu'elles sont : & souvent les opinions les plus vraies, ne sont

pas les plus commodes. Et puis voyant que nous ne tenons que trop à nous, & d'une attache trop naturelle, ils nous en veulent distraire & tirer au loin, comme pour redresser un bois courbé, on le recourbe au rebours.

Mais ces opinions mal entendues & mal prises ;
 comme elles font de plusieurs, apportent de ^{8.} Païcture des
 l'injustice, du trouble, de la peine, & du mal autres & af-
 beaucoup, comme l'on peut voir en ceux qui servis,
 mordent à tout, se donnent à louage, & s'affervissent à autrui ; non-seulement ils se laissent emporter & saisir, mais encore ils s'ingèrent à tout, autant à ce qui ne les touche, comme à ce qui les touche, aux petites comme aux grandes : & souvent non pour autre chose, que pour s'embesogner & s'agiter, *in negotiis sunt negotii causa* : & ne pouvoir se tenir ni arrêter, comme s'ils n'avoient rien à faire chez & au-dedans d'eux, & qu'à faute d'affaires internes, essentielles, propres & domestiques, ils en cherchent ou prennent d'étrangers : ils sont bien ménagers ou avarés de leur bourse, mais prodigues de leur ame, vie, temps, affection & volonté ; desquelles seules choses la ménagerie est utile & louable, & s'adonnant à quelque chose. C'est avec telle passion & violence qu'ils ne sont du tout plus à eux-mêmes, s'engagent & s'enfoncent du tout. Les grands demandent de telles gens, qui se passionnent & se tuent pour eux, & usent de promesses

& grands artifices, pour les y faire venir, & trouvent toujours des fols qui les en croient, mais les sages s'en gardent bien.

9. Ceci est premièrement injuste, trouble entièrement l'état, & chasse le repos & la liberté de l'esprit. C'est ne sçavoir ce qu'un chacun de nous se doit, & de combien d'offices un chacun est obligé à foi-même. En voulant être officieux & ferviable à autrui, ils sont importuns & injustes à eux-mêmes. Nous avons tous assez d'affaires chez & au-dedans de nous, sans s'aller au-dehors, & se donner à tous : il se faut tenir à foi-même. Qui oublie à honnêtement, & sainement & gaie-ment vivre, pour en servir autrui, est mal-avisé, & prend un mauvais & dénaturé parti. Il ne faut épouser & s'affectionner qu'à peu de choses, & icelles justes.

10. Secondement cette âpre intention & passionnée affection trouble tout, & empêche la conduite de l'affaire, auquel on s'adonne si fort : comme en la précipitation la trop grande hastivité se donne même la jambe, s'entrave & s'arrête : *Ipsa se velocitas implicat, unde festinatio tarda est. Qui nimium properat, serius absolvit.* Ainsi, étant enivré de cette intention violente, on s'embarresse, on s'enferme, on se jette à l'indiscrétion, à l'injustice, on apporte de l'aigreur & du soupçon aux autres, de l'impatience aux événemens contraires ou tardifs, & qui ne sont à souhait : *Malè cuncta*

ministret impetus. Cela se voit non-seulement aux affaires sérieux, mais encore vains & frivoles, comme au jeu, où celui qui est saisi & transporté d'une si ardente soif de gagner, se trouble & perd. Celui qui va modérément est toujours chez soi; sans se piquer, conduit son fait & plus avantageusement, & plus sûrement, & plus gaiement: il feint, il ploye, il diffère tout à son aise selon le besoin: s'il faut d'atteinte, c'est sans tourment & affliction, prêt & entier pour une autre nouvelle charge, marche toujours la bride à la main, *festinat lentè.*

Tiercement cette violente & tant âpre affection, infecte & corrompt même le jugement. Car suivant un parti & desirant son avantage, ils forcent, s'il en vient au rebours, lui attribuent des fausses louanges & qualités, & au parti contraire fausses accusations: interpretent tous prognostiques & événemens à leur poste, & les font servir à leur dessein. Faut-il que tous ceux du parti contraire & malade soient aussi méchans, & que tous vices leur conviennent: voire & encore ceux qui en disent & remarquent quelque bien, soient suspects être de leur parti? Ne peut-il pas être qu'un honnête homme au reste, au moins en quelque chose, se trouve embarqué & suive un mauvais parti? Que la passion force la volonté, mais qu'elle emporte encore le jugement, & lui fasse faire le sot, c'est

II.

trop : c'est la piece souveraine & derniere qui doit toujours maintenir son autorité : & faut candidement & de bonne foi reconnoître le bien, qui est aux adverfaires, & le mal qui est en ceux que l'on fuit. Hors le nœud du débat & le fonds il faut garder équanimité & indifférence, & n'allonger point fa colere au-delà des affaires. Voilà les maux que nous apporte cette trop grande affection à quelque chose que ce soit : par tout voire à être bon & sage, il y peut avoir du trop.

12. Mais pour tenir regle en ceci, il se faut souvenir que la principale & plus légitime charge, que nous avons, c'est à chacun sa conduite. C'est pourquoi nous sommes ici; nous devons nous maintenir en tranquillité & liberté. Et pour ce faire, le souverain remede est de se prêter à autrui & ne se donner qu'à foi, prendre les affaires en main non à cœur, s'en charger & non se les incorporer, soigner & non passionner, ne s'attacher & mordre qu'à bien peu & se tenir toujours à foi. Ce conseil ne condamne point les offices dus au public, à ses amis, à son prochain; tant s'en faut, l'homme sage doit être officieux & charitable, appliquer à soi l'usage des autres hommes, & du monde, & pour ce faire doit contribuer à la société publique les offices & devoirs qui le touchent. *Qui sibi amicus est, hunc omnibus scito esse amicum.* Mais j'y requiers une modération & discrétion double, l'une de ne se

prendre pas à tout ce qui se présente , mais à ce qui est juste & nécessaire , & cela ne va pas beaucoup loin : l'autre que ce soit sans violence & sans trouble. Il faut desirer peu , & ce peu modérément , s'embesongner peu & tranquillement ; & aux charges que l'on prend , apporter les pas , les paroles , l'attention , la sueur , les moyens , & aux besoins le sang & la vie , mais sans vexation & passion , se tenant toujours à soi , en santé & repos. L'on vient bien & fait-on bien son effet sans son ardeur , & cette tant grande contention de volonté. Et se trompent fort ceux qui pensent que l'affaire ne se fait pas bien , & n'y a point d'affection , s'il n'y a du bruit , de la tempête , de l'éclat. Car au rebours cela empêche & trouble la bonne conduite , comme a été dit. O combien de gens se hasardent tous les jours aux guerres , dont il ne leur chaut , & se pressent aux dangers des batailles , desquelles la perte ne leur trouble aucunement le dormir ; & c'est pour ne faillir à leur devoir : & en voilà un en sa maison , qui n'oseroit avoir regardé le danger , qui se passionne de l'issue de cette guerre , & en a l'ame plus travaillée , que le soldat , qui y employe sa vie & son sang.

Au reste , il faut bien sçavoir distinguer & séparer nous-mêmes d'avec nos charges publiques : un chacun de nous joue deux rôles & deux personnages , l'un étranger & apparent , l'autre

propre & essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise : l'habile homme fera bien sa charge & ne laissera pas de bien juger la sottise, le vice, la fourbe qui y est. Il l'exercera, car elle est en usage en son pays, elle est utile au public, & peut-être à foi, le monde vit ainsi, il ne faut rien gâter. Il ne faut servir & se prévaloir du monde tel qu'on le trouve : cependant le considérer comme chose étrangère de foi, sçavoir bien de foi jouir à part, & se communiquer à un sien bien confident, au pis aller, à foi-même.

CHAPITRE III.

Vraie & essentielle preud'homie : premiere & fondamentale partie de Sagesse.

- I. **A**YANT apprêté & disposé notre Ecolier à la sagesse, par les avis précédens, c'est-à-dire, l'ayant purifié & affranchi de tous maux, & mis en bel état, d'une liberté pleine & universelle, pour avoir vue, connoissance & maîtrise sur toutes choses (qui est le privilège du sage & spirituel, *Spiritualis omnia dijudicat*) il est maintenant temps de lui donner les leçons & des regles générales de sagesse. Les deux premieres seront comme préalables & présupposées comme fondemens, dont la premiere & principale fera la probité & preud'homie,

Je n'aurai point, peut-être, grande affaire à établir cette proposition, que la preud'homie soit la première, principale & fondamentale partie de sagesse, car tous (soit en vérité à bon escient, ou par belle mine, de honte, & crainte de dire le contraire) en font grande fête; l'honorent & recommandent toujours en premier lieu: se disent être ses serviteurs & affectionnés poursuivans: mais j'aurai de la peine à montrer & persuader quelle est la vraie & essentielle que nous requérons ici. Car celle qui est en vogue & en crédit, dont tout le monde se contente, qui est la seule connue, recherchée & possédée (j'en excepte toujours quelque peu de sages) est bâtarde, artificielle, fautive & contrefaite.

Premièrement, nous sçavons que souvent nous sommes menés & poussés à la vertu & à bien faire par des ressorts méchans & réprouvés, par défaut & impuissance naturelle, par passion, & le vice même. La chasteté, sobriété, tempérance peuvent arriver en nous par défaillance corporelle; le mépris de la mort, patience aux infortunes, & fermeté aux dangers, vient souvent de faute d'appréhension & de jugement; la vaillance, la libéralité, la justice même, de l'ambition; la discrétion, la prudence, de crainte, d'avarice. Et combien de belles actions a produit la présomption & témérité? Ainsi, les actions de vertu ne sont souvent que masques, & en

2.
Masque de
preud'homie.

portent le visage, mais elle n'en ont pas l'essence ; elles peuvent bien être dites vertueuses pour la considération d'autrui & du visage qu'elles portent en public, mais en vérité & chez l'ouvrier, non ; car il se trouvera que le profit, la gloire, la coutume & autres telles causes étrangères nous ont induit à les faire. Quelquefois elles sont produites par stupidité & bêtise, dont il est dit que la sagesse & la bêtise se rencontrent en même point de goût, & résolution à la souffrance des accidens humains. Il est donc très-dangereux de juger de la probité ou improbité d'un homme par les actions : il faut sonder au-dedans quels ressorts causent ce mouvement, & donnent le branle : les méchans font souvent de bonnes & belles choses, les bons & les méchans se gardent pareillement de mal faire, *oderunt peccare boni & mali*. Parquoi pour découvrir & sçavoir quelle est la vraie preud'homie, il ne faut s'arrêter aux actions, ce n'est que le marc & le plus grossier, & souvent une happelourde & un masque : il faut pénétrer au-dedans, & sçavoir le motif qui fait jouer les cordes, qui est l'ame & la vie qui donne le mouvement à tout. C'est par-là qu'il faut juger, c'est à quoi un chacun doit pourvoir qu'il soit bon & entier, c'est ce que nous cherchons.

3.
Preud'homie
populaire &
selon le style
du monde.

La preud'homie, communément estimée la vraie, tant prêchée & recommandée du monde, de laquelle font profession expresse ceux qui ont le titre

titre & la réputation publique d'être gens de bien & les plus entiers, est scholastique & pédantesque, serve des loix, contrainte sous l'espérance & la crainte; acquise, apprise & produite de la considération & soumission des religions, loix, coutumes, commandement des supérieurs, exemples d'autrui, sujette aux formes prescrites; féminine, paureuse & troublée de scrupules & de doutes; *sunt quibus innocentia nisi metu non placet*, laquelle non-seulement par le monde est diverse & variable, selon la diversité des religions, des loix, des exemples, des formes (car changeant les ressorts, il faut bien aussi que les mouvemens changent) mais encore en soi inégale, ondoyante, & déambulatoire, selon les accès, recès & succès des affaires, des occasions qui se présentent, des personnes avec qui l'on a affaire, comme le bateau poussé par le vent & les avirons, qui branle & marche inégalement, par secousses, boutées & bouffées: bref, ce sont gens de bien par accident, par occasion, par ressorts externes & étranges, & non en vérité & en essence. Ils ne le sentent, & ne s'en avisent pas, mais il est aisé de les découvrir & de les en convaincre; en leur secouant un peu la bride, & les sondant de près, mais sur-tout par l'inégalité & diversité qui se trouve en eux. Car en même fait ils feront divers jugemens & se porteroient tout de diverse façon, tantôt le petit pas, tantôt le grand galop.

I. Partie.

X

Cette diversité inégale vient de ce que les occasions & ressorts externes qui les agitent, s'enflent, se multiplient & grossissent, ou s'atiédissent & rabaisissent, plus ou moins comme accidens : *quæ recipiunt magis & minus.*

4.
Description
de la vraie
preud'homie.

Or, la vraie preud'homie, que je requiers en celui qui veut être sage, est libre & franche, mâle & généreuse, riante & joyeuse, égale, uniforme & constante, qui marche d'un pas ferme, fier & hautain, allant toujours son train, sans regarder de côté ni derriere, sans s'arrêter à altérer son pas & ses allures pour le vent, le temps, les occasions, qui se changent, mais non pas elle; j'entends en jugement & en volonté, c'est-à-dire, en l'ame, où réside & à son siege la preud'homie: car les actions exernes, principalement les publiques, ont une autre effort, comme fera dit en son lieu. Or, le ressort de cette preud'homie, c'est la loi de nature, c'est-à-dire, l'équité & raison universelle, qui luit & éclaire en un chacun de nous. Qui agit selon Dieu: car cette lumiere naturelle est un éclair & rayon de la divinité, une défluxion & dépendance de la loi éternelle & divine. Il agit aussi selon soi, car il agit selon ce qu'il y a de plus noble & de plus riche en soi. Il est homme de bien essentiellement & non par accident & occasion: car cette loi & lumiere est essentielle & naturelle en nous, dont aussi est appelée nature & loi de nature. Il est aussi par conséquent

homme de bien toujours & perpétuellement, uniformément & également, en tous temps & tous lieux : car cette loi d'équité & raison naturelle, est perpétuelle en nous, *edictum perpetuum*, inviolable, qui ne peut jamais être éteinte ni effacée, *quam nec ipsa delet iniquitas : vermis eorum non meretur*, universelle & constante par-tout, & toujours même, égale, uniforme, que les temps ni les lieux ne peuvent altérer ni déguiser ; ne reçoit point d'accès ni recès de plus & de moins, *substantia non recipit magis nec minus*. Que vas-tu chercher ailleurs, loi ou règle au monde ? Que te peut on dire ou alléguer que tu n'aies chez toi & au-dedans, si tu te voulois tâter & écouter ? Il te faut dire, comme au payeur de mauvaise foi, qui demande de quoi, & veut que l'on lui montre la cédule qu'il a chez soi. *Quod petis intus habes*. Tu demandes ce que tu as dedans ton sein. Toutes les tables de droit, & les deux de Moyse, & les douze des Grecs, & toutes les bonnes loix du monde, ne sont que des copies & des extraits produits en jugement contre toi qui tiens caché l'original, & feins ne sçavoir que c'est, étouffant tant que tu peux cette lumière qui t'éclaire au-dedans, *qui veritatem Dei detinent in injustitia*, mais qui n'ont jamais été au-dehors & humainement publiées, que pour ce que celle qui étoit au-dedans, toute céleste & divine, a été par trop méprisée & oubliée. Ce sont tous ruisseaux, mais qui n'ont tant d'eau ni

si vive que leur source & fontaine invifible , qui eft dedans toi , fi tu ne la laiffais dépérir & perdre : non tant d'eau, dis-je, *Quam multa pietas , humanitas, liberalitas fides exigunt, quæ extrâ tabulas funt.* O chétive preud'homie des formaliftes , qui fe tient aux mots de la loi , & en penfe être quitte : combien de devoirs requis au-delà ? *Quàm angufta innocentia ad legem bonum effe : latius officiorum patet quàm juris regula.* Ni fi forte & fi vive , témoin que pour les bien entendre & fçavoir leur intention , les faut ramener à la source , & rentrant au-dedans , les mettre à la touche & coucher au niveau de la nature , *Anima legis ratio.* Voici donc une preud'homie effentielle , radicale , fondamentale , née en nous de fes propres racines , par la femence de la raifon univerfelle , qui eft en l'ame , comme le reflort & balancier en l'horloge , comme la chaleur naturelle au corps , fe maintient de foimême forte & invincible : par laquelle l'on agit felon Dieu, felon foi, felon nature, felon l'ordre & la police univerfelle du monde, quiettement, doucement & ainfi fombrement & obfcurément, fans bruit , comme le bateau qui n'eft pouffé que du fil & du cours naturel & ordinaire de l'eau : tout autre eft entée par art & par difcipline accidentale , comme le chaud & froid des fievres, acquife & conduite par des occafions & confidérations étrangères, agiffant avec bruit, éclat & ambitieufement.

Voilà pourquoi la doctrine de tous les Sages porte que bien vivre c'est vivre selon nature, ^{5.} Faut suivre nature. que le souverain bien en ce monde c'est consentir à nature, qu'en suivant nature comme guide & maîtresse, l'on ne faudra jamais; entendant par nature l'équité & la raison universelle qui luit en nous, qui contient & couve en soi les semences de toute vertu, probité, justice, & est la matrice de laquelle sortent & naissent toutes les bonnes & belles loix, les justes & équitables jugemens, que prononcera même un Idiot. Nature a disposé toutes chose au meilleur état qu'elles puissent être, & leur a donné le premier mouvement au bien & à la fin qu'elles doivent chercher, de sorte que qui la suivra, ne faudra point d'obtenir & posséder son bien & sa fin. Les hommes sont naturellement bons & ne suivent le mal que pour le profit ou le plaisir: dont les Législateurs, pour les induire à suivre leur inclination naturelle & bonne & non pour forcer leurs volontés, ont proposé deux choses contraires, la peine & la récompense.

Cette nature en chacun de nous est suffisante & ^{6.} Comme bonne & suffisante; Maîtresse, douce maîtresse à toutes choses, si nous la voulons bien écouter, l'employer, l'éveiller; & n'est besoin aller quêter ailleurs, ni mendier de l'art & des sciences, les moyens, les remèdes & les regles qui nous sont besoin; un chacun de nous, s'il vouloit, vivroit à son aise du sien. Pour vivre content & heureux, il ne faut point être sçavant, courtisan

ni tant habile; toute cette suffisance qui est au-delà la commune & naturelle, est vaine & superflue, voire apporte plus de mal que de bien. Nous voyons les gens ignorans, idiots & simples mener leur vie plus doucement & gaiement, résister aux assauts de la mort, de l'indigence, de la douleur, plus constamment & tranquillement que les plus sçavans & habiles. Et si l'on y prend bien garde, l'on trouvera parmi les payfans & autres pauvres gens, des exemples de patience, constance, équanimité, plus purs que tous ceux que l'école enseigne; ils suivent tout simplement les raisons & la conduite de nature, marchent tout doucement & mollement aux affaires, sans s'échauffer ou s'élever, & ainsi plus sainement: les autres montent sur leurs grands chevaux, se gendarment, se bandent, & tiennent toujours en cervelle & en agitation. Un grand maître & admirable docteur en la nature, a été Socrate, comme en l'art & science Aristote. Socrate par les plus simples & naturels propos, par similitudes & inductions vulgaires, parlant comme un payfan, une femme, fournit des préceptes & regles de bien vivre, & des remedes contre tous maux, tels, si forts & vigoureux, que tout l'art & science du monde ne sçauroit inventer ni y arriver.

7.
Mais nous
l'altérons to-
talement.

Mais non-seulement nous ne la croyons, écou-
tons & suivons comme porte le conseil des Sages,
mais encore (sans parler de ceux qui, par la

violence des vices, débauches, volontés trop déréglées & perverses, l'étouffent, éteignent, tant qu'est en eux, la lumière, mortifient ses semences) nous échivons tous à elle, nous la laissons dormir & chommer, aimant mieux mandier ailleurs notre apprentissage, recourir à l'étude & à l'art, que de nous contenter de ce qui croît chez nous. Nous ^{Par violence,} avons un esprit brouillon qui s'ingere de maîtriser ^{Par art.} & gouverner par-tout, & qui se mene à notre poste, déguise, change & brouille tout; veut ajouter, inventer, changer, & ne se peut arrêter à la simplicité & naïveté, ne trouve rien bon s'il n'y a de la finesse & de la subtilité, *simplex illa & aperta virtus in obscuram & solertem scientiam versa est*, & puis nous avons ce vice que nous n'estimons point ce qui croît chez nous; nous n'estimons que ce qui s'achete, ce qui coûte & s'apporte de dehors; nous préférons l'art à la nature, nous fermons en plein midi les fenêtres, & allumons les chandelles. Cette faute & folie vient d'une autre, qui est que nous n'estimons point les choses selon leur vraie & essentielle valeur, mais selon la montre, la parade & le bruit.

Mais encore nous la foulons aux pieds, la ^{Par la cérémonie.} dédaignons, & en avons honte pour faire valoir la cérémonie, & la loi de civilité que nous nous sommes forgés, ainsi l'art emporte la nature, l'ombre nous est plus que le corps, la mine, la contenance plus que la substance des choses. Pour

n'offenser la cérémonie, nous couvrons & cachons les choses naturelles; nous n'osons nommer & rougissons au son des choses que nous ne craignons aucunement de faire, & licites & illicites; nous n'osons dire ce qui est permis de faire, nous n'osons appeler à droit nos propres membres, & nous ne craignons les employer à toutes sortes de débauches: nous prononçons & faisons sans crainte & sans honte les méchantes choses contre nature & raison, parivrer, trahir, affronter, tuer, tromper, & rougissons au dire & faire des bonnes, naturelles, nécessaires, justes & légitimes. Il n'y a mari qui n'eût plus de honte d'embrasser sa femme devant le monde, que de tuer, mentir, affronter; ni femme qui ne dise plutôt toutes les méchancetés du monde, que de nommer ce en quoi elle prend plus de plaisir, & peut légitimement faire jusques aux traîtres & assassins ils épousent les loix de la cérémonie, & attachent là leur devoir: chose étrange, que l'injustice se plaigne de l'incivilité; & la malice de l'indiscrétion; l'art de la cérémonie ne prévaut-il pas contre la nature? La cérémonie nous défend d'exprimer les choses naturelles & licites, & nous l'en croyons: la nature & la raison nous défend les illicites & personne ne l'en croit; l'on envoie sa conscience au bordel, & l'on tient sa contenance en règle; cela est monstrueux, & ne se trouve rien de semblable aux bêtes.

De cette générale & universelle altération &

corruption, il est venu qu'il ne se connoît plus rien de nature en nous : s'il faut dire quelles sont ses loix & combien il y en a, nous voilà bien empêchés : l'enseigne & la marque d'une loi naturelle est l'université d'approbation, car ce que nature nous auroit véritablement ordonné, nous l'ensuivront sans doute d'un commun consentement, & non-seulement toute nation, mais tout homme particulier.

8.
Tellement
qu'elle ne se
connoît plus
en l'homme,

Or, n'y a-t-il aucune chose au monde qui ne soit contredite & désavouée, non par une nation, mais par plusieurs : & n'y a-t-il chose si étrange & si dénaturée à l'opinion de plusieurs, qui ne soit approuvée & autorisée en plusieurs lieux par usage commun : le nonchaloir d'avoir des enfans ; le meurtre des parens ; des enfans, de soi-même, mariage avec ses plus proches, larcin, trafic de voleries, marchandise publique de sa liberté, & de son corps, tant des mâles que des femelles ; sont reçues par usage public en des nations.

Certes, il ne reste plus aucune image ni trace de nature en nous, il la faut aller chercher aux bêtes, où cet esprit brouillon & inquiet, ce vis-à-vis, ni l'art, ni la belle cérémonie, ne l'ont pure & entière, sinon qu'elle soit corrompue par notre hantise & contagion, comme elle est aucunement. Tout le monde suit nature, la règle première & universelle, que son auteur y a mis & établi, sinon l'homme seul qui trouble la police & l'état du monde, avec son gentil esprit, &

9.
Et la faut
chercher ailleurs.

fon libéral arbitre ; c'est le feul déréglé & ennemi de nature.

10.
Vraie preu-
d'homie.

Voici donc la vraie preud'homie (fondement & pivot de sagesse) fuivre nature, c'est-à-dire, la raison. Le bien, le but, & la fin de l'homme auquel gît son repos, fa liberté, son contentement, & en un mot, fa perfection en ce monde, est vivre & agir selon nature, quand ce qui est en lui de plus excellent commande, c'est-à-dire, la raison à vrai. La preud'homie est une droite & ferme disposition de la volonté, à fuivre le conseil de la raison. Or, ceci est en la puissance de l'homme, qui est maître de fa volonté, il la peut disposer & contourner à son plaisir, & en cela est le propre de l'homme, ainsi la peut-il affermir à fuivre toujours la raison.

11.
Distinction
de vraie
preud'homie.

Mais pour l'effectuer & venir à la pratique, il est bien plus aisé aux uns qu'aux autres. Il y en a qui ont leur naturel particulier, c'est-à-dire, le tempéramment & la trempe si bonne & si douce (ce qui vient principalement de la premiere conformation au ventre de la mere, & puis du lait de la nourrice, & de toute cette premiere & tendre éducation) qu'ils se trouvent sans effort & sans art ou discipline, tous portés & disposés à la bonté & preud'homie, c'est-à-dire, à fuivre & se conformer à la nature universelle, dont ils sont dit bien nés, *gaudeant bene nati*. Cette telle preud'homie naturelle & aisée, & comme née avec nous,

Bonté.

s'appelle proprement bonté , qualité d'ame bien née & bien réglée , c'est une douceur , facilité , & débonnairété de nature , non pas (afin que personne ne se trompe) une mollesse , une féminine , fotte , bonasse & vicieuse facilité , qui fait que l'on veut plaire à tous , & ne déplaire ni offenser personne , enco e qu'il y ait sujet juste & légitime , & que ce soit pour le service de la raison & de la justice. D'où il advient qu'ils ne veulent s'employer aux actions légitimes , quand c'est contre ceux qui s'en offensent , ni aussi refuser du tout les illégitimes , quand c'est envers ceux qui y consentent. D'eux on dit , & est cette louange injurieuse , il est bon , puisqu'il est bon même aux méchans ? Et cette accusation vraie , comment seroit-il bon , puisqu'il n'est pas mauvais aux méchans ? Il faudroit plutôt appeller cette telle bonté , innocence , selon que l'on appelle les petits enfans , brebis & autres telles bêtes innocentes. Mais une active , forte , mâle , & efficace bonté qui est une prompte , aisée & constante affection à ce qui est bon , droit , juste , selon raison & nature.

Il y en a d'autres si mal nés , qu'il semble que (comme des monstres) leur naturel particulier soit fait comme en dépit de la nature universelle , tant ils lui sont revêches. En ce cas le remede pour corriger , reformer , adoucir , apprivoiser , & redresser cette mauvaise , âpre , sauvage & tortue nature , la ployer & appliquer au niveau de sa

générale & grande maîtresse la nature universelle ; est de recourir à l'étude de la Philosophie (comme fit Socrate) & à la vertu qui est un combat & un effort pénible contre le vice , un étude laborieux qui requiert du temps , de la peine & de la discipline. *Virtus in arduo & circa difficile , ad januam virtutis excubat labor & sudor : Dii mortalibus virtutem laboris pretio vendiderunt.* C'en est pour enter ou introduire une nouvelle , étrangere ou artificielle preud'homie , & ainsi accidentale , & telle que ci-dessus j'ai dit n'être la vraie ; mais c'est en ôtant les empêchemens , pour réveiller & réallumer cette lumiere presque éteinte & languissante , & faire revivre ses semences presque étouffées par le vice particulier , & mauvais tempéramment de l'individu , comme en ôtant la taie de devant l'œil , la vue se recouvre ; & la poussiere de dessus le miroir , l'on y voit clair.

12.
Trois degrés
de perfection.

Par tout ceci se voit qu'il y a deux sortes de vraie preud'homie ; l'une naturelle , douce , aisée , équable , dite bonté : l'autre acquise , difficile , pénible & laborieuse , dite vertu : mais à bien dire , il y en a encore une troisieme , qui est comme composée des deux , & ainsi feront trois degrés de perfection. Le plus bas est une facile nature & débonnaire , dégoûtée par soi-même de la débauche & du vice ; nous l'avons nommée bonté , innocence : le second , plus haut , qu'avons appelé vertu , est à empêcher de vive force le

progrès des vices, & s'étant laissé surprendre aux émotions premières des passions, s'armer & se bander pour arrêter leur course & les vaincre : le troisième & souverain est d'une haute résolution & d'une habitude parfaite, être si bien formé, que les tentations mêmes n'y puissent naître, & que les semences des vices en soient du tout déracinées, tellement que la vertu leur soit passée en complexion, & en nature : celui dernier se peut appeler perfection : lui & le premier de bonté se ressemblent, & sont différens du second, en ce qu'il sont sans bruit, sans peine, sans effort, c'est la vraie teinture de son train naturel & ordinaire, qui ne coûte rien : le second est toujours en ferveur & en contraste. Ce dernier est parfait, ou est octroyé par don & grace spéciale du ciel, comme en St. Jean-Baptiste, & quelques autres : ou acquis par une longue étude & sérieux exercice des règles de la Philosophie, joint à une belle, forte & riche nature, car il y faut tous les deux, le naturel & l'acquis. C'est à quoi étudioient ces deux Sectes, la Stoïcienne & encore plus l'Epicurienne (ce qui sembleroit étrange, si Seneque & d'autres encore anciens ne l'attestoient) qui avoit pour ses jouets & ébats la honte, l'indigence, les maladies, les douleurs, les géhenues, la mort : seulement ils méprisoient, soutenoient patiemment, & vainquoient toutes âpretés & difficultés : mais ils les recherchoient, s'en réjouissoient &

chatouilloient, pour tenir leur vertu en haleine & en action, laquelle ils rendoient non-seulement ferme, constante, grave & sévère, comme Caton & les Stoïciens, mais encore gaie, riante, enjouée, &, s'il est permis de dire, folâtre.

13.

Sur la comparaison de ces trois, il semble à aucuns (qui n'apperçoivent la hauteur & valeur du troisieme) que le second degré de la vertu à cause de ses difficultés, dangers, efforts, emporte l'honneur, & comme disoit Metellus, c'est chose par trop lâche & vilaine de mal faire, faire du bien, où n'y a peine ni danger, c'est chose commune, & trop aisée : mais faire du bien où y a danger & peine, c'est le devoir d'un homme de bien & de vertu, c'est le mot du divin Philosophe, *difficilia quæ pulchra*. Mais pour en dire au vrai ce qui en est, outre que la difficulté, comme est dit par nous ailleurs, n'est pas vraie, ni juste & légitime cause d'estimer une chose, il est certain qu'en chose pareille, le naturel vaut mieux que l'acquis; qu'il est bien plus noble, plus excellent & divin d'agir par nature que par art; aisément, équitablement, & uniformément que péniblement, inégalement avec doute & danger; Dieu est bon en première façon, c'est la naturelle & essentielle bonté, nous ne l'oserions appeller vertueux, ni les Anges & esprits bienheureux : ils sont dit bons : mais pour ce que la vertu fait plus de bruit & d'éclat, & agit avec plus de véhémence que la bonté, elle est

plus admirée & estimée du populaire, qui est un sot juge, mais c'est à tort. Car ces grandes enlevures & extravagantes productions, qui semblent être tout zèle & tout feu, ne sont pas du jeu, & n'appartiennent aucunement à la vraie preud'homie, ce sont plutôt maladies & accès fiévreux bien éloignés de la sagesse, que nous requérons ici, douce, équable & uniforme.

Ceci soit dit en gros de la preud'homie: car les parties d'icelle & ses devoirs seront au troisieme livre, spécialement en la vertu de justice: mais il faut parler ici un peu de sa contraire, la méchanceté, & la lui opposer.

La méchanceté est contre nature, est laide, difforme, & incommode, offense tout bon jugement, se fait haïr étant bien connue, dont aucuns ont dit qu'elle étoit produite de bêtise & d'ignorance. Plus la méchanceté engendre du déplaisir, & du repentir en l'ame, qui, comme un ulcère en la chair, lui demange, l'égratigne & le fâche, la malice fabrique des tourmens contre soi: *malitia ipsa maximam partem veneni sui bibit: malum consilium consultori pessimum.* Comme la mouche guêpe qui offense autrui, mais bien plus soi-même, car elle y perd son éguillon & sa force pour jamais: le vice a du plaisir, autrement il ne seroit pas reçu, & ne trouveroit place au monde, *nemo enim animi causa malus est.* Mais il engendre aussi du déplaisir contraire, la peine suit le péché, dit Platon, voire

14.
Description
de la méchan-
ceté.

elle naît avec lui, dit Hésiode, qui est tout le contraire de la volonté & vertu, qui réjouit & plaît : il y a de la congratulation, de la complaisance, & satisfaction à bien faire ; c'est la vraie & essentielle récompense de la bonne ame, qui ne lui peut faillir, & dequoi aussi elle se doit contenter en ce monde.

^{15.}
S'il n'est ja-
mais permis
de faillir.

Personne ne débat que le vice ne soit à éviter & à haïr sur toutes choses, mais c'est une question ; s'il se pouvoit présenter tel profit, ou tel plaisir : pour lequel tel vice fût excusablement faisable. Il semble bien qu'oui à plusieurs : du profit s'il est public, il n'y a point de doute, (avec les modifications toutefois, qui se diront en la vertu de

l. 3. ch. 2.

prudence politique) mais aucuns en veulent autant dire du profit & du plaisir particulier. L'on en pourroit plus sûrement parler & juger étant proposé un fait & un exemple certain, mais pour en parler tout simplement, il se faut tenir ferme à la négative.

16.
Si tout péché
engendre re-
pentir.

Que le péché ne puisse fournir tel plaisir & contentement au-dedans, comme fait la preud'homie ; il n'y a aucun doute ; mais qu'il géhenne & tourmente, comme il a été dit, il n'est pas universellement ni en tous sens vrai : par quoi il faut distinguer. Il y a trois sortes de méchancetés & de gens vicieux, les uns sont incorporés au mal par discours & résolution, ou par longue habitude, tellement que leur entendement même y consent

Distinction
des méchan-
ceté.

&

& l'approuve; c'est quand le péché ayant rencontré une ame forte & vigoureuse, est tellement enraciné en elle, qu'il y est formé & comme naturalisé, elle en est imbuë & teinte du tout. D'autres à l'opposite font mal par bouttées, selon que le vent impétueux de la tentation trouble, agite, & précipite l'ame au vice, & qu'ils sont surpris & emportés par la force de la passion. Les tiers, comme moyens entre ces deux, estiment bien leur vice tel qu'il est, l'accusent & le condamnent au rebours des premiers, & ne sont point emportés par la passion ou tentation, comme les seconds. Mais en sang froid, après y avoir pensé, entrent en marché, le contrebalancent avec un grand plaisir ou profit, & enfin à certain prix & mesure se prêtent à lui: & leur semble qu'il y a quelque excuse de ce faire: de cette sorte sont les usures & paillardises, & autres péchés repris à diverses fois, consultés, délibérés, aussi les péchés de complexion.

De ces trois, les premiers ne se repentent jamais, sans une touche extraordinaire du ciel: ^{17: Comparaison d'icelles.} car étant affermis & endurcis à la méchanceté, n'en sentent point l'aigreur & la pointe: puisque l'entendement l'approuve, & l'ame en est toute teinte, la volonté n'a garde de s'en dédire. Les tiers se repentent ce semble en certaine façon, sçavoir, considérant simplement l'action deshonnête en soi, mais puisque compensée avec le profit

J. Partie.

Y.

ou plaisir, ils ne s'en repentent point ; & à vrai dire & parler proprement , ils ne s'en repentent point , puisque leur raison & conscience veut & consent à la faute. Les seconds sont ceux vraiment qui se repentent & se r'avisent : & c'est proprement d'eux qu'est la pénitence , de laquelle je prendrai occasion de dire ici un mot.

18.
De la repen-
tance.

Repentance est un désaveu & une desdite de la volonté , c'est une douleur & tristesse , engendrée en nous par la raison , laquelle chasse toutes autres tristesses & douleurs qui viennent de cause externes. La repentance est interne , internement engendrée , parquoi plus forte que toute autre , comme le froid & le chaud des fievres est plus poignant que celui qui vient de dehors. La repentance est la médecine des ames , la mort aux vices , la guérison des volontés & consciences , mais la faut bien connoître. Premièrement , elle n'est pas de tout péché , comme a été dit , non de celui qui est invétéré , habitué , autorisé par le jugement même , mais de l'accidental & venu par surprise ou par force ; ni des choses qui ne sont pas en notre puissance , desquelles y a bien regret & déplaisir , non repentir ; ni ne doit venir en nous pour les issues mauvaises & contraires à nos conseils & desseins. Il est venu autrement que l'on a pensé , conçu & avisé , pour cela ne se faut repentir du conseil & de l'avis si lors l'on s'y est porté comme l'on devoit : car l'on ne peut pas

deviner les issues : si on les sçavoit , il n'y auroit lieu de consulter ; & ne faut jamais juger des conseils par les issues ; ni ne doit naître en nous par la vieillesse , impuissance & dégoût des choses : ce seroit laisser corrompre son jugement : car les choses ne sont pas changées , pource que nous sommes changés par l'âge , maladie , ou autres accidens. L'affaiblissement ou amandement qui vient par le chagrin , le dégoût & foiblesse , n'est pas vrai ni consciencieux , mais lâche & catarreux. Il ne faut point que la lâcheté du corps serve de courtier , pour nous ramener à Dieu & à notre devoir ou repentance : mais la vraie repentance & vrai ravissement est un don de Dieu , qui nous touche le courage , & doit naître en nous , non par la foiblesse du corps , mais par la force de l'ame & de la raison.

Or , de la vraie repentance , naît une vraie ;
 franche & consciencieuse confession de ses fautes :
 comme aux maladies du corps , l'on use de deux
 sortes de remedes , l'un qui guérit , ôtant la cause
 & racine de la maladie , l'autre qui ne fait que
 pallier & endormir le mal ; dont celui-là est plus
 cuisant que celui-ci , mais aussi plus salutaire ; Ainsi
 aux maladies de l'ame , le vrai remede qui nettoye
 & guérit , c'est une sérieuse & honteuse confession
 de ses fautes , l'autre faux qui ne fait que déguiser
 & couvrir , est excuse , remede inventé par l'au-
 teur du mal même , dont dit le proverbe , que la

19:
 De la confes-
 sion & excu-
 se.

malice s'est elle-même fait & coufu une robe ; c'est l'excuse, la robe faite de feuilles de figuier des premiers fautiers qui se couvrirent de parole de fait, mais c'étoit d'un sac mouillé. Nous devrions donc apprendre à nous accuser, dire, & confesser hardiment toutes nos actions & pensées ; car outre que ce seroit une belle & généreuse franchise, ce seroit un moyen de ne rien faire ni penser, qui ne fût honnête & publiable. Car qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit aussi à ne rien faire de ce qu'on est contraint de cacher. Mais au rebours, chacun est secret & discret en la confession, & l'on ne l'est en l'action ; la hardiesse de faillir est aucunement compensée & bridée, par la hardiesse de confesser ; s'il est laid de faire quelque chose, il est encore autant & plus laid de ne l'oser avouer. Plusieurs grands & saints, comme saint Augustin, Origene, Hippocrate ont publié les erreurs de leurs opinions : il faut aussi la faire de ses mœurs. Pour les vouloir cacher, on tombe souvent en plus grand mal, comme celui qui nia solennellement avoir paillardé, pensant sauver le plus par le moins, car au rebours, il enchérit son marché, si ce ne fût en pis (car peut-être mentir publiquement, est pire que simplement paillarder) au moins ce fut en multiplication ; ce ne fut pas élection de vice, mais addition.



SECOND FONDEMENT DE SAGESSE.

CHAPITRE IV.

Avoir un but & train de vie certain.

APRÈS ce premier fondement de vraie & interne preud'homie, vient comme un second fondement préalable & nécessaire pour bien régler sa vie, qui est se dresser & former à un certain & assuré train de vivre, prendre une vocation à laquelle l'on soit propre; c'est-à-dire, que son naturel particulier (suivant toujours la nature universelle, sa grande & générale maîtresse & régente, comme porte le précédent & fondamental avis) s'accommode, & s'applique volontiers. La sagesse est un maniement doux & réglé de notre ame, se conduisant avec mesure & proportion, & gît en une égalité de vice & mœurs.

C'est donc une affaire de grand poids, que ce choix, auquel on se porte bien diversément, & où l'on se trouve bien empêché, pour tant de diverses considérations qui nous tirent en diverses parts, & qui souvent se hurtent & s'entr'empêchent. Les uns y sont heureux, lesquels par une grande bonté & félicité de nature, ont bientôt facilement sçu choisir, ou par un certain bonheur, sans grande délibération, se trouvent comme tous portés dedans le train meilleur pour eux,

^{2.}
Chose difficile,
le, où l'on se
porte divers
sement.

tellement que la fortune a choisi pour eux, & les y a menés, ou bien par la main amie & providence d'autrui y ont été guidés & conduits.

Les autres au contraire malheureux, lesquels ayant failli dès l'entrée, & n'ayant eu l'esprit ou l'industrie de se connoître, & raviser de bonne heure, pour tout doucement retirer leur epingle du jeu, se trouvent tellement engagés, qu'ils ne s'en peuvent plus dédire, & sont contraints de mener une vie pleine d'incommodités & de repentir.

Mais aussi vient-il du défaut grand de celui qui en délibère, qui est ou de ne connoître pas bien & trop présumer de soi; dont il advient qu'il faut ou quitter honteusement ce que l'on a entrepris, ou supporter beaucoup de peine & tourment en s'y voulant opiniâtrer. Il se faut souvenir que pour lever un fardeau, il se faut avoir plus de force que le fardeau, autrement on est contraint ou de laisser, ou de succomber dessous : l'homme sage ne se charge jamais de plus d'affaires qu'il ne peut exécuter : ou de ne se pouvoir arrêter à quelque chose, mais changer de jour à autre, comme sont ceux à qui rien ne plaît & ne satisfait, que ce qu'ils n'ont pas, tout leur fait mal au cœur & les mécontente, aussi bien le loisir que les affaires, le commander, que l'obéir : Telles gens vivent misérablement & sans repos, comme gens contraints : Ceux-là aussi ne se peuvent tenir coi, ne cessent d'aller & venir sans aucun dessein, font des empê-

chés & ne font rien ; les actions d'un sage homme tendent toujours à quelque fin certaine , *magnam rem puta unum hominem agere : præter sapientem nemo unum agit , multiformes sumus.*

Or, pour se bien porter en ceci , bien choisir , ^{3.} Conseil en cette affaire. & puis s'en bien acquitter , il faut sçavoir deux choses & deux naturels ; le sien , sa complexion , sa portée & capacité , son tempéramment , en quoi l'on excelle & l'on est foible , à quoi propre & à quoi inepte. Car aller contre son naturel , c'est tenter Dieu , cracher contre le ciel ; se tailler de la besogne pour ne la pouvoir faire , *nec quidquam sequi quod assequi nequeas* , & s'exposer à risée & moquerie. Puis celui des affaires , c'est-à-dire , de l'état , profession & genre de vie qui se propose , il y en a auxquels les affaires sont grands & poissans , autres ou sont dangereux , autres où les affaires ne sont pas si grands , mais ils sont mêlés & pleins d'embarrassemens , & qui traînent après soi plusieurs autres affaires ; ces charges trav illent fort l'esprit. Chaque profession requiert plus spécialement une certaine faculté de l'ame , l'une l'entendement , l'autre l'imagination , l'autre la L. I. C. 10. mémoire. Or , pour connoître ces deux naturels , le sien & celui de la profession & train de vie , ce qui a été dit des tempérammens divers , des parties & facultés internes y servira beaucoup. Ayant sçu ces deux naturels , les faut confronter ensemble , pour voir s'ils se pourront bien joindre & durer

comble, car il faut qu'ils s'accordent. Si l'on a à contester avec son naturel, & le forcer pour le service & acquit de la fonction & charge que l'on prend, ou au rebours : si pour suivre son naturel soit de gré & volonté, ou que par force & insensiblement il nous entraîne, l'on vient à faillir, ou heurter son devoir, quel désordre ! Où fera l'équabilité ? la bienséance ? *Si quicquam decorum, nihil profecto magis quam æquabilitas vitæ universæ, & singularum actionum, quam conservare non possis : si aliorum imiteris naturam, omittas tuam.* Ce sont comptes de penser durer & faire chose qui vaille, & qui ait grace, si le naturel n'y est. *Tu nihil invitâ dices faciesve Minervâ : id quemque decet quod est suum maximè : Sic est faciendum ut contra naturam universam nil contendamus, ea servata propriam sequamur.*

Que s'il advient que par malheur, imprudence, ou autrement l'on se trouve engagé en une vocation, & train de vie pénible & incommode, & que l'on ne s'en puisse plus dédire, ce sera office de prudence & sagesse, de se résoudre à la supporter, l'adoucir & l'accommoder à soi tant que l'on peut, faisant comme au jeu d'hasard, selon le conseil de Platon, auquel si le dé ou la carte a mal dit, l'on prend patience, & tâche l'on de rabiller le mauvais sort : & comme les abeilles qui du thim herbe âpre & sèche, font le miel doux, & comme dit le proverbe, faire de nécessité vertu.

PREMIER OFFICE DE SAGESSE.

C H A P I T R E V.

Etudier à la vraie Piété.

LES préparatifs & les deux fondemens jettés, il est temps de bâtir & dresser les regles de sagesse : dont la premiere & plus noble regarde la religion & service de Dieu. La piété tient le premier lieu ou rang de nos devoirs, & est chose de très-grand poids ; en laquelle il est dangereux & très-facile de se mécompter & faillir. Il est besoin d'avoir avis, & sçavoir comment celui qui étudie à la sagesse, s'y doit gouverner. Ce que nous allons faire après avoir un peu discouru de l'état & succès des religions au monde, remettant le surplus à ce que j'en ai dit en mes trois vérités.

C'est premièrement chose effroyable, de la grande diversité des religions, qui a été & est au monde, & encore plus de l'étrangeté d'aucunes, si fantasque & exorbitante, que c'est merveille que l'entendement humain ait pu être si fort abêti & enivré d'inpostures. Car il semble qu'il n'y a rien au monde haut & bas qui n'ait été déifié en quelque lieu, & qui n'ait trouvé place pour y être adoré.

Elles conviennent toutes en plusieurs choses,

^{2.}
Qui toutes
conviennent
en plusieurs
principes.

ont presque mêmes principes & fondemens, s'accordent en la these, tiennent même progrès & marchent de même pied : aussi ont-elles toutes pris naissance en même climat & air ; toutes trouvent & fournissent miracles, prodiges, oracles, mysteres sacrés, saints Prophetes, fêtes, certains articles de foi & créance nécessaires au salut. Toutes ont leur origine & commencement petit, foible, humble, mais peu-à-peu, par une suite & acclamation contagieuse des peuples, avec des fictions mises en avant, ont pris pied, & se sont autorisées, tellement que toutes sont tenues avec affirmation & dévotion, voire les absurdes. Toutes tiennent & enseignent que Dieu s'appaise, se fléchit & gagne, par prieres, présens, vœux & promesses, fêtes, encens. Toutes croient que le principal & plus plaisant service à Dieu, & puissant moyen de l'appaiser, & pratiquer sa bonne grace, c'est se donner de la peine, se tailler, imposer & charger de force besogne difficile & douloureuse, témoin par tout le monde & en toutes les religions, tant d'ordes compagnies & confrairies destinées à certains & divers exercices, fort pénibles & de professions étroites, jusques à se déchirer & découper leurs corps, & pensent par-là mériter beaucoup plus que le commun des autres, qui ne trempent en ses afflictions & tourmens comme eux, & tous les jours s'en dressent de nouvelle, & jamais la nature humaine ne cessera, & ne verra la fin

d'inventer des moyens de se donner de la peine & du tourment : ce qui vient de l'opinion que Dieu prend plaisir & se plaît au tourment & défaite de ses créatures, laquelle opinion est fondamentale des sacrifices, qui ont été universels par tout le monde, avant la naissance de la Chrétienté, & exercés non-seulement sur les bêtes innocentes que l'on massacroit avec effusion de leur sang, pour un précieux présent à la divinité ; mais (chose étrange l'ivresse du genre humain) sur les enfans, petits, innocens & les hommes faits, tant criminels que gens de bien, coutume pratiquée avec grande religion par toutes nations, Gettes, qui entr'autres cérémonies & sacrifices, dépêchent vers leur Dieu Xamolxis, de cinq en cinq ans un homme d'entr'eux pour le requérir des choses nécessaires. Et pource qu'il faut que ce soit un qui meure tout à l'instant, & qu'ils l'exposent à la mort d'une certaine façon douteuse, qui est de le lancer sur les pointes de trois javelines droites, il advient qu'ils en dépêchent plusieurs par rang, jusques à ce qu'il advienne un, qui s'enferme en lieu mortel, & expire soudain, estimant celui-là être propre & favorisé, les autres non : Perses, témoin le fait de Amestris, mere de Xerxes, qui en un coup enterra tout vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons, selon la religion du pays : anciens Gaulois, Carthaginois, qui immoloient à Saturne leurs enfans, présens peres & meres :

Lacédémoniens , qui mignardoient leur Diane , en faifant fouetter de jeunes garçons en fa faveur , fouvent jufques à la mort : Grecs , témoin le facrifice d'Iphigenia : Romains , témoin les deux Decies ; *quæ fuit tanta iniquitas deorum , ut placari pop. Rom. non poffent , nifi tales viri occidiffent* : Mahométans , qui fe balaffrent le vifage , l'eftomach , les membres pour gratifier leur Prophete : les Indes nouvelles Orientales & Occidentales : & à Themiftitan cimentans leurs idoles de fang d'enfans : Quelle aliénation de fens , penfer flatter la divinité par inhumanité , payer la bonté divine par notre affliktion , & fatisfaire à fa juftice par cruauté ! Juftice donc affamée de fang humain , fang innocent tiré & répandu avec tant de douleurs & tourmens. *Ut fic dii placentur , quemadmodum ne homines quidem faviunt*. D'où peut venir cette opinion & créance , que Dieu prend plaifir au tourment , & en la défaite de fes œuvres , & de l'humaine nature ? Suivant cette opinion , de quel naturel doit être Dieu ?

3.
Et différent.

Elles ont auffi leurs différences , leurs articles particuliers & feparés , par lesquels elles fe diftinguent entre elles , & chacune fe préfère aux autres , & fe confie d'être la meilleure , & plus vraie que les autres , & s'entre-reprochent auffi les unes aux autres quelque chofe , & par-là s'entre-condamnent & rejettent.

Mais comme elles naiffent l'une après l'autre ,

la plus jeune bâtit toujours sur son aînée, & chaîne précédente, laquelle elle n'improve, ni ne condamne de fonds en comble, autrement elle ne seroit pas ouïe, & ne pourroit prendre pied ; mais seulement l'accuse ou d'imperfection, ou de son terme fini, & qu'à cette occasion elle vient pour lui succéder & la parfaire, & ainsi la ruine peu-à-peu, & s'enrichit de ses dépouilles, comme la Judaïque a fait à la Gentile & Egyptienne, la Chrétienne à la Judaïque, la Mahométane à la Judaïque & Chrétienne ensemble : mais les vieilles condamnent bien tout-à-fait & entièrement les jeunes & les tiennent pour ennemies capables.

Toutes les religions ont cela, qu'elles sont étrangères & horribles au sens commun, car elles proposent & sont bâties & composées de pieces, desquelles les unes semblent au jugement humain basses, indignes & méseantes, dont l'esprit un peu fort & vigoureux s'en moque ; ou bien trop hautes, éclatantes, miraculeuses & mystérieuses, où il ne peut rien connoître, dont il s'en offense. Or, l'esprit humain n'est capable que des choses médiocres, méprise & dédaigne les petites, s'étonne & se transite des grandes ; dont ce n'est de merveille s'il se rebute, se dégoûte & se dépote contre toute religion, où n'y a rien médiocre & commun. Car s'il est fort, il la dédaigne, & l'a en risée, s'il est foible & superstitieux, il s'en étonne & s'en scandalise *Pradicamus Jesum*

4.
Les dernières
se fondent sur
les précédentes.

5.
Toutes étrangères
à la nature.

crucifixum, Judais scandalum, gentibus stultitiam.

D'où il advient qu'il y a tant de mécréans & irréli-
gieux, pour ce qu'ils consultent & écoutent
trop leur propre jugement, voulant examiner &
juger des affaires de la religion selon leur portée
& capacité; & la traiter par leurs outils propres
& naturels, il faut être simple, obéissant & dé-
bonnaire pour être propre à recevoir religion,
croire & se maintenir sous les loix, par révérence
& obéissance, assujettir son jugement & se laisser
mener & conduire à l'autorité publique. *Capti-
vantes intellectum ad obsequium fidei.*

6.
Et c'est avec
raison.

Mais il étoit requis d'ainsi procéder, autrement
la religion ne seroit pas en respect & en admira-
tion, comme elle doit; or, il faut que comme
difficilement, aussi authentiquement & révéremment
elle soit reçue & jurée: si elle étoit du goût hu-
main & naturel sans étrangeté, elle seroit bien
plus facilement, mais moins révéremment prise.

7.
Parquoi ne
doivent être
prises humainement.

Or, étant les religions & créances telles que
dit est, étranges aux sens commun, surpassantes
de bien loin toute la portée & intelligence humaine,
elles ne doivent ni ne peuvent être prises ni loger
chez nous, par moyens naturels & humains (au-
trement tant de grandes ames rares & excellentes
qu'il y a eu, y fussent arrivées) mais il faut qu'elles
soient apportées & baillées par révélation extraor-
dinaire & céleste, prises & reçues par inspiration
divine, & comme venant du ciel. Ainsi aussi

difent tous qu'il la tiennent, & la croient, & tous ufent de ce jargon, que non des hommes, ni d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai, fans rien flatter ni déguifer, il n'en eft rien; elles font, quoi qu'on dife, tenues ^{8.} Toutefois el-
les font, par mains & moyens humains, temoin premièrement la maniere que les religions ont été reçues au monde & font encore tous les jours par les particuliers; la nation, le pays, le lieu, donne la religion; l'on eft de celle que le lieu, auquel l'on eft né & élevé tient: nous fommes circoncis, baptifés, Juifs, Mahométans, Chrétiens, avant que nous fçachions que nous fommes hommes; la religion n'eft pas de notre choix & élection, témoin après, la vie & les mœurs fi mal accordantes avec la religion; témoin, que par occafion humaines & bien légères, l'on va contre lateneur de fa religion. Si elle tenoit & étoit plantée par une attache divine, chofe du monde ne nous en pourroit ébranler, telle attache ne fe romproit pas fi aifément; s'il y avoit de la touche & du rayon de la divinité, il paroîtroit par-tout, & l'on produiroit des effets qui s'en fentiroient, & feroient miraculeux, comme a dit la vérité. Si vous aviez une feule goutte de foi, vous remueriez les montagnes. Mais quelle proportion ni convenance entre la perfuafion de l'immortalité de l'ame & d'une future récompense fi glorieufe & heureufe, ou fi malheureufe & angoiffeufe, &

la vie que l'on mene. La seule appréhension des choses que l'on dit croire si fermement, feroit égarer & perdre le sens : la seule appréhension & crainte de mourir par justice, & en public, ou de quelqu'autre accident honteux & fâcheux, a fait perdre le sens à plusieurs, les a jetté à des partis bien étranges : & qu'est-ce-là au prix de ce que la religion enseigne de l'avenir ; mais feroit-il possible de croire en vérité, & espérer cette immortalité bienheureuse, & craindre la mort passage nécessaire à icelle ; craindre & appréhender cette punition infernale, & vivre comme l'on fait ? Ce sont comptes, choses plus incompatibles que le feu & l'eau. Ils disent qu'ils le croient ; ils se le font accroire qu'ils le croient, & puis ils le veulent faire accroire aux autres, mais il n'en est rien, & ne sçavent que c'est que croire : ce sont des moqueurs & affronteurs, disoit un ancien, & un autre, que les Chrétiens étoient d'une part les plus fiers & glorieux, & d'autre part les plus lâches & vilains du monde ; ils étoient plus qu'hommes aux articles de leur créance, & pires que pourceaux en vie. Certes, si nous nous tenions à Dieu, & à notre religion, je ne dis pas par une grace & une étreinte divine, comme il faut ; mais seulement d'une commune & simple, comme nous croyons une histoire, & nous tenons à nos amis & compagnons, nous les mettrions de beaucoup au-dessus de toute autre chose pour l'infinie bonté

bonté qui reluit en eux , pour le moins feroient-ils en même rang que l'honneur , les richesses , les amis. Or , y en a il bien peu , qui ne craignent moins de faire contre Dieu & quelque point de sa religion , que contre son parent , son maître , son ami , ses moyens.

Pour ſçavoir quelle eſt la vraie piété , il faut premièrement la ſéparer de la fauſſe , faite & contrefaite , afin de n'équivoquer comme la plupart du monde fait. Il n'y a rien qui faſſe plus belle mine , & prenne plus de peine à reſſembler la vraie piété & religion : mais qui lui ſoit plus contraire & ennemie , que la ſuperſtition : comme le loup qui ne reſſemble pas mal le chien , mais eſt d'un eſprit & humeur tout contraire : & le flatteur qui contrefait le zélé ami , & n'eſt rien moins.

Gens ſuperſtitioni obnoxia , religionibus adverſa. Et eſt auſſi envieuſe & jalouſe , comme l'amoureuſe adultère , qui par ſes petites mignardiſes , fait ſemblant de porter plus d'affection & ſe ſoucier plus de mari , que la vraie épouſe , laquelle elle veut rendre odieuſe. Or , les notables différences des deux , ſont que la religion aime & honore Dieu , met l'homme en paix & en repos , & loge en une ame libre , franche & généreuſe ; la ſuperſtition craint , tremble & injurie Dieu , trouble l'homme , & eſt maladie d'ame foible , vile & paureuſe , *ſuperſtitio error inſanus ; amandōs timet quos colit violat : morbus puſilli animi , qui ſuperſtitione*

9.
Distinction
entre la vraie
& fauſſe reli-
gion.

Tacit.

Auguſt.

imbutus est, quietus esse nusquam potest : Varro ait Deum à religioso vereri, à supersticioso timeri : parlons de tous les deux à part.

10.
Superstition
décrite.

Le superstitieux ne laisse vivre en paix ni Dieu ni les hommes ; il appréhende Dieu chagrin , despitueux, difficile à contenter : facile à se courroucer , long à s'appaiser , examinant nos actions à la façon humaine d'un juge bien sévère , épiant & nous guettant au pas ; ce qu'il témoigne assez par ses façons de le servir , qui est tout de même. Il tremble de peur , il ne peut bien se fier ni s'assurer , craignant n'avoir assez bien fait , & avoir omis quelque chose , pour laquelle omission tout peut-être ne vaudra rien ; il doute si Dieu est bien content , se met en peine de le flatter pour l'appaiser & le gagner , l'importune de prières , vœux , offrandes , se fait des miracles , aisément croit & reçoit les supposés par autre , prend pour foi , & interprète toutes choses encore que purement naturelles , comme expressément faites & envoyées de Dieu , mord & court à tout ce que l'on dit , comme un homme fort soucieux , *duo supersticiosus propria , nimius timor , nimius cultus*. Qu'est tout cela , sinon en se donnant force peine , vilement , sordidement , & indignement agir avec Dieu , & plus mécaniquement que l'on ne feroit avec un homme d'honneur ? Généralement toute superstition & faute en religion , vient de ce que l'on n'estime pas assez Dieu , nous le rappelons &

ravallons à nous, nous jugeons de lui selon nous, nous l'affeublons de nos humeurs; quel blasphème!

Or, ce vice & maladie nous est quasi comme naturelle, & y avons tous quelque inclination; 11.
Est naturelle; Plutarque déplore l'infirmité humaine, qui ne sçait jamais tenir mesure, & demeurer ferme sur ses pieds: car elle penche & dégénère ou en superstition & vanité, ou en mépris & nonchalance des choses divines. Nous ressemblons au ma-lavisé mari, coëffé de quelque vilaine rusée, avec laquelle il se plaît plus, à cause de ses mignotises & artifices, qu'avec son honnête épouse, qui l'honore & le sert avec une pudeur simple & naïve; ainsi nous plaît plus la superstition, que la religion.

Elle est aussi populaire, vient de foiblesse d'ame, 12.
Populaire; d'ignorance ou méconnoissance de Dieu bien grossière; dont elle se trouve plus volontiers aux enfans, femmes (*pro devoto fæmineo sexu*) vieillards, malades, affaillis & battus de quelque violent accident. Bref, aux Barbares. *Inclinat natura ad superstitionem barbari.* C'est d'elle donc, & non de la vraie religion, qui est vrai ce que l'on dit après Platon, que la foiblesse & lâcheté des hommes a introduit & fait valoir la religion, dont les enfans, femmes & vieillards seroient plus susceptibles de religion, plus scrupuleux & dévotieux, ce seroit faire tort à la vraie religion, que lui donner une si chétive cause & origine.

Outre ces semences & inclinations naturelles à

19.
Nourrie
soutenue
pour raison
humaine.

la superstition, plusieurs lui tiennent la main & la favorisent pour le gain & profit grand qu'ils en tirent. Les grands aussi & puissans, encore qu'ils sçachent ce qui en est, ne la veulent troubler ni empêcher, sçachant que c'est un outil très-propre pour mener un peuple, d'où il advient que non-seulement ils fomentent & réchauffent celle qui est déjà en nature, mais encore quand il est besoin, ils en forgent & inventent des nouvelles, comme Scipion, Sertorius, Sylla & autres, *qui faciunt animos humiles formidine divum, depressosque premunt ad terram. Nulla res multitudinem efficacius regit, quam superstitio.*

Entrée au
propos de la
vraie religion.

Or, quittant cette orde & vilaine superstition (que je veux être abominée par celui que je desire ici duire & instruire à la sagesse) apprenons & guidons nous à la vraie religion & piété, de laquelle je veux donner ici quelques traits & portraits, comme petites lumieres. Il semble déjà bien que de tant de religions, celles semblent avoir plus d'apparence de vérité, lesquelles sans grande opération externe & corporelle, retirent l'ame au-dedans, & l'élèvent par pure contemplation, à admirer & adorer la grandeur & majesté immense de la premiere cause de toutes choses, & l'être des êtres, sans grande déclaration ou détermination d'icelle, ou prescription de son service; ains la reconnoissent indéfiniment être la bonté, perfection & infinité du tout incompréhensible, &

inconnoissable , comme enseignent les Pythagoriciens & plus insignes Philosophes. De tous ceux qui n'ont voulu se contenter de la créance spirituelle & interne , & de l'action de l'ame , mais encore ont voulu voir & avoir une divinité visible , & aucunement perceptible par les sens du corps , ceux qui ont choisi le soleil pour Dieu , semblent avoir plus de raison que tous autres , à cause de sa grandeur , beauté , vertu éclatante & inconnue & certes digne , voire qui force tout le monde en admiration & révérence de soi : l'œil ne voit rien de pareil en l'univers , ni d'approchant.

La religion est en la connoissance de Dieu , & de soi-même : (car c'est une action relative entre les deux) son office est d'élever Dieu au plus haut de tout son effort , & baisser l'homme au plus bas , l'abattre comme perdu , & puis lui fournir des moyens de se relever , lui faire sentir sa misère & son rien , afin qu'en Dieu il mette sa confiance & son tout.

15.
Description
diverses de
religion.

L'office de religion est nous lier avec l'auteur & principe de tout bien , réunir & consolider l'homme en sa premiere cause , comme à la racine , en laquelle tant qu'il demeure ferme & fiché , il se conserve à sa perfection : au contraire quand il s'en sépare , il sèche aussi-tôt sur le pied.

16.

La fin & l'effet de la religion est de rendre fidèlement tout l'honneur & la gloire à Dieu ; &

17.

tout le profit à l'homme : tous biens reviennent à ces deux choses. Le profit qui est un amendement & un bien essentiel & interne, est dû à l'homme vuide, nécessaire, & de tous points misérable : la gloire, qui est un ornement accessoire & externe, est dû à Dieu seul, qui est la perfection & la plénitude de tous biens, auquel rien ne peut être ajouté ; *Gloria in excelsis Deo, & in terra pax hominibus.*

18.
Instruction à
piété.
1. Connoître
Dieu.

Suivant ce que dessus, notre instruction à la piété est premièrement d'apprendre à connoître Dieu : car de la connoissance des choses procède l'honneur que nous leur portons. Il faut donc premièrement que nous croyions qu'il est, qu'il a créé le monde par sa puissance, bonté, sagesse, que par elle-même il le gouverne : que par sa providence il veille sur toutes choses, voire le plus petites : que tout ce qu'il nous envoie est pour notre bien, & que notre mal ne vient que de nous. Si nous estimions mieux les fortunes qu'il nous envoie, nous blasphémerions contre lui, pource que naturellement nous honorons qui bien nous fait, & haïssons qui nous fait mal. Il nous faut donc résoudre de lui obéir, & prendre en gré tout ce qui vient de sa main, nous commettre & soumettre à lui.

19.
Honorer.

Il faut puis après l'honorer ; la plus belle & sainte façon de ce faire, est premièrement de lever nos esprits de toute charnelle, terrienne, & cor-

ruptible imagination; & par les plus chastes, hautes & saintes conceptions, nous exercer en la contemplation de la divinité: & après que nous l'aurons orné de tous les noms & louanges les plus magnifiques & excellentes, que notre esprit se peut imaginer, nous reconnoissons que nous ne lui avons encore rien présente digne de lui: mais que la faute est en notre puissance & foiblesse, qui ne peut rien concevoir de plus haut; Dieu est le dernier effort de notre imagination vers la perfection, chacun en amplifiant l'idée suivant sa capacité, & pour mieux dire, Dieu est infiniment par-dessus tous nos derniers & plus hauts efforts & imaginations de perfection.

Il faut puis le servir de cœur & d'esprit, c'est le service qui répond à son naturel: *Deus spiritus* ^{20.} *Servir d'es-*
est: Si Deus est animus, sit tibi pura mente colendus: ^{prit.}
 c'est celui qu'il demande, & qui lui agréé: *pater*
quales quarit adoratores: l'offrande plaisante à sa
 majesté, c'est un cœur net, franc & humilié:
Sacrificium Deo Spiritus: une ame & une vie in- ^{Senec:}
 nocente, *optimus animus pulcherrimus Dei cultus*: ^{Lactant.}
religiosissimus cultus imitari: unicus Dei cultus non ^{Merc.}
esse malum: l'homme sage est un vrai Sacrifica- ^{Trism.}
 teur du grand Dieu, son esprit est son temple,
 son ame en est son image, ses affections sont les
 offrandes, son plus grand & solennel sacrifice,
 c'est l'imiter, le servir: Au rebours de lui penser
 donner; tout est à lui, il lui faut demander &
 Ziv

l'implorer, c'est au grand à donner & au petit à demander. *Beatiùs dare quam accipere.*

21.
De corps.

Ne faut toutefois mépriser & dédaigner le service extérieur & public, auquel il se faut trouver & assister avec les autres, & observer les cérémonies ordonnées & accoutumées, avec modération sans vanité, sans ambition, ou hypocrisie, sans luxe ni avarice; & toujours avec cette pensée, que Dieu veut être servi d'esprit, & que ce qui se fait au-dehors est plus pour nous que pour Dieu, pour l'unité & édification humaine que pour la vérité divine. *Quæ potius ad morem quam ad rem pertinent.*

22.
Le prier.

Nos vœux & prières à Dieu doivent être toutes réglées & sujettes à sa volonté : nous ne devons rien désirer ni demander, que suivant ce qu'il a ordonné, ayant toujours pour notre refrain, *fiat voluntas tua.* Demander chose contre sa Providence, & vouloir corrompre le juge, & gouverneur du monde; le penser flatter, & gagner par préiens & promesses, c'est l'injurier : Dieu ne desire pas nos biens, mais seulement que nous nous rendions dignes des siens, & ne demande pas que nous lui donnions : mais que nous lui demandions & prenions : lui vouloir prescrire ce qu'il nous faut ou nous voulons, s'est s'exposer à l'inconvénient de Midas, mais ce qu'il lui plaît & c'est nous être salutaire.

Bref, il faut penser, parler & agir avec Dieu;

comme tout le monde nous entendant ; vivre & converser avec le monde, comme Dieu le voyant.

Ce n'est pas respecter & honorer le nom de Dieu comme il faut, mais plutôt le violer, que de le mêler en toutes nos actions & paroles légèrement & promiscuement, comme par exclamation, ou par coutume, ou sans y penser, ou bien tumultuairement & en passant; il faut rarement & sobrement, mais sérieusement avec pudeur, crainte & révérence, parler de Dieu & de ses œuvres, & n'entreprendre jamais d'en juger.

Voilà sommairement pour la piété, laquelle doit être en première recommandation, contemplant toujours Dieu d'une ame franche, alegre & filiale; non effarouchée ni troublée, comme les superstitieux. Pour les particularités tant de la créance, qu'observance, il faut d'une douce soumission & obéissance s'en remettre & arrêter entièrement à ce que l'Eglise en a de tous temps & universellement tenu & tient, sans disputer & s'embrouiller en aucune nouveauté, ou opinion triée & particulière, pour les raisons déduites à premier & dernier chapitre de notre troisième vérité, qui suffiront à celui qui ne pourra ou ne voudra lire tout le livre.

Seulement ai-je ici à donner un avis nécessaire à celui qui prétend à la sagesse, qui est de ne se parer la piété de la vraie prud'hommie, de laquelle nous avons parlé ci-dessus, se contentant de l'une;

23.
Bien user
de son nom

24.
Conclusion

25.
Avis de bien
conjoindre
la piété &
probité.

moins encore les confondre & mêler ensemble; ce sont deux choses bien distinctes & qui ont leurs ressorts divers, que la pitié & probité, la religion & la prud'hommie, la dévotion & la conscience; je les veux toutes deux jointes en celui que j'instruis ici, comme aussi l'une sans l'autre ne peut être entière & parfaite, mais non pas confuses. Voici deux écueils, dont il se faut garder, & peu s'en sauvent, les séparer se contentant de l'une, les confondre & mêler, tellement que l'une soit le ressort de l'autre.

36.
De ceux
qui ont la
piété sans
probité.

Les premiers qui les séparent, & n'en ont qu'une, sont de deux sortes, car les uns s'adonnent totalement au culte & service de Dieu, ne se souciant guère de la vraie vertu & prud'hommie, de laquelle ils n'ont aucun goût, vice remarqué comme naturel aux Juifs (race superstitieuse sur toutes, & à cause de ce odieuse à toutes) fort décriée par leurs Prophetes, & puis par leur Messie, qui leur reprochent, que de leur temple & cérémonies ils en faisoient une caverne de larrons, couverture & excuse de plusieurs méchancetés, lesquelles ils ne sentoient, tant ils étoient affeublés & coëffés de cette dévotion externe, en laquelle mettant toute leur confiance, pensoient être quittes de devoir, voire s'en rendoient plus hardis à mal faire. Plusieurs sont touchés de cet esprit féminin & populaire, attentifs du tout à ces petits exercices d'externe dévotion qui pour cela n'en valent pas

Mat. 15. &
22.

mieux, dont est venu le proverbe, *Ange en l'Eglise, Diable en la maison*. Ils prêtent la main & le dehors à Dieu, à la Pharisaïque, sépulchres & murailles blanchies, *populus hic labiis me honorat, cor eorum longè à me*, voire ils font pitié, couverture d'impiété, & allèguent leurs offices de dévotion, en atténuation ou compensation de leurs vices & dissolutions : les autres au rebours ne font état que de la vertu & prud'hommie, se soucient peu de ce qui est de la religion, faute d'aucuns Philosophes, & qui se peut trouver en des Atheïstes.

De ceux
qui ont la
probité sans
piété.

Ce sont deux extrémités vitieuses, qui l'est plus ou moins, & sçavoir qui vaut mieux, religion ou prud'hommie, je ne veux traiter cette question ; seulement je dirai, pour les comparer hors de-là en trois points, que la première est bien plus facile & aisée, de plus grande montre & parade, des esprits simples & populaires : la seconde est d'exploit beaucoup plus difficile & laborieux, qui a moins de montre & est des esprits forts, généreux.

27.
Comparai-
son.

Je viens aux autres qui confondent & gâtent tout : & ainsi n'ont ni vraie religion, ni vraie prud'hommie ; & de fait ne different guere des premiers, qui ne se soucient que de religion : ce sont ceux qui veulent que la probité suive & serve à la religion, & ne reconnoissent autre prud'hommie, que celle qui se remue par le ressort

28.
Contre ceux
qui confon-
dent la piété
& la probité.

de la religion. Or outre que telle prud'homme n'est vraie, n'agissant par le bon ressort de nature, mais accidentale & inégale, selon qu'a été dit au

Chap. 3.
art. 5. & 4.
voyez la 2.
vérité, c. 1.
art. 2.

long ci-dessus; encore est-elle bien dangereuse produisant quelquefois de très-vilains & scandaleux effets (comme l'expérience l'a de tout temps fait sentir) sous beaux & spécieux prétextes de piété. Quelles exécrables méchancetés n'a produit le zèle de religion? Mais se trouve-t-il autre sujet ou occasion au monde, qui en aye pu produire de pareilles! Il n'appartient qu'à ce grand & noble sujet, de causer les plus grands & insignes effets: *tantum religio potuit suadere malorum, quæ peperit sæpè scelerosa atque impia facta*. N'aimer point, regarder de mauvais œil comme un monstre celui qui est d'autre opinion que la leur, penser être contaminé de parler ou hanter avec lui, c'est la plus douce & molle action de ces gens; qui est homme de bien par scrupule & bride religieuse, gardez-vous en, & ne l'estimez guere: ce n'est pas que la religion enseigne ou favorise aucunement le mal, comme aucuns ou trop sottement, ou trop malicieusement voudroient objecter & tirer de ces propos: car la plus absurde & la plus fausse même ne le fait pas; mais cela vient que n'ayant aucun goût ni image, ou conception de prud'homme, qu'à la suite & pour service de la religion, & pensant qu'être homme de bien, n'est autre chose qu'être soigneux d'avancer & faire

valoir sa religion, croyent que toute chose quelle qu'elle soit, trahison, perfidie, sédition, rébellion & tout offense à quiconque soit, est non-seulement loisible & permise, colorée du zele & soin de religion; mais encore louable, méritoire & canonicable, si elle sert au progrès & avancement de la religion, & reculement de ses adversaires. Les Juifs étoient impies & cruels à leurs parens, iniques à leur prochain, ne prêtant ni payant leurs dettes, à cause qu'ils donnoient au temple: pensoient être quittes de tous devoirs & ren-
 voyoient tout le monde, en disant *Corban*.

Mat 15. S.
Hier.

Or voici pour achever ce propos, ce que je veux & requiers en mon sage, une vraie prudence & une vraie piété, jointes & mariées ensemble: que chacune subsiste & se soutienne de soi-même, sans l'aide de l'autre; & agisse par son propre ressort. Je veux que sans paradis & enfer, l'on soit homme de bien: ces mots me sont horribles & abominables; si je n'étois Chrétien, si je ne craignois Dieu, & d'être damné, je ferois cela: ô chétif & misérable, quel gré te faut-il sçavoir de tout ce que tu fais? Tu n'es méchant, car tu n'oses, & crains d'être battu: je veux que tu oses, mais que tu ne veuilles, quand bien serois assuré de n'en être jamais tancé: tu fais l'homme de bien, afin que l'on te paye, & l'on t'en dise grand merci; je veux que tu le ferois, quand l'on n'en devroit jamais rien sçavoir: je veux que tu

29.
Conclusion
instructive du
mariage de la
probité.

fois homme de bien , pource que nature & la raison (c'est Dieu) le veut : l'ordre & la police générale du monde ; dont tu es une piece , le requiert ainsi , pource que tu ne peux consentir d'être autre , que tu n'aïlles contre toi-même , ton être , ton bien , ta fin , & puis en avienne ce qui pourra. Je veux aussi la piété & la religion , non qui fasse , cause , ou engendre la prud'hommie ja née en toi & avec toi , plantée de nature ; mais qui l'approuve , l'autorise & la couronne. La religion est postérieure à la prud'hommie : c'est aussi chose apprise , reçue par l'ouïe , *fides ex auditu & per verbum Dei* , par révélation & instruction , & ainsi ne la peut pas causer. Ce seroit plutôt la prud'hommie qui devroit causer & engendrer la religion , car elle est première , plus ancienne & naturelle : laquelle nous enseigne qu'il faut rendre à un chacun ce qui lui appartient , gardant à chacun son rang. Or Dieu est par-dessus tout , l'auteur & le maître universel : les Théologiens mettent la religion entre les parties de justice , vertu & piece de prud'hommie. Ceux-là donc pervertissent tout ordre , qui font suivre & servir la probité à la religion.



C H A P I T R E V I.

Régler ses Desirs & Plaisirs.

C'EST un grand office de sagesse, sçavoir bien modérer & régler ses desirs & ses plaisirs; car d'y renoncer du tout, tant s'en faut que je le requiers en mon Sage, que je tiens cette opinion non-seulement fantasque, mais encore vicieuse & dénaturée. Il faut donc premièrement réfuter cette opinion, qui extermine & condamne totalement les voluptés, & puis apprendre comment il s'y faut gouverner.

C'est une opinion plausible & étudiée par ceux qui veulent faire les entendus, & professeurs de singulière sainteté, que mépriser & fouler aux pieds généralement toutes sortes de plaisirs, & toute culture du corps, retirant l'esprit à soi, sans avoir commerce avec le corps, l'élevant aux choses hautes, & ainsi passer cette vie comme insensiblement, sans la goûter ou y être attentif. A ces gens cette phrase ordinaire de passer le temps, convient fort bien: car il leur semble que c'est très-bien user & employer cette vie, que de la couler & passer, & comme se dérober & échapper à elle, comme si c'étoit chose misérable, onéreuse & fâcheuse; veulent glisser & gauchir au monde, tellement que non-seulement les devis, les récréations & passe-temps leur sont suspects & odieux;

1.
Première
partie.
Opinion du
mépris du
monde.

mais encore les nécessités naturelles, que Dieu a assaisonné de plaisir, leur sont courvées. Ils n'y viennent qu'à regret, & y étant tiennent toujours leur ame en haleine hors de-là; bref le vivre leur est courvée, & le mourir soulas: festoyant cette sentence dénaturée, *vitam habere in patientia, mortem in desiderio.*

2.
Rejetée.

Mais l'iniquité de cette opinion se peut montrer en plusieurs façons: premièrement il n'y a rien si beau & légitime, que faire bien & duement l'homme, bien sçavoir vivre cette vie. C'est une science divine & bien arduë, que de sçavoir jouir loyalement de son être, se conduire selon le modele commun & naturel, selon ses propres conditions, sans en chercher d'autres étranges: toutes ces extravagances, tous ces efforts artificiels & étudiés, ces vies écartées du naturel & commun, partent de folie & de passion: ce sont maladies, ils se veulent mettre hors d'eux, échapper à l'homme & faire les divins, & font les fots; ils se veulent transformer en Anges, & se transforment en bêtes: *aut Deus aut bestia; homo sum, humani à me nihil alienum puto*: l'homme est une ame & un corps, c'est malfait de démembrer ce bâtiment & mettre en divorce cette fraternelle & naturelle jointure: au rebours il les faut renouer par mutuels offices, que l'esprit éveille & vivifie le corps pesant, que le corps arrête la légèreté de l'esprit qui souvent est un trouble-fête: que
l'esprit

l'esprit assiste & favorise son corps, comme le mari sa femme, & non le rebuter, le haïr. Il ne doit point refuser à participer à ses plaisirs naturels, qui sont justes, & s'y complaire conjugalement, y apportant comme le plus sage de la modération. L'homme doit étudier, savourer & ruminer cette vie, pour en rendre grâces con- dignes à celui qui la lui a octroyée. Il n'y a rien indigne de notre soin en ce présent que Dieu nous a fait; nous en sommes comptables jusqu'à un poil; ce n'est pas une commission farcesque à l'homme, de se conduire & sa vie selon sa condition natu- relle, Dieu la lui a donnée bien sérieusement & expressement.

Mais quelle folie & plus contre nature, que d'estimer les actions vicieuses, pource qu'elles sont naturelles : indignes pource qu'elles sont néces- saires? Or c'est un très-beau mariage de Dieu, que la nécessité & le plaisir : nature a très-sage- ment voulu que les actions qu'elle nous a enjoint pour notre besoin, fussent aussi voluptueuses; nous y conviant non-seulement par la raison, mais encore par l'appétit : & ceux-ci veulent cor- rompre ses regles. C'est pareille faute & injustice, de prendre à contre-cœur, & condamner toutes voluptés, comme de les prendre trop à cœur & en abuser : il ne les faut ni courir ni fuir, mais les recevoir, & en user discrètement & mo- dérément, comme fera tantôt dit en la regle,

3.
Voyez L.
3. chap. 38.

La temperance qui est la rgele des plaisirs ; condamne aussi-bien l'insensibilité & privation de tout plaisir, *stuporem naturæ*, qui est l'extrêmité défailante, comme l'intempérance, *libidinem*, qui est l'extrêmité excédente. *Contra naturam est torquere corpus suum, faciles odisse munditias & squallorem appetere : delicatas res luxuriæ est, visitatas & non magno parabiles fugere dementia est.*

4. Qui a envie d'écarter son ame, l'écarte hardiment s'il peut, lors que le corps se portera mal, & fera en grande douleur, pour la décharger de cette contagion : mais il ne peut, comme aussi ne doit-il ; car à parler selon droit & raison, elle ne doit jamais abandonner le corps, c'est fingerie que le vouloir faire : elle doit regarder & le plaisir & la douleur d'une vue pareillement ferme, l'un si elle veut sévèrement, & l'autre gaiement ; mais en tout cas elle doit assister au corps, pour toujours le maintenir en regle.

5. Mépriser le monde, c'est une proposition brave, sur quoi on triomphe de parler & discourir : mais je ne vois pas qu'ils l'entendent bien, & encore moins qu'ils le pratiquent bien : qu'est-ce que mépriser le monde ? Qu'est-ce monde ? Le Ciel, la terre, en un mot les créatures ? Non, je crois : quoi donc ? L'usage, le profit, service, & commodité que l'on en tire ? Quelle ingratitude contre l'auteur qui les a faits à ces fins ? Quelle accusation contre nature ? Et puis comment se

peut-il faire de s'en passer ? Si enfin tu dis que ce n'est ni l'un ni l'autre , mais c'est l'abus d'icelles , les vanités , folies , excès & débauches qui sont au monde ; bien dit , mais cela n'est pas du monde , ce sont choses contre le monde & sa police : ce sont additions tiennes ; ce n'est pas de nature , mais de ton propre artifice. S'en garder comme la sagesse & la regle de ci-après l'enseigne , ce n'est pas mépriser le monde , qui demeure tout entier sans cela : mais c'est bien user du monde , se bien régler au monde , & comme la Théologie enseigne , s'en servir , en user ; & non jouir , *uti non frui*. Or ces gens pensent bien pratiquer le mépris du monde , par quelques mœurs & façons externes particulieres , écartées du commun du monde , mais ce sont moqueurs. Il n'y a rien de si mondain & de si exquis au monde , le monde ne rit point & n'est point tant folâtre & enjoué chez soi comme dehors , aux lieux où on fait profession de le fuir & fouler aux pieds. Ce qui est dit contre les hypocrites qui ont tant dégénéré de leur principe , qu'il n'en est demeuré que l'habit , encore est-il de beaucoup changé , sinon en la forme , au moins en la maniere , qui ne leur sert que pour les rendre plus enflés , hardis effrontés , qui est toute l'opposite de leur institution , *væ vobis qui circuitis mare & aridam ut faciatis unum profelitum , & cum factus fuerit , facitis filium gehennæ*. Et non contre les bons , moins encore contre l'état

Math. 23.

qui est l'école de la vraie & sainte Philosophie: c'est donc une opinion malade, fantasque & dénaturée, que rejeter & condamner généralement tous desirs & plaisirs. Dieu est le créateur & auteur de plaisir, *plantavit Dominus paradisum voluptatis, posuit hominem in paradiso voluptatis, protulit omne lignum pulchrum, suave, delectabile*, comme se dira; mais il faut apprendre à s'y bien porter, & ouïr la leçon & sagesse là-dessus.

Liv. 3. c.
28.

6.
Seconde
partie, la re-
gle aux plai-
sirs & desirs.

Cette instruction se peut réduire à quatre points, (lesquels si ces mortifiés & grands mépriseurs du monde sçavoient bien pratiquer, ils feroient beaucoup) sçavoir peu, naturellement, modérément, & par rapport à soi. Ces quatre vont presque toujours ensemble, & lors font une regle entiere & parfaite: & pourroit-on, qui voudroit, racourcir & comprendre tous ces quatre, en ce mot naturellement, car nature est la regle fondamentale & suffisante à tout. Mais pour rendre la chose plus claire & facile, nous distinguerons ces quatre points. Le premier point de cette regle est desirer peu: un bien court, assuré moyen de braver la fortune, lui coupant toutes les avenues, lui ôtant toute prise sur nous pour vivre content & heureux, & en un mot être sage, est retrancher fort court ses desirs, ne desirer que bien peu ou rien. Qui ne desire rien, encore qu'il n'ait rien, équipolle & est aussi riche que celui qui jouit de tout: tous deux reviennent à même: nihil interest

Peu.

an habeas, an non concupiscas. Dont a été bien dit que ce n'est pas la multitude & l'abondance, qui contente & enrichit, mais la disette & le rien. C'est la disette de desirer, car qui est pauvre en desirs, est riche en contentement, *summæ opes inopia cupiditatum*: qui ne desire rien est aucunement semblable à Dieu, & déjà comme les bien-heureux, qui sont heureux, non pource qu'ils ont & tiennent tout, mais pource qu'ils ne desirent rien: *qui desiderium suum clausit, cum Jove de felicitate contendit*: au contraire si nous lâchons la bride à l'appétit, pour suivre l'abondance ou la délicatesse, nous serons en perpétuelle peine: les choses superflues nous deviendront nécessaires, notre esprit deviendra serf de notre corps, & ne vivrons plus que pour la volupté; si nous ne modérons nos plaisirs & desirs, & ne les mesurons par le compas de la raison, l'opinion nous emportera en précipice, où n'y aura fonds ni rive. Par exemple nous ferons nos fouliers de velours, puis de drap d'or, enfin de broderie, de perles, diamans: nous bâtirons nos maisons de marbre, puis de jaspe & de porphire.

Or ce moyen de s'enrichir & se rendre content est très-juste, & en la main d'un chacun; il ne faut point chercher ailleurs & hors de soi le contentement, demandons-le & l'obtenons de nous-mêmes: arrêtons le cours de nos desirs, il est inique & injuste d'aller importuner Dieu, nature,

le monde , par vœux & prières , de nous donner quelque chose , puisque nous avons en main si beau moyen d'y pourvoir. Pourquoi demanderai-je plutôt à autrui qu'il me donne , qu'à moi que je ne desirer ? *Quare potius à fortuna impetrem ut det, quàm à me petam ? quare autem petam oblitus fragilitatis humanæ ?* Si je ne puis & ne veux obtenir de moi de ne desirer point , pourquoi & de quel front irai-je presser & extorquer de celui , sur lequel je n'ai aucun droit ni pouvoir ? Ce sera donc ici la règle première aux desirs & plaisirs , que le (peu) ou bien la médiocrité , & suffisance qui contentera le sage , & le tiendra en paix. C'est pourquoi j'ai pris pour ma devise *paix & peu*. Au fol n'y a point d'assez , rien de certain , de content.

Plutarq. Il ressemble à la lune qui demandoit à sa mère un vêtement qui lui fust propre : mais il lui fut répondu qu'il ne se pouvoit , car elle étoit tantôt grande , tantôt petite , & toujours changeant.

7.
Naturellement.

L'autre point fort germain à celui-ci , est (naturellement) ; car nous sçavons qu'il y a deux fortes de desirs & plaisirs ; les uns naturels , ceux-ci sont justes & légitimes ; sont mêmes aux bêtes , sont limités & courts , l'on en voit le bout , selon eux personne n'est indigent , car par-tout il se trouve de quoi les contenter. Nature se contente de peu , & a tellement pourvu , que par-tout ce qui suffit nous est en main , *parabile est quod natura desiderat & expositum : ad manum est quod*

Senec.

fat est. C'est ce que nature demande pour la conservation de son être, c'est une faveur dont nous devons remercier la nature, qu'elle a rendu les choses nécessaires pour notre vie, faciles à trouver, & fait que celles qui sont difficiles à obtenir ne nous sont point nécessaires; & cherchant sans passion ce que nature desire, la fortune ne nous en peut priver. A ce genre de desirs l'on pourra ajouter & rapporter (combien qu'ils ne soient vraiment & à la rigueur naturels, mais ils viennent incontinent après) ceux qui regardent l'usage, & la condition d'un chacun de nous, qui sont un peu au-delà, & plus au large que les exactement naturels: & après eux sont justes & aussi légitimes. Les autres sont outre nature, procédans de notre opinion & fantaisie, artificiels, superflus, & vraiment passions, que nous pouvons pour les distinguer par nom des autres, appeller cupidités, desquelles a été ci-dessus amplement parlé aux passions: & faut que le sage s'en garde entièrement & absolument.

Le troisieme qui est modérément, & sans excès, a grande étendue & diverses pièces, mais qui reviennent à deux chefs, sçavoir; sans dommage d'autrui & le sien: d'autrui, son scandale, son offense, sa perte, & préjudice: le sien, de sa santé, son loisir, ses fonctions & affaires, son honneur, son devoir.

Le quatrieme est un court & essentiel rapport

Aa iv

8.
Modéré-
ment. voyez
liv. 2. c. 48.

9.
Par rapport.

à foi. Outre que la carrière de nos desirs & plaisirs doit être circonscrite, bornée & courte, encore leur course se doit manier, non en ligne droite, qui fasse bout ailleurs & hors de foi; mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent & terminent en nous. Les actions qui se conduisent sans cette réflexion, & ce contour court & essentiel, comme des avaricieux, ambitieux, & tant d'autres, qui courent de pointe, & sont toujours hors eux; sont actions vaines & maladies.

CHAPITRE VII.

*Se porter modérément & également en prospérité
& adversité.*

IL y a double fortune avec qui il nous faut combattre, la bonne & mauvaise, la prospérité & l'adversité; ce sont deux deuls, les deux temps dangereux, auxquels il faut demeurer en cervelle, ce sont les deux écoles, essais, & pierres de touche de l'esprit humain.

2.
L'opinion
& le fait du
vulgaire.

Le vulgaire ignorant n'en reconnoît qu'un, ne croit pas que nous ayons affaire, ni qu'il y ait de la difficulté & du contraste avec la prospérité & la douce fortune, en laquelle sont si transportés de joie, qu'ils ne sçavent ce qu'ils font, & personne ne peut durer avec eux: & en affliction ils sont tous étonnés & abattus, comme les malades :

qui sont en angoisse , lesquels ne peuvent endurer ni froid ni chaud.

Les sages reconnoissent tous les deux , & imputent à même vice & folie , ne sçavoir se commander en prospérité , & ne pouvoir porter les adversités. Mais qui est le plus difficile & dangereux, ils n'en sont point du tout d'accord , aucuns disent l'adversité à cause de son horreur & sa rigueur ; *difficilius est tristitiam sustinere, quàm à delectabilibus abstinere : majus est difficilia perstringere, quam lata moderari.* Autres disent la prospérité , laquelle par son rire & ses mignardes douceurs , agit d'aguet , relâche & ramollit l'esprit & lui dérobe insensiblement sa trempe , sa force & vigueur , comme Dalila à Samson , tellement que plusieurs durs , opiniâtres & invincibles à l'adversité , se sont laissés aller aux flatteries de la prospérité : *magni laboris est ferre prosperitatem* : & puis l'affliction incite même nos ennemis à pitié , la prospérité émeut nos amis à envie. Item , en l'adversité se voyant tombé & abandonné de tous , & que toute l'espérance est réduite à soi-même , l'on prend courage , l'on se relève , se ramasse , l'on s'évertue de toute sa force : & en la prospérité se voyant assisté de tous qui rient & applaudissent , l'on se rend nonchalant , l'on se fie à tous , sans appréhension de mal & difficulté , & pense l'on que tout est en sûreté. En quoi l'on est souvent trompé. Peut-être que selon la diversité des naturels &

3.
Lequel est plus difficile à porter , prospérité ou adversité. Aristot. Senec.

complexion, toutes les deux opinions sont véritables.

4.
Avis des
sages sur tous
les deux.

Or la sagesse nous apprend à retenir égalité en toute notre vie, & montrer toujours un même visage, doux & ferme. Le sage est un suffisant artisan, qui fait son profit de tout; de toute matière il forme la vertu comme l'excellent Peintre Phidias tout simulachre. Quoiqu'il lui vienne ou tombe en les mains, il y trouve sujet de bien faire; il regarde d'un même visage les deux faces différentes de la fortune. *Ad utroque casus sapiens aptus est, bonorum rector, malorum victor. In secundis non confidit, in adversis non deficit, nec avidus periculi nec fugax, prosperitatem non expectans, ad utrumque paratus; adversus utrumque intrepidus, nec illius tumultu, nec hujus fulgore percussus. Contra calamitates fortis & contumax, luxuriæ non adversus tantum, sed & infelix: hoc præcipuum in humanis rebus erigere animum supra minas & promissa fortunæ.* La sagesse nous fournit d'armes & de discipline, pour tous les deux combats; contre l'adversité nous fournit d'éperon, & apprend à élever, fortifier & roidir le courage, & c'est la vertu de force: contre la prospérité nous fournit de bride, & apprend à rabaisser les ailes, & se tenir en modestie, & c'est la vertu de tempérance: ce sont les deux vertus morales, contre les deux fortunes. Ce que le grand Philosophe Epictète a très-bien signifié, comprenant en deux mots toute la philosophie morale, *sustine & abstine*. Soutien les maux,

Senec.

c'est l'adversité : abstiens-toi des biens, c'est-à-dire, de volupté & de la prospérité. Les avis particuliers contre les particulieres prospérités & adversités, seront au livre troisieme, suivant en la vertu de force & de tempérance ; ici nous mettrons les avis généraux & remedes contre toute prospérité & adversité ; puisqu'en ce livre nous instruisons en général à la sagesse, comme a été dit en sa Préface.

Contre toute prospérité, la doctrine & avis commun fera en trois points : le premier que mal ^{De la prospé-} & à tort les honneurs, les richesses, & faveurs de la fortune sont estimés & appelés biens, puisqu'ils ne font point l'homme bon, ne réforment point le méchant, & sont communs aux bons & méchans. Celui qui les appelle biens, & a mis en iceux le bien de l'homme, a bien attaché notre heur à un cable pourri, & ancré notre félicité en un fable mouvant : car qu'y a-t-il si incertain & inconstant que la possession de tels biens, qui vont & viennent, passent & s'écoulent comme un torrent ? Comme un torrent, ils font bruit à l'arrivée, ils sont pleins de violence, ils sont troubles : l'entrée en est fâcheuse, ils disparoissent en un moment : & quand ils sont écoulés, il ne demeure que la bourbe au fonds.

Le second point est de se souvenir que la prospérité est comme un venin emmiellé, douce & flatteuse, mais très-dangereuse : à quoi il se faut

bien tenir en cervelle. Quand la fortune rit & que tout arrive à souhait, c'est lors que nous devons plus craindre & penser à nous tenir nos affections en bride, composer nos actions par raison, surtout éviter la présomption, qui suit ordinairement la faveur du temps. C'est un pas glissant que la prospérité, auquel il se faut tenir bien ferme, il n'y a faison en laquelle les hommes oublient plutôt Dieu; c'est chose rare & difficile de trouver personne, qui ne s'attribue volontiers la cause de sa félicité. C'est pourquoi en la plus grande prospérité, il faut user du conseil de ses amis, & leur donner plus d'autorité sur nous, qu'en autre temps. Il faut donc faire comme en un mauvais & dangereux chemin, aller en crainte & doute, & demander la main d'autrui. Aussi en telle faison le malheur est médecine, car il nous ramène à nous connoître.

7.

Le troisieme est de retenir ses desirs & y mettre mesure: la prospérité enfle le cœur, pousse en avant, ne trouve rien difficile, fait venir l'envie toujours des plus grandes choses (ils disent qu'en mangeant l'appétit vient) & nous emporte au de-là de nous: c'est-là où l'on se perd, l'on se noie, l'on se fait moquer de soi. C'est comme la guenon, qui monte de branche en branche jusqu'au sommet de l'arbre, & puis montre le cul. O combien de gens se sont perdus & ont péri misérablement, pour n'avoir pu se modérer en leur prospérité. Parquoi il faut arrêter, ou bien aller tout doucement.

pour jouir , & n'être pas toujours en quête & en pourchas : c'est sagesse que ſçavoir établir ſon repos , ſon contentement , qui ne peut être où n'y a point d'arrêt , de but , de fin.

Contre toute adverſité voici des avis généraux.

En premier lieu , il ſe faut garder de l'opinion commune & vulgaire , erronée & toujours différente de la vraie raiſon : car pour décrier & mettre en haine & en horreur les adverſités & afflictions , il les appellent maux & malheurs , & très-grands maux , combien que toutes choſes externes ne ſoient bonnes ni mauvaiſes , jamais les adverſités ne firent méchant un homme : mais plutôt ont profité & ſervi à réduire les méchans , & ſont communes aux bons & aux méchans.

8.
De l'adverſité ; ce n'eſt point mal.

Certes les fléaux & triſtes accidens ſont communs à tous , mais ils ont bien divers effets , ſelon la main qu'ils rencontrent : aux fols & réprouvés ils ne ſervent que de deſeſpoir , de trouble & de rage : ils les font bien (ſ'ils ſont preſſans & externes) bouquer , crier à Dieu , & regarder au ciel , mais c'eſt tout ; car ils n'en valent pas mieux : aux errans & délinquans ſont autant d'inſtructions vives , & de compulſoires pour les ramener de leur devoir , & leur faire reconnoître Dieu , aux gens de vertu , ſont lices & tournois pour jouter & exciter leur vertu , ſe recommander plus & ſ'allier à Dieu : aux prudens , matière de bien , & quelquefois planches pour paſſer , & monter

9.
Eſt commun à tous , mais très-diverſement.

en toute hauteur & grandeur, comme il se lit & se voit de plusieurs, auxquels étant arrivés de grandes traverses, que l'on pensoit être leur malheur & ruine entière, ils ont été par ce moyen haut élevés & aggrandis; & au rebours sans ces malheurs ils demeueroient à sec, comme sçut bien dire & s'écrier ce grand Capitaine Athenien : *perieramus nisi periissemus*. Un très-beau & riche exemple de ceci a été en Joseph Hebreu, fils de Jacob. Ce sont bien coups du Ciel, mais la vertu & prudence humaine lui sert d'instrument propre, dont est provenu ce très-beau conseil des Sages, *faire de nécessité vertu*. C'est une très-belle ménagerie, & premier trait de prudence, tirer du mal le bien, manier si dextrement les affaires, & sçavoir donner si à propos le vent & le biais, que du malheur l'on s'en puisse prévaloir, & en faire sa condition meilleure.

10.
A trois
causes &
trois effets.

Les afflictions & adverfités viennent de trois endroits: ce sont trois auteurs & ouvriers des peines, le péché premier inventeur, qui les a mis en nature; l'ire & la justice divine, qui les met en besogne, comme ses commissaires & exécuteurs; la police du monde troublée, & altérée par le péché, en laquelle comme une révolte générale & tumulte civil, les choses n'étant en leurs places dues, & ne faisant leurs offices, sourdent tous maux; ainsi qu'au corps le dénouement des membres, le froissement & dislocation des os, apporte

des douleurs grandes & inquiétudes. Ces trois ne nous font point propices ni favorables, le premier est à haïr, craindre & redouter comme terrible, le tiers est à s'en garder comme abuseur. Pour se sauver & se défaire de tous trois, il n'est que d'employer leurs propres armes, desquelles ils nous battent, comme Goliath de son propre couteau, faisant de nécessité vertu, profita de l'affliction & de la peine, la faisant rejaillir contr'eux. L'affliction vraie engeance de péché, bien prise, est sa mort & sa ruine, & fait à son auteur ce que la vipere à sa mere qui l'a produit: c'est l'huile du Scorpion, qui guérit sa morsure, afin qu'il péricule par son invention, *perit arte sua: patimur ut non peccemus*. C'est la lime de l'ame, qui la dérouille, la purifie & l'éclaircit du péché. En conséquence de ce, elle appaise l'ire Divine, & nous tire des prisons & liens de la justice, pour nous remettre au doux, beau & clair séjour de grace & miséricorde: finalement nous sevre du monde, nous tire de la mamelle, & nous dégoûte par son aigreur, comme l'Absynthe au tétin de la nourrice, du doux lait & appas de cette vie trompeuse.

Un grand & principal expédient pour se bien comporter en l'adversité, est d'être homme de bien. L'homme vertueux est plus tranquille en l'adversité, que le vicieux en la prospérité; comme ceux qui ont la fièvre, sentent avec plus de mal

11.

le froid & le chaud, & la rigueur de leurs accès, que ne font les sains, le froid & le chaud de l'hiver & de l'été : aussi ceux qui ont la conscience malade & en fièvre, sont bien plus tourmentés que les gens de bien ; car ayant l'intérieur sain, ne peuvent être incommodés par l'extérieur, où ils opposent un bon courage.

12.
Avis plus
spécieux.

Les adversités sont de deux sortes ; les unes sont vraies & naturelles, comme maladies, douleurs, la perte des choses que nous aimons : les autres fausses & feintes par l'opinion commune ou particulière, & non en vérité. Qu'il soit ainsi, l'on a l'esprit & le corps autant à commandement comme auparavant qu'elles advinssent. A celles-ci n'y a qu'un mot ; ce de quoi tu te plains, n'est pas douloureux ni fâcheux, mais tu en fais le semblant, & tu te le fais croire.

13.
Naturelles
Endurer est
naturel &
humain.

Quant aux vraies & naturels, les plus prompts & populaires, & plus sains avis sont les plus naturels, les plus justes & équitables. Premièrement il se faut souvenir, que l'on n'endure rien contre la loi humaine & naturelle, puisqu'à la naissance de l'homme, toutes ces choses sont annexées & données pour ordinaires. En tout ce qui a coutume de nous affliger, considérons deux choses ; la nature de ce qui nous arrive, & celle qui est en nous : & usant des choses selon la nature, nous n'en recevons aucune fâcherie. La fâcherie est une maladie de l'ame contraire à la nature, ne doit point entrer

entrer chez nous. Il n'y a accident au monde qui nous puisse arriver , auquel la nature n'ait préparé une habitude en nous , pour le recevoir & le tourner à notre contentement. Il n'y a maniere de vivre si étroite qui n'ait quelque soulas & rafraîchissement. Il n'y a prison si étroite & obscure , qui ne donne place à une chanson , pour désennuyer le prisonnier. Jonas eut bien le loisir de faire sa priere à Dieu dedans le ventre de la baleine , laquelle fut exaucée. C'est une faveur de nature , qu'elle nous trouve remede & adoucissement à nos maux en la tolérance d'iceux ; étant ainsi que l'homme est né pour être sujet à toutes sortes de miseres , *omnia ad quæ gemimus , quæ expavescimus , tributa vitæ sunt.*

Secondement, faut se souvenir qu'il n'y a que la moindre partie de l'homme sujette à la fortune : nous avons le principal en notre puissance , & ne peut être vaincu sans notre consentement. La fortune peut bien rendre pauvre , malade , affligé ; mais non vicieux , lâche , abattu : elle ne nous scauroit ôter la probité , le courage , la vertu.

Après, il faut venir à la bonne foi , à la raison , & à la justice. Souvent l'on se plaint injustement : car si par fois il est survenu du mal , encore plus souvent il est survenu du bien , & ainsi faut-il compenser l'un avec l'autre : & si l'on jugeoit bien , il se trouvera qu'il y a plus

IPartie.

.Bb

^{14.}
Ne touché
que la moindre
du nôtre.

^{15.}
N'est point
contre raison
& justice.

de quoi se louer des bons succès, que se plaindre des mauvais; & comme nous détournons nos yeux de dessus les choses qui nous offensent, & les jettons sur les couleurs verdoyantes & gaies, ainsi devons nous divertir les pensées des choses tristes, & les adonner à celles qui sont plaisantes & agréables. Mais nous sommes malicieux, & ressemblons aux ventouses qui tirent le mauvais sang & laissent le bon; l'avaricieux qui vendroit le meilleur vin & boiroit le pire; les petits enfans auxquels si vous ôtez un de leurs jouets, jettent tous les autres par dépit. Car s'il nous advient quelque mésaventure, nous nous tourmentons, & oublions tout le reste qui nous demeureroit entier; voire y en a qui se disent malheureux en toutes choses, & que jamais n'eurent aucun bien; tellement qu'une once d'adversité leur porte plus de déplaisir, que dix mille de prospérité ne leur apporte de plaisir.

Est peu par
comparaison.

Aussi faut-il regarder sur tant de gens qui sont en beaucoup pire condition que nous, & qui se sentiroient heureux d'être en notre place.

*Cum tibi displiceat rerum fortuna tuarum,
Alterius spectata, quo sit discrimine pejor.*

17.
Avis étudiés.

Il faudroit, pour ces plaignans, pratiquer le dire & avis d'un sage, que tous les maux que souffrent les hommes fussent rapportés en commun & en bloc, & puis que le partage s'en fît également;

car lors se trouvant beaucoup plus chargés par le département, feroit découverte l'injustice de leur plainte.

Après tous ces avis, nous pouvons dire, qu'il y a deux grands remedes contre tous maux & adverfités, lesquels reviennent presque à un : l'accoutumance pour le vulgaire grossier, & la méditation pour les sages. Tous deux sont pris du temps, l'emplâtre commun & très-puissant à tous maux ; mais les Sages la prennent avant la main, c'est la prévoyance, le foible vulgaire après. Que l'accoutumance puisse beaucoup, nous le voyons clairement en ce que les choses plus fâcheuses se rendent douces par l'accoutumance. Les forçats pleurent quand ils entrent en la galere, au bout de trois mois ils y chantent. Ceux qui n'ont pas accoutumé la mer, pâlisent même en temps calme, quand on leve l'ancre, & les matelots rient durant la tempête : la femme se désespere à la mort de son mari, dedans l'an elle en aime un autre. Le temps & l'accoutumance fait tout : ce qui nous offense est la nouveauté de ce qui nous arrive, *omnia novitate graviora sunt.*

La méditation fait le même office à l'endroit des Sages ; car à force de penser aux choses, ils se les rendent familières & ordinaires ; *quæ alii diu patiundo, leviter faciunt, sapiens leviter facit diu cogitando.* Considérons exactement la nature de toutes les choses qui nous peuvent fâcher, & nous re-

B b ij

18.
Prévoyance

présentons ce qui nous y peut arriver de plus ennuyeux & insupportable, comme maladie, pauvreté, exil, injures, & examinons nous en tout cela, ce qui est selon nature ou contraire à elle. La prévoyance est un grand remede contre tous maux, lesquels ne peuvent apporter grande altération ni changement, étant arrivés à un homme qui s'y attendoit; comme au contraire ils blessent & endommagent fort ceux qui se laissent surprendre. La méditation & le discours est ce qui donne la trempe à l'ame; qui la prépare, l'affermi contre tous assauts, la rend dure, acérée, & impénétrable à tout ce qui la veut entammer ou fausser: les accidens, tant grands soient-ils, ne peuvent donner grand coup à celui qui se tient sur ses gardes, & est prest de les recevoir, *præmeditati mali mollis ictus venit: quicquid expectatum est diu, levius accidit.* Or, pour avoir cette prévoyance, il faut premierement sçavoir que nature nous a mis ici comme en un lieu fort sçabreux, & où tout bransle; que ce qui est arrivé à un autre nous peut advenir aussi; que ce qui panche sur tous, peut tomber sur un chacun: & en toutes affaires que l'on entreprend, préméditer les inconvéniens, & mauvaises rencontres qui nous y peuvent advenir afin de n'en être surpris. O combien nous sommes déçus & avons peu de jugement, quand nous pensons que ce qui arrive aux autres, ne puisse arriver jusqu'à nous, quand

ne voulons être prévoyans & défians , de peur que l'on ne nous tienne pour craintifs. Au contraire si nous prenions connoissance des choses, ainsi que la raison le veut, nous nous étonnerions plutôt de ce que si peu de traverses nous arrive, & que les accidens, qui nous suivent de si près, ont tant tardé à nous attraper, & nous ayant atteint, comment ils nous traitent si doucement. Celui qui prend garde, & considere l'adversité d'autrui comme chose qui lui peut advenir, avant qu'elle soit à lui, il est armé. Il faut penser à tout & compter toujours au pire: ce sont les fots & malavisés qui disent, je n'y pensois pas. L'on dit que l'homme surpris est à demi battu, & au contraire un averti en vaut deux. L'homme sage en temps de paix fait ses préparatifs pour la guerre. Le bon marinier, avant de surgir du port, fait provision de ce qu'il faut pour résister à la tempête: c'est trop tard s'apprêter quand le mal est venu. A tout ce à quoi nous sommes préparés de longue main, nous nous trouvons admirables, quelque difficulté qu'il y ait. Au contraire il n'y a chose si aisée, qui ne nous empêche, si nous y sommes nouveaux. *Id videndum, ne quid inopinatum sit nobis, quia omnia natiuitate graviora sunt.* Certes, il semble bien que si nous sommes aussi prévoyans que nous devons & pouvons l'être, nous ne nous étonnerons de rien. Ce que vous avez prévu vous arrive, pourquoi vous

en étonnez vous ? Faisons donc que les choses ne nous surprennent point : tenons-nous en garde contre elles , regardons-les venir. *Animus adversus omnia firmandus , ut dicere possimus , non ulla laborum , O virgo , nova mi facies inopinave surgit , omnia percepi atque animo mecum ipse peregi. Tu hodie ista denuntias : ego semper denuntiavi : hominem paravi ad humana.*

C H A P I T R E V I I I .

Obéir & observer les Loix , Coutumes & Cérémonies du Pays ; comment & en quel sens.

T.
Origine ,
institution &
autorité de
la Loi.

TOUT ainsi que la bête sauvage & farouche ne se veut laisser prendre , conduire & manier à l'homme : mais ou s'enfuit & se cache de lui , ou s'irrite & s'élève contre lui , s'il en veut approcher : tellement qu'il faut user de force mêlée avec ruse & artifice , pour l'avoir & en venir à bout : ainsi en fait la folie revêche à la raison , & sauvage à la sagesse contre laquelle elle s'irrite & s'affoilit davantage : donc il la faut avoir & mener comme une bête farouche (ce que l'homme est à la bête , l'homme sage l'est au fol) l'étonner , lui faire peur , & l'arrêter tout court , pour puis à l'aise l'instruire & le gagner. Or le moyen propre à ce est une grande autorité , une puissance

& gravité éclatante , qui l'éblouisse de sa splendeur & de son éclair, *sola autoritas est quæ cogit stultos , ut ad sapientiam festinent.* En une mêlée & sédition populaire, s'il survient & se présente quelque grand, ancien, sage & vertueux personnage, qui ait gagné la réputation publique d'honneur & de vertu, lors ce peuple mutin frappé & ébloui de la splendeur & de l'éclair de cette autorité se tient coi, & attend ce qu'il veut dire. *Veluti magno in populo , cum sæpe coorta est Seditio , sævitque animis ignobile vulgus , jamque faces & saxa volant , furor arma ministrat : Tum pietate gravem ac meritis , si forte virum quem conspexere , silent , arrectisque auribus astant : Ille regit dictis animos & pectora mulcet.*

Il n'y a rien plus grand en ce monde, que l'autorité, qui est une image de Dieu, un messager du Ciel : si elle est souveraine, c'est majesté ; si subalterne, autorité ; & se soutient de deux choses, admiration & crainte mêlées ensemble. Or cette majesté & autorité, est premierement & proprement en la personne du Souverain, du Prince & Législateur, où elle est vive & agente, mouvante ; puis en ses commandemens & ordonnances, c'est-à-dire, en la Loi, qui est le chef-d'œuvre du Prince, & l'image de la majesté une & originelle. Par icelle sont réduits, conduits & guider les fols. Voilà de quel poids, nécessité, utilité est l'autorité & la Loi au monde.

Bbiv,

22
Et de la
Coutume.

La prochaine & plus pareille autorité à la Loi; est la Coutume qui est une autre puissante & impérieuse maîtresse: elle empire & usurpe cette puissance traîtreusement & violemment, car elle plante peu-à-peu, à la dérobée, & comme insensiblement son autorité par un petit doux & humble commencement: l'ayant rassie & établie par l'aide du temps, elle découvre puis un furieux & tyrannique visage, contre lequel il n'y a plus de liberté ni puissance de hausser seulement les yeux: elle prend son autorité de la possession & de l'usage; elle grossit & s'ennoblit en roulant comme les rivières: il est dangereux de la ramener à sa naissance.

3.
Comparai-
son des deux

La Loi & la Coutume établissent leur autorité bien diversément; la Coutume peu-à-peu avec un long temps, doucement & sans force, d'un consentement commun de tous ou de la plupart, & a son auteur le peuple. La Loi sort en un moment, avec autorité & puissance, & prend sa vigueur de qui a puissance de commander à tous, & souvent contre le gré des Sujets, dont quelqu'un la compare au Tyran, & la Coutume au Roi. Davantage, la Coutume ne porte ni loyer ni peine; la Loi porte tous les deux, pour le moins la peine; toutefois elles se peuvent bien mutuellement prêter la main, & aussi s'entredétruire; car la Coutume qui n'est qu'en souffrance, homologuée par le Souverain, sera plus assurée; & la Loi aussi affer-

mit son autorité par la possession & l'usage. Au contraire aussi la Coutume fera cassée par une Loi contraire, & la Loi s'en ira à vau-l'eau par souffrance de Coutume contraire ; mais ordinairement elles sont ensemble, c'est Loi & Coutume. Les sçavans & spirituels la considerent comme Loi : les idiots & simples comme Coutume.

C'est chose étrange de la diversité des Loix & Coutumes qui sont au monde, & de l'extravagance d'aucunes. Il n'y a opinion ni imagination si bisarre, si forcenée qui ne soit établie par Loix-Coutumes en quelque lieu. Je suis content d'entre-
 citer quelques-unes pour montrer à ceux qui font difficulté de le croire, jusqu'où va cette proposition, ne m'arrêtant à parler de la Religion, qui est le sujet où se trouvent les choses les plus étranges & impostures plus grossieres ; mais pource qu'il est hors le commerce des hommes, & que ce n'est proprement Coutume, & où il est aisé d'être trompé : je le laisserai. Voici donc des plus remarquables en étrangeté : tuer, par office de piété, ses parens à un certain âge & les manger. Aux hôtelleries prêter leurs enfans, femmes & filles à jouir aux hôtes en payant : bordeaux publics des mâles ; les vieillards prêter leurs femmes à la jeunesse : les femmes être communes : honneur aux femmes d'avoir accointé plusieurs mâles, & porter autant de belles houppes au bas de leur robe : les filles montrer à découvert par-tout leurs

4.
Diversités
& étrangetés.
Des Loix
& Coutumes
au monde.

parties honteuses, les mariées, non ains, les couvrir soigneusement : les filles s'abandonner à leur plaisir & , devenues grosses, se faire avorter au vu & au sçu d'un chacun ; mais mariées être chastes & fidelles à leurs maris : les femmes mariées, la première nuit avant l'accointement de leur époux, recevoir tous les mâles qui sont de l'état & profession du convié aux nopces, & puis être loyales à leurs maris : les mariées présenter leur pucelage au Prince avant qu'au mari : mariages de mâles : les femmes aller à la guerre & au combat avec les maris : femmes mourir & se tuer lors ou tôt après le décès de leurs maris : femmes veuves se pouvoir remarier si les maris sont morts de mort violente , & non autrement : les maris pouvoir répudier leurs femmes sans alléguer cause : vendre si elle est stérile : tuer sans cause, sinon pource qu'elle est femme, & puis emprunter femme des voisins au besoin : les femmes s'accoucher sans plainte & sans effroi : tuer leurs enfans pource qu'ils ne sont pas beaux , bien formés, ou sans cause : en mangeant essuyer ses doigts à ses génitoires & à ses pieds : vivre de chair humaine , manger chair & poisson tout crud : coucher ensemble plusieurs mâles & femelles , jusqu'au nombre de dix ou douze : saluer en mettant le doigt à terre & puis le levant vers le ciel : tourner le dos pour saluer, & ne regarder jamais celui que l'on veut honorer : recueillir en la main les

crachats du Prince : ne parler au Roi que par farbacane : ne couper en toute sa vie ni poil ni ongle : couper le poil d'un côté & les ongles d'une main & non de l'autre : les hommes piffer d'accroupis & les femmes debout : faire des trous & fossettes en la chair du visage & aux tétins, pour y porter des pierreries & des bagues : mépriser la mort, la festoyer, la briguer & plaider en public pour en être honoré comme d'une dignité & grande faveur, & y être préféré : sépulture honorable, être mangé des chiens, des oiseaux, être cuit & pilé, & la poudre avallée avec le breuvage ordinaire.

Quand ce vient à juger de ces Coutumes, c'est le bruit & la querelle : le sot populaire & pédant <sup>Examina-
tion & juge-
ment.</sup> ne s'y trouve point empêché, car tout détrompement il condamne comme barbarie & bêtise tout ce qui n'est de son goût, c'est-à-dire, de l'usage commun & coutume de son pays; car il tient pour regle unique de vérité, justice, bienfiance, la Loi & Coutume de son pays. Que si on lui dit qu'ainsi en jugent & parlent les autres en leur rang, autant offensés de nos coutumes & façons comme nous des leurs; il tranche tout court à sa mode, qu'ils sont bêtes & barbares, qui est toujours dire même chose. Le sage est bien plus retenu, comme fera dit; il ne se hâte point d'en juger de crainte de s'échauffer & faire tout à son jugement; & de fait, il y a plusieurs Loix & Cou-

tumes qui semblent du premier coup sauvages, in-
 humaines & contraires à toute bonne raison ; que
 si elles étoient sans passion & sainement confi-
 dérées , si elles se trouvoient toutes justes &
 bonnes , pour le moins ne seroient-elles sans quelque
 raison & défense. Prenons-en quelques-unes pour
 exemple , les deux premières qu'avons dit , qui
 semblent être des plus étranges & éloignées du
 devoir de piété ; tuer ses parens en certain état & les
 manger. Ceux qui ont cette coutume , la prennent
 pour témoignage de piété & bonne affection , cher-
 chant par-là premièrement à délivrer par pitié leurs
 parens vieux , & non-seulement du tout inutiles à
 soi & autrui , mais onéreux , languissans & menant
 une vie pénible , douloureuse & ennuyeuse à soi &
 à autrui , pour les mettre en repos & à leur aise ;
 puis leur donnant la digne & louable sépulture ,
 logeant en eux-mêmes , & comme en leurs moëllés
 les corps de leurs peres & leurs reliques , les
 vivifiant aucunement , & régénérant par la trans-
 mutation en leur chair vive , par le moyen de la
 digestion & du nourrissement. Ces raisons ne seront
 pas trop légères , à qui ne sera prévenu d'opinion
 contraire , & est aisé à considérer quelle cruauté
 & abomination c'eût été à ces gens-là de voir tant
 souffrir devant leurs yeux leurs parens en douleur
 & en langueur sans les secourir , & puis jeter
 leurs dépouilles à la corruption de la terre , à la
 puante & nourriture des vers , qui est tout le

pire que l'on pourroit faire. Darius en fit l'essai demandant à quelques Grecs pour combien ils voudroient prendre la coutume des Indiens, de manger leurs peres trépassés, qui répondirent : pour rien du monde. Et étant essayé de persuader aux Indiens de brûler les corps de leurs peres, comme les Grecs, y trouva encore plus d'horreur & de difficulté. J'en ajouterai encore une autre, qui n'est que de la bienséance, plus légère & plus plaisant. Un qui se mouchoit toujours de la main, repris d'incivilité, pour se défendre, demanda quel privilege avoit ce sale excrément qu'il lui faille apprêter un beau linge à le recevoir, & puis qui plus est à l'empaqueter, ferrer soigneusement sur soi; que cela devoit faire plus de mal au cœur que de le verser & jeter où que ce soit : voilà comment par-tout se trouve raison apparente, dont il ne faut rien si-tôt & légèrement condamner.

Mais qui croiroit combien est grande & impé-
rieuse l'autorité de la Coutume? Qui l'a dit être ^{6.} Leur auto-
rité, quelle? une autre nature ne l'a pas assez exprimé, car elle fait plus que nature; elle combat nature. Pourquoi les plus belles filles n'attirent point l'amour de leurs peres, ni les freres plus excellens en beauté l'amour de leurs sœurs, cette espee de pudicité n'est proprement de nature, elle est de l'usage des Loix & Coutumes qui le défendent & font de l'inceste un grand peché à notre nature;

mais encore plus elle force les regles de la nature ; témoins les medecins qui quittent leurs raisons naturelles de leur art à son autorité ; témoins ceux qui par accoutumance ont gagné de vivre & se nourrir de poison ; d'araignées, fourmis, lézards, crapaux ; comme pratiquent les peuples entiers aux Indes. Aussi elle hébête nos sens ; témoins ceux qui demeurent aux cataractes du Nil, clochers, armuriers, moulins, & tout le monde selon les Philosophes, au son de la musique céleste & des mouvemens divers des ciels roulans & s'entrefrottans l'un l'autre. Bref (& c'est le principal fait d'icelle) elle vainct toute difficulté, rend les choses aisées, qui sembloient impossibles ; adoucit toute aigreur : donc par son moyen l'on vit content par-tout. Mais elle maîtrise nos ames, nos créances, nos jugemens d'une très injuste & tyrannique autorité. Elle fait & défait, autorise, & défautorise tout ce qui lui plaît sans rime ni raison, voir souvent contre toute raison. Elle fait valoir & établit parmi le monde, contre raison & jugement, toutes les opinions, religions, créances, observances, mœurs, & manieres de vivre les plus fantasques & farouches, comme à été touché ci-dessus. Et au rebour elle dégrade injurieusement, ravale & dérobe aux choses vraiment grandes & admirables, leur prix leur estimation, & les rend viles.

*Nil adeo magnum nec tam mirabile quidquam
Principio , quod non desinant mirarier omnes
Paulatim*

C'est donc une très-grande & puissante chose que la coutume. Platon ayant repris un enfant de ce qu'il jouoit aux noix , & qui lui avoit répondu , tu me tanfes pour peu de choses , dit : la coutume n'est pas peu de chose. Mot bien remarquable à tous ceux qui ont de la jeunesse à conduire. Mais elle exerce sa puissance avec une si absolue autorité , qu'il n'est plus permis de regimber ni reculer , non pas seulement de rentrer en nous pour discourir & raisonner de ses ordonnances. Elle nous enchante si bien qu'elle nous fait croire que ce qui est hors de ses gonds , est hors des gonds de raison , & n'y a rien de bon & de juste que ce qu'elle approuve ; *ratione non componimur* , Senec. *sed consuetudine abducimur : honestius putamus quod frequentius : recti apud nos locum tenet error , ubi publicus factus.* Ceci est tolérable parmi les idiots & populaires , qui n'ayant la suffisance de voir les choses au fond , juger & trier , font bien de se tenir & arrêter à ce qui est communément tenu & reçu. Mais aux sages qui jouent un autre rôle , c'est chose indigne de se laisser ainsi coësser à la coutume.

Or l'avis que je donne à celui qui veut être sage , est de garder & observer , de parole & de ^{7.} *Avis de* *Sageie.*

fait, les Loix & Coutumes que l'on trouve établies au pays où l'on est ; & ce, non pour la justice & équité qui sont en elles ; 1. mais simplement pource que ce sont Loix & Coutumes ; 2. non légèrement condamner ni s'offenser des étrangers ; 3. mais bien librement & sagement examiner & juger les unes & les autres ; 4. n'obligeant son jugement & sa créance qu'à la raison.

1.
Les Loix & Coutumes sont à observer.

Voici quatre mots. En premier lieu, selon tous les sages, la regle des regles & la générale Loi des Loix, est de suivre & observer les Loix & Coutumes du pays où l'on est : *sequi has leges indigenas honestum est*. Toutes façons de faire écartées & particulieres, sont suspectes de folie ou passion ambitieuse, heurtent & troublent le monde.

2.
Non pour leur justice & équité.

En second lieu, les Loix & Coutumes se maintiennent en crédit, non parce qu'elles sont justes, mais parce qu'elles sont Loix & Coutumes ; c'est le fondement mystique de leur autorité, elles n'en ont point d'autre, & celui qui obéit à la Loi pource qu'elle est juste ; ne lui obéit pas parce qu'il doit, ce seroit soumettre la Loi à son jugement & lui faire son procès, & mettre en doute & dispute l'obéissance, & par conséquent l'Etat & la police, selon la souplesse & diversité, non-seulement des jugemens, mais d'un même jugement. Combien de Loix au monde, injustes, impies, extravagantes, non-seulement aux jugemens

mens particuliers des autres , mais de la raison universelle : avec lesquelles le monde a vécu long-temps en profonde paix & repos , & avec telle satisfaction, que si elles eussent été très-justes & raisonnables ? & qui les voudroit changer & r'habiller , se montreroit ennemi du Public , & ne feroit à recevoir. La nature humaine s'accommode à tout avec le temps ; & , ayant une fois pris son pli , c'est acte d'hostilité de vouloir rien remuer. Il faut laisser le monde où il est : ces brouillons & remueurs de ménage , sous prétexte de réformer , gâtent tout.

Tout remuement & changement des loix , cré-
 auces, coutumes, observances, est très-dangereux, Contre les
novateurs
des loix.
 & qui produit toujours plus & plutôt mal que bien ; il apporte des maux tout certains & présens, pour un bien à venir & incertain ; les novateurs ont bien toujours des spécieux & plausibles titres, mais ils n'en sont que plus suspects, & ne peuvent échapper la note d'une ambitieuse présomption, de penser voir plus clair que les autres , & qu'il faut pour établir leurs opinions, renverser un état, une paix & repos public.

En troisieme lieu, c'est le fait de légèreté & présomption injurieuse, voire témoignage de foiblesse & insuffisance, de condamner ce qui n'est conforme à la loi & coutume de son pays. Cela vient de ne prendre pas le loisir , ou n'avoir pas la suffisance de considérer les raisons & fondemens des autres.

I. Partie,

Cc

c'est faire tort & honte à son jugement , dont il faut puis souvent se dédire , c'est ne se souvenir pas que la nature humaine est capable de toutes choses. C'est laisser endormir & piper à la longue accoutumance , la vue de son esprit , & endurer que la prescription puisse sur notre jugement.

Examiner
toutes choses
mûrement.

Enfin c'est l'office de l'esprit généreux & de l'homme sage (que je tâche de peindre ici) d'examiner toutes choses , considérer à part & puis comparer ensemble toutes les loix & coutumes de l'univers , qui lui viennent en connoissance , & les juger de bonne foi & sans passion , au niveau de la vérité , de la raison & nature universelle , à qui nous sommes premièrement obligés , sans se flatter & tacher son jugement de fausseté ; & se contenter de rendre l'observance & obéissance à celles , auxquelles nous sommes secondement & particulièrement obligés , & ainsi aucun n'aura de quoi se plaindre de nous. Il avendra quelquefois que nous ferons par une seconde particuliere & municipale obligation (obéissant aux loix & coutumes du pays) ce qui est contre la premiere & plus ancienne , c'est - à - dire , la nature & raison universelle , mais nous lui satisfaisons tenant notre jugement & nos opinions justes & saintes selon elle. Car aussi nous n'avons rien nôtre & de quoi nous puissions librement disposer que de cela , le monde n'a que faire de nos pensées , mais le dehors est engagé au public ; & lui en devons rendre

compte : ainsi souvent nous feronsjustement ce que justement nous n'approuvons pas : il n'y a remede, le monde est ainsi fait.

Après ces deux maîtresses, loi & coutume , vient la troisieme , qui n'a pas moins d'autorité & puissance à l'endroit de plusieurs, voire en est encore plus rude & tyrannique à ceux qui s'y asservissent par trop. C'est la cérémonie, qui, à vrai dire, pour la plupart n'est que vanité; mais qui tient tel rang & usurpe telle autorité, par la lâcheté & corruption contagieuse du monde, que plusieurs pensent que la sagesse consiste à la garder & observer, & s'en rendent volontaires esclaves; tellement que pour ne la heurter ils préjudicient à leur santé, commodités, affaires, liberté, conscience, qui est une très-grande folie : c'est le mal & malheur de plusieurs courtisans, idolâtres de la cérémonie. Or, je veux que mon sage se garde bien de cette captivité; je ne veux pas que lourdement ou lâchement il blesse la cérémonie, car il faut condonner quelque chose au monde, & tant que faire se peut, au-dehors se conformer à ce qui se pratique; mais je veux qu'il ne s'y oblige & ne s'y asservisse point, ainsi que d'une galante & généreuse hardiesse, il sçache bien s'en défaire, quand il voudra & faudra, & de telle façon qu'il donne à connoître à tous, que ce n'est la lâcheté ou délicatesse, ni ignorance ou mégarde; mais c'est qu'il ne l'estime pas plus qu'il ne faut, & qu'il ne veut laisser corrompre son

8.
De la céré-
monie.

jugement & sa volonté à telle vanité, & qu'il se prête au monde quand il veut, mais qu'il ne s'y donne jamais.

CHAPITRE IX.

Se bien comporter avec autrui.

CETTE matière appartient à la vertu de justice ; qui apprend à bien vivre avec tous , & rendre à un chacun ce qui lui appartient, laquelle sera traitée au livre suivant, où feront baillés les avis particuliers & divers selon les diverses personnes : ici les généraux seulement, suivant le dessein & sujet de ce livre.

1.

Il y a ici double considération (& par ainsi deux parties en ce chapitre) selon qu'il y a deux manieres de converser avec le monde ; l'une simple, générale & commune, le commerce ordinaire du monde, auquel le temps, les affaires, les voyages & rencontres journellement nous menent, & mettent & changent avec gens connus, inconnus, étrangers, sans notre choix ou application de volonté ; l'autre spéciale, est en compagnie affectée, & accointance ou recherchée & choisie, ou qui s'étant présentée a été embrassée, & ce, pour le profit, ou plaisir spirituel ou corporel. En laquelle y a de la conférence, communication, privauté & familiarité ; chacune aura ses avis à part. Mais

avant qu'y entrer pour Préface , je veux donner un avis général & fondamental de tous les autres.

C'est un vice grand (duquel se doit garder & garantir notre sage) & un défaut importun à soi & à autrui, que d'être attaché & sujet à certaines humeurs & complexions, à un seul train, c'est être esclave de soi-même d'être si pris à ses inclinations qu'on ne les puisse tordre & céder, témoignage d'ame chagrine & mal née, trop amoureuse de soi, & partielle. Ces gens ont beaucoup à endurer & contester; au rebours c'est une grande suffisance & sagesse de s'accommoder à tout, d'être souple & maniable, sçavoir tantôt se monter & bander, tantôt se ravaller & relâcher quand il faut. Les plus belles ames & mieux nées sont les plus universelles, les plus communes, applicables à tout sens, communicatives & ouvertes à toutes gens. C'est une très-belle qualité qui ressemble & imite la bonté de Dieu, c'est l'honorable que l'on rend au vieil Caton, *huic versatile ingenium, sic pariter a l omnia fuit, ut natum ad id unum diceret, quodcunque ageret.*

Voyons les avis de la première considération, de la simple & commune conversation; j'en mettrai ici quelques uns, dont le premier sera de garder silence & modestie.

Le second de ne se formaliser point des sottises, indiscretions & légèretés qui se feront ou commettront en présence; car c'est importunité de choquer tout ce qui n'est de notre goût.

Cc iij

2.
Facilité &
& universalité
d'humeur.

3.
1. Partie.
Avis sur la
simple &
commune
conversation

4.

5. Le troisieme épargner & ménager ce que l'on fait, & la suffisance que l'on a acquise, & être plus volontaire à ouïr qu'à parler, à apprendre qu'à enseigner; car c'est vice d'être plus prompt à se faire connoître, parler de soi & se produire que prendre la connoissance d'autrui & d'employer sa marchandise, qu'en acquérir de nouvelle.
6. Le quatrieme de n'entrer en discours, en contestation contre tous, non contre les plus grands & respectables, ni contre ceux qui sont au-dessous, & non de pareille luitte.
7. Le cinquieme, avoir une douce & honnête curiosité de s'enquérir de toutes choses, & les sçachant, les ménager, & faire son profit de tout.
8. Le sixieme & principal est d'employer en toutes choses son jugement, qui est la piece maîtresse qui agit, domine & fait tout; sans l'entendement, toutes autres choses sont aveugles, sourdes & sans ame, c'est le moindre de sçavoir l'histoire, il en faut juger. Mais celui-ci regarde soi & nous la compagnie.
9. Le septieme est de ne parler jamais affirmativement, magistralement & impérieusement, avec opiniâtreté, résolution, cela heurte & blesse tous. L'affirmation & opiniâtreté sont signes ordinaires de bêtise & ignorance: le style des anciens Romains portoit, que les témoins déposant, & les juges ordonnant, de ce qui étoit de leur propre & certaine science, exprimoient leur dire par ce mot,

il semble (ita videtur) que doivent faire tous autres ? Il feroit bon d'apprendre à ufer des mots qui adoucissent & moderent la témérité de nos propositions, peut-être l'on dit, je pense, quelque, aucunement : il semble, & en répondant, je ne l'entends pas, qu'est-ce à dire il pourroit être, il est vrai. Je clorrai cette premiere partie générale en ce peu de mots : avoir le visage & la montre ouverte & agréable à tous, la langue sobre & discrète, toujours se tenir à foi & sur ses gardes, *frons aperta, lingua parca, mens clausa, nulli fidere*, voir & ouir beaucoup, parler peu, juger tout. *Vide, audi, judica.* Conclusion.

Venons à l'autre considération, & espece de conversation plus spéciale, de laquelle voici les avis : le premier est de chercher, conférer, & se froter avec gens plus fermes & plus habiles ; car l'esprit se roidit & fortifie, & se hausse au-dessus de foi, comme avec les esprits bas & foibles, l'esprit s'abatardit & se perd : la contagion est en ceci, comme au corps, & encore plus. 10.
2. Partie
de la spéciale
conversation

Le second est ne s'étonner ou bleffer des opinions d'autrui, car tant contraires au commun, tant étranges, tant frivoles ou extravagantes semblent-elles, si sont-elles sortables à l'esprit humain qui est capable de produire toutes choses, & c'est foiblesse de s'en étonner. 11.

Le tiers est de ne craindre, ni s'étonner des corrections, rudeffes, aigreurs de paroles, aux- 12.

quelles il faut s'accoutumer & s'endurcir. Les galants hommes s'expriment courageusement ; cette tendreur & douceur craintive & cérémonieuse est pour les femmes ; il faut une société & familiarité forte & virile , il faut être mâle , courageux & à corriger & à souffrir de l'être. C'est un plaisir fade , d'avoir affaire à gens qui cedent , flattent & applaudissent.

13. Le quatrième est de viser & tendre toujours à la vérité , la reconnoître & lui céder ingénument & alaiement , de quelque part qu'elle forte , usant toujours & par-tout de bonne foi , & non comme plusieurs , spécialement les Pédans , à tort ou à droit se défendre & se défaire de sa partie. C'est une plus belle victoire se ranger bien à la raison , & se vaincre soi-même , que vaincre sa partie , à quoi aide souvent sa foiblesse ; parquoi arriere toute passion. Reconnoître sa faute , confesser son doute ou ignorance , céder quand il faut , sont tous de jugement , de candeur & sincérité , qui sont les principales qualités d'un honnête & sage homme ; l'opiniâtreté accuse l'homme de plusieurs vices & défauts.

14. Le cinquième , en dispute ne faut employer tous les moyens que l'on peut avoir , mais bien les meilleurs , plus pertinens & pressans , & avec brièveté , car même aux choses bonnes l'on peut trop dire , ces longueurs , traineries de propos , répétitions , témoignant une envie de parler , une

ostentation, apportent ennui à la compagnie.

Le fixieme & principal est de garder par-tout la forme, l'ordre, la pertinence. O qu'il y a de peine à disputer & conférer avec un sot, inepte & impertinent. C'est ce semble la seule juste excuse de rompre & quitter tout : car çu'y gagneriez-vous, que tourment, puis qu'avec lui vous ne pouvez bien aller ? Ne sentir pas l'opposition que l'on fait, se suivre soi-même, & ne répondre à la partie, s'arrêter à un mot, à un incident, & laisser le principal ; mêler & troubler la dispute, craindre tout, nier ou refuser tout, ne suivre point le fil droit, user de préfaces & digressions inutiles, crier & s'opiniâtrer, s'arrêter tout en une formule artiste, & ne voir rien au fonds, ce sont choses qui se pratiquent ordinairement par les Pédans & Sophistes. Voici comment se connoît & se remarque la sagesse & pertinence, d'avec la sottise & impertinence : celle-ci est présomptueuse, téméraire, opiniâtre, assurée ; celle-là ne satisfait jamais bien, est craintive, retenue, modeste ; celle-là se plaît, sort du combat gaie, glorieuse, comme ayant gagné, avec un visage qui veut faire croire à la compagnie, qu'elle est victorieuse.

Le septieme, s'il y a lieu de contradiction, il faut aviser qu'elle ne soit hardie, ni opiniâtre, ni aigre. En ces trois cas, elle ne seroit bien venue, & feroit à son auteur plus de mal qu'à tout autre. Pour être bien prise de la compagnie, faut qu'elle

15.

16.

naïsse tout à l'heure même du propos qui se traite ; & non d'ailleurs, ni d'autre chose précédente : qu'elle ne touche point la personne, mais la chose seulement, avec quelque recommandation de la personne, s'il y échet ; & qu'elle soit doucement raisonné e.

CHAPITRE X.

Se conduire prudemment aux affaires.

C ECI appartient proprement à la vertu de prudence, de laquelle sera traité au commencement du livre suivant, où seront touchés particulièrement les conseils & avis divers, selon les diverses especes de prudence, & occurrence des affaires. Mais je mettrai ici les points & chefs principaux de prudence, qui seront avis généraux & communs, pour instruire en gros notre disciple à se bien & sagement conduire & porter au trafic & commerce du monde, & au maniement de toutes affaires, & sont huit.

1. Le premier consiste en intelligence, c'est de bien connoître les personnes avec qui l'on a affaire, leur naturel propre & particulier, leur humeur, leur esprit, leur inclination, leur dessein & intention, leur procédure : connoître aussi le naturel des affaires que l'on traite, & qui se proposent non-seulement en leur superficie & appa-

1.
Connoissance
des per-
sonnes & des
affaires.

rence , mais pénétrer au-dedans , non-seulement voir & connoître les choses en foi , mais encore les accidens , les conséquences , la suite. Pour ce faire il les faut regarder à tous visages , les considérer en tout sens : il y en a qui par un côté sont très-spécieuses & plausibles , & par un autre sont très-vilaines & pernicieuses. Or , il est certain que selon les divers naturels des personnes , & des affaires , il faut changer de style & de façon de procéder , comme un nautonnier qui , selon les divers endroits de la mer , la diversité des vents , conduit diversement les voiles & avirons. Et qui voudroit partout se conduire & porter de même façon , gâteroit tout , & feroit le sot & ridicule. Or , cette connoissance double de personnes & d'affaires , n'est pas chose fort facile , tant l'homme est déguisé & fardé , l'on y parvient en les considérant attentivement par la tête , & a diverses fois sans passion.

Il faut puis après apprendre à bien justement
2.
Estimation
des choses.
 estimer les choses , & leur donner le prix & le rang qui leur appartient , qui est le vrai fait de prudence & suffisance. C'est un haut point de philosophie , pour y parvenir il se faut bien garder de passion & de jugement populaire. Il y a six ou sept choses , qui meuvent les esprits populaires , & leur font estimer les choses à fausses enseignes ,
Non selon
le jugement
populaire.
 dont les sages se garderont ; qui sont , nouvelleté , rareté , étrangeté , difficulté , artifice , invention , absence & privation ou déni , & sur-tout , le bruit ,

la montre & la parade, ils n'estiment point les choses si elles ne sont relevées par art & science, si elles ne sont pointues & enflées. Les simples, & naïves de quelque valeur qu'elles soient on ne les apperçoit pas seulement, elles échappent & coulent insensiblement, ou bien l'on les estime plattes, basses & niaises, grand témoignage de la vanité & foiblesse humaine qui se paye de vent, de fard & de fausse monnoie au lieu de bonne & vraie. De-là vient que l'on préfère l'art à la Nature; l'acquis au naturel; le difficile & étudié, à l'aisé; les boutées & secousses à la complexion & habitude: l'extraordinaire à l'ordinaire; l'ostentation & la pompe, à la vérité douce & secrète: l'autrui, l'étranger, l'emprunté, au sien propre & naturel. Et quelle plus grande folie est ce que tout

Mais selon
les sages.

cela? Or, la regle des sages est de ne se laisser coëffer & emporter à tout cela, mais de mesurer, juger les choses premièrement par leur vraie, naturelle & essentielle valeur, qui est souvent interne & secrète, puis par l'utilité, le reste n'est que piperie. C'est bien chose difficile, étant ainsi toutes choses déguisées & sophistiquées: souvent les fausses & méchantes se rendent plus plausibles, que les vraies & bonnes. Et dit Aristote qu'il y a plusieurs faussetés qui sont plus probables, & ont plus d'apparence, que des vérités: mais comme elle est difficile, aussi est-elle excellente & divine;

Difficile,
excellente
nécessaire.

Mai. *si speraveris pretiosum à vili, quasi os meum eris:*

& nécessaire avant toute œuvre ; *quam necessarium* Senec.
prætia rebus imponere ; car pour néant entre l'on
à sçavoir les préceptes & regles de bien vivre ,
si premièrement l'on ne sçait en quel rang l'on
doit tenir les choses , les richesses , la santé , la D'elle vient
la science des
choses.
beauté , la noblesse , la science , &c. & leurs con-
traires. C'est une haute & belle science que de
la préséance & prééminence des choses ; mais bien
difficile , principalement quand plusieurs se pré-
sentent ensemble , car la pluralité empêche ; & en
ceci l'on n'est jamais tous d'accord. Les goûts &
les jugemens particuliers sont fort divers , &
très-utilement , afin que tous ne courent ensemble
à même , & ne s'entr'empêchent. Par exemple ,
prenons ces huit principaux chefs de tous biens Des huit
chefs de
biens.
spirituels & corporels , quatre de chacune sorte ,
sçavoir , prud'homme , santé , sagesse , beauté ,
habileté , noblesse , science , richesse. Nous prenons
ici ces mots selon le sens & usage commun , sa-
gesse pour une prudente & discrète manière de
vivre & se comporter avec tous & envers tous ,
habileté pour suffisance aux affaires , science pour
connoissance des choses acquise des livres , les
autres sont assez clairs.

Or , sur l'arrangement de ces huit , combien
d'opinions diverses ? J'ai dit la mienne , je les ai
mêlés & tellement entrelassés ensemble , qu'après
& auprès un spirituel , il y en a un corporel qui
lui répond ; afin d'accoupler l'esprit & le corps ;

la fanté est au corps ce que la prud'homie est en l'esprit: c'est la prud'homie du corps, la fanté de l'ame, *mens sana in corpore sano*: la beauté est comme la sagesse, la mesure, la proportion & bienfiance du corps, & la sagesse beauté spirituelle: la noblesse est une grande habitude & disposition à la vertu; les sciences sont les richesses de l'esprit. D'autres arrangeront ces pieces tout autrement, qui mettra tous les spirituels avant que venir au premier corporel, & le moindre de l'esprit au-dessus du meilleur du corps & qui à part & ensemble les arrangera autrement, chacun abonde en son sens.

3.
Choix &
election des
choses.

Après, & de cette suffisance & partie de sçavoir bien estimer les choses, vient & naît cette autre, qui est sçavoir bien choisir; où se montre aussi souvent non-seulement la conscience, mais aussi la suffisance & prudence. Il y a des choix bien aisés, comme d'une difficulté & d'un vice, de l'honnête & de l'utile, du devoir & du profit; car la prééminence de l'un est si grande au-dessus de l'autre, que quand ils viennent à se choquer, le champ doit toujours demeurer à l'honnête, sauf, peut-être, quelque exception bien rare & avec grande circonspection, & aux affaires publiques seulement, comme sera dit après en la vertu de prudence: mais il y a des choix quelquefois bien fâcheux & bien rudes, comme quand l'on est enfermé entre deux vices, ainsi que fut le docteur Origene d'ido-

lâtrer, ou se laisser jouir charnellement à un grand vilain Ethiopien ; il subit le premier , & mal ce disent aucuns. La regle est bien toujours que se trouvant en incertitude & perplexité au choix des choses non mauvaises , il se faut jetter au parti où y a plus d'honnêteté & de justice. Car encore qu'il en mészavienne , & si donnera-t-il toujours une gratification & gloire d'avoir choisi le meilleur, outre que l'on ne sçait que quand l'on eût pris le parti contraire , ce qu'il fût venu , & si l'on eût échappé son destin : quand on doute quel est le meilleur & le plus court chemin , il faut tenir le plus droit. Et aux mauvaises (desquelles il n'y a jamais choix) il faut éviter le plus vilain & injuste : cette regle est de conscience & appartient à la prud'homie. Mais sçavoir quel est le plus honnête , juste & utile , quel plus déshonnête , plus injuste , & moins utile , il est souvent très-difficile , & appartient à la prudence & suffisance. Il semble qu'en tels détroits , le plus sûr & meilleur est de suivre la nature , & juger celui-là le plus juste & honnête , qui approche plus de la nature , celui plus injuste & déshonnête , qui est le plus éloigné de la nature. Aussi avons nous dit que l'on doit être homme de bien , par le ressort de la nature : employez cette regle au fait d'Origene , & vous jugerez bien. Avant que sortir de ce propos , du choix & élection des choses , vuideris , en deux petits mots , cette question. D'où vient en notre

ame le choix de deux choses, indifférentes & toutes pareilles? Les Stoïciens disent que c'est un manie-
ment de l'ame extraordinaire, dérégé, étranger
& téméraire; mais l'on peut bien dire que jamais
deux choses ne se présentent à nous, où il n'y
ait quelque différence pour légère qu'elle soit;
& qu'il y a toujours quelque chose en l'une, qui
nous touche & pousse au choix, encore que ce
soit imperceptiblement, & que ne le puissions
exprimer. Qui seroit également balancé entre deux
envies, jamais ne choisiroit; car tout choix &
inclination porte inégalité.

^{4.}
Consultation. Un autre précepte en cette maniere est de prendre
avis & conseil d'autrui; car se croire & se fier en
soi seul, est très-dangereux; or, ici sont requis
deux avertissemens de prudence, l'un est au choix
de ceux à qui l'on se doit adresser, pour avoir
conseil; car il y en a de qui plutôt il se faut
cacher & garder. Ils doivent être premièrement
gens de bien & fideles, (c'est ici la même chose)
puis bien sentés & avisés, sages, expérimentés.
Ce sont les deux qualités de bons conseillers,
prud'homme & suffisance: l'on peut ajouter une
troisième, qu'ils n'aient ni leurs proches & intimes,
aucun particulier intérêt en l'affaire; car encore
que l'on puisse dire que cela ne les empêchera
de bien conseiller, étant, comme dit est, prud'hom-
mes, e pourrai repiquer, qu'outre que cette tant
grande, forte, & philosophique prud'homme,
qui

qui n'est touchée de son propre intérêt, est bien rare; encore est-ce grande imprudence de les mettre en cette peine & anxiété, & comme le doigt entre deux pierres. L'autre avertissement est de bien ouïr & recevoir les conseils, les prenant d'heure sans attendre l'extrémité, avec jugement & douceur, aimant qu'on dise librement & franchement la vérité. L'ayant suivi comme venant de bonne main & amis, ne s'en faut point repentir, encore qu'il ne succède ainsi que l'on avoit espéré. Souvent de bons conseils en arrivent de mauvais effets; mais le sage se doit plutôt contenter d'avoir suivi un bon conseil, qui aura eu mauvais effet, qu'un mauvais conseil, suivi d'un bon effet, comme Marius; *sic correctâ Marii temeritas gloriam ex culpa invenit*, & ne faire comme les fots qui après avoir mûrement délibéré & choisi, pensent avoir pris le pire, parce qu'ils ne pesent plus que les raisons de l'opinion contraire, sans y apporter le contre-poids de celles qui l'ont induit à cela. Ceci est bien dit brièvement pour ceux qui cherchent conseil: pour ceux qui le donnent, sera parlé en la vertu de prudence, de laquelle le conseil est une grande & suffisante partie.

Liv. 2. c. 2.
art. 17.

Le cinquième avis, que je donne ici à se bien conduire aux affaires, est une tempérance & médiocrité entre une trop grande fiance & défiance, crainte & assurance: trop se fier & assurer souvent nuit, & défier offense; il se faut bien garder de

Tempé-
rément con-
tre crainte &
assurance.

faire démonstration aucune de défiance , quand bien elle y seroit & justement. Car c'est déplaire voire offenser , & donner occasion de nous être contraire. Mais aussi ne faut-il user d'une si grande, lâche & molle fiance, si ce n'est à ses bien assurés amis ; il faut toujours tenir la bride à la main ; non la lâcher trop, ou tenir trop roide. Il ne faut jamais dire tout, mais que ce que l'on dit soit vrai ; il ne faut jamais tromper ni affiner , mais bien se faut-il garder de l'être : il faut tempérer & marier l'innocence & simplicité colombine, en n'offensant personne, avec la prudence & astuce serpentine, & se tenant sur ses gardes , & se préservant des finesse, trahisons & embûches d'autrui. La finesse à la défensive est autant louable, comme deshonnête à l'offensive , il ne faut donc jamais tant s'avancer & s'engager , que l'on n'ait moyen, quand l'on voudra , & faudra se retirer & se ravoir sans grand dommage & regret. Il ne faut jamais abandonner le manche, ne jamais tant désestimer autrui, & s'assurer de soi , que l'on en vienne en une présomption & nonchalance des affaires, comme ceux qui pensent que personne ne voit si clair qu'eux , ou que tout plie sous eux , & que l'on n'oseroit penser à leur déplaire, & par-là viennent à se relâcher & mépriser le soin, & enfin sont affinés , surpris & bien moqués.

6. Un autre avis & bien important est de prendre
Prendre toutes choses en leur temps & saison , & bien à
l'occasion & le temps,

propos. Et pource il faut sur-tout éviter précipitation ennemie de sagesse, marâtre de toute bonne action, vice fort à craindre aux gens jeunes & bouillans. C'est à la vérité un tour de maître & bien habile homme, de sçavoir bien prendre les choses à leur point, bien ménager les occasions & commodités, se prévaloir du temps & des moyens. Toutes choses ont leur saison, & même les bonnes, que l'on peut faire hors de propos: or l'activité & précipitation est bien contraire à ceci, laquelle trouble, confond, & gâte tout, *canis festinans cæcos facit catulos*. Elle vient ordinairement de passion oui nous emporte. *Nam qui cupit, festinat: qui festinat, evertit: unde festinatio improvida & cæca, duo adversissima rectæ menti, celeritas & ira: & assez souvent aussi d'insuffisance.*

Le vice contraire, lâcheté, paresse, nonchalance qui semble aucunesfois avoir quelque air de maturité & de sagesse, est aussi pernicieux & dangereux, principalement en l'exécution. Car l'on dit qu'il est permis d'être en la délibération & consultation pesant & long; mais non en l'exécution, dont les sages disent, qu'il faut consulter lentement, exécuter promptement, délibérer à loisir, & vîtement accomplir. Il s'est bien vu quelquefois le contraire, que l'on a été heureux à l'événement, encore que l'on ait été soudain & téméraire en la délibération; *subiti consilii eventu felices*; mais c'est rarement & par coup d'aventure,

Contre la
précipitation

La lâcheté.

De ces deux
vices.

à quoi ne se faut pas régler , & se bien garder que l'envie ne nous en prenne : car le plus souvent une longue & inutile repentance est le salaire de leur course & activité. Voici donc deux écueils & extrémités qu'il faut pareillement éviter : car c'est aussi grande faute de prendre l'occasion trop verte & trop crue , que la laisser trop mûrir & passer : le premier se fait volontiers par les jeunes , prompts & bouillans , qui à faute de patience , ne donnent pas loisir au temps & au ciel de faire rien pour eux ; ils courent & ne prennent rien : le second , par les stupides , lâches , & trop lourds. Pour connoître l'occasion & l'empoigner , il faut avoir l'esprit fort & éveillé & aussi patient : il faut prévoir l'occasion , la guetter , l'attendre , la voir venir , s'y préparer , & puis l'empoigner au point qu'il faut.

7.
Industrie &
fortune.

Le septieme avis fera de se bien porter & conduire avec les deux maîtres & surintendans des affaires du monde , qui sont , l'industrie ou vertu , & la fortune. C'est une vieille question , laquelle des deux a plus de crédit , de force & d'autorité ; car certes toutes deux en ont : & est trop clairement faux , que l'une seule fasse tout & l'autre rien. Il seroit peut-être bien à desirer qu'il fût vrai , & qu'une seule eût tout l'empire ; les affaires en iroient mieux ; l'on seroit du tout regardant & attentif à celle-là , & seroit facile , la difficulté est à les joindre , & entendre à toutes deux,

Ordinairement ceux qui s'arrêtent à l'une, méprisent l'autre, les jeunes & hardis regardent & se fient à la fortune, en espérant bien, & souvent par eux elle opere de grandes choses & semble qu'elle leur porte faveur : les vieils & tardifs sont à l'industrie : ceux-ci ont plus de raison. S'il les faut comparer & choisir l'un des deux, celui de l'industrie est plus honnête, plus sûr, plus glorieux ; car quand bien la fortune lui fera contraire & rendra toute l'industrie & diligence vaine, si est-ce qu'il demeure ce contentement, que l'on n'a point chaumé, l'on s'est trouvé *in officio*, l'on s'est porté en gens de cœur. Ceux qui suivent l'autre parti sont en danger d'attendre en vain, & quand bien il succéderoit à souhait, si n'y a-t-il point tant d'honneur & de gloire. Or l'avis de sagesse porte de s'arrêter pas du tout, & à l'une que l'on méprise, & l'on exclue l'autre : car toutes deux ont bonne part, voire souvent se prêtent la main, & s'entendent mutuellement. Il faut donc se comporter avec toutes deux, mais inégalement : car l'avantage & prééminence doit être donné, comme dit est, à la vertu, industrie, *virtute duce, comite fortuna.*

Encore est requis cet avis, de garder discrétion, qui assaisonne & donne bon goût à toutes choses, ce n'est pas une qualité particulière, mais commune qui se mêle par-tout : l'indiscrétion gâte tout, & ôte la grace aux meilleures, soit-il à bien faire à

autrui ; car toutes gratifications ne sont pas faites à toutes gens ; à s'excuser , car excuses inconfidérées servent d'accusation : à faire l'honnête & le courtois , car l'on peut excéder & dégénérer , ou rusticité , soit à n'offrir ou à n'accepter.

CHAPITRE XI.

Se tenir toujours prêt à la mort, fruit de sagesse.

I.
Jour de la
mort.

LE jour de la mort est le maître jour , & juge de tous les autres jours , auquel se doivent toucher & éprouver toutes les actions de notre vie. Lors se fait le grand essai , & se recueille le plus grand fruit de toutes nos études. Pour juger de la vie , il faut regarder comment s'en est porté le bout , car la fin couronne l'œuvre , la bonne mort honore toute la vie , la mauvaise diffame : l'on ne peut bien juger de quelqu'un , sans lui faire tort , que l'on ne lui ait vu jouer le dernier acte de sa comédie , qui est sans doute le plus difficile. Epaminondas le premier de la Grece , enquis lequel il estimoit plus de trois hommes , de lui , Chabrias & Iphicrates , répondit , il nous faut voir premièrement mourir tous trois , avant en résoudre : la raison est , qu'en tout le reste il y peut avoir du masque ; mais à ce dernier rôlet , il n'y a que feindre. *Nam veræ voces tùm demùm pectore ab imo, ejiciuntur, & eripitur persona, manet res* ; d'ailleurs

la fortune semble nous guetter à ce dernier jour, comme à point nommé, pour montrer sa puissance, & renverser en un moment ce que nous avons bâti & amassé en plusieurs années, & nous faire crier avec Laberius, *nimirum hac die una plus vixi mihi, quam vivendum fuit* : & ainsi a été bien & sagement dit par Solon à Crésus, *antè obitum nemo beatus*.

C'est chose excellente que d'apprendre à mourir, c'est l'étude de sagesse, qui se resout à ce but : ^{Science de mourir,} il n'a pas mal employé sa vie, qui a appris à bien mourir ; il l'a perdue qui ne la sçait bien ^{Senec.} achever, *malè vivet, quisquis nesciet benè mori, nec inutiliter vixit : qui sæliciter desit*. Il ne peut bien agir qui ne vise au but & au blanc : il ne peut bien vivre qui ne regarde à la mort ; bref la science de mourir, c'est la science de liberté, de ne craindre rien, de bien, doucement, paisiblement vivre : sans elle n'y a aucun plaisir à vivre, non plus qu'à jouir d'une chose que l'on craint toujours de perdre.

Premièrement & sur-tout il faut s'efforcer que nos vices meurent devant nous ; secondement se tenir tout prêt. O la belle chose, pouvoir achever sa vie avant sa mort, tellement qu'il n'y ait plus rien à faire qu'à mourir : qu'on n'ait plus besoin de rien, ni du temps, ni de soi-même, mais tout saoul & content que l'on s'en aille :

tièrement que ce soit volontairement, car bien mourir, c'est volontiers mourir.

4.
Cinq manières de se porter à la mort.

Il semble que l'on se peut porter à l'endroit de la mort en cinq manières : la craindre & fuir comme un très-grand mal ; l'attendre doucement & patiemment comme chose naturelle, inévitable, raisonnable ; la mépriser comme chose indifférente & qui n'importe de beaucoup ; la désirer , demander , chercher comme le port unique des tourmens de cette vie , voir un très-grand gain ; se la donner soi-même. De ces cinq les trois du milieu sont bons , d'ame bonne & saine , bien que diversement & en différente condition de vie : les deux extrêmes , vitiés & de foiblesse , bien que soit à divers visages : de chacune nous parlerons.

5.
Craindre la mort.

La première n'est approuvée de personne d'entendement , bien qu'elle soit pratiquée par la plupart , témoignage de grande foiblesse. Contre ceux-là & pour consolation contre la mort sienne à venir , ou celle d'autrui , voici de quoi. Il n'y a chose que les humains tant craignent & aient en horreur que la mort ; toutefois il n'y a chose où y ait moins d'occasion & de sujet de craindre , & au contraire il y ait tant de raisons pour l'accepter & se résoudre : dont il faut dire que c'est une pure opinion & erreur populaire , qui a ainsi gagné tout le monde. Nous nous en fions au vulgaire inconsideré , qui nous dit que c'est

C'est d'opinion.

un très grand mal ; & en mécroions la sagesse, qui nous enseigne que c'est l'affranchissement de tous maux, & le port de la vie. Jamais la mort présente ne fit mal à personne, & aucun de ceux qui l'ont essayé & qui sçavent que c'est, s'en est plaint, & si la mort est dite être mal, c'est donc de tous les maux le seul qui ne fait point de mal ; c'est l'imagination seule d'elle absente, qui fait cette peur. Ce n'est donc qu'opinion, non vérité ; & c'est vraiment où l'opinion se bande plus contre la raison, & nous la veut effacer avec le masque de la mort : il n'y peut avoir raison aucune de la craindre, car l'on ne sçait que c'est. Pourquoi ne craindra-t-on ce que l'on ne sçait que c'est ? Dont disoit bien le plus sage de tous, que craindre la mort, c'étoit faire l'entendu & le suffisant ; c'étoit feindre sçavoir ce que personne ne sçait : & pratiqua ce dire en soi-même ; car sollicité par ses amis de plaider devant ses juges pour sa justification, & pour sauver sa vie ; voici l'harangue qu'il leur fit : Messieurs, si je vous prie de ne me faire point mourir, j'ai peur de m'enfermer & parler à mon dommage, car je ne sçais que c'est de mourir, ni quel il y fait : ceux qui craignent la mort, présupposent la connoître : quant à moi je ne sçais quelle elle est, ni ce que l'on fait dans l'autre monde, à l'aventure chose bonne & desirable. Les choses que je sçais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les fuis ; celles

Et non de
raison.

que je ne connois pas du tout , comme la mort ; je ne les puis craindre. Parquoi je me remets à vous. Car je ne puis sçavoir quel est plus expédient pour moi , mourir ou ne mourir pas , par ainsi vous en ordonnerez comme il vous plaira.

6.
C'est foiblesse.

Tant se tourmenter de la mort , c'est premièrement grande foiblesse & couardise : il n'y a femmelette qui ne s'appaise dedans peu de jours de la mort la plus douloureuse qui soit ; de mari , d'enfant : pourquoi la raison , la sagesse ne fera-t-elle en une heure , voir tant promptement (comme nous en avons mille exemples) ce que le temps obtiendra d'un sot & d'un foible ? Que sert à l'homme la sagesse , la fermeté , si elle ne hâte le pas & ne fait plus & plutôt que le sot & le foible ? C'est de cette foiblesse que la plupart des hommes mourans ne peuvent du tout se résoudre , que ce soit leur dernière heure , & n'est endroit ou la piperie de l'espérance amuse plus , cela avient aussi peut-être de ce que nous estimons grande chose notre mort , & nous semble que l'université des choses à intérêt de compatir à notre fin , tant fort nous nous estimons.

7.
Injustice.

Et puis tu te montres injuste , car si la mort est bonne chose , comme elle est , pourquoi la crains-tu , & ajoute mal sur mal , à la mort encore de la douleur , comme celui qui spolié d'une partie de ses biens par l'ennemi , jette le reste en la mer , pour dire qu'en cette façon il regrette qu'il a été dévalisé,

Finalement craindre la mort, c'est être ennemi
 de soi & de sa vie ; car celui ne peut vivre à son
 aise & content , qui craint de mourir. Celui-là
 vit vraiment libre, qui ne craint point la mort :
 au contraire le vivre est servir , si la liberté de
 mourir en est à dire. La mort est le seul appui de
 notre liberté ; commune & prompte recette à tous
 maux : c'est donc être bien misérable (& ainsi le
 sont presque tous) qui troublent la vie par le soin
 & crainte de la mort , & la mort par le soin de
 la vie.

Mais je vous prie, quelles plaintes & murmures
 y auroit-il contre nature, s'il n'y avoit point de
 mort, & qu'il fallût demeurer ici bon gré & mal
 gré ; certes l'on la maudiroit. Imaginez-vous
 combien seroit moins supportable & plus pénible
 une vie perdurable, que la vie avec la condition
 de la laisser. Chiron refusa l'immortalité ; informé
 des conditions d'icelle par le Dieu du temps,
 Saturne son pere. Que seroit-ce d'autre part s'il n'y
 avoit quelque peu d'amertume mêlé en la mort ?
 Certes l'on y courroit trop avidement & in-
 discrètement , pour garder modération qui est à
 ne trop aimer ni fuir la vie , à ne craindre ni
 courir à la mort, tous les deux sont tempérés &
 détrempés de la douceur & de l'aigreur.

Le remede que baille en ceci le vulgaire est trop
 sot, qui est de n'y penser point, n'en parler jamais :

8.
 Être ennemi
 de sa vie.

9.

10.
 Remedes
 pour ne
 craindre la
 mort.

outre que telle nonchalance ne peut loger en la tête d'homme d'entendement ; encore enfin coûteroit-elle trop cher : car avenant la mort au dépourvu, quels tourmens, cris, rage, désespoir ; la sagesse conseille bien mieux de l'attendre de pied ferme, & la combattre ; & pour ce faire nous donne un avis tout contraire au vulgaire, c'est de l'avoir toujours en la pensée, la pratiquer, l'accoutumer, l'appivoiser, se la représenter à toute heure, & s'y roidir non-seulement aux pas suspects & dangereux, mais au milieu des festes & joies : que le refrain soit que nous sommes toujours en butte à la mort ; que d'autres sont morts qui pensoient en être autant loin que nous maintenant ; que ce qui peut aussi avenir une autre fois, peut aussi avenir maintenant : & ce suivant la coutume des Egyptiens, qui tenoient en leurs banquets l'image de la mort ; & des Chrétiens & tous autres, qui ont leurs cemetieres près des temples, & lieux publics & fréquentés, pour toujours (disoit Licurgue) fairepenser à la mort. Il est certain, où la mort nous attend, attendons-la par-tout, & que toujours elle nous trouve prêts.

*Omnem crede diem tibi diluxisse supremum ;
Grata superveniet quæ non sperabitur hora.*

11.
Regrets &
excuses des
craintifs ré-
pondus.

Mais entendons les regrets & excuses, que les peureux alleguent, pour pallier leurs plaintes, qui sont toutes niaises & frivoles : ils se fâchent

de mourir jeunes, & se plaignent tant pour eux que pour autrui, que la mort les anticipe & les moissonne encore au verd & au fort de leur âge. Plainte du vulgaire qui mesure tout à l'aune, & n'estime rien de précieux, que ce qui est long & dure; où au contraire les choses exquisés sont ordinairement subtiles & déliées. C'est un trait de grand maître encore beaucoup en peu d'espace; & peut-on dire qu'il est quasi fatal aux hommes illustres, de ne pas vivre long-temps. La grande vertu & la grande longue vie ne se rencontrent guere ensemble; la vie se mesure par la fin, pourvu qu'elle en soit belle, tout le reste à sa proportion; la quantité ne sert de rien pour la rendre plus ou moins heureuse, non plus que la grandeur ne rend pas le cercle plus rond que le petit, la figure y fait tout. Un petit homme est homme entier comme un grand, ni les hommes ni leurs vies ne se mesurent à l'aune.

Ils ont regret de mourir loin des leurs, ou d'être tués, ou demeurer sans sépulture: ils souhaiteroient de mourir en paix, dedans le lit entre les leurs, consolés d'eux, & en les consolant. Tant de gens qui vont à la guerre, & prennent la poste pour se trouver en une bataille, ne sont pas de cet avis; ils vont mourir tout en vie & chercher un tombeau entre les morts de leurs ennemis: les petits enfans craignent les hommes masqués, découvrez leur le visage, ils n'en ont plus de peur.

Aussi, croyez, le feu, le fer, la flamme nous étonnent, comme nous les-imaginons : levons leur le masque, la mort dont ils nous menacent, n'est que la même mort dont meurent les femmes & les enfans.

3. Ils ont regret de laisser tout le monde , & pourquoi ? Tu y as tout vu , un jour est égal à tout , il n'y a point d'autre lumière , ni d'autre nuit , d'autre soleil , ni d'autre train au monde : au pis aller tout se voit en un an ; l'on y voit la jeunesse , l'adolescence , la virilité , la vieillesse du monde : il n'y aura autre finesse que de recommencer.
4. Les parens & amis : vous en trouverez encore plus où vous allez , & tels que vous n'avez encore jamais vu , & puis ceux d'ici que vous regrettez vous suivront bientôt.
5. De petits enfans orphelins , sans conduite & support , comme si ces enfans-là étoient plus à vous qu'à Dieu , comme si vous les aimiez davantage que lui , qui en est le premier & plus vrai pere : & combien de tels sont parvenus grands , plus que d'autres.
6. Peut-être que vous craignez de vous en aller seul , c'est grande simplesse ; tant de gens meurent avec vous , & à même heure que vous.
7. Au reste vous allez en lieu , où vous ne regretterez point cette vie , comment regretter ? s'il étoit loisible de la reprendre , l'on la refuseroit :

& si l'on eût sçu que c'étoit avant de la recevoir ; l'on n'en eût point voulu , *vitam nemo acciperet si daretur scientibus*. Pourquoi regretter, puisque tu feras ou du tout rien , ou beaucoup mieux , ce disent tous les sages du monde ? Pourquoi donc t'effarouches-tu de la mort , puisque tu es sans grief ? Le même passage que tu as fait de la mort , c'est-à-dire du rien à la vie , sans passion , sans frayeur ; refais-le de la vie à la mort , *reverti unde veneris , quid grave est ?*

Peut-être que le spectacle de la mort te déplaît , à cause que ceux qui meurent font laide mine : oui , mais ce n'est pas la mort , ce n'est que son masque. Ce qui est dessous caché , est très-beau , la mort n'a rien d'épouvantable : nous avons envoyé de lâches & peureux espions pour la reconnoître , ils ne rapportent pas ce qu'ils en ont vu , mais ce qu'ils en ont oui dire , & ce qu'ils en craignent.

La seconde est d'ame bonne , douce & réglée , & se pratique justement en une vie commune , équable & paisible , par ceux qui avec raison estiment beaucoup cette condition de vie , & se contentent d'y durer : mais se rangeant à la raison , l'acceptent quand elle vient. C'est une attrempée médiocrité , fortale à telle condition de vie , entre les extrêmités (qui sont désirer & craindre , chercher & fuir , vicieuses & blâmables , *sumum ne metuas diem , nec optes*) si elles ne sont couvertes

3.

12.

2.

Attendre la mort est bon.

& excusées par quelque raison , non commune & ordinaire , comme sera dit puis en son lieu. Desirer & chercher est mal ; c'est injustice de vouloir mourir sans cause, c'est porter envie au monde, à qui notre vie peut être utile, ingrat à nature, que de mépriser & ne vouloir user du meilleur présent qu'elle nous puisse faire ; & être par trop chagrin & difficile de s'ennuyer & ne pouvoir durer en un état qui ne nous est point onéreux, & par trop en charge ; la fuir & craindre, c'est aller contre nature , raison , justice & tout devoir.

13.
Le mourir est
naturel.

D'autant que mourir est chose naturelle , nécessaire & inévitable , juste & raisonnable ; naturelle, car c'est une piece de l'ordre de l'univers, & de la vie du monde, voulez-vous qu'on ruine ce monde, & qu'on en fasse un tout nouveau pour vous ? La mort tient un très-grand rang en la police, & grande république de ce monde ; & est de très-grande utilité pour la succession & durée des œuvres de nature : la défaillance d'une vie est passage à mille autres: *sic rerum summa novatur*. Et non-seulement c'est une piece de ce grand tout, mais de ton être particulier, non moins essentielle que le naître : en fuyant de mourir tu te fuis toi-même : ton être est également parti en ces deux, à la vie & à la mort ; c'est la condition de ta création. Si tu te fâches de mourir, il ne falloit pas naître, l'on ne vient point en ce monde à autre marché que pour en sortir, qui se fâche d'en

d'en fortir, n'y devoit pas entrer. Le premier jour de ta naissance t'oblige & t'achemine à mourir comme à vivre.

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Se fâcher de mourir, c'est se fâcher d'être homme, car tout homme est mortel: dont disoit tout froidement un sage, ayant reçu nouvelles de la mort de son fils, je sçavois bien que je l'avois engendré mortel. Etant donc à la mort, chose si naturelle & essentielle, & pour le monde en gros, & pour toi en particulier, pourquoi l'as-tu en si grand horreur? Tu vas contre nature: la crainte de douleur est bien naturelle, mais de la mort non: car étant de si grand service à nature, & l'ayant elle instituée, à quoi faire nous en auroit-elle imprimé la haine & l'horreur? Les enfans, les bêtes ne craignent pas la mort, voire la souffrent gaiement: ce n'est donc pas nature qui nous apprend à la craindre, plutôt nous apprend elle à l'attendre & recevoir comme envoyée par elle.

Secondement est nécessaire, fatale, inévitable, & tu le sçais toi qui crains & pleures: quelle plus grande folie que se tourmenter pour néant & à son escient? Qui est le sot qui va prier & importuner celui qu'il sçait être inexorable, & frapper à une porte qui ne s'ouvre point? Qu'y a-t-il plus inexorable & sourd que la mort? Il faut craindre les choses incertaines, se remuer pour les remédiables, mais les certaines comme la mort,

18.
Nécessaire.

I. Partie,

Ee

il les faut attendre, & se résoudre aux irremédiables. Le sot craint & fuit la mort; le fol la cherche & la court; le sage l'attend: c'est sottise de regretter ce qu'on ne peut recouvrer, craindre ce que l'on ne peut fuir: *feras, non culpes, quod vitari non potest*. L'exemple de David est beau, lequel ayant entendu la mort de son petit tant cher, prend ses habits de fête & veut banquetter, disant à ceux qui s'ébahissoient de cette façon de faire, qu'il avoit voulu essayer de gagner Dieu pour lui sauver son fils, mais qu'étant mort cela étoit fait, & n'y avoit point de remède. Le sot pense bien repliquer, disant que c'est proprement pourquoi il se dueil & se tourmente, à cause qu'il n'y a point de remède; mais il redouble & acheve sa sottise, *scienter frustra niti extremæ dementiæ est*. Or, étant ainsi nécessaire & inévitable, non-seulement ne sert de rien de la craindre; mais faisant de nécessité vertu, il la faut accueillir & recevoir doucement; car il est plus commode d'aller à la mort, que si elle venoit à nous, & la prendre que si elle nous prenoit.

15.
Juste &
raisonnable.

Tiercement c'est une chose raisonnable & juste que de mourir; c'est raison d'arriver au lieu où ne cesse d'aller; si l'on y craint d'arriver, il ne faut pas cheminer, mais s'arrêter ou rebrousser chemin, ce que l'on ne peut. C'est raison que tu fasses aux place autres, puisque les autres te l'ont fait: si vous avez fait votre profit de la vie, vous êtes

repu & satisfait, allez-vous-en, comme celui qui appelé en un banquet a pris sa réfection. Si vous n'en avez sçu user & qu'elle vous soit inutile, que vous chaut-il de la perdre ? à quoi faire la voulez encore ? C'est une dette qu'il faut payer, c'est un dépôt qu'il faut rendre à toute heure qu'il est redemandé. Pourquoi plaidez-vous contre votre cédule, votre foi, votre devoir ? C'est contre raison donc de regimber contre la mort, puisque par-là vous vous acquittez de tant, & vous vous déchargez d'un grand compte. C'est chose générale & commune à tous de mourir, pourquoi t'en fâches-tu ? Veux-tu avoir un privilege nouveau & non encore vu, & être seul hors du sort commun de tous ? Pourquoi crains-tu d'aller où tout le monde va, où tant de millions sont déjà & où tant de millions te suivront ? La mort est également certaine à tous, & l'égalité est premiere partie de l'équité, *omnes eodem cogimur : omnium versatur urna : serius ocysus fors exitura, &c.*

La troisieme est d'ame forte & généreuse, qui se pratique avec raison, en une condition de vie publique, élevée, difficile & affairieuse, où y peut avoir plusieurs choses préférables à la vie, pour lesquelles il ne faut douter de mourir. Au pis aller il se faut toujours plus aimer, estimer que sa vie qui se met sur le trottoir & l'échafaud de ce monde : faut qu'il se resolve à ce marché, pour éclairer aux autres, & faire plusieurs belles choses utiles

16.
Mépriser la mort est bon si c'est pour chose qui mérite.

& exemplaires. Il faut qu'il couche de sa vie & la fasse courir fortune. Qui ne sçait mépriser la mort, non-seulement il ne fera jamais rien qui vaille, mais il s'expose à divers dangers; car en voulant tenir couverte, assurée de sa vie, il met à découvert & à l'hazard son devoir, son honneur, sa vertu & prud'homme. Le mépris de la mort est celui qui produit les plus beaux, braves & hardis exploits, soit en bien ou en mal. Qui ne craint de mourir, ne craint plus rien, fait tout ce qu'il veut, se rend maître de la vie sienne & d'autrui; le mépris de la mort est la vraie & vive source de toutes les belles & généreuses actions des hommes. De-là sont dérivées les braves résolutions, & libres paroles de la vertu, prononçant ses sentences par la voix de tant de grands personnages. Elvidius Priscus à qui l'Empereur Vespasien avoit mandé de ne venir au Sénat, ou y venant ne dire son avis; répondit qu'étant Sénateur il ne faudroit de se trouver au Sénat, & s'il étoit requis de dire son avis, il diroit librement ce que sa conscience lui commanderoit; étant menacé par le même que s'il en parloit, il en mourroit; vous ai-je jamais dit (répondit-il) que je fusse immortel: vous ferez ce que voudrez, & moi ce que je devrai: il est en vous de me faire mourir injustement, & en moi de mourir constamment. Les Lacédémoniens menacés de beaucoup souffrir, s'ils ne s'accommodoient bientôt avec

Philippe pere d'Alexandre , qui étoit entré en leur pays avec main armée, un pour tous répondit , que peuvent souffrir ceux qui ne craignent de mourir ? & leur ayant été mandé par le même Philippe , qu'il romproit & empêcheroit tous leurs desseins , dirent , quoi ? nous empêcheras-tu aussi de mourir ? Un autre interrogé du moyen de vivre libre , répondit méprisant la mort : & un autre enfant pris & vendu pour serf , dit à son acheteur ; tu verras ce que tu as acheté , je serois bien sot de vivre serf , puisque je suis être libre ; & ce disant se jetta de la maison en bas. Et disoit un sage à un autre , délibérant de quitter cette vie , pour se délivrer d'un mal qui le pressoit , tu ne déliberes pas de grande chose : ce n'est pas grande chose de vivre , & tes valets & tes bêtes vivent , mais c'est grande chose de mourir honnêtement , sagement , constamment. Pour clore & couronner cet article , notre religion n'a point eu de plus ferme & assuré fondement humain , auquel son auteur ait plus insisté , que le mépris de la vie. Mais il y a ici des feintes & des mécomptes ; plusieurs font mine de la mépriser , qui la craignent : plusieurs ne se soucient d'être morts , voire le voudroient être , mais le mourir les fâche. *Emori nolo , sed me esse mortuum nihili aestimo* : plusieurs délibèrent tous sains & rassés , de souffrir fermes la mort , voire se la donner ; c'est un rôle assez commun , auquel Heliogable même a trouvé place ,

faisant tant d'apprêts somptueux à ces fins ; mais étant venus aux prises , aux uns le nez a saigné , comme à Lucius Domitius , qui se repentit de s'être empoisonné. Les autres en ont détourné les yeux & la pensée , & se sont comme dérobés à elle , l'avalant & engloutissant insensiblement comme pilules , selon le dire de César , que la meilleure étoit la plus courte , & de Pline , que la courte est le souverain heur de la vie humaine. Or , nul ne se peut dire résolu à la mort , qui craint de l'affronter & la soutenir , les yeux ouverts , comme ont fait excellemment Socrates , qui eut trente jours à ruminer & digérer le décret de sa mort , ce qu'il fit sans émoi , altération , voire sans aucun effort , mais tout mollement & gaiement. Pomponius Atticus , Tullius Marcellinus , Romains , Cleantes , Philosophe , tous trois presque de même façon ; car ayant essayé de mourir par abstinence , pour sortir des maladies qui les tourmentoient , se trouvant guéris par elle , ne voulurent s'en défister , mais acheverent , prenant plaisir à défaillir peu- - peu & considérer le train & progrès de la mort : Othon & Caton , car ayant fait les apprêts pour se tuer , sur le point de l'exécution se mirent à dormir profondément , ne s'étonnant non plus de la mort , que d'un autre accident ordinaire & bien léger.

17.
Desirer la
mort.

Le quatrième est d'ame forte & résolue pratiquée authentiquement par de grands & saints

peronnages, en deux cas; l'un le plus naturel & légitime, est une vie fort pénible & douloureuse ou appréhension d'une beaucoup plus pire mort, bref un état misérable, auquel l'on ne peut remédier, c'est lors desirer la mort comme une retraite, & le port unique des tourmens de cette vie, le souverain bien de nature, seul appui de notre liberté. C'est bien foiblesse de céder aux maux, mais c'est folie de les nourrir: il est bien temps de mourir, lorsqu'il y a plus de mal que de bien à vivre: car de conserver notre vie à notre tourment & incommodité, c'est contre nature: Dieu nous donne assez congé, quand il nous met en cet état. Il y en a qui disent qu'il faut mourir, pour fuir les voluptés qui sont selon la nature. Combien plus pour fuir les douleurs qui sont contre nature? Il y a plusieurs choses en la vie pires beaucoup que la mort, pour lesquelles il vaut mieux mourir & ne vivre point que de vivre, dont les Lacédemoniens âprement menacés par Antipater, s'ils ne s'accordoient à sa demande, lui répondirent: si tu nous menaces de pis que la mort, nous aimons mieux mourir: & les sages disent que le sage vit tant qu'il doit & non pas tant qu'il peut: & puis la mort nous est bien plus en main à commandement que la vie. La vie n'a qu'une entrée, & encore dépend-elle de la volonté d'autrui. La mort dépend de la nôtre; & plus elle est volontaire, plus elle est belle: & à

elle y a cent mille issues ; nous pouvons avoir faute de terre pour y vivre , mais non pour mourir : la vie peut être ôtée à tout homme par tout homme , non la mort , *ubique mors est , optimè hoc cavit Deus , eripere vitam nemo non homini potest ; at nemo mortem : mille ad hanc aditus patent.* Le présent plus favorable que nature nous ait fait , qui nous ôte tout moyen de nous plaindre de notre condition , c'est de nous avoir laissé la clef des champs , pourquoi te plains-tu en ce monde , il ne te tient pas : si tu vis en peine , ta lâcheté en est cause : à mourir il n'y a que le vouloir.

2. L'autre cas est une vive appréhension & desir de l'avenir , qui leur fait souhaiter la mort , comme un grand gain , semence de meilleure vie , pont aux lieux délicieux , voie à tous biens , une réserve à la résurrection. La ferme créance & espérance de ces choses est incompatible avec la crainte & l'ennui de la mort ; elle induit plutôt à s'ennuyer ici , & desirer la mort , *vitam habere in patientia , & mortem in desiderio* , d'avoir la vie en affliction , & la mort en affection : le vivre leur est corvée , & le mourir soulas : dont leurs vœux & leur voix sont *cupio dissolvi ; nihil mori lucrum : quis liberabit me de corpore mortis hujus ?* Dont bien justement a été aux philosophes & chrétiens , qu'ils sont des affronteurs & moqueurs publics : & ne croient pas en vérité ce qu'ils disent , tant haut louans , & prêchans l'immortalité bienheureuse , & tant

de délices en la vie seconde ; puisqu'ils pâlisent & redoutent si fort la mort, passage & trajet nécessaire pour y aller.

La cinquieme & extrême, c'est l'exécution de la précédente, qui est se donner la mort. Celle-ci ^{18.} ^{Se donner la mort.} semble bien venir de vertu & grandeur de courage, ayant été anciennement pratiquée par les plus grands & plus excellens hommes de toute nation & religion, Grecs, Romains, Egyptiens, Perses, ^{Il est permis} Medois, Gaulois, Indoïs, Philosophes de toutes sectes ; Juifs, témoin le bon vieillard Razias, nommé le pere des Juifs pour sa vertu, & ces ^{2. Mach. 14.} femmes lesquelles sous Anthiochus, après avoir circoncis leurs enfans, s'alloient précipiter & quant eux, Chrétiens, témoins ces deux Saintes canonisées Pélagie & Sophronia, dont la premiere avec sa mere & ses sœurs, se précipita dedans la riviere ; & celle-ci se tua d'un couteau pour éviter la force de Maxentius, Empereur ; voire par des peuples & communes toutes entieres, comme de Capoue en Italie, Astupa, Numance en Espagne, assiégées par les Romains ; des Abidéens pressés par Philippe ; une ville aux Indes assiégée par Alexandre ; mais encore approuvée & autorisée en plusieurs Républiques par loix & réglemens sur ce faits, comme à Marseille, en l'isle de Cea de Negrepont, & autres nations, comme en Hyperborée ; & justifiée par plusieurs grandes raisons déduites au précédent article, qui est du juste desir & volonté de mourir :

car s'il est permis de desirer , demander , chercher la mort , pourquoi fera-t-il mal fait se la donner ? Si la propre mort est permise & juste en la volonté , pourquoi ne fera-t-elle en la main & en l'exécution ? Pourquoi attendrai-je d'autrui , ce que je puis de moi-même ? & ne vaut-il pas mieux encore se la donner que la souffrir ; courir à son jour que l'attendre ; car la plus volontaire mort est la plus belle. Au reste je n'offense pas les loix faites contre les larrons , quand j'emporte le mien , je coupe ma bourse : aussi ne suis-je tenu aux loix faites contre les meurtriers pour m'avoir ôté la vie. D'ailleurs elle est réprouvée par plusieurs, non-seulement Chrétiens , mais Juifs , comme dispute Joseph contre ses capitaines en la fosse du

Non permis. Puits : & philosophes , comme Platon , Scipion , lesquels tiennent cette procédure , non-seulement pour vice de lâcheté , couardise , & tour d'impatience : car s'est s'aller cacher & tapir pour ne sentir les coups de la fortune. Or , la vraie & vive vertu ne doit jamais céder : les maux & les douleurs sont ses alimens : il y a bien plus de constance à user la chaîne qui nous tient , qu'à la rompre ; & plus de fermeté en Regulus qu'en Caton.

Rebus in adversis facile est contemnere vitam :
Fortius ille facit qui miser esse potest.
Si fractus illabatur orbis ,
Impavidum ferient ruina.

Maïs encore pour crime de désertion ; car l'on ne doit abandonner sa garnison , sans exprès commandement de celui qui nous y a mis : nous ne sommes ici pour nous seuls , ni maîtres de nous-mêmes. Ceci donc n'est pas sans dispute & sans doute : bien peut-on , peut-être , dire , qu'il ne faut pas entendre à ce dernier exploit , sans très-grande & très-juste raison ; afin que ce soit comme ils disent *bona introductio* , un honnête & raisonnable issue & départie. Ce ne doit donc pas être pour une légère occasion , quoique disent aucuns , que l'on peut mourir pour causes légères , puisque celles qui nous tiennent en vie , ne sont guere fortes : c'est ingratitude à nature , ne vouloir user de son présent , c'est signe de légèreté & d'être trop chagrin & difficile , de s'en aller & rompre compagnie pour peu de chose ; mais pour une grande & puissante , & icelle juste & légitime , comme par exemple , ainsi qu'a été dit , un très-douloureux & insupportable vivre , ou une mort très-cruelle & honteuse. Parquoi ne semblent avoir eu suffisante excuse , ni cause assez juste en leur mort , tous ceux-ci : Pomponius Atticus , Marcellinus & Cleantes , dont a été parlé , qui n'ont pu arrêter le cours de leur mort pour cette seule considération , qu'ils s'y trouvoient déjà presque à même : ces femmes de Pætus , de Scaurus , de Labeo , de Fulvius , familier d'Auguste , de Seneque & tant d'autres , pour accompagner leurs maris

en leur mort, ou les inviter: Caton & autres
 dépités contre le succès des affaires, & de ce
 qu'il leur falloit venir ès mains de leur ennemis,
 desquels toutefois ils ne craignoient aucun mauvais
 3. traitement. Ceux qui se sont tués pour ne vivre
 à la merci & de la grace de tel qu'ils abominoient,
 comme Gravius Silvanus, & Staius Proximus,
 4. jà pardonnés par Néron: ceux qui pour couvrir
 une honte & reproche pour le passé comme
 Lucrece Romaine, Sparzapizes fils de la Reine
 5. Tomiris, Boges, Lieutenant du Roi Xerxes; ceux
 qui sans aucun mal particulier, mais pour voir
 le public en mauvais état, comme Nerua, grand
 6. Jurisconsulte, Vibius Virius, Jubellius, en la prise
 de Capoue: ceux qui pour satiété ou ennui de
 vivre; & ne suffit qu'elle soit grande & juste,
 mais qu'elle soit nécessaire & irremédiable, & que
 tout soit essayé jusqu'à l'extrémité. Parquoi la
 précipitation & le désespoir anticipé est ici très-
 vicieux, comme en Brutus & Cassius, qui se tuant
 avant le temps & l'occasion, perdirent les reliques
 de la liberté Romaine, de laquelle ils étoient
 protecteurs. Il faut disoit Cleomenes ménager sa vie,
 & la faire valoir jusqu'à l'extrémité; car s'en défaire
 l'on le peut toujours, c'est un remede que l'on
 a toujours en main: mais les choses se peuvent
 changer en mieux. Joseph & tant d'autres ont
 très-utilement pratiqué ce conseil; les choses qui
 semblent du tout désespérées, prennent quelquefois

un train tout autre, *aliquis carnifici suo superstes fuit.*

*Multa dies variusque labor mutabilis avi
Retulit in melius.*

Il faut comme pour sa défense envers un autre assaillant, aussi en son endroit se porter, *cum moderamine inculpata tutela*; essayer tout avant venir à cette extrémité. Au reste c'est un grand trait de sagesse, de sçavoir connoître le point & prendre l'heure de mourir : il y a à tous une certaine saison de mourir, les uns l'anticipent, les autres la retardent : il y a de la foiblesse & de la vaillance en tous les deux, mais il y faut de la discrétion : combien de gens ont survêcu à leur gloire ; & pour l'envie d'allonger un peu leur vie, ont obscurci & de leur vivant aidé à ensevelir leur honneur ? Ce qui a resté du depuis ne sentoît rien du passé, c'étoit comme un vieil haillon & quelque chétive piece cousue au bout d'un ornement riche & beau. Il y a un certain temps de cueillir le fruit de dessus l'arbre : si davantage il y demeure, il ne fait que perdre & empirer, c'eût été d'aussi grand dommage de le cueillir plutôt.

La mort a des formes plus aisées les unes que les autres, & prend diverses qualités selon la fantaisie de chacun : entre les naturelles celle qui vient d'affoiblissement & appesantissement est plus douce & plus molle ; entre les violentes la meilleure

est la plus courte , & la moins préméditée. Aucuns desirent faire une mort exemplaire & démonstrative de constance & suffisance , c'est considérer autrui & chercher encore lors réputation : mais c'est vanité , car ceci n'est pas exact de société , mais d'un seul personnage , il y a assez d'affaires chez soi ; au-dedans se consoler sans considérer autrui , & puis lors cesse tout intérêt à la réputation. Celle est la meilleure mort qui est bien recueillie en soi , quiete , solitaire , & toute à celui qui est à même. Cette grande assistance des parens & amis apporte mille incommodités : presse & étouffe le mourant : on lui tourmente l'un les oreilles , l'autre , les yeux , l'autre la bouche ; les cris & les plaintes si elles sont vraies ferment le cœur , si feintes & marquées , font dépit. Plusieurs grands personnages ont cherché de mourir loin des leurs pour éviter cette incommodité ; c'est aussi une puérile & sotte humeur vouloir émouvoir par ses maux deuil & compassion en ses amis ? Nous louons la fermeté à souffrir la mauvaise fortune , accusons & haïssons celle de nos proches ; quand c'est la nôtre , ce ne nous est pas assez qu'il s'en ressentent , mais encore qu'ils s'en affligent : un sage malade se doit contenter d'une contenance rassise des assistans.



C H A P I T R E X I I.

*Se maintenir en vraie tranquillité d'esprit, le fruit
& la couronne de sagesse, & conclusion de ce livre.*

LA tranquillité d'esprit est le souverain bien de l'homme. C'est ce tant grand & riche trésor, que les sages cherchent par mer & par terre, à pied & à cheval; tout notre soin doit tendre-là; c'est la fruit de tous nos labeurs & études, la couronne de sagesse. Mais afin que l'on ne se mécompte, il est à sçavoir que cette tranquillité n'est pas une retraite, une oisiveté ou vacation de toutes affaires, une solitude délicieuse & corporellement plaisante, ou bien une profonde nonchalance de toutes choses. S'il étoit ainsi, plusieurs femmes, fainéans, poltrons & voluptueux jouiroient à leur aise d'un si grand bien, auquel aspirent les sages avec tant d'étude: la multitude ni rareté des affaires ne fait rien à ceci. C'est une belle, douce, égale, unie, ferme & plaisante assiette, & état de l'ame, que les affaires, ni l'oisiveté, ni les accidens bons ou mauvais, ni le temps ne peut troubler, altérer, ni ravaler, *vera tranquillitas, non concuti.*

Les moyens d'y parvenir, de l'acquérir & 2.
conserver, sont les points que j'ai traité en ce livre second, dont en voici le recueil; & gissent

à se défaire & garantir de tous empêchemens, puis se garnir des choses qui l'entretiennent & conservent. Les choses qui plus empêchent & troublent le repos & tranquillité d'esprit sont les opinions communes & populaires, qui sont presque toutes erronnées, puis les desirs & passions, qui engendrent une délicatesse & difficulté en nous, laquelle fait que l'on n'est jamais content, & icelles sont réchauffées & émues par les deux contraires fortunes, prospérité & adversité, comme par vents impétueux & violens; & finalement cette ville & basse captivité, par laquelle l'esprit (c'est-à-dire le jugement & la volonté) est asservi & détenu esclave comme une bête, sous le joug de certaines opinions & regles locales & particulieres. Or, il se faut émanciper & affranchir de tous ces ceps & injustes subjections: & mettre son esprit en liberté, le rendre à soi, libre, universel, ouvert & voyant par-tout, s'égayant par toute l'étendue belle & universelle du monde & de la nature. *In commune genitus, mundum ut unam domum spectans, toti se inferens mundo, & in omnes ejus actus contemplationem suam mittens.*

- 3i La place ainsi nettoyée & apprêtée, les fondemens premiers à y jeter sont une vraie prudence, & être en un état & vacation, à laquelle l'on soit propre. Les parties principales qu'il faut élever & assurer, sont premièrement une
vraie

piété, par laquelle d'une ame non étonnée, mais nette, franche, respectueuse, dévote, l'on contemple Dieu, ce grand maître souverain & absolu de toutes choses, qui ne se peut voir ni connoître; mais le faut reconnoître, adorer, honorer, servir de tout son cœur, espérer tout bien de lui, & n'en craindre point de mal: puis cheminer rondement en simplicité & droiture, selon les loix & coutumes, vivre à cœur ouvert aux yeux de Dieu & du monde, *conscientiam suam aperiens, semperque tanquam in publico vivens, se magis veritus quam alios*. Garder en soi, & avec autrui & généralement en toutes choses, pensées, paroles, desseins, actions, modération mere ou nourrice de tranquillité, laissant à part toute pompe & vanité, régler ses desirs, se contenter de médiocrité & suffisance. *Quod sit esse velit, nihilque malit*, se réjouir en sa fortune. La tempérance & l'orage a beaucoup moins de prise & moyen de nuire, quand les voiles sont recueillies, que quand elles sont au vent; s'affermir contre tout ce qui peut blesser ou heurter, s'élever par-dessus toute crainte, méprisant tous les coups de la fortune & la mort, la tenant pour fin de tous maux, & non cause d'aucun, *contemptor omnium, quibus torquetur vita, supra omnia quæ contingunt acciduntque eminens, imperturbatus, intrepidus*, & ainsi se tenir ferme à soi, s'accorder bien avec soi, vivre à l'aise sans aucune peine

ni dispute au-dedans , plein de joie , de paix , d'allégresse & gratification envers soi-même , s'entretenir & demeurer content de soi ; qui est le fruit & le propre effet de la sagesse. *Nisi sapienti sua non placent : omnis stultitia laborat fastidio sui. Non est beatus , esse qui non putat.*

Bref à cette tranquillité d'esprit , il faut deux choses , l'innocente & bonne conscience , c'est la première & principale partie , qui arme & munit merveilleusement d'assurance , mais elle ne pourroit pas suffire toujours au fort de la tempête , comme il se voit souvent de plusieurs qui se troublent & se perdent : *erit tanta tribulatio ut seducantur justi.* Parquoi il faut encore l'autre , qui est la force & la fermeté de courage , comme aussi celui seul ne seroit assez ; car l'effort de la conscience est merveilleux , elle nous fait trahir , accuser & combattre nous-mêmes , & à faire de témoin étranger , elle nous produit contre nous , *occultum quatiens animo tortore flagellum* , elle nous fait notre procès , nous condamne , nous exécute & bourelle. Aucune cachette ne sert aux méchans , disoit Epicurus , parce qu'ils ne se peuvent assurer d'être cachés , la conscience les découvrant à eux-mêmes. *Prima est hac ultio , quod se judice nemo nocens absolvitur.* Ainsi l'ame foible & peureuse toute fainte qu'elle soit , ni la forte & courageuse , si elle n'est saine & nette , ne jouira point de cette tant riche & heureuse tranquillité , qui

a le tout ; fait merveilles comme Socrates , Epaminondas , Caton , Scipion , duquel il y a trois exploits admirables en ce sujet. Ces deux Romains accusés en public ont fait rougir leurs accusateurs , entraîné les juges & toute l'assemblée béante à leur admiration & fuite ; il avoit le cœur trop gros de nature , dit Tite Live de Scipion , pour sçavoir être criminel , & se demettre à la bassesse de défendre son innocence.

Fin de la premiere Partie.

A 71 2453342





